

REVUE

DE PARIS.

REVUE
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

TOME TROISIÈME.

MARS 1837.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET COMPie.

1837

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

TROISIÈME PARTIE (1).

VII.

Mon cher Des Verriers, je vous croyais plus grave ; quelle plaisanterie vous êtes-vous permise ? Quoi ! par un misérable subterfuge, vous aviez essayé de ternir la science des sciences, et de ridiculiser un sage, un vrai philosophe, mon ami, M. Wolf !

— Qu'ai-je terni ? qu'ai-je ridiculisé ? M. Wolf prétend que la phrénologie découvre les instincts les plus secrets de l'âme, et il est en défaut quand il s'agit tout simplement de distinguer un sexe de l'autre sexe !

— Sophiste ! que vous êtes, Des Verriers, sophiste de mauvaise foi ! Qu'importe que l'enfant fût une fille ou un garçon ? le sexe ne fait rien à la question. Eh bien ! admettons-le, l'enfant est une fille : qu'arrivera-t-il ? Au lieu d'assassiner sur une montagne, la petite fille que vous avez substituée à mon fils obéira à son mauvais penchant, devenue grande, en tuant à un sixième étage.

(1) Voyez le nº de février 1837.

— Ainsi, mon frère, pour la phrénologie, une maison ou une montagne, c'est tout un ?

— Je ne vous réponds plus, Des Verriers.

— Et moi je vous réponds que la phrénologie est une science parfaitement inutile, une divination après coup.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est-à-dire qu'elle n'affirme pas qu'un homme aura telle ou telle qualité, tel ou tel vice pendant sa vie ; elle attend qu'il soit mort pour se prononcer sur son compte sans se compromettre. Quand il est avéré qu'il a été ou voleur, ou assassin, ou menteur, ou lâche, la phrénologie fait bouillir sa tête, et elle expose doctoralement alors qu'il fut menteur, lâche, voleur ou assassin. Conséquence : pour savoir pertinemment ce que vous serez, commencez par avoir été, et faites cuire votre tête.

— Encore une fois, je ne vous parle plus, Des Verriers.

— Vous brûlez pourtant de me rapporter ce que M. Wolf a dit de votre fils, ou plutôt de vos deux fils, après l'examen de leurs crânes. Je vous vois diablement préoccupé, et ce n'est jamais sans motif chez vous.

— Mon fils Washington, puisque vous tenez à le savoir, a les organes de *l'Amativité, de la Philogéniture, de la Circonspection, de la Bienveillance, de la Vénération, de la Persévérance, de la Justice ;* organes, Des Verriers, qui engendrent les plus purs sentiments, tels que la bonté, la clémence, la compassion, la pitié, l'équité, l'humanité, — l'humanité ! Des Verriers. — Votre neveu promet donc, et réjouissez-vous-en avec moi, d'être bon fils, noble époux, excellent citoyen ; d'être....

— Assez, mon frère, car Washington n'aurait aucun mérite personnel, songez-y, à être tout cela, s'il n'avait aucun effort à faire pour y parvenir. — Et votre fils, Socrate Leblanc, dont je me propose de vous parler plus amplement, est-il aussi bien partagé en saillies phrénologiques ?

— Ici est ma douleur, Des Verriers. La Providence mêle toujours quelque amertume aux biens qu'elle nous envoie, pour mieux en rehausser le prix, comme dit le vicaire de Wakefield : *To enhance the value of its favors.* Socrate a l'organe funeste de *la Destructivité;* il serait porté à détruire, à anéantir. — Mon cœur saigne.

— Que ne l'abandonnez-vous alors, mon frère, à son malheu-

reux sort ? Jetez-lui quelques mille écus et ne vous en occupez plus. Socrate a maintenant cinq ans, comme votre fils : bientôt vous serez dans l'impossibilité de cacher à ma sœur vos sacrifices pour cet enfant, dont elle n'ignorera pas longtemps l'existence. Tout finit par se savoir. Ne comptez pas sur son imagination pour vous pardonner votre originalité. Les femmes n'ont de l'imagination qu'à leur profit. Préparez-vous à des railleries, des cris, des bouderies, à des guerres domestiques sans fin. Croyez-moi, usez du découragement où vous met la découverte phrénologique faite sur Socrate, et rompez une bonne fois avec le projet de l'élever à côté de votre fils.

— Abandonner Socrate ! l'abandonner, Des Verriers, parce que son organisation l'entraîne vers le mal ! Mais, au contraire, plus que jamais je m'attache à lui. Faire le bien avec ce qui est bon, c'est l'œuvre de tout le monde ; l'accomplir avec ce qui est mauvais, c'est le lot du sage, le mien. Plus grande est la difficulté, plus noble est la victoire. Qui dit philanthrope, dit martyr. Je remplirai ma tâche. Mon fils Washington sera bon : tant mieux, il corrigera Socrate. Lui et moi travaillerons à l'œuvre. Je ne pensais pas lui tailler si tôt de l'ouvrage. Quant à ma femme, si elle a ses pauvres, j'ai les miens. Chacun les prend où il peut : elle à l'église, moi dans la rue. Elle travaille pour le ciel, j'aime à le croire, et moi pour l'humanité. Nous pourrions nous rencontrer là-haut.

— Tâchez toujours de ne pas vous rencontrer ici-bas. Mais encore une fois, mon frère, renoncez à vous proclamer le don Quichotte de la bâtardise. Votre exemple ne changera rien aux choses reçues. Ensuite, qui sait si votre dévouement n'est pas une erreur ? Ce qui vous paraît mal ne l'est peut-être pas.

— Le mal est toujours mal, Des Verriers. Citez-moi beaucoup de peuples qui, aussi corrompus que nous, aient abandonné les enfants à la merci des passants, dans la rue, et des loups dans les bois. Érigerez-vous en principe l'assassinat des nouveau-nés ? Où sont vos autorités ? Les sauvages n'ont pas d'exemples de ces cruautés à offrir ? Démontrez-moi le contraire.

— Un instant ! mon frère, ne me demandez pas des preuves historiques sur un point très-délicat ; vous auriez à vous repentir, j'en ai peur, de m'avoir fourni les moyens d'avoir raison.

— Non, parlez, Des Verriers; ma doctrine ne craint pas l'examen.

— Eh bien ! mon cher duc, je ne vois nulle part, dans aucun climat, à aucune époque, des témoignages d'humanité envers les enfants.

Les Islandais ne consentent à embrasser la religion chrétienne qu'autant qu'il leur sera permis de continuer à exposer leurs enfants ; les Arabes et la plupart des peuples orientaux ont toujours eu droit de vie et de mort sur les leurs; chez les Lacédémoniens, Lycurgue établit ce droit, et Solon chez les Athéniens; Bobin, que vous avez dans votre bibliothèque, écrivain célèbre au XVIe siècle, dit : « Il faut rendre aux pères la puissance de la vie et de la mort que la loi de Dieu et de la nature leur donne. »

Il était d'usage parmi les Romains, vous qui les vénérez tant, que la sage-femme mît le nouveau-né à terre; si le père ne le relevait pas l'enfant était abandonné; d'où l'expression : *tollere infantem*, lever un enfant. Voulez-vous encore d'autres témoignages, mon frère ?

— Sans doute, Des Verriers.

— Chez les Hébreux, le père posait l'enfant sur ses genoux, et par cet acte, il le reconnaissait. Job ne dit-il pas : Pourquoi m'a-t-on reçu sur les genoux et pourquoi m'a-t-on présenté les mamelles pour me les faire sucer ? En Chine, le père tue à son gré ses enfants en les plongeant dans l'eau. Trajan fut le premier empereur romain, selon Pline, qui eut pitié du délaissement des nouveau-nés; il fit élever à ses frais près de 5,000 enfants. Les Celtes les abandonnaient au cours du Rhin; s'ils surnageaient, ils étaient légitimes, sinon l'épouse était condamnée comme adultère; coutume qui a fait dire au spirituel philosophe Lamothe-Levayer : « Nos Gaules sont bien différentes de ce qu'elles étaient du temps de Julien, et que si le Rhin y submergeait tous les bâtards, elles ne seraient pas si peuplées que nous les voyons. »

Appellerez-vous ces peuples cruels, sauvages, barbares, mon frère? Mon Dieu ! ils avaient leurs systèmes comme nous avons les nôtres : ils croyaient humain de mettre un terme à la population, comme nous croyons humain de ne pas l'arrêter. Platon, ce sage de la Grèce, n'a-t-il pas dit dans sa République qu'il ne fallait pas conserver les enfants des citoyens de moindre mérite ?

Aristote, son disciple, le collecteur des lois de cent-cinquante peuples, n'approuve-t-il pas le meurtre des enfants dans certaines circonstances? Aristote fut père pourtant, si Platon ne le fut pas. Je vous cite des noms fameux, mon frère : ajoutez-y ceux de Tacite, de Sénèque, de Plutarque, qui naquit après J.-C., tous approbateurs des lois en faveur de l'infanticide. En viendrez-vous à croire que les anciens ne sont pas toujours des raisons à opposer? Ils ont plus souvent chanté l'amour que la maternité, dont il n'est pas dit un mot dans Catulle, Tibulle et Properce, ni même dans les satiriques latins, ces déclamateurs en toutes choses. C'est le christianisme....

— Là, je vous attends, mon frère. Je vous tiens!

— Quoi! vous m'attendez! Eh bien! le système change, j'en conviens; mais est-ce qu'une religion nouvelle se fonde sans renverser tout ce que la précédente avait établi? Comment réussirait-elle? Ne criez pas si fort à la morale avant de connaître les motifs qui y poussent; d'ailleurs si Constantin défendit l'exposition des nouveau-nés, il autorisa l'esclavage des enfants trouvés. Son humanité fut selon les temps; la nôtre est de circonstance. Saint Basile avait raison de crier contre la vente des enfants, et Constantin n'avait peut-être pas tort de le permettre. Mettez saint Basile à la place de Constantin et celui-ci à la place de celui-là, ils changeront peut-être de langage. Ne vous imaginez pas que le christianisme proclama d'abord des lois tout à fait contraires aux anciennes coutumes. Charlemagne déclara que les enfants exposés seraient esclaves de ceux qui en prendraient soin. N'appelons, mon frère, ni barbarie ni civilisation ce qui est un produit naturel des circonstances combinées avec l'âge des peuples. Humain à Paris vous eussiez été peut-être vous-même un anthropophage au Japon.

— Allons! vous voilà voltairien.

— Je suis mieux que cela, je suis historien. Je vous demande pardon en outre, mon frère, de l'avantage que je prends sur vous dans ce moment-ci; la faute en est à vous. Vous avez provoqué le sujet, et il en est si souvent question entre nous, que j'ai fini par le posséder, ainsi que je vous le prouve.

Je ne vous dirai pas, quoique je le sache, l'époque des divers établissements fondés pour les enfants trouvés sous l'influence du christianisme. Vous savez comme moi que l'Autriche en a beau-

coup ; que l'Espagne en compte soixante-sept, la Toscane douze, la Belgique dix-huit, et que la France n'en a pas moins de trois cent soixante-deux.

— Gloire immortelle à la France, mon cher Des Verriers.

— De quoi la glorifiez-vous ? de ce qu'elle a plus de bâtards que toutes les autres contrées de la terre ? beau compliment !

— Ne serai-je pas fier de ce que mon pays leur a élevé plus d'asiles que les autres ?

— Permettez, mon beau-frère, et accordez-moi toute votre attention, je vous prie.

— Vous l'avez, Des Verriers.

— Les pays protestants n'ont pas d'hospices d'enfants trouvés, mais ils ont beaucoup de maisons d'orphelins, en revanche. Il en est ainsi en Angleterre.

— Et pourquoi cela, Des Verriers ?

— Pourquoi? parce que l'État qui ouvre une maison aux enfants trouvés encourage les femmes à en procréer d'illégitimes presque sans remords. Elles sont sûres d'avance du berceau où elles déposeront leur fruit illicite. Les hospices sont une institution divine, si vous voulez, mais ne sont-ils pas aussi des primes d'encouragement offertes aux mauvaises mères ? Pour un enfant qu'on sauve, n'encourage-t-on pas des milliers de mères à la corruption la plus effrénée ? Oui, mon cher Levert, à côté de ces mots gravés à la porte de ces sortes d'établissements : *Hospice des enfants trouvés;* on devrait écrire : *Palais des femmes perdues.* Je termine, mon cher duc, mes affligeantes réflexions; mais souvenez-vous que, de toutes les vertus, la plus difficile à exercer, c'est la charité.

— Je ne dis pas non, mon cher Des Verriers; mais en quoi, s'il n'en était ainsi, serait-il beau d'être charitable ?

— Ai-je du moins ébranlé votre résolution d'élever Socrate ?

— Elle est au contraire si ferme, Des Verriers, que les maîtres, puisqu'il faut des maîtres, hélas! destinés à mon fils ont été chargés par moi d'aller donner les mêmes leçons à Socrate. Ce dernier n'aura pas, à la vérité, la ressource de l'émulation, mais il aura du moins celle d'une instruction distincte, exclusivement pour lui. Demain, les professeurs de langues, de dessin, d'escrime, de danse, de musique, commenceront l'éducation des deux élèves ; et nous verrons, mon fils le gentilhomme, si Dieu ne vous a pas créé plus

riche pour que vous soyez meilleur; et vous, mon autre fils, l'enfant de la philanthropie, s'il ne vous a pas placé sur mon passage pour que vous soyez reconnaissant un jour envers l'humanité de ce que je fais pour vous, au nom de mes semblables, au nom de l'humanité.

Le duc de Levert se découvrit avec respect.

— Est-ce que vous me saluez, mon frère?

VIII

Quelle séduction offerte à un écrivain d'imagination! quel parti ne tirerait-il pas de ces deux existences si parallèles et si différentes! Celle-ci dorée jusqu'au bout des ongles comme une sultane Validé le jour de son entrée au sérail; celle-là emprisonnée dans un hospice, liée à la chaîne des lois, qui ne se rompt jamais, ayant pour père le Code pénal. Comme une main ingénieuse lancerait, à travers le tourbillon des idées et des choses, ces deux enfants! comme elle ferait une part singulière à chacun d'eux, et infligerait un démenti aux probabilités de leurs destinées, en se plaisant à montrer le noble, le riche, le puissant, incapable de soutenir la couronne de sa naissance; et à montrer le bâtard, le réprouvé du monde, l'enfant de la Bourbe, au-dessus de son rival, supérieur à lui de toute la domination de la vertu sur le vice, de tout l'avantage du travail sur l'oisiveté, de toute l'autorité du génie sur la médiocrité de l'esprit! Ou bien ne lui serait-il pas loisible encore, au romancier, ce poëte de la foule, de tailler son marbre sur place, de peindre le noble dans toute l'exagération de sa valeur personnelle, de l'opposer, comme une vérité consentie, au mensonge dégradant de la bâtardise, en élevant Washington sur le socle social, et en traînant à ses pieds Socrate, l'enfant sans nom?

Des deux côtés, il y a d'éblouissantes trames de paroles et d'images à dérouler; mais ce n'est pas à nous qu'il convient d'hésiter, parce que ce n'est pas à nous qu'il est permis de choisir. Des sillons sont tracés pour les pieds timides. Il n'y a que les aigles qui, avec leurs fortes ailes, puissent aller semer des graines fécondes à la cime des rochers. Pour parler plus humainement, nous nous sommes promis de traiter un sujet peut-être bizarre

dans un cadre commun, parce que cela convenait mieux à notre portée. Nous avons, en outre, employé tant d'incidents vrais, que le paradoxe et les choses d'aventure auraient imprimé un disparate mortel à notre récit.

9 Washington et Socrate commencèrent leurs études le même jour, tous les deux sachant déjà lire couramment, ce qui est le plus beau triomphe que l'enseignement puisse remporter sur l'intelligence, et ce dont il est le moins fier. Il n'y a que les enfants et les professeurs qui mettent les difficultés de l'alphabet au-dessous des difficultés de l'algèbre et de la métaphysique.

Un collége renommé de Paris reçut Washington sur ses bancs et Socrate resta à son hospice, où les maîtres choisis par le duc de Levert allèrent l'initier aux douceurs du rudiment et le faire promener dans le Jardin des racines grecques.

Nous tromperions l'esprit de localité de notre lecteur, pour employer une expression de la phrénologie, si nous omettions de lui apprendre que Socrate était sorti de l'hospice des Enfants-Trouvés pour être conduit à l'hospice des Orphelins. Cette rectification en exige une autre.

L'hospice des *Enfants-Trouvés*, ou de l'*Allaitement*, ne garde les enfants que jusqu'à l'âge de deux ans ; passé cet âge, il les verse dans l'hospice des *Orphelins*, situé rue du Faubourg Saint-Antoine, 124-126. Le transvasement s'opère ainsi. Chaque année, à pareil jour, on fait avancer à la porte des Enfants-Trouvés une voiture couverte, semblable en tout, sauf quelques ouvertures latérales, au panier à salade dans lequel on transporte au Palais de Justice les prisonniers des différentes maisons de détention de Paris. Ensuite un appel a lieu, et des chiffres répondent; car, devant la charité légale, il n'y a pas de nom, pas de famille, pas de religion, pas de pays. Le fou de la Salpêtrière a un numéro ; le malade de l'Hôtel-Dieu a un numéro ; le prisonnier à la Conciergerie, un numéro ; le bâtard un numéro ; cela est triste, mais cela est hautement philosophique.

Aussi l'histoire de ces maisons se résume en chiffres. A l'hospice des Enfants-Trouvés, par exemple, les nourrices sont numérotées, les salles numérotées, jusqu'aux pauvres petits enfants qui portent autour du poignet une bande de toile blanche noircie d'un numéro, hélas ! toujours bien élevé. C'est de la besogne toute taillée pour la statistique, qui a énuméré avec une exacti-

tude triomphante que la totalité des enfants exposés depuis 1741 jusqu'en 1790 a été de 260,465. C'est par année moyenne 5,209 à 2,510 enfants.

Depuis et compris 1789 jusqu'en 1815, 109.650 enfants sont entrés à l'hospice ; et il en est mort dans l'intérieur 59,550, ce qui donne année moyenne 4,586 enfants reçus et 1,572 morts.

Enfin, au jour venu de les changer d'hospice, les enfants dont les numéros sont révolus, descendent à la chapelle, entendent la messe et saluent, avant de partir, la statue de saint Vincent de Paule. Il est là à l'entrée, mettant un enfant sur son bras droit, en cachant un autre sous son manteau, près d'en ramasser un autre couché dans la neige. Personne ne saura jamais si cette statue (1) est bien ou mal exécutée. Comment le savoir? on a les yeux couverts de larmes en essayant de contempler cet homme, si ce fut un homme, dont la tendresse a élevé ce palais aux enfants perdus, et dont le doigt a tracé ces mots sublimes au seuil de l'hospice :

Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur a eu pitié de moi.

Par un privilége accordé à M. le duc de Levert, Socrate avait cinq ans lorsqu'en 1818 il quitta l'hospice des Enfants-Trouvés. Cette prolongation de séjour entrait dans le plan d'éducation qu'on lui réservait.

Appelé par son numéro (et Dieu sait quel numéro chargé de zéros il avait !) il descendit avec ses compagnons de voyage, embrassé par les bonnes sœurs de l'hospice , divines mères toutes pleines d'amour pour les enfants des autres, pour des enfants qu'on leur emporte à deux ans, quand ils commencent à articuler : maman! — Je me trompe : ce mot céleste, et il faut que les mères le sachent, est interdit aux hospices. On le raie du cœur et des lèvres des enfants comme un premier châtiment infligé à celles qui leur ont donné le jour. Les sœurs sont appelées par les enfants : ma tante.

Socrate, qui avait cinq ans alors, qui était un homme à côté des autres enfants, fut accompagné d'une foule de douceurs jusqu'à la porte de l'hospice; une sœur lui glissa une pièce de quarante

(1) On la dit, du reste, admirable : elle est de Stouf. Louis XVI en commanda l'exécution en 1789.

sous dans la main; une autre sœur lui enfonça dans la poche un de ces énormes morceaux de gâteau de Nanterre qu'on vend à la porte du Luxembourg; la supérieure était placée à la croisée pour le voir partir; et meneurs, berceuses, nourrices, employés, cuisiniers, laitières, faisaient galerie à notre héros. On savait, ce n'était un secret pour personne, qu'un grand personnage le protégeait. Le romanesque plaît partout.

Cependant, il fallut monter dans le fourgon avec les autres. Socrate s'exécuta; mais il retourna encore une fois sa petite tête pour regarder derrière lui la belle maison où il avait si bien mangé, bu de si bon lait en tous temps et eu si chaud l'hiver. De sa place, il n'aperçut au fond de la cour en roulant vers le bas de la rue d'Enfer que la statue de Saint Vincent-de-Paule qui lui souriait. — Socrate mordit alors en plein dans le gâteau de Nanterre.

Il longea le Luxembourg, parcourut le faubourg Saint-Germain, les quais, remonta la rue Saint-Antoine, coupa les boulevarts à la Bastille, s'enfonça dans le faubourg, trajet qui eût été fort brillant pour tout autre que lui, qui ne voyait ni ciel ni terre, ayant à peine assez d'air pour respirer.

Enfin le fourgon passa sous les deux grilles de l'hospice des Orphelins, et Socrate fut délivré; il mit pied à terre à la porte d'un bâtiment beaucoup plus vaste que celui qu'il avait quitté. Quoique la faculté des comparaisons ne fût pas encore très-développée chez lui, il fut frappé cependant de la ressemblance de son nouveau séjour avec l'ancien. Son jugement ne le trompait pas. Est-ce une prévention? est-ce une impression produite par un fait positif? mais les hospices, ainsi que les prisons, ont une figure particulière, un jour distinct, plus jaune ou plus pâle, les enveloppe. Les maisons, ce qui est incontestable, ont une haleine; les hospices ont l'haleine forte.

L'entrée de Socrate causa d'autant moins de sensation, qu'elle avait lieu un jour qui coïncidait dans l'hospice avec un événement grave pour les jeunes locataires. Un cinquième, peut-être une plus large fraction des enfants trouvés, ayant atteint leur onzième année, était sur le point de quitter la maison, ainsi que les réglements le portent, pour embrasser une profession. Les chefs de différents métiers, par arrangement pris avec les administrateurs de l'hospice, attendaient dans une grande pièce qu'on leur livrât

des apprentis. Là étaient réunis des maçons limousins, des tailleurs allemands, des cordonniers auvergnats, des charpentiers picards, des charrons, des peintres, des corroyeurs, tous sordidement avides d'emporter de la chair d'apprenti au-dessous du cours, à bon marché.

On n'a pas oublié, pour rappeler en courant une circonstance antérieure, que le duc de Levert avait prié son ami M. Wolf, le phrénologiste, d'aller examiner à l'hospice le crâne de Socrate. Cette inspection physiologique était de rigueur, selon M. le duc, avant qu'il ne fût donné aucune direction sérieuse à l'esprit de son protégé. Officieux comme un Allemand, et curieux comme un phrénologiste, M. Wolf s'était rendu en hâte *à l'Hospice des Orphelins* où il avait trouvé Socrate, et où le hasard devait le rendre témoin d'une scène bien pénible pour sa foi en la doctrine de Gall.

La distribution des apprentis commence.

Un teinturier se présente et réclame celui qu'il a acheté pour cinq ans ; M. Wolf aperçoit alors la tête d'enfant la plus remarquable. Au sommet de l'oreille de cet enfant qu'il embrasse, il sent sous sa main la saillie si rare de la *Secrétivité,* source de l'art d'imitation, organe du grand comédien, celui auquel Talma obéissait en frémissant sans s'en douter. Et cet enfant va être livré à un teinturier, livré à un barbouilleur de calicots ! Le successeur promis à Baron, à Kean, à Talma, l'émule du tendre et énergique Bocage, fera bouillir dès le point du jour du campêche dans un chaudron, et aura toute sa vie les mains bleues, les ongles garances ! Wolf sentit une larme scientifique rouler entre ses paupières.

Un autre enfant fut cédé à un maçon; celui-là avait *l'Idéalité* si prononcée, qu'on en apercevait l'aspérité osseuse sous ses cheveux blonds. Cet organe était celui de Raphaël, de Wordsworth, du Tasse, de Shakespeare et de Racine. Pauvre enfant! naître poëte sublime et bâtir des tuyaux de cheminée !

Quand donc, se dit avec douleur le bon Allemand, les gouvernants s'occuperont-ils, au moyen de la phrénologie, de mettre en harmonie les instincts des hommes avec les professions sociales? qu'on s'étonne, ajouta-t-il, des révolutions après ces absurdes accouplements d'un poëte et d'une truelle, d'un comédien et d'un sac d'indigo !

Indigné jusqu'au fond de l'âme, le phrénologiste Wolf se retira après avoir encore vu un enfant doué du *sentiment du plaisant,* comme Sterne et Voltaire, disputé par un charron et un corroyeur; et un autre enfant chargé au sommet de la tête de la noble saillie de la vénération, organe de saint Augustin, abandonné à un serrurier. Ainsi, s'écria M. Wolf, le nouveau Sterne tannera des beaux de bœuf, et un autre saint Augustin forgera des serrures. Admirable société! Il passa ensuite dans une autre pièce, où il fit sur la tête de Socrate les remarques peu avantageuses dont il a été précédemment question entre le duc de Levert et son beau-frère.

Nous laisserons s'installer dans son hospices des Orphelins notre illégitime héros ; la suite de son histoire nous apprendra s'il donna un noble démenti aux prédictions de la phrénologie.

IX.

L'abbé Ronsin ne joue pas un très-grand rôle dans cette histoire; il y paraît de loin en loin, à la suite de madame la duchesse, et sur un plan éloigné. Venu de la province, et de quelle province! au collége de Saint-Sulpice, il fut recommandé par un chanoine de Saint-Denis à M[me] de Levert, lorsqu'elle cherchait à se recommander par un entourage tout-à-fait édifiant. Elle eût peut-être fait un meilleur choix si un choix avait été possible alors; mais les plus fins, les plus soyeux abbés avaient été accaparés depuis longtemps. Non que l'abbé Ronsin fût complétement indigne d'être poussé dans le monde, et déshonorât une protection comme celle de madame la duchesse, mais outre qu'il était né à Carpentras, il était si épais, son extraction était si grossière, ses yeux étaient si insolemment noirs, ses cheveux si bouclés et ses mollets si forts, qu'on ne consentait pas à lui reconnaître, et c'était une injustice au fond, des connaissances vastes et très-variées. Certainement il y avait peu d'hommes de son âge, même parmi le clergé, aussi versés que lui dans l'histoire et dans la philosophie, mais il était né à Carpentras. Sa conversation était instructive à écouter ; elle n'était ni sans abondance ni quelquefois sans une certaine teinte d'esprit ; mais c'est ici qu'il faut répéter : Il était né à Carpentras! Son accent qui roulait des montagnes de gravier, et l'on ne sait quoi encore, ébréchait les oreilles les plus aguerries,

et l'avertissait qu'il ne ferait jamais son chemin dans le monde. C'est à cause de cet accent déplorable que madame la duchesse l'avait eu à si bon marché, et qu'elle en abusait si cruellement, quoi qu'il lui rapportât une immense considération dans les salons de l'époque. C'était une mine d'or natif. Encore ignorant des profits qu'il attirait à autrui, il s'estimait trop heureux d'avoir une ample redingote noire en beau drap de Sedan à chaque saison, de réaliser deux excellents repas par jour, et d'avoir en perspective le préceptorat du fils de la duchesse. Aussi Dieu sait les vœux qu'il formait lorsqu'elle était enceinte, pour qu'elle accouchât d'un fils. Le Sauveur du monde fut sans doute plus prédit, mais il ne fut pas plus souhaité. Tous les cardinaux avaient débuté par être évêque ; et il était peu d'évêques qui n'eussent commencé leur carrière par être précepteur dans quelque illustre famille, à partir de Bossuet et de Fénélon, ce que se disait tous les soirs l'abbé Ronsin en s'enfonçant dans de beaux draps dont la finesse n'avait jamais été connue des sommités ecclésiastiques de Carpentras, ni même de l'évêque de Vaison. Les vœux de son ambition s'étaient accomplis au-delà de ses espérances du jour où un fils était né à madame la duchesse, et de cet autre jour, non moins ineffaçable dans sa mémoire reconnaissante, où elle lui avait promis de le faire nommer aumônier du couvent des Irlandaises. Ces riches avantages déjà obtenus à l'aide de Dieu, et beaucoup d'autres près de les suivre, compensaient avec largesse les ennuis d'avoir à répondre à chaque instant aux questions universelles de sa puissante protectrice, qui, on l'a vu, non contente de le posséder à titre d'homme d'Église, l'utilisait encore comme un recueil portatif, comme une encyclopédie de voyage : l'abbé était la mémoire des choses qu'elle avait oubliées ou qu'elle n'avait jamais sues. Attentif à la moindre hésitation intellectuelle de la duchesse, il fallait qu'il lui soufflât sur-le-champ, et sans qu'on s'en aperçût, le mot perdu, la citation ignorée, la date effacée, l'article de la loi religieuse ou politique dont l'assertion qu'elle émettait avait besoin ; trop heureux quand sa mémoire, prise au dépourvu, n'était pas dans la nécessité d'inventer une date ou d'improviser une citation de Cicéron ou de saint Augustin. A cela près, il était plus libre que Bossuet, précepteur autrefois comme lui, sans être obligé comme Bossuet de servir d'intermédiaire galant entre Louis XIV et Mlle de La Vallière.

Ce fut un beau jour pour l'abbé Ronsin, pour Mme la duchesse de Levert et pour la monarchie, celui où les portes du vieux couvent des Irlandaises roulèrent sur leurs gonds, rouillés depuis des années, et virent passer, comme au temps de Louis XIV, d'abord une supérieure du couvent des Irlandaises ; une supérieure ! titre tout-à-fait neuf, malgré les velléités religieuses de l'empire ; à côté de la supérieure, M. l'archevêque de Paris venu tout exprès pour bénir la maison ; après la supérieure, M. l'aumônier des Irlandaises, l'abbé Ronsin, marchant auprès de la protectrice de la fondation, Mme la duchesse de Levert ; et enfin, ce qu'il aurait fallu dire d'abord comme le plus essentiel, trente Irlandaises, arrivées saines et sauves de différents cantons de la verte Erinn, trente Irlandaises véritables, plus véritables que les ambassadeurs de Siam arrivés en France sous Louis XIV, lesquels furent véhémentement soupçonnés d'être venus du pays d'Aulnis par le coche.

Ces jeunes filles portaient sur leurs visages, éclatants de beauté, l'empreinte de tristesse particulière à leur nation. S'il est vrai, comme les philosophes l'attestent, qu'il existe un lien si continu de parenté entre tous les êtres, et des analogies si vraies dans la grande famille humaine, que les climats où les étoiles pétillent comme des étincelles et où les fruits ont des saveurs enivrantes, produisent des femmes semblables à ces fruits et à ces étoiles, si dans l'immense consanguinité de la terre et du ciel rien n'en brise l'harmonie, les femmes du Nord rappellent les aurores boréales et les neiges qu'elles illuminent. Leur sang est silencieux et pur comme un lac glacé. Sur le vaste front des Irlandaises, la foi ne dessinerait point ces nimbes lumineuses, cette couronne de lumière que portent les vierges de l'Orient dans les tableaux anciens ; elle arrondirait plutôt l'anneau du cercle polaire. Elles cachent sous leurs arcades pensives des yeux méfiants comme l'esclavage et doux comme la misère. On dirait que quelque effroi héréditaire est passé de mère en fille dans leur regard, qui a bien plus le reflet de l'émeraude que celui du ciel. La verte Erinn ne ment pas en elles : c'est dans leurs yeux, perles de la mer, que rayonne toute leur histoire, leur origine sauvage, le fanatisme de leur père, leur humiliation fière. De courts cheveux bouclés pleuvent, blonds ou noirs, autour de leur tête, effleurent leur cou, et s'en vont au vent quand elles marchent. Enfin la beauté,

l'intelligence et la pauvreté ne prendraient pas de type plus expressif si elles avaient à se personnifier sur la terre.

Ce fut un coup d'œil d'une sérénité céleste. Au bruit de l'orgue, entre des nuages d'encens, à la lueur des bougies, qui répandaient cette odeur solennelle perdue pour les théâtres, les jeunes filles irlandaises circulèrent processionnellement dans la chapelle, et, blanches de vêtements et de visage, les joues animées d'un rose tendre, comme fait un coucher de soleil sur la neige, elles allèrent se placer au pied de la chaire. Un prêtre de leur nation y monta. Pendant dix minutes seulement, il les entretint en anglais et les fit pleurer, à la stupéfaction de l'abbé Ronsin, qui n'aurait jamais cru possible d'attendrir un auditoire en moins de quatre heures, et sans avoir recours aux citations.

La cérémonie fut digne de la fondation : il y eut discours d'ouverture, cantiques d'inauguration, remerciements au roi, bénédictions à l'Éternel, qui permettait que de saintes filles fussent arrachées aux griffes de l'impiété anglaise, la plus farouche des impiétés, et accourussent en France s'instruire de leur salut. Le salut opérait déjà sur les Irlandaises, car on leur avait donné des robes, des bas et des souliers, choses dont la foi se passe, mais qu'elle ne fournit pas en Irlande.

Une fois en parfaite odeur de piété aux yeux du monde, madame la duchesse se mit en mesure de résumer sur la tête de son fils les grands biens qu'elle espérait de son actif dévouement. Pour cela, elle songea à le rendre un gentilhomme accompli, un modèle de ces fines manières dont la France de 1818 avait perdu l'usage depuis la révolution. Les faveurs de la cour ne devaient pas s'adresser à un sujet sans mérite. Le premier mérite, aux yeux de madame la duchesse, consistait dans le talent de paraître avec distinction au lever du roi, de figurer au milieu d'un cercle avec aisance, et surtout de porter l'habit en homme qui sait ce qu'il vaut. Louis, car elle n'appelait jamais son fils, nous l'avons dit, du nom de Washington, allait recevoir des leçons de cet art qui a élevé si haut la France, depuis Louis XIV, dans l'estime des nations, art que nous avons perfectionné avec une louable opiniâtreté, tandis que l'Angleterre triplait sa marine et réalisait la conquête des Deux-Indes ; un art qui nous a consolés des crimes de la révolution et des désastres de l'empire, l'art de danser. Je ne raille pas : ouvrez l'histoire, ouvrez la meilleure histoire, *le*

Moniteur; vous y lirez, selon les époques de sa véridique rédaction : « Enfin le 9 thermidor nous a purgés de la présence des tyrans! La joie française est revenue; des bals se sont ouverts au profit des victimes. » Il n'y a que la France pour imaginer celle-là : *Danser au profit des victimes!* Lisez encore *le Moniteur :* « Le 18 brumaire a sauvé la France de l'ignoble despotisme de quelques proconsuls. La gaieté française renaît de toutes parts. Déjà *des bals s'organisent au profit des victimes!* » Et en 1814 : « L'ogre corse est terrassé; les Bourbons sont remontés sur le trône de leurs pères. Que les cœurs respirent la joie! On dansera dimanche à Tivoli au profit des victimes. »

Chacun sait que, lorsque la Bastille eut été détruite, on écrivit à un poteau, sur l'emplacement nivelé : *Ici l'on danse!* Douze siècles d'esclavage aboutissaient là. Que les étrangers nous jugent bien! Dans Shakespeare et dans Hogarth la France est toujours personnifiée sous les traits d'un danseur, *french dancer,* ou d'un perruquier. La parodie anglaise est amère, mais elle est juste.

Rentrons dans notre histoire.

Un être hideux, comme le sont à peu près tous les professeurs de danse, se présenta pour ployer les membres du jeune Washington. Comme cet homme était voûté en virgule, il exigea que son élève se tînt droit comme un if; comme il avait un pied de bœuf, animal dont il avait la lourdeur, il imposa l'obligation à son élève d'avoir un petit pied et d'être léger comme une plume. Quand il lui eut brisé les orteils, pétri les genoux, contourné la cheville, il en résulta qu'il eut un peu moins de grâce qu'auparavant; mais il savait danser selon les règles, et il possédait, en outre, deux ou trois danses de caractère. En réalité, jamais enfant n'avait appris à danser en aussi peu de temps. On convient cependant que son maître était le plus fameux de l'époque : les pensionnats de demoiselles se le disputaient; car, et les étrangers ne le savent peut-être pas, ce sont des hommes qui, en France, prennent les demoiselles par la taille, les pressent sur eux, appliquent leurs genoux contre leurs genoux, et leur disent ensuite visage à visage : *Pliez-vous.* Je parlerai plus loin des professeurs de musique. Mais les uns et les autres, professeurs de danse ou de musique, ne sont que des corrupteurs à 5 francs le cachet.

En Angleterre, un professeur est le premier domestique de la

maison ; en Allemagne, il est ordinairement l'ami du maître ; en France, et particulièrement à Paris, un professeur est l'amant de la mère de l'élève, ou celui de l'élève, quand il n'est pas l'amant de l'une et de l'autre.

On a remarqué encore que Paris était la ville d'Europe où les perruquiers et les professeurs enlevaient le plus de femmes.

Sachant combien les enfants aiment qu'on leur fasse des histoires, le duc de Levert lisait ou racontait à son fils chaque soir, à la veillée, la vie de quelque immortel adolescent. L'un avait montré une si profonde discrétion chez les Romains, qu'ayant été interrogé un jour par sa mère sur une séance fort importante du sénat, il répondit, le sublime petit menteur, qu'il y avait été question de savoir s'il était plus naturel d'accorder plusieurs maris à une seule femme, que plusieurs femmes à un seul mari. L'autre, pour arracher son père à la misère, s'était vendu comme esclave à un corsaire barbaresque. L'autre avait résolu, à l'âge de six ans, toutes les propositions d'Euclide (parmi lesquelles il en est d'insolubles). Celui-ci, honneur de la Hollande, ayant remarqué que, par un trou qui s'était fait à la digue d'une écluse, l'eau s'ouvrait un passage, et inonderait bientôt tout le pays, s'appuya fortement contre la fissure, et attendit tout un jour, dans cette posture, que quelque passant le vît et allât chercher du secours. Celui-là avait sauvé à la nage un enfant plus âgé que lui.

Ces touchantes anecdotes étaient bien choisies ; malheureusement Washington leur préférait, comme tous les enfants, les histoires de nains qui avalent des géants, les prestiges de la fée Carabosse, les aventures d'un balai de crin changé en reine du Mogol, et tous ces ravissants mensonges créés autrefois, au temps où la France avait des loisirs d'or à dépenser sous les vastes manteaux des cheminées de châteaux. Les histoires d'enfants sublimes tuaient Washington d'ennui.

Le lendemain d'un jour qu'il avait passé à écouter la vie d'un enfant qui avait vendu ses habits de fête pour nourrir un mendiant aveugle, on déposa auprès de son lit, par ordre de son père, un superbe costume oriental brodé de perles. Le duc avait eu soin, quelques jours auparavant, de placer sur le chemin de son fils un vieillard, qui lui avait demandé, à plusieurs reprises, des secours de première nécessité.

— Que je serais fier, se disait le duc, si, devinant mes intentions, mon fils avait donné cet habit au mendiant! Comme je bénirais sa générosité! Comme l'apologue aurait porté ses fruits!

Il s'enthousiasmait à ces images, quand Mme la duchesse le pria de descendre au salon, où les habitués de ses soirées étaient réunis.

— On veut me rendre témoin du récit public de l'action de mon fils: allons.

Il descendit au salon.

— Vous êtes un homme de tact! s'écria Mme la duchesse à son mari. Mais qui donc vous avait prévenu? N'importe; c'est fort bien: c'est d'un père de goût; aussi, vous allez avoir votre récompense. Paraissez, Louis, devant tout le monde: remerciez votre père de sa galanterie.

Un air de musique se fit entendre.

Et Washington, costumé en Turc, vêtu de l'habit oriental destiné au mendiant, se place au milieu du salon et se met à danser.

Pâlissant, rougissant, le duc demande ce que cela veut dire.

— Cela veut dire que notre fils, mon cher duc, danse devant vous une pyrrhique; lui aviez-vous fourni ce costume dans une autre intention?

— Dans une autre intention! murmura le duc, consterné de la pyrrhique. Ce que vous faites de mon fils, madame!! Ce fut là tout ce qu'il osa murmurer en se retirant.

Du reste, Washington s'acquitta de la pyrrhique en vrai Grec, gambadant, tournant, et lançant des fleurs à la compagnie. Il fut admirable.

— M. l'abbé, demanda à haute voix la duchesse quand son fils eut terminé sa danse, quels étaient les princes qui, chez les anciens, avaient la meilleure mine en dansant?

— Madame la duchesse répondit l'abbé: Ochoréus, au dire de Strabon, dansait l'éthiopienne à ravir; Alcibiade, chez les Grecs, n'avait pas d'égal dans la corinthienne; Charles VII était le plus beau danseur de sa cour; Louis XIV conquit tous les suffrages dans le ballet composé par le sieur de Benserade à l'occasion des fêtes de Versailles.

X

De fâcheuses vérités se manifestèrent bientôt à la sollicitude de notre philanthrope. Il lui fut démontré, sous le poignard de l'évidence, que ses tentatives d'éducation n'avaient pas plus réussi jusqu'ici sur le caractère de l'un des deux enfants que sur le caractère de l'autre, tandis qu'il resta convaincu, au contraire, que les leçons de la plus ignoble routine avaient obtenu d'eux ses conséquences ordinaires. Malgré ses défaites, il convenait que Socrate et Washington avaient parfaitement appris à lire par le B — A BA, et avaient acquis en peu de temps une charmante écriture à force de tracer des bâtons. Cependant sa chute n'était pas sans murmure. Quand il serait vrai, se disait-il que le vieux monde est incapable de se passer de ces grossiers errements pour sortir des langes des premiers âges, que prouverait cela contre la culture des autres âges bien plus importants de l'homme? Le statuaire abandonne au marteau mercenaire du maçon le soin de dégrossir le bloc de marbre destiné à être un Dieu : ce n'est qu'après ce travail de peine qu'une mission réelle commence pour lui. Mon œuvre reconnait ces deux phases. Si je me suis égaré dans la première, la seconde éclairera mon triomphe. Mais il est temps d'entreprendre. Ma femme m'a indiqué, par le spectacle dont elle m'a rendu témoin, ce qu'il m'est imposé de faire pour aboutir à mes fins. C'est par la danse, mère frivole, qu'elle veut faire de mon fils un homme habile aux manières de cour; c'est par un exercice plus relevé que je prétends constituer en lui, et cette fois ma réussite est certaine, un défenseur du faible.

Possédé de son idée, le duc n'en fit pas languir l'exécution.

Quand Washington eut atteint sa sixième année, le duc de Levert acheta un vaste terrain clos par de hauts murs tout près de son hôtel, et il appela des maçons, des charpentiers, des serruriers, des cordiers, des ouvriers en tout genre, auxquels il ordonna les divers travaux qu'il jugea nécessaire de faire exécuter dans cet emplacement.

Les ouvriers bâtirent trois murs, un de six pieds avec des crevasses et des aspérités, un second de neuf pieds, rien qu'avec

des crevasses, un troisième de quinze pieds sans crevasses ni aspérités, uni sur toute sa surface.

Ils plantèrent ensuite des pieux et ils échelonnèrent des barrières. Au sommet de deux poutres hautes de trente pieds furent attachées des cordes imitant par leur jonction un jeu de balançoires.

D'autres poutres portèrent des cordes nouées parallèlement à leur longueur.

D'autres poutres encore s'élevèrent toutes nues ayant une cage à leur extrémité.

D'autres enfin, posées horizontalement et diagonalement, furent rabotées avec soin pour qu'elles fussent bien glissantes.

Le duc fit ensuite suspendre à toutes les hauteurs du sol, au bout de lanières en cuir, de nombreux crochets de fer.

A travers cette forêt de mâts, de pieux, de barrières, de soliveaux fixes ou vacillants, on tendit des cordes, des filets, des berceaux, et beaucoup d'autres suspensoirs ingénieusement enlacés.

On creusa des fossés depuis une médiocre largeur jusqu'à une largeur de quinze pieds; les uns furent remplis d'eau, les autres de boue.

Un bassin de cinquante pieds carrés fut ouvert au milieu de l'emplacement.

On munit ensuite les hangars de l'établissement énigmatique de boulets, de perches, de lances, d'échasses, de gibernes, de fusils, de bâtons, de sandales, de fléaux, de ceintures et d'une foule d'objets qui se ressemblaient aussi peu que les antiquailles disparates d'un marchand de bric à brac. Lorsque fut terminé ce pandémonium, qui rappelait à la fois une salle de l'inquisition, un gibet, une écurie, un vaisseau, une cage, un filet et tout ce que l'imagination consentait à y voir, le duc se contempla dans la beauté de son œuvre et s'écria en présence de son chaos : Ceci est bien.

Selon son usage, il alla ensuite chercher son beau-frère, espèce de gros poivre sans lequel il lui était impossible de goûter la saveur de ses inventions, et d'un ton de défi, il lui dit :

— Des Verriers, inclinez-vous. Voilà le berceau de l'éducation de mon fils.

— Vous appelez ceci un berceau, mon frère ?

— Sans doute, Des Verriers, le berceau moral de mon fils.

— Auriez-vous le projet de l'empaler ?

— Quoique imparfaits sous beaucoup de rapports, les Grecs, Des Verriers, étaient des hommes étonnants, surtout en matière d'éducation. Dans l'enfant ils soignaient l'avenir du citoyen et ils formaient le soldat en même temps que le philosophe.

— Je ne dis pas non, mon cher duc, mais il n'y rien de bien philosophique ni de bien grec dans les instruments de supplice que j'aperçois ici.

— Écoutez-moi, Des Verriers. Cette nation de sages était pénétrée de cette vérité, que la vertu, le courage, le génie, la philosophie en un mot, doivent habiter un corps sain pour briller dans tout leur éclat. Ne souriez pas, Des Verriers : lisez plutôt dans la Cyropédie de Xénophon le tableau de l'éducation des Perses. Oui, la gymnastique ramène l'homme au beau moral par le beau physique. Qui est ce qui entretient la vigueur du corps ? L'exercice, le travail, la course ; est-ce vrai ? Socrate luttait, Platon luttait aussi, Alcibiade était le plus agile franchisseur de fossés. Quels hommes je vous cite là, Des Verriers !

— De très-remarquables hommes, mon frère, mais pensez-vous que leur science et leurs vertus procédassent uniquement de la souplesse de leur avant-bras ou de la solidité de leurs jarrets ? C'est que, si telle était votre opinion, mon frère, je vous demanderais pourquoi les écuyers de Franconi ne sont pas le modèle des philosophes, les forts de la halle les citoyens les plus éclairés, et les faiseurs de tours de force des flambeaux de législation ?

— Des Verriers, il y a un milieu en tout.

— Et qui a découvert ce milieu ?

— Moi ! Je ne fais pas de mon fils un lutteur, m'écartant en cela de la gymnastique grecque, incomplète parce qu'elle réduisait à beaucoup d'égards le rôle de l'activité physique au pugilat. J'ai créé pour chaque muscle une industrie particulière. J'ai assigné à chaque membre un but moral. Ainsi l'enfant qui ne croit que courir, sauter, se balancer, se trompera généreusement dans mon gymnase au profit d'une philanthropie future; et jugez-en vous-même, Des Verriers. Washington, votre neveu, grimpera d'abord à ces trois murs pour s'amuser, il marchera sur ces pieux aigus, se suspendra d'une main à ces cordes, courra

sur cette poutre transversale, descendra à l'aide de ces nœuds jusqu'au bord de ces fossés qu'il franchira d'un bond, s'élancera à la nage dans ce bassin, sans avoir d'autre dessein que celui de jouer comme il le ferait avec une toupie ou un volant; mais que Washington, devenu homme, entende le grondement de l'incendie au milieu de la nuit, Washington se lèvera, enfoncera ses ongles dans les murs de la maison en feu, se glissera une hache à la main au milieu des poutres enflammées, les traversera avec autant de sécurité que nous marchons sur le pavé, verra sans peur tomber autour de lui les murs et les solives, et pourvu qu'il lui reste un point d'appui, Washington bravera la flamme, et vous le verrez descendre ensuite d'une hauteur de quatre-vingts pieds le long d'une corde, tenant un enfant dans ses bras, un vieillard sur ses épaules! Voilà, mon frère, la fin et le but de ces cordes, de ces bois, de ces planches et de ces poutres. Ai-je assez justifié à vos yeux l'utilité de cette arène gymnastique bâtie exprès pour mon fils?

— Tenez, mon cher Levert, vous vous exagérez, je crois, le mérite d'une assez bonne chose, très-bonne même, je n'en disconviens pas; et surtout, pour me répéter, car je vieillis, je crois encore que vous faites trop dépendre le courage et la vertu, propriétés intellectuelles s'il en fut, de la vigueur et de l'élasticité des muscles, qualités physiques, exclusivement physiques. Si le dévouement, je le sais, sans la faculté de l'accomplir, est un acte impossible et souvent ridicule, la prétention de le servir efficacement sans le sentiment moral qui invite à être bon, compatissant, humain, est une véritable chimère. Or je doute autant qu'on acquière de la générosité en grimpant à un mât de cocagne, que je doute qu'on devienne robuste en étudiant les propositions d'Euclide. A mon sens, ce sont des choses distinctes que vous confondez. Qu'au moyen de la gymnastique vous imprimiez de bonne heure aux mouvements de l'enfance, de la sûreté, de la grace et de la dextérité, que par son emploi vous guérissiez quelques maladies telles que le rachitisme et l'apathie, j'y souscris quoique avec quelques restrictions tirées du danger qui peut résulter de la recherche de ce grand bien; mais encore une fois, non! la gymnastique n'eût pas plus changé Milon le Crotoniate en Cicéron, qu'elle n'eût transformé Démosthène en Hercule.

— Mais enfin vous convenez du moins, Des Verriers, que si un homme tombe dans la Seine, mon fils pourra le sauver !

— Il le pourra sans doute, mais le voudra-t-il ? ne peut-on pas tous les jours, parce qu'on est riche, aider un ami pauvre ; parce qu'on est sain, soigner un parent malade ? le fait-on ? Vous savez bien que non, mon frère. Mais si Washington a un fonds honnête, m'objecterez-vous, ces exercices le rendront capable de se dévouer avec plus de fruit. A cela je réponds oui. Mais sera-t-il honnête? Demandez-vous s'il saura jouer de la flûte ou s'il excellera aux échecs ?

— Des Verriers, j'ai pour vous convaincre du mérite de la gymnastique en matière d'éducation un moyen bien simple ; j'espère bientôt être à même de vous l'exposer. Jusque-là, gardez-moi le secret ; n'allez pas dire surtout à madame la duchesse que j'ai fait construire ce gymnase. Elle n'approuve pas du tout nos inventions modernes.

Des Verriers promit, et de son côté le duc commença à dresser son fils aux courses, aux escalades, aux luttes, aux sauts dans l'arène du gymnase. Son système étant que le nombre excite l'émulation, et que l'émulation enfante les prodiges, il appela au partage des bienfaits des exercices une vingtaine de petits camarades de Washington. La discrétion la plus absolue fut observée de la part des personnes chargées de démontrer, sous la direction du duc, les manœuvres de l'établissement.

Au bout de quelques mois, et lorsque le duc jugea son fils et ses camarades assez forts pour justifier l'utilité de l'institution, il invita à un concours solennel ceux que n'avait pas encore ralliés cet embranchement sorti du généreux tronc de la philanthropie.

Si un regret se mêlait aux joies futures du duc, songeant aux succès promis à sa grande fête gymnastique, c'était celui de ne pas y voir participer Socrate. Un jour peut-être ce tort porté à son éducation serait réparé. Dailleurs, comme il était pourvu d'une bonne constitution, un peu plus de morale compenserait cet un peu moins de gymnastique.

Il y eut empressement à se rendre à la séance gymnastique du duc. Mais on ne peindra pas les terreurs de madame la duchesse lorsqu'elle aperçut son fils étranglé par un ceinturon de cuir, chaussé de sandales comme un danseur de corde, prêt à se mesurer avec tous les instruments de l'institution. Ce n'était pas ainsi

qu'on avait élevé ses nobles aïeux, qui pourtant ne manquaient pas de belles manières. N'était-il pas cent fois plus beau en costume grec et dansant la pyrrhique? Quant aux étrangers, ils pensèrent que, lorsque M. le duc risquait son fils, ils auraient fort mauvaise grâce à craindre pour les leurs.

Le sujet du spectacle gymnastique était la prise d'une redoute. La redoute était en bois peint à la colle. On l'avait bourrée d'artifices. Après la musique, accessoire obligé de la gymnastique, le concours s'ouvrit.

A un signal donné, les enfants se précipitèrent sur la redoute, sac sur le dos, fusil en main. Ils coururent l'espace de trente pas environ pour arriver au pied de la fortification.

Messieurs, s'écria le duc en les arrêtant d'un geste et en s'adressant aux spectateurs, mes élèves, vous le remarquerez, ont parcouru cette distance en une demi-minute, chargés comme ils le sont. En marchant de ce pas, ils feraient une lieue en vingt minutes, neuf lieues en trois heures, quinze lieues en cinq heures, trente lieues en dix heures. Si le duc ne prolongea pas plus loin sa progression, c'est qu'il se dit en lui-même que les enfants mangent et dorment quelquefois.

Sur un second commandement, les élèves se dispersèrent pour attaquer la redoute de différents côtés. Ici était le point capital des manœuvres.

Trois enfants se fendirent le nez en ne franchissant pas un fossé.

Deux autres gagnèrent une entorse pour l'avoir franchi.

Un autre tomba dans la boue et y resta pour l'avoir presque franchi.

Six hors de combat.

Le corps des pionniers fut assez maltraité.

Quatre d'entre eux furent presque empalés par les pieux plantés en guise de retranchement.

Quant aux six autres, parmi lesquels se trouvait Washington, ils s'emparèrent de la redoute et y mirent le feu.

En bon capitaine, le duc de Levert oublia les blessés pour ne s'occuper que des victorieux, les engageant de la voix et du geste à courir sur les poutres, sur les remparts et sur tout ce qui pouvait offrir le plus de chance à se rompre les os.

Heureusement personne ne tomba ; trois enfants seulement eu-

rent les cheveux brûlés et la peau du visage rissolée. Washington descendit sain et sauf au milieu de deux autres camarades, un peu souffrant d'échauboulures au cou.

— Je triomphe! s'écria le duc en embrassant Des Verriers. Hein! vous avouez-vous vaincu, mon frère?

— Cela dépend, mon cher duc; votre triomphe se traduit par ce bulletin. Sur vingt-un enfants, dix seront malades pendant trois mois au moins, et huit garderont le lit pendant quinze jours.

— Vous me désolez toujours, Des Verriers, par vos pronostics. Mais Washington, en conviendrez-vous, n'est-il pas un Bayard?

Il fut impossible au duc d'entendre la réponse de son beau-frère, au milieu des compliments que lui adressaient les parents des enfants.

— Monsieur le duc, votre philanthropie a rendu mon fils boiteux!

— Monsieur le duc, demanderez-vous un brevet pour crever les yeux des enfants?

— Monsieur le duc, combien vous a coûté la machine à éreinter?

— Et la machine à empaler?

— Et celle à fendre les nez?

Mais le duc s'était retiré dans son hôtel, précipitamment appelé par sa femme, qui lui dit d'un ton d'emportement terrible :

— Qu'avez-vous fait de mon fils?

— J'en ai fait un héros, madame, et je lui apportais la couronne murale.

— Vous lui avez donné une fluxion de poitrine mortelle. Le pauvre enfant a tant couru, qu'il a perdu toute respiration. Il suffoque. Vos inventions du diable me l'ont tué.

Le duc se retira dans son cabinet, ne sachant que répliquer aux douleurs de sa femme.

Que le bien est difficile à faire dans ce monde! s'écria-t-il en s'affaissant dans son fauteuil. Des Verriers me raille, ma femme me maltraite, mon fils s'enrhume; ô Pestalozzi! — Il regarda la statue de ce philosophe. — O Pestalozzi, soutenez-moi de vos inspirations.

Sa main levée tomba sur une lettre, il l'ouvrit et y lut :

« Hospice Saint-Antoine.

« Monsieur le Duc,

« Votre chagrin sera bien vif en apprenant que votre fils d'adoption, Socrate Leblanc, s'est permis dans la nuit d'hier une incartade des plus infâmes. Ayant aperçu par malheur un bocal de prunes à l'eau-de-vie sur la croisée de la lingerie de la maison, il a osé grimper, le malheureux, au risque de se rompre vingt fois le cou, et rien qu'avec le secours de ses ongles et de ses pieds jusqu'à cette croisée, qui est à soixante pieds au-dessus du niveau de la cour. Nos cheveux se dressent rien qu'en y pensant. Socrate est redescendu en tenant d'une main le bocal de prunes, et en se cramponnant de l'autre aux aspérités de la muraille. Ce qu'aucun homme n'eût osé entreprendre avec le secours des cordes et des échelles, même pour sauver son semblable, votre fils adoptif, monsieur le Duc, l'a fait pour un bocal de prunes à l'eau-de-vie!! Du reste, monsieur le Duc, Socrate se porte à merveille. Nous attendons vos ordres pour savoir quel genre de punition nous lui infligerons.

« Nous avons l'honneur de vous saluer respectueusement,

« Les Administrateurs de l'Hospice. »

Perplexité! perplexité! s'écria le duc. Le triomphe de la gymnastique dû au hasard! imputable à la gourmandise! Quand vingt enfants succombent pour enlever d'assaut une planche de quinze pieds, quand mon fils a une fluxion pour avoir eu un peu chaud, Socrate franchit un mur de soixante pieds et en redescend un bocal à la main!

Mais si je le punis pour le vol, je punis aussi l'élève naturel, le lauréat de la gymnastique. Si je récompense l'élève, je récompense aussi le voleur. Comment tracer les deux parts de ma justice? — Mais on peut donc, Pestalozzi, risquer sans danger son corps pour des fruits à l'eau-de-vie, et se brûler en tentant de prendre une redoute?

Voici enfin ce que répondit le duc, touchant le vol de Socrate.

« Messieurs les Administrateurs,

« Vous ordonnerez à Socrate de remonter le bocal de prunes à

l'eau-de-vie de la même manière qu'il l'a descendu. Et quand il sera arrivé à l'appartement dont la croisée dépend, vous lui laisserez manger tant de prunes qu'il voudra, afin que, par l'abrutissement de l'ivresse, il apprenne qu'on ne doit risquer sa vie que pour de bonnes actions. »

Les ordres de M. le duc furent suivis à la lettre ; mais il arriva que Socrate mangea toutes les prunes à l'eau-de-vie et n'éprouva aucune sorte d'ivresse.

Léon Gozlan.

(*La fin au numéro prochain.*)

LITTÉRATURE DU MOYEN AGE.

I.

LE ROMAN DE LA ROSE.

Il y a des paradoxes littéraires qui datent de plus d'un siècle, et qui à force d'être répétés, ont laissé une trace tellement profonde, que les meilleurs esprits n'ont pu s'en garantir ; ils les ont admis sans les soumettre à un examen nouveau, sans chercher eux-mêmes si ces paradoxes avaient la vérité pour base, ou bien si une erreur grossière, mais une erreur commune au plus grand nombre, ne formait pas cette base sur laquelle ils reposaient.

Parmi ces paradoxes, le plus important sans aucun doute, et aussi le plus fâcheux, c'est celui qui consiste à retrancher plusieurs siècles à notre littérature, et particulièrement à notre poésie. Pour ces esprits exclusifs et qui n'admettent comme digne de fixer l'attention générale que ce qui a fait l'objet de leurs premières études, notre poésie commence à la fin du xve siècle, sous le règne de Louis XI, avec Villon qu'ils accusent même de sentir encore le *Gaulois*, terme bizarre, auquel il est impossible, pour l'homme qui a un peu étudié, de rattacher aucune idée précise, puisque le temps ne nous a conservé de l'ancienne Gaule aucun monument littéraire qui puisse nous faire connaître ce qu'étaient la langue et le génie de ces anciens habitants de notre pays.

Dernièrement encore, un critique, dont nous tenons d'autant plus à ébranler les convictions à cet égard, que dans ses autres jugements il a été plus large et moins exclusif que ses prédéces-

seurs, et qu'il s'est souvent placé au-dessus d'eux par des vues neuves, éloquemment présentées, a cependant posé en principe qu'à Villon seulement commençait la poésie française, et qu'antérieurement à lui, il n'y avait rien à connaître, rien à étudier. Il oubliait que la poésie, avant d'être un art, fut la première histoire de toutes les nations, et qu'en France, comme dans toutes les autres parties du monde, elle fut populaire, traditionnelle, inspirée, avant d'être savante, régulière et polie.

Le même critique, cédant à une opinion dont il n'est pas l'auteur, a présenté comme le modèle en France de tous nos vieux récits un roman célèbre, qui, en réalité, est la dernière composition dans laquelle se retrouve, non pas le genre, mais bien le langage de nos anciennes poésies : nous voulons parler du *Roman de la Rose,* auquel on peut donner bien des noms, excepté cependant celui d'*épopée*, qui ne lui appartient à aucun titre.

Afin de combattre autant qu'il est en notre pouvoir un paradoxe qui ne convient plus à la critique large et consciencieuse de notre époque, nous essaierons de tracer ici l'histoire bibliographique et littéraire de ce fameux *Roman de la Rose*, dont tant de gens ont parlé, sans l'avoir lu, il est vrai, et sans avoir, par conséquent, cherché quel rang il lui fallait assigner parmi les productions de notre vieille littérature.

Avant tout, il faut déterminer le caractère des œuvres diverses auxquelles le nom de *roman* fut appliqué. Dans le principe, ce nom désigna toutes les œuvres en langue vulgaire, alors appelée *romane,* quelle que soit d'ailleurs la matière dont ces œuvres étaient composées. Une preuve de ce fait, c'est le titre que porte, dans l'un des plus anciens manuscrits, l'histoire Villehardouin : elle est appelée le *Roman de Constantinople.* Ce nom fut donné à des compositions de tout genre, même à la fin du XIIIe siècle ; et un jongleur de cette époque, qui veut critiquer un poëme contenant la vie apocryphe de la Vierge et de sa mère, dit :

Anne de Bethleem fu née.....
. . . .
Celles et cil soient confondu
Qui croient un *roman* qui fu,
Qui dist que de fleur iert venue
Sainte Anne et engenue (engendrée).

Ce fut donc postérieurement à l'époque où elles ont été écrites que le nom de roman fut spécialement réservé aux compositions semi-historiques, chevaleresques ou amoureuses. Dans l'origine, il désignait plus volontiers un récit écrit en langue vulgaire, et c'est là sa véritable signification dans l'histoire de Villehardouin, dans la vie apocryphe de sainte Anne, et dans un grand nombre de poëmes, parmi lesquels on peut citer le *Roman de Rou,* celui de *Brut,* celui des *Empereurs de Rome*. Il en est de même pour le *Roman de la Rose :* rien n'est moins comparable, en effet, aux romans de chevalerie que cette œuvre; pour en convaincre nos lecteurs, cherchons quel a été le caractère de ces anciennes compositions.

Elles furent, en premier lieu, consacrées au récit des actions véritables ou fausses, mais toujours exagérées, que la tradition attribuait aux hommes célèbres dont le peuple avait gardé la mémoire : Charlemagne et les paladins qui l'entouraient furent les principaux sujets de ces récits, qui, dans cette forme surtout, reçurent le nom de *Chansons de geste*. Assez courtes dans l'origine, ces chansons, livrées aux caprices des jongleurs, varièrent beaucoup d'étendue; refaites à des époques rapprochées les unes des autres, elles se chargèrent d'éléments étrangers qui tenaient aux connaissances et au goût des poëtes qui les augmentaient en les remaniant, et qui, par ce moyen, croyaient leur donner un nouveau lustre.

Ces compositions se multiplièrent à l'infini. Aux souvenirs qui se rattachaient au règne de Charlemagne se joignirent encore les traditions fabuleuses dont Arthur était le sujet, et celles de l'ordre chevaleresque qu'il avait, dit-on, fondé : on y mêlait celles du *Graal,* ou vase sacré avec lequel Jésus-Christ célébra la cène, symbole mystique de l'établissement du christianisme dans une grande partie de l'Europe. Plus encore, tout ce que l'on put connaître de l'antiquité à cette éqoque; tous les noms illustres, Alexandre, César, Virgile, Mahomet, et d'autres encore, servirent d'éléments à ce génie romanesque. Dans ces œuvres dominait le souvenir d'actions réellement accomplies par des hommes qui avaient longtemps frappé la mémoire des peuples; c'était l'histoire bien embellie, bien chargée de fables sans doute, qui faisait le fond du récit; chez ceux qui la dénaturaient pour complaire au goût de leur époque, il y avait plutôt désir ou prétention d'in-

struire ceux qui les écoutaient que de composer une œuvre de littérature.

Il ne faut pas croire cependant que dans toutes les œuvres qui ont précédé le XIVe siècle, et qui portent le nom de roman, il n'y en ait pas en certaines inspirées par un art plus ou moins avancé; au contraire, plusieurs d'entre elles ne manquent pas de recherche et d'ingéniosité littéraire ; mais cette qualité tend surtout à développer le récit historique, caractère essentiel du plus grand nombre de ces anciennes compositions.

Ainsi, dans la poésie traditionnelle et populaire qui compose nos chansons de geste, l'art consiste principalement à mettre en relief les actes ordinaires de la vie, et tout ce qui constitue le monde physique et son ensemble. Les sentiments d'une nature forte, mais sauvage et grossière, sont les mobiles de l'action. Jamais rien pour l'âme et le cœur, ou bien s'il se rencontre des positions où cette sublime nature est mise en jeu, ils sont amenés par la force des événements, jamais par la volonté du poëte qui écrit. Certes, on peut trouver des exemples de sentiments nobles et doux, mais ils n'ont pas été préparés d'avance et ne concourent jamais au développement d'une pensée poétique ; c'est la nature et non pas l'art qui les ont inspirés. En voici un exemple, emprunté à la *Chanson de geste* de Garin de Lorraine : le frère du héros, Begon de Belin, est triste ; interrogé par sa femme qui lui montre ses deux fils jouant à ses côtés, et lui rappelle qu'il a vaincu ses ennemis, qu'il a de l'or dans ses coffres, des faucons sur les perches, des coursiers, des armes, il répond : Tout cela n'est pas richesse :

> Mais est richesse de parents et d'amis,
> Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays (1).

Certes, la nature noble a parlé ici; eh bien ! le même homme, un peu auparavant, après avoir terrassé son ennemi en duel, lui ouvre la poitrine avec son épée, en arrache le cœur, le jette au visage d'un parent du chevalier vaincu, et lui dit :

> Tenez, vassal, le cuer vostre cuisin,
> Or le povez et saler et rotir.

(1) Roman de Garin le Loherain, publié pour la première fois par M. P. Paris ; 2 vol. in-12, tom. II, p. 218.

Un examen plus approfondi nous montrerait partout le même principe : la nature inculte et sauvage du guerrier dominant la scène et se développant au milieu du récit de combats longs et acharnés. Ce que nous venons de dire se rapporte surtout aux romans qui ont l'histoire pour base, et dont les auteurs croyaient instruire en amusant ; mais il ne faut pas l'appliquer à un certain nombre de compositions qu'on peut appeler amoureuses et passionnées. Dans ces compositions, les sentiments de l'âme jouent un très-grand rôle et sont poussés jusqu'au raffinement le plus délicat ; raffinement, après tout, qui n'empêche pas la nature brutale et barbare de se montrer quelquefois. Ainsi, le modèle ce ces œuvres, la plus ancienne peut-être, le *Tristan*, en offre des exemples : dans un des fragments poétiques parvenus jusqu'à nous, *Iseult*, la douce, la tendre *Iseult* fait tranquillement mettre à mort une de ses femmes qui a commis une indiscrétion.

D'autres idées forment l'ensemble du *Roman de la Rose ;* c'est principalement une œuvre d'art, une œuvre de littérature, et les deux poëtes qui l'ont écrite, surtout le premier, avaient pour modèle l'*Art d'aimer* d'Ovide qu'ils cherchaient à développer et à plier aux exigences de la dialectique alambiquée et fausse qui régnait alors dans les écoles. Si les romans de chevalerie, en vantant la nature grossière du guerrier, exaltaient les avantages de la force physique, le *Roman de la Rose*, au contraire, dans lequel toutes les vertus, tous les vices, tous les mouvements de l'âme et de l'esprit prennent un corps, tendait à développer la nature supérieure de l'homme ; c'était un pas vers la civilisation tenté par l'amour et les sentiments délicats qui prenaient une vie physique, et qui, par ce moyen, étaient rendus sensibles aux intelligences les plus grossières.

L'on se tromperait étrangement si l'on croyait Guillaume de Lorris et Jean de Meung inventeurs de cette poésie amoureuse et allégorique qui fut de mode parmi nous depuis le XIVe siècle jusqu'à la fin du XVIe, et de laquelle, pour nous servir de l'heureuse expression d'un critique anglais moderne, la France ne put se débrouiller elle-même pendant plusieurs générations (1). Ils la développèrent, à vrai dire, mais en imitant l'exemple que leur

(1) *Hallam's Literature of Europe in the* XV, XVI, XVII *centuries.* Introd., pag. 31.

avaient donné de nombreux devanciers. A côté des chansons de geste, des romans héroïques et des pieuses légendes récités par les jongleurs, il y avait un autre genre de poésie, c'était la chanson amoureuse si généralement cultivée parmi nous depuis la fin du XIIe siècle. C'est à elle qu'on doit fixer l'origine du genre de poésie si longuement développée dans le *Roman de la Rose*. Nous voyons en effet tous les poëtes de cette époque, parmi lesquels il faut compter un grand nombre de seigneurs suzerains, composer des chansons dans lesquelles ils se plaignaient des rigueurs véritables ou feintes d'une dame, toujours la plus belle entre toutes. Dans ces complaintes, généralement insipides, on rencontre déjà *tendre soupir, loyal amour, jalousie, haine*, etc., tous les sentiments du cœur qui prennent un corps et luttent les uns contre les autres.

Cette poésie, qui n'était pas comprise par le peuple, et qui, d'ailleurs, n'était pas faite pour lui, s'adressait aux grandes dames, aux clercs et aux seigneurs, plus lettrés qu'on ne le croit communément. Ce furent eux qui accueillirent le *Roman de la Rose*; dont le succès fut très-grand dès son origine, et ne cessa jamais jusqu'à la fin du XVIe siècle.

Ici viendrait naturellement se placer l'analyse du *Roman de la Rose*; nous nous garderons bien de la faire, parce que, suivant nous, elle est impossible, et que, même rapide et abrégée, on ne pourrait en supporer la lecture. Nous nous contenterons de dire quel est le sujet du poëme, et la manière dont il a été composé.

Le *Roman de la Rose*, divisé en cent chapitres, fait un ensemble d'un peu plus de vingt-deux mille vers, dont les deux premiers, en forme de titre, résument fort bien le sujet :

> Ci est le Rommant de la Rose,
> Où tout l'art d'amour est enclose.

C'est en effet une suite de préceptes, appuyés par de longs exemples, sur la manière d'obtenir l'amour d'une beauté encore innocente, et dont les premières faveurs, comparées à la rose, doivent être la récompense de l'amant assidu. Ce qui donne à cette imitation de *l'art d'aimer* d'Ovide une longueur démesurée, c'est la description détaillée de tous les sentiments de l'âme, de toutes les passions, de tous les vices. Ainsi l'on y trouve : *haine*,

félonie, avarice, vilenie, convoitise, envie, tristesse, vieillesse, papelardie, pauvreté, oyseuse, déduit, courtoisie, liesse, amour, doux regard, toute beauté, simplesse, franchise, compagnie, beau semblant, doulx penser, doulx parler, doulx regard, bel-acueil, male bouche, honte, peur, raison, meffait, chasteté, pitié, jalousie, jeunesse, larcin, discorde, guerre, nature. Toutes ces vertus, tous ces vices, tous ces différents états de l'âme et du corps, devenus homme ou femme, suivant leur nature, ont un corps, une figure et un costume qui cadrent parfaitement avec les inclinations qu'on leur suppose. En voici un exemple : on trouve encore l'image de l'hypocrisie, qui est nommée *papelardie.* C'est elle qui, en cachette, quand personne ne s'en doute, s'empresse de faire du mal. Dehors, elle prend un air malheureux, elle a le visage modeste et piteux et joue la sainte créature ; mais, sous le ciel, il n'y a pas de mauvaises actions dont elle n'ait l'idée dans son esprit.

. . . .

Elle est chaussée et vêtue comme une femme âgée, et tient en sa main un psautier ; sachez qu'elle prend grand soin de faire à Dieu fausses prières, et d'appeler les saints et les saintes. Elle n'est ni gaie, ni aimable, et fait semblant d'être occupée à toutes sortes de bonnes œuvres. Elle a vêtu la haire, et n'est pas grasse, sachez-le-bien ; elle semble fatiguée par le jeûne, elle a le teint pâle, cadavéreux. Les portes du paradis sont fermées pour elle et pour tous les siens ; car ces gens-là font amaigrir leur visage, comme dit l'Évangile, pour attraper des louanges par la ville et pour un peu de vaine gloire qui les privera du royaume des cieux (1).

(1) PAPELARDIE.

Une image ot emprès écrite
Qui sembloit bien estre ypocrite ;
Papelardie est apelée.
C'est cele qui en recelée,
Quant nus ne s'en puet prendre garde,
De tout mal faire ne se tarde.
El fait hors le marmiteus,
Si a le vis simple et piteus,
El semble sainte créature ;

Citons encore un exemple, afin de bien faire comprendre au lecteur à quels degrés de fadeur et de matérialisme les objets les plus nobles, les moins palpables, les sentiments du cœur, enfin, sont réduits en cette œuvre.

Après avoir lancé six flèches à l'amant, le dieu d'amour accepte son hommage, mais comme il était accoutumé à en recevoir de gens doubles et trompeurs, il demande un gage; l'amant offre son cœur, alors le dieu d'amour tire de son aumonière une petite clef en or fin, bien travaillée. Avec elle, dit-il, je fermerai ton cœur; je ne veux pas d'autre garantie. Cette clef ferme mes joyaux (1).

Mais sous ciel n'a male aventure
Qu'ele ne pense en son corage.
. . . .
. . . .
El si fu chaucie et vestue
Tout ainsinc com fame rendue;
En sa main ung sautier tenoit,
Et sachiés que moult se penoit
De faire à Dieu prières faintes,
Et d'appeler et sains et saintes.
El ne fu gaie, ne jolive,
Ains fu par semblant ententive
Du tout à bonnes ovres faire;
Et si avoit vestu la haire.
Et sachiés que n'iere pas grasse,
De jeuner sembloit estre lasse,
S'avoit la color pàle et morte.
A li et as siens ert la porte
Devéée de paradis;
Car icel gent si font lor vis
Amegrir, ce dist l'Évangile,
Por avoir loz parmi la ville,
Et por un poi de gloire vaine
Qui lor toldra Dieu et son raine.

(Tom. I, pag. 20-21 du *Roman de la Rose,* publié par Méon, 4 vol. in-8o. Paris, 1813.)

(1) A de s'aumoniere traite
Une petite clef bien faite,

Voilà à quel degré de niaiserie était descendue cette poésie descriptive, savante, pédantesque et fastidieuse, qui, à tous ces défauts, joignait encore celui d'une prolixité fatigante et d'une prodigieuse fécondité, car, on ne peut le nier, le *Roman de la Rose* fut le modèle d'un nombre infini de poëmes didactiques, où la nature morale, prenant tout à coup la place et les formes de la nature physique, joue un rôle ennuyeux et faux.

Cependant il faut être juste envers cette œuvre, qui a joui, pendant plusieurs siècles, d'une si haute renommée, et dont aujourd'hui encore les personnes peu versées dans la littérature du moyen âge parlent comme du plus ancien ou du plus beau de nos vieux romans. Les descriptions dont ce poëme abonde ne manquent pas d'art ni même parfois d'une certaine vérité, comme on a pu le remarquer dans le portrait de *Papelardie*, cité plus haut. Dans la personnification de tous les sentiments, dans la manière dont ils sont arrangés par famille, il y a quelquefois beaucoup d'esprit et d'observation. On peut en juger par l'analyse des chapitres XI et XII du poëme, lorsque *Bel-Acueil*, fils de *Courtoisie*, offrit à l'amant de lui donner passage pour aller auprès des roses, à condition néanmoins que l'odorat serait le seul de ses sens qui prendrait sa part du plaisir qu'on pouvait goûter près d'elles. Déjà l'amant était au comble de ses vœux lorsqu'un grand homme noir et hérissé se présenta devant lui.

C'était *Dangier*, un des portiers du jardin, qui, d'une voix menaçante, lui ordonne de se retirer, ainsi qu'à *Bel-Acueil*. Cet homme si discourtois avait avec lui *Malle-Bouche*, *Honte*, et une autre femme, dont le nom était la *Peur*. *Honte* était fille de *Raison*; son père s'appelait *Meffait*. Honte avait eu de son mariage une fille à qui l'on avait donné le nom de *Chasteté*; Vénus lui faisait une guerre continuelle (1).

La langue et la versification du *Roman de la Rose* doivent être aussi un sujet de remarque. Elles sont généralement pures

Qui fu de fin or esmeré :
O ceste, dist-il, fermerai
Ton cuer, n'en quier autre apoiau;
Sous ceste clef sont mi joiau.

(*Roman de la Rose*, tom. I, pag. 80.)

(1) *Ibid.*, tom. I, pag. 119.

et correctes, et les règles établies à cette époque presque toujours bien observées. Il y a même dans le style quelque peu de cette précision, de cette netteté, qui, plus tard, fut un des caractères particuliers de notre langue. Ces observations s'appliquent principalement à la première partie du roman, bien supérieure, suivant nous, à la seconde, sous le rapport de l'art. On voit qu'elle a été composée par un esprit bien plus sage, bien plus modéré, et aussi bien plus élevé. Écrite sous l'inspiration d'une tout autre pensée que celle qui dominait Jean de Meung, c'est une œuvre d'art et de poésie, et non pas une satire que Guillaume a voulu faire ; sous ce rapport, il est plus habile que son continuateur. Par continuateur, nous ne voulons pas dire, comme l'ont répété tous ceux qui ont parlé du *Roman de la Rose*, que Jean de Meung termina l'œuvre inachevée de Guillaume de Lorris ; c'est une erreur : ce dernier avait fini son poëme, composé de quatre mille cent vers au plus. Jean de Meung supprima le dernier paragraphe, et ajouta le long ouvrage que nous connaissons (1). Sous sa

(1) Cette observation a pour la première fois été faite par M. Raynouard, dans un article du *Journal des Savants*, d'octobre 1816. M. Méon a fait imprimer à part cet article, et il y a joint les vers supprimés par J. de Meung, qui manquent dans presque tous les manuscrits et dans toutes les éditions imprimées du *Roman de la Rose*. M. P. Paris a eu dernièrement occasion de les publier dans une notice sur un manuscrit de ce roman. Nous empruntons ces vers à cette notice, insérée dans le No 7 du *Bulletin du Bibliophile*, publié par Techener, place du Louvre, 12.

Mais amours la bele et la blonde
Embla les clefs ; hors nous a mises ;
Tantot de lés moi les a mises ;
Lors si fu la douleur passée :
Dame biauté a recelée,
Le biau bouton m'a présenté,
Et je le pris de volenté.....
Ilucq fumes à grant délit :
D'erbe fresche furent no lit ;
De beles roses de rosier
Fumes couvers, et de baisier,
A grant soulas, à grant déduit,
Fumes trestout à cele nuit.

plume, il prit un caractère que Guillaume de Lorris ne lui avait pas donné. C'était une amplification de l'*Art d'aimer* d'Ovide, arrangée au goût bizarre de l'époque; avec Jean de Meung, esprit moqueur, indépendant, audacieux, il devint le texte d'une foule d'opinions hardies, une satire contre la légèreté des femmes, l'ignorance des moines, la folie des alchimistes, tous les travers du xviiie siècle. Sous ce rapport, la seconde partie du *Roman de la Rose* est beaucoup plus importante que la première; c'est là où Jean de Meung se plut à consigner tout ce qui frappa son esprit, naturellement observateur, indépendant; l'incrédulité en tout distingue cette partie du poëme.

On y rencontre même certaines propositions hardies, véritables peut-être, mais qui, au xive siècle et plus tard, furent considérées comme répréhensibles et condamnables, parce qu'elles montraient, sous un jour tout nouveau, certaines opinions reçues, et que les puissances de l'Europe avaient grand intérêt à ménager. Parmi ces opinions, nous citerons la suivante, en rappelant au lecteur que ceci fut dit à une époque où le droit divin était considéré comme une loi inviolable.

« Ici pouvez lire sans retard comment fut fait le premier roi qui jura loyalement de garder le bien de ses sujets. »

« Ils élurent entre eux un grand vilain, le plus ossu d'eux tous, le plus vigoureux, le plus haut de taille; ils le firent prince et seigneur. Il jura qu'il les gouvernerait avec franchise, et qu'il défendrait leur habitation, si chacun d'eux lui donnait des biens dont il puisse vivre. Ils consentirent à ce qu'il leur proposa. Il

Mais moult me sembla la nuit brieve.....
Et sans faille la douche rose
Au departir ne fu pas close;
Mais anchois que se départissent
Ne que de moi congié présissent,
S'en vint biauté humeliant
Vers moi, et dit, tout en riant.....
Se coer avés bon et entier,
Tous jours serés du bouton maistre.....
A tant m'en pars et pris congié;
C'est li songes que j'ai songié.
Explicit primus.
Incipit secundus.

tint longtemps cet office; mais les voleurs pleins de méchanceté, le voyant seul, se réunirent et le battirent souvent quand ils venaient prendre son bien. Alors il fallut assembler le peuple, et chacun de se tailler pour payer des gardes au prince... Tel fut le commencement de rois et princes de la terre, selon le livre des anciens (1). »

L'histoire littéraire a recueilli quelques détails sur les deux auteurs du *Roman de la Rose*. Le premier, Guillaume de Lorris, était de la petite ville de Gatinais dont il porte le nom; il vivait au milieu du XIIIe siècle, et mourut vers 1260 ou 1262. Son

(1) Cy povez lire, sans desroy,
Comment fu fait le premier roy
Qui leur jura, sans tarder
De loyaulment le leur garder.

Uug grant vilain entr'eus eslurent,
Le plus ossu de quanqu'il furent,
Le plus corsu et le greignor,
Si le firent prince et seignor.
Cil jura qu'à droit les tiendroit
Et que leur loyes deffendroit,
Se chascuns en droit soi li livre
Des biens dont il se puisse vivre.
Ainsinc l'ont entr'eux acordé
Com cil l'ot dit et recordé.
Cil tint grant piece cest office;
Li robéor plain de malice
S'assemblèrent, quant seul le virent,
Et par maintes fois le batirent,
Quant les biens venoient embler.
Lors restut le pueple assembler,
Et chascun en droit se taillier
Por serjans au prince baillier.
Communement lors se taillièrent
Et tous et toutes li baillièrent,
Et donnèrent grans tenemens.
De là vint li commencemens
As rois, as princes terriens,
Selonc l'escript as anciens.

(*Roman de la Rose*, tom. II, p. 250.)

poëme est le seul ouvrage qu'il nous ait laissé. Du reste, on ne sait aucun événement de sa vie. Celle de Jean de Meung, auteur de la seconde partie du poëme, est un peu mieux connue, c'est-à-dire que André Thevet, savant du XVIe siècle, a écrit ce que la tradition racontait à ce sujet; malheureusement il est douteux que cette tradition soit vraie et que les faits soient applicables à l'auteur du *Roman de la Rose*. Du reste, les voici comme on les raconte.

Jean de Meung, dit Clopinel parce qu'il était boiteux, vécut dans la dernière partie du XIIIe siècle et au commencement du XIVe. On prétend qu'il était moine. Ce qui est plus certain, c'est qu'il fut admis à la cour de Philippe-le-Bel, et que son esprit mordant et satirique le fit craindre, et en même temps rechercher par tous les grands personnages de cette époque. Les traits de satire qu'il lança contre toutes les femmes lui attirèrent une vengeance que sa grande présence d'esprit sut lui faire éviter; se trouvant à la cour, devant des dames, celles-ci résolurent de lui donner le fouet, « parce qu'au *Roman de la Rose*, dit Thevet, son biographe, il avait introduit un jaloux, qui dit tout le mal qu'il est possible des femmes... Clopinel, encores qu'il ne fust de bas or, si craignait-il la touche; et, partant, après avoir quelque tems pensé en soi-même, voyant que son aage ne pouvoit esmouvoir les dames à miséricorde, et d'autre costé le nombre si grand de poignées pour descharger sur son dos, pressé qu'il se vit de se dépouiller, humblement les requit lui vouloir bien octroyer un don, jurant qu'il ne demanderoit rémission du chastiment qu'elles entendoient (à tort) prendre de luy, ains l'avancement. Ce qui luy fust accordé, non sans grande difficulté; et n'eusse esté respect des gentils hommes qui intercédèrent pour luy, il estoit frustré de son espoir. « Alors, dit-il, je vous prie, mesdames, puisque j'ai trouvé « tant de graces envers vous que ma demande est intérinée (ac- « cordée), que la plus forte put... de vostre compaignie com- « mence la première et me donne le premier coup. Ma requestre « est juridique, d'autant que je n'ai parlé que des méchantes folles « et mal advisées. » Par ce moyen lia les mains à toute la compaignie. Elles se regardoyent l'une l'autre pour sçavoir qui auroit l'honneur de commencer; mais n'y en eut pas une, quoyqu'elles eussent toutes bonne envie de l'estriller, qui se hazardast de le toucher. »

Cette histoire, qui est aussi racontée d'un certain troubadour (1), n'est pas la seule que la tradition ait conservée sur notre poëte. On prétend qu'il légua aux religieux dominicains de la rue Saint-Jacques, à Paris, un coffre, en déclarant qu'il était rempli d'objets précieux, mais qu'il ne serait ouvert qu'après sa sépulture. Les religieux, à la mort de Jean de Meung, s'empressèrent de placer son corps dans leur cloître, afin de jouir de leur précieux héritage. Ils ouvrirent donc le coffre qui n'était rempli que d'ardoises, sur lesquelles Jean de Meung avait tracé des figures de géométrie. On assure que les religieux déterrèrent le corps du défunt pour le jeter hors de leur église, mais que le parlement s'opposa à cette profanation. Outre le *Roman de la Rose*, Jean de Meung a composé d'autres poésies et plusieurs ouvrages en prose (2).

Il nous reste à chercher quelles ont été les fortunes diverses du *Roman de la Rose*, quelle critique on en a faite, de quelles opinions bizarres il a été le sujet. Ce n'est pas certainement la partie la moins curieuse de cet examen. Sa réputation, avons-nous dit, fut grande dès le temps auquel il parut; nous pouvons en juger par le témoignage de quelques contemporains, par le nombre infini de manuscrits que nous trouvons de ce poëme, et par la traduction en vers anglais que Chaucer en fit au XIVe siècle. La manière dont les deux parties ont été rattachées l'une à l'autre, à quarante années de distance, prouve tout le succès dont a joui l'œuvre de Guillaume de Lorris, car c'était un usage établi depuis longtemps, parmi les trouvères, de s'emparer du travail de leurs devanciers, quand ce travail était applaudi, et d'ajouter des parties qu'ils rattachaient tant bien que mal à l'œuvre qui leur servait de modèle.

En outre les alchimistes ou souffleurs, qui dans tout et partout croyaient rencontrer des éléments ou des conseils pour arriver au *grand œuvre* qu'ils poursuivaient sans cesse, s'imaginèrent que le poëme de Jean de Meung était un recueil de préceptes à leur usage. *La Rose* fut le nom caché du précieux métal; prenant le rôle de l'amant, ils étudièrent toutes ces doctrines amou-

(1) Guilhem de Bergedam, gentilhomme et poëte provençal.
(2) Voyez la *Bibliothèque française*, de l'abbé Goujet, tom. IX, pag. 37-63-64-65.

reuses, croyant y rencontrer le secret qui échappait à leurs recherches. Ce qui donna cours à cette opinion, c'est un passage de Jean de Meung dans lequel il dit. « L'alchimie est un art véritable; qui s'en servirait avec sagesse y trouverait de grandes merveilles (1).

Mais en lisant avec attention ce passage, on verra que Jean de Meung voulait plutôt désigner la chimie dont la pratique à cette époque était toujours un peu mêlée de recherches pour cette fameuse pierre philosophale. Du reste il fut bientôt dégoûté de cette étude, car peu de vers plus bas, il dit qu'il a essayé de faire œuvre de nature, mais que nul, excepté Dieu, n'y peut réussir : moi-même y ai musé et perdu tout mon sens comme un fol audacieux (2).

Au XVe siècle, la réputation du *Roman de la Rose* n'avait fait que grandir. Il était dans toutes les mains, et le célèbre J. Gerson, chancelier de l'Université de Paris, crut devoir composer un traité dans lequel il démontrait toute l'impureté de ce poëme; en outre, il prêcha contre lui :

« Si je possédais un exemplaire du *Roman de la Rose*, dit-il, qu'il fût unique et qu'il valût mille livres d'argent, je le brûlerais plutôt que de le vendre. Si je savais que ce Jean de Meung est damné, je ne prierais pas plus pour lui que pour Judas (3). »

A l'exemple du pieux chancelier, les prédicateurs lançaient contre le *Roman de la Rose* de nombreux anathèmes, et comme le docteur J. Raulin qui comparait les lecteurs d'Oger le Danois

(1) Alquemie est ars véritable,
Qui sagement en ovreroit
Grans merveilles i troveroit.
(*Roman de la Rose*, tom. II, pag. 98, v. 46, 286.)

(2) Nul fors Diex ne le porroit faire.
. . . .
. . . .
Je meismes i ai musé
Tant que tout mon sens i usé
Comme fox et outrecuidiés.
(*Ibid.*, tom. III, pag. 104.)

(3) Voyez *Sermons* de J. Gerson, tom. III, col. 931, édit. de 1706.

au traître Judas, ses successeurs promettaient les peines de l'enfer aux amateurs du code amoureux.

Il y eut aussi des poëtes qui cherchèrent à détruire la réputation dont jouissait cette œuvre singulière. Après *Martin Franc*, qui composa *le Champion des Dames*, poëme allégorique et tout en faveur du sexe féminin, il faut citer encore l'auteur du *Chevalier aux Dames*, imprimé à Metz en 1516, et celui d'une pièce intitulée *l'Amant entrant en la forêt de Tristesse*, qu'on trouve dans le curieux recueil connu sous le nom de *Jardin de plaisance et de rhérotique française* (1).

Mais il ne faut pas oublier Christine de Pisan, poëte et historien célèbre, qui mourut dans les premières années du XVe siècle. En sa double qualité de femme et de poëte, elle se plaignit amèrement de l'auteur du *Roman de la Rose*. Ce fut l'occasion d'un débat entre elle et maître Goutier Col, général conseiller du roi, maître Jean Joannes, prévôt de Lille, et maître Pierre Col, secrétaire du roi, tous trois zélés défenseurs de Jean de Meung. La lettre que Christine écrivit à ce sujet, et qu'elle adressa à la trop fameuse Isabeau de Bavière, reine de France, et à messire Guillaume de Tygnouville, prévôt de Paris, est encore inédite. Elle est curieuse et par la critique élevée, judicieuse, qu'elle contient du *Roman de la Rose*, et par le style animé, moqueur, et cependant plein de noblesse, dans laquelle elle est écrite. Son étendue ne nous permet pas de la reproduire ici; nous en citerons quelques passages.

Le premier point sur lequel repose la critique de Christine de Pisan est la liberté de langage poussée jusqu'au cynisme, qu'on peut, en effet, reprocher aux deux poëtes. Le sujet est adroitement choisi pour une femme, et Christine l'a traité avec un tact et une convenance remarquables. « Je vous confesse, dit-elle, « que le nom ne fait la deshonnesteté de la chose, mais la chose « fait le nom deshonneste; pour ce, selon mon foible avis, en doit « estre parlé sobrement et non sans necessité. » Puis, lorsqu'elle en vient aux enseignements déshonnêtes qui se trouvent au chapitre de la vieille, elle s'écrie : « Ha hay ! entre vous qui belles « filles avez et bien les désirez à introduire à vie honneste, baillez

(1) Voyez, sur les différentes éditions du *Jardin de Plaisance*, le *Manuel du Libraire*, de Brunet, tom. II, pag. 263.

« leur, baillez le *Romant de la Rose* pour aprendre à discerner « le bien du mal. » Mais c'est à propos de la violente satire que Jean de Meung a lancée contre les femmes que Christine déploie toute sa verve et toute son indignation : « Se elles te demandent » de l'argent de ta bourse, dit-elle au poëte, dont ne le t'emblent « ou tollent mie (1). Ne leur baille mie, si tu ne veulz. Et se tu diz « que tu en es assotez, si ne t'en assote pas. Te vont-elles en ton « hostel querir, prier, ou prendre à force? Bon seroit sçavoir « comment elles te déçoivent. » Du reste, Christine a la bonne foi d'avouer que dans cet œuvre, « qui n'osera estre leue ne parlée « à la table des roynes, princesses, et des vaillants preudes fem-« mes, à qui conviendroit couvrir la face de honte, » il y a un grand talent poétique ; et elle confesse « mestre Jehan de Meung moult grant clerc soubtil et bien parlant, et trop meilleure œuvre plus proufitable et de sentement plus haut eust sceu mettre sus, s'il s'i feust appliqué, dont fu domage (2). »

Les adversaires de Christine furent moins modérés, plus inhabiles, dans les réponses qu'ils lui firent. Ainsi, l'un deux, Gontier Col, lui écrivait :

« Je, ensuivant le commandement divin, ayant de toy compassion, par amour charitable te pry, conseille et requier la seconde foys, par cette moye cédule que ton dessus dit erreur tu vueilles corriger, desdire et amender envers le très excellent et irrépréhensible docteur en saincte divine escripture, haut philosophe et en toutes les sept ars libéraux cler très parfont, que si orriblement oses et présumes corriger et reprendre..... »

Si le *Roman de la Rose* fut vivement attaqué, il eut, comme on le voit, de nombreux défenseurs, car aux lettres citées plus haut on peut encore en joindre trois autres de l'avocat Jean de Montereuil, secrétaire du roi Charles IV, dans lesquelles cette œuvre est hautement louée (3). De même on vit le poëte Molinet tourner en un livre de pieuse morale et en prose l'œuvre de ses deux devanciers. Il le commença par ce quatrain :

(1) Elles ne te le volent pas, ni ne te l'arrachent.

(2) OEuvres diverses de Christine de Pisan, folio 145 verso. Manuscrit du roi, fonds mouche, nº 6.

(3) *Veter. monum. ampliss. collectio*, tom II, pag. 1419.

C'est le roman de la Rose,
Moralisé cler et net,
Translaté de rime en prose
Par vostre humble Molinet.

Rien de bizarre comme ce code amoureux interprété dans un sens mystique ; il faut entendre Molinet défendant les intentions de Jean de Meung.

« Louange soit, dit-il, au Dieu d'amour perdurable et à sa mère très-sacrée Vierge, quant nous voyons le roman réduyt à sens moral, jusques à cueillir la rose. Plusiers hongnars disciples de murmures, ont souvent tiré à demi les courtes épées de leurs bouches, pour donner dessus l'acteur de cestuy livre, disant qu'il avait oultrageusement déshonoré le sexe féminin par ses mordans escriptures. Mais il leur doit estre pardonné comme aux povres innocents, ignorans qu'il y a double exposition dessus le texte du dit livre. Aulcunz amants folz et terrestres, addonés à la lubricité, et pleins de lascivies, le glosent à leur avantage et selon leur affection ; mais ceux qui seront amoureux du deduyt espirituel, ils y trouveront bon fruit, bonheur et honneur salutaire. Et n'est à présumer que ung tel esprit d'homme que fust maistre Jean de Meung, trop plus angélique que humain, eust voulu souiller la queue de sa vieillesse en ordure de paillardise et déturper sa renommée, sans en tirer doctrine prouffitable. »

Cette étrange interprétation du *Roman de la Rose* fut adoptée par Clément Marot, qui entreprit de rajeunir le style de ce poëme et ne réussit qu'à le gâter. Pasquier, avec raison, blâma l'entreprise de Marot : « A la mienne volonté, dit-il, que par une bigarrure de langage vieux et nouveau, Clement n'eût voulu habiller à la moderne françoise le *Roman de la Rose*. »

Dans la préface que Marot plaça au commencement de son travail, après avoir expliqué comment les nombreuses éditions qui furent faites du *Roman de la Rose*, en altérèrent si fort le langage qu'il crut bien faire en le restituant, il ajoute :

« Je dis doncques premièrement que par la rose qui tant est appetée de l'amant, est entendue l'estat de sapience, bien et justement à la rose conforme pour les valeurs, doulceurs et odeurs qui en elle sont, laquelle est moult à avoir difficile pour les empeschemens entreposez, aus quels arrester ne me veulx pour le

présent et en ceste manière d'exposer, sera la rose figurée par la rose papalle qui est de trois choses composée, c'est assavoir d'or, de muscq et de basme..... »

Puis il continue sur ce ton pour trouver dans ce roman toute l'exposition de la doctrine chrétienne.

Il est impossible de deviner qui a pu conduire un homme d'un aussi charmant esprit à adopter cette singulière et ridicule interprétation ; peut-être par ce moyen a-t-il voulu placer son travail hors de tout soupçon d'immortalité dont les détracteurs du *Roman de la Rose* auraient bien pu l'accuser. Quant à ce travail, il ne peut offrir aujourd'hui qu'un seul genre d'intérêt, celui d'une curieuse étude philologique.

Grâce au patronage de Clément Marot, le *Roman de la Rose* a joui pendant le XVIe siècle d'une grande illustration ; oublié pendant le XVIIe, il fut au milieu du siècle suivant le sujet de l'un des premiers travaux philologiques entrepris sur les monuments de notre ancienne littérature. Publié d'une manière incomplète et fautive, par Lenglet Dufresnoy, en 1735 (1), M. Méon en a donné un texte plus complet et plus fidèle, qui, malgré tout, n'est pas exempt d'un grand nombre d'incorrections.

LE ROUX DE LINCY.

(1) Il parut une autre édition en 1798, en 5 vol. grand in-8o. Relativement aux éditions anciennes et modernes du *Roman de la Rose*, voyez le *Manuel du Libraire*, par Brunet, tom. II, pag. 376, au mot : LORRIS.

STRADELLA.

Le soleil s'était caché derrière les Alpes, ses rayons jetaient de vives couleurs sur les nuages, et la brise du soir devait souffler longtemps encore avant de tempérer par sa fraîcheur une atmosphère brûlante. Quelques éclairs semblaient annoncer l'orage, et le calme qui régnait dans les champs permettait d'entendre les rossignols modulant de tendres et de brillantes mélodies, qu'un long murmure harmonieusement monotone accompagnait. Les cigales venaient de mettre un terme à leur caquet fatigant ; c'était le tour des grenouilles. Les poëtes n'ont pas illustré le ramage de ces oiseaux à quatre pieds et sans plumes, puisqu'ils ont oublié de les placer au premier rang parmi les harmonies de la nature. Rien n'est doux et mélancolique, rien n'annonce le repos animé de la terre, comme cette vapeur sonore qui s'exhale des fleuves, des étangs, des ruisseaux, dans les contrées méridionales. Les soupirs, les appels de la chouette se mêlaient à ce concert nocturne, à cet ensemble ravissant. Trois hommes, arrêtés vers l'angle le plus avancé d'un bastion, appuyés sur le parapet, les yeux fixés sur la campagne, paraissaient contempler les divers accidents de lumière produits par les derniers rayons du soleil et goûter avec délice le charme d'une aussi belle soirée d'été. Leurs regards se portaient du côté de l'orient. On eût dit trois astronomes épiant l'arrivée d'une comète depuis longtemps attendue.

—Huit heures, dit celui qui par son âge et son rang semblait commander aux deux autres (c'était un vieillard à l'œil vif et plein de feu) ; huit heures ! le soleil disparaît, et la cloche du couvent des Ursulines appelle les fidèles au salut. J'aurais pu la revoir ; mais non, je dois me défier de ma tendresse. Résister encore au désir de lui parler, de l'accabler de ma colère, eût été bien difficile, et c'était présumer trop de mes forces. Le crépus-

cule est très-court à Turin, le temps est à l'orage, et ce n'est qu'à dix heures que la lune se montrera sur l'horizon. Paolo, nos chevaux!

—Les voilà; je vous les ai déjà montrés. Là-bas, sous ces peupliers, vous pouvez les voir encore; notre ami Pippo veille sur eux.

— Es-tu sûr de ton homme, Sandrino?

—*Si, signor.*

—La poterne sera-t-elle ouverte?

—*Signor, Si.*

Non loin de là se passaient des scènes bruyantes et plus gaies. C'était le jour de l'Assomption. Toute la population de Turin, en habits de gala, s'était rendue sur les remparts pour donner au plaisir la fin d'une journée consacrée à la prière, aux pompes majestueuses de la religion romaine. Les promeneurs se croisaient au milieu de deux longues files de spectateurs assis sur plusieurs rangs; les plus jolies femmes bordaient la haie, et ne quittaient ce poste d'honneur que pour jouir à leur tour de l'agrément de la promenade, et faire admirer la grace de leur démarche et tous les détails d'une toilette brillante et recherchée. Les bouquetières, les marchands de fruits et de rafraîchissements étalaient leurs amphithéâtres illuminés et décorés de miroirs qui doublaient l'éclat des flambeaux. Les melons blancs, les pastèques purpurines, les oranges de Malte, les pêches, les ananas, les fleurs de toute espèce, s'élevaient en pyramides sur les degrés d'une autre pyramide scintillante de lumière. Plus loin des groupes de *dilettanti*, rangés en cercle, improvisaient un concert charmant, chantaient à quatre parties des airs à la mode, des chansons populaires, des barcarolles vénitiennes, que le luth, le téorbe et même la basse de viole soutenaient par leurs accords. Les amateurs assemblés autour de la société philharmonique pouvaient jouir en même temps d'un spectacle superbe. La procession des pénitents blancs rentrait dans sa chapelle, et l'œil embrassait dans toute son étendue la rue droite, dans laquelle se déployait cette armée religieuse dont chaque soldat portait un cierge à la main. Illumination ambulante, sa colonne tournait pour arriver à l'église, et le portail ouvert montrait le maître-autel étincelant de pierreries, chargé de fleurs, radieux de clartés, inondé de parfums. L'orgue sonnait une marche solennelle;

les trompettes, les hautbois, les timbales, placés en tête de la procession, en marquaient le pas et signalaient son arrivée. Un *canto fermo* vigoureux et puissant se faisait entendre à quelque distance, et plus de cent jeunes filles, arrière-garde placée autour de l'image sainte, chantaient les litanies, accompagnées par un concert de flûtes. Ces trois chœurs étaient assez éloignés l'un de l'autre pour ne pas mêler leurs accords; mais les spectateurs qui dominaient le champ de bataille joignaient au charme de sentir arriver peu à peu l'harmonie d'un corps de musique, le plaisir d'entendre poindre et se développer les sons de celui qui devait lui succéder. L'éloignement respectif empêche la cacophonie; ces divers chants, ces groupes d'accords, jetés dans les airs sur plusieurs points, cette procession rentrant d'une manière triomphante en faisant sonner toutes ses forces musicales, comme elle allumait tous ses flambeaux et déployait toutes ses bannières, avait un aspect riant et solennel.

Cet épisode interrompit les concerts nocturnes de la promenade; il ne causa pas la moindre distraction à des *dilettanti* d'une autre espèce, qui s'étaient retirés à l'extrémité la plus sombre du rempart. Ils ne chantaient pas; la conversation avait pour eux assez d'agrément, et, comme un plus grand nombre d'interlocuteurs aurait porté le trouble dans leur entretien, ils s'étaient assis par couple: *un signor, una donna*. A les voir ainsi disposés par duos séparés, on pouvait croire qu'ils se préparaient à danser une sarabande. Mais ils préféraient le doux repos dont ils jouissaient au tumulte du bal, et les ténèbres à l'éclat importun des lumières. D'ailleurs, ils n'avaient rien à lire (les journaux du soir n'existaient point alors), ces amants heureux, car c'étaient des amants, je le dis naïvement dans la crainte de vous laisser une énigme à deviner. Le rempart de Turin avait aussi son allée des soupirs, et ce n'était pas la moins fréquentée.

Le ciel était orageux, et d'un horizon noir partaient des éclairs éblouissants, dont la fugitive lueur éclairait la scène de temps en temps, et révélait des larcins favorisés par l'obscurité. Un observateur promenait ses rêveries au milieu de ce peuple d'amants; il se plaisait dans cet élysée. Des pensées d'amour l'occupaient aussi; elles se mêlaient aux inspirations de l'artiste: le murmure des doux propos, des tendres protestations de ces groupes causeurs, avait pour lui beaucoup d'attraits, et les

bouffées de lumière jetées par l'orage ajoutaient à l'intérêt qu'il prenait aux drames improvisés sous ses yeux.

Vous croyez peut-être que ce rêveur sentimental était là pour ses propres affaires, et qu'un rendez-vous galant le retenait vers l'endroit le plus mystérieux de la promenade : vous ne vous trompez point ; mais ce n'était pourtant pas comme vous l'imaginez. Celle qu'il aimait était enfermée au couvent des Ursulines, où lui-même l'avait conduite ; il la voyait pendant le jour, et, le soir, il venait roder autour du monastère, il entendait sonner l'office, écoutait les chants religieux, et savait distinguer la voix mélodieuse et puissante dont les accents avaient tant de charme pour son cœur. Il n'était pas seul à les écouter ; un homme de haute taille, enveloppé dans un manteau, restait immobile à quelques pas de lui ; deux autres, qui se tenaient à distance, l'avaient suivi, et semblaient l'épier. Le promeneur solitaire voyait ces trois fantômes noirs, dont la silhouette se dessinait sur un fond éclairé par les feux lointains de la promenade fréquentée par le beau monde. Il s'avance vers son voisin, pour lequel il a conçu quelques craintes : il n'a pas l'intention d'offrir ses services, mais il pense qu'en venant se placer auprès de lui, les deux observateurs verront qu'ils ont à redouter deux épées, si quelque mauvais dessein les a poussés de ce côté. A peine a-t-il changé de place que l'homme au manteau vient à lui, sans se presser, l'embrasse, le serre contre son corps de manière à le priver de l'usage de son bras droit, sa main gauche est saisie par un vigoureux poignet qui la tire en arrière ; un stylet est levé sur son cœur. L'assassin tient sa proie, il ne la frappe pas ; il veut que la victime ait pu reconnaître celui qui va l'égorger. Les éclairs déchirent la nue ; alors une voix rugissante, une voix plus horrible que le cri de l'hyène, lui jette cet adieu : « Regarde, c'est moi qui te tue ! *Mira, è io che t'amazzo !* » Le poignard s'est plongé tout entier dans le flanc du malheureux, il tombe en poussant un cri de douleur et de désespoir. L'assassin a disparu dans l'ombre, et les deux satellites qui devaient lui prêter secours ou protéger sa retraite, l'ont suivi.

La foule accourt aux cris de la victime, on l'entoure, on apporte des flambeaux ; cette scène tragique se montre alors dans toute son horreur. Le sang coulait à flots d'une blessure profonde. L'infortuné ne pouvait plus parler, il n'était reconnu de per-

sonne ; on se demandait s'il fallait le porter à la chapelle des Augustins pour qu'il y reçût les derniers honneurs, les prières adressées au ciel en faveur des trépassés, ou bien si quelque reste de vie permettait d'implorer les secours de l'art dans l'hospice voisin. Giulio fend la presse, et s'écrie : « Stradella ! mon ami Stradella ! » tombe à genoux auprès du mourant, lui prend la main, et cette main, froide et sans mouvement jusqu'alors, serre doucement la sienne. Le cri de l'amitié a pu frapper encore une oreille que l'on croyait tout à fait insensible ; Stradella ouvre les yeux, regarde Giulio, veut lui parler, et retombe dans ses bras ; un long soupir s'échappe de son sein oppressé.

Stradella ! ce nom a retenti dans tous les cœurs ; il accroît, il porte au dernier période l'intérêt, l'indignation qu'inspiraient et la victime et l'assassin. « Stradella ! notre virtuose favori, celui qui nous charmait par sa voix ravissante, par ses délicieuses compositions ! Stradella, merveille de l'Italie, Stradella, dont le nom fameux a passé les Alpes et la mer, est frappé dans nos murs, sous nos yeux ! justice ! vengeance ! » A ces mots, une troupe alerte et légère s'élance, elle suit le rempart et se divise à chaque rue. Toute la ville est bientôt en alarme; ceux qui croyaient d'abord que le duc de Savoie était en péril, ceux qui pensaient que le souverain venait d'être percé d'un coup mortel, éprouvent une douleur bien plus vive et sont animés d'une colère plus fougueuse encore quand ils apprennent qu'il s'agit d'un illustre musicien, qui la veille chantait au salut du couvent des Ursulines, et dont le prodigieux talent avait fait goûter à des milliers d'auditeurs une part des joies du paradis, un avant-goût des célestes béatitudes. « Mort à l'infâme qui a pu trancher une si belle vie ! mort à l'infâme sicaire! » Ils couraient toujours, et la foule s'ameutant à leurs cris, les suivait et rugissait de la même colère. Le fanatisme des arts, la musique offensée dans son chef le plus éminent, exaspérait un peuple *dilettante*. Ces transports violents de haine et de vengeance dominaient le plus grand nombre, au point de les rendre incapables de diriger leurs poursuites avec une tactique raisonnée. Ils couraient, ils criaient, et voilà tout ; et si les assassins, rencontrés au détour d'une rue, s'étaient mis à courir, à crier avec eux, ils pouvaient échapper au supplice qui les menaçait.

La ville était fermée, les ponts de bois relevés, les herses

baissées, cette raison devait éloigner des remparts la troupe des sbires volontaires qu'un noble zèle jetait sur la trace des meurtriers. Un gardien n'aurait-il pas été gagné? et la poterne la plus voisine du rempart où le crime venait d'être commis ne réservait-elle pas une issue aux brigands? Cette réflexion judicieuse est communiquée dans un groupe qui, sans perdre un instant, se dirige sur ce point. Plusieurs hommes étaient sous l'arceau de la porte, un d'eux pressait vivement le gardien qui refusait de l'ouvrir. Celui-ci se fût rendu sans doute à cette demande adressée du ton impérieux que pouvait prendre le solliciteur qui l'avait payé. Mais cette scène avait deux témoins; ces importuns, amenés par le hasard, contrôlaient, sans le vouloir, la conduite du portier; il fallait nécessairement attendre leur retraite, afin que la contravention promise pût s'exécuter avec impunité.

La troupe descend l'escalier du rempart, elle entend quelques mots qui lui font connaître l'objet de la requête de l'orateur et lui signalent les assassins. Une bourse est offerte au gardien, il la refuse, et sur-le-champ trois hommes sortent de cette embrasure sombre et s'éloignent avec rapidité. La troupe les poursuit l'épée à la main. — « Ne me quittez pas, ou vous êtes morts, » disait l'un d'eux à ses compagnons plus lestes que lui, toutes les fois que la peur augmentait la vitesse de leurs jambes plus agiles. — « Suivez-moi toujours, moi seul puis vous sauver. » En effet, les trois champions marchaient de concert, bien qu'ils ne fussent pas en nombre suffisant pour se défendre. Ils perdaient pourtant du terrain, leur chef paraissait fatigué, les poursuivants s'avançaient de manière à leur donner de vives inquiétudes, ils les serraient de près quand ils entrèrent dans une rue étroite, longue, et n'ayant d'issue qu'à son extrémité. Les deux meilleurs coureurs, désespérant alors d'arriver au bout de cette rue sans être atteints par les épées qui les menaçaient, prirent les devants, abandonnant ainsi le traînard aux hasards d'un combat trop dangereux. « Vous me quittez, vous êtes morts, » leur dit-il alors d'une voix tremblante. Il fait un dernier effort, il allait être atteint, trois longueurs d'épée le séparaient à peine de ses redoutables adversaires, haletant, près de suffoquer, ses jambes fléchissaient, il s'arrête et semble s'appuyer contre une petite porte. Les assaillants pensent alors qu'il les attend pour défendre

sa vie jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ils arrivent, dix glaives sont dirigés sur ce lieu de retraite, ils trouvent la porte, mais l'homme a disparu.

Frappés d'étonnement, ils s'étaient rangés autour de ce pertuis maudit qui venait de dérober le coupable, quand ils entendent les cris d'une autre troupe qui débouchait dans la même rue par le côté opposé. Les deux fugitifs, pris entre deux feux, sont appréhendés au corps, interrogés, et leur arrêt de mort est exécuté sans autre forme de procès. Mais on n'a tué que deux vulgaires assassins, des *bravi* soldés par le chef du complot. — « Ce chef s'est sauvé, ce chef s'est évanoui comme par enchantement au moment même où l'on croyait le tenir. S'il n'est pas sorcier, la porte s'est ouverte pour lui donner passage, et s'est fermée sur lui. La porte, la voilà ; posons des factionnaires autour de la maison, gardons les rues qui l'entourent, appelons tous nos compagnons, il faudra bien que le brigand se rende, il ne peut nous échapper, si Lucifer ou Satan ne l'ont confisqué à leur profit. Courage, amis, il y va de notre honneur ! »

Ainsi parle un des meneurs. Des émissaires sont allés demander main-forte à tous les pelotons qui parcouraient la ville; on arrive, et bientôt les rues qui formaient l'enceinte de ce quartier sont remplies de gens animés du même désir de vengeance ; leur troupe redoutable forme une masse compacte : autant d'hommes que de pavés. On examine les lieux, il est reconnu que la petite porte appartient au jardin d'un hôtel superbe, dont l'entrée principale est sur une autre rue. Des parlementaires y sont expédiés : on frappe, et le concierge répond qu'il ne doit point ouvrir sa porte pendant la nuit. On pose des échelles contre les murs de la cour et du jardin, les plus hardis franchissent ces barrières, et trouvent des soldats rangés en bataille, les armes chargées et la baïonnette au bout du fusil. Le maître de la maison, l'épée à la main et son cordon bleu passé sur sa robe de chambre, harangue ces mutins, et leur dit qu'il veut bien les épargner et ne pas commander le feu, s'ils se prosternent ventre à terre et restent dans cette position jusqu'au moment où il pourra sans danger leur ouvrir la porte, et les mettre ainsi hors de son domicile, asile inattaquable que le duc de Savoie lui-même ne violerait point sans s'exposer à perdre sa principauté.

Pendant cette allocution, un bruit de chevaux annonçait

qu'un régiment de dragons invitait, avec assez de politesse, les rassemblements de la rue à se disperser, et renvoyait paisiblement ces exécuteurs des hautes œuvres dans leurs manoirs respectifs sans leur demander compte cependant de la petite justice qu'ils avaient improvisée. L'intention était bonne; mais on ne voulait pas que cette justice un peu trop leste poursuivît le cours de ses expéditions. Quand les rues furent balayées, le maître de la maison fit ouvrir les portes de sa cour et de son jardin, permettant aux individus, que ses soldats tenaient en joue, d'opérer leur retraite. L'histoire dit que tous s'empressèrent d'accepter la licence accordée d'une manière si noble et si gracieuse. Ce propriétaire, ami de l'ordre et jaloux des priviléges de son domicile, était le duc de Villars, ambassadeur de Louis XIV à la cour de Savoie.

La blessure était large, mais peu profonde; dirigé vers le cœur, le poignard avait frappé sur une côte, et la violence du coup, l'arme glissant à l'extérieur, avait déchiré le flanc de Stradella sans offenser aucune partie essentielle. Le lendemain il put recevoir la visite d'une jeune et belle femme. Ortensia sortit du couvent des Ursulines, où la duchesse de Savoie l'avait placée; une dame de la princesse l'accompagnait. Giulio n'avait pas quitté son ami. Après l'explosion des sentiments qu'une telle entrevue devait amener, Ortensia voulut connaître tous les détails de l'aventure tragique. Lorsque Giulio eut terminé ce récit sans en omettre la moindre circonstance, elle s'écria :

— Cet assassin, tu le connais !

— Mais non.

— Tu me trompes.

— Qui peut te faire croire que je l'aie reconnu ?

— « Regarde, c'est moi qui te tue ! » Un bravo, un meurtrier vulgaire t'aurait-il adressé ces paroles ? Le prix de son crime, l'or qu'il avait reçu lui suffisait, lui fallait-il une autre satisfaction ?

— L'ombre de la nuit m'a dérobé ses traits.

— C'était Mattaro, c'était le comte lui-même !

— Oh ! je suis bien certain du contraire.

— Il était beaucoup plus âgé que le comte.

— Je ne sais.

— OEil vif, cheveux blancs, voix tonnante, haute stature.

— Tu me donnerais encore mieux son signalement, que je te répondrais toujours que je ne sais point qui c'est, et qui ce peut être. Je l'ai si peu vu, que s'il paraissait devant moi j'aurais peine à le reconnaître; à moins qu'il ne voulût bien me redire sur le même ton la brève allocution......

— Tu plaisantes pour me rassurer. Mais je suis au supplice, mes soupçons redoublent mes alarmes, ils sont horribles!

— C'est quelque rival jaloux de mon talent, de mes succès.

— De tous nos ennemis c'est le plus redoutable. L'amour offensé pardonne quelquefois, plus souvent il oublie : ton assassin n'est point amoureux, et ta réputation ne saurait exciter son envie.

— Quel sentiment a donc pu l'armer contre moi?

— Je n'ose m'expliquer; mais si mes craintes sont justes, si mon œil a percé ce mystère d'enfer, c'est fait de nous, rien ne peut nous sauver de sa haine implacable.

— Nous quitterons cette ville, et mon persécuteur ne trouvera pas partout un duc de Villars qui le couvre de sa protection.

— Un meurtrier, un assassin tout couvert du sang de sa victime peut donc se réfugier chez l'ambassadeur de France, y trouver un asile inattaquable et des soldats armés pour sa défense! c'est affreux.

— Il est arrivé à temps; deux minutes plus tard, il était mis en pièces, comme ses complices.

— Quel déni de justice! ma tête se perd; adieu, puissé-je me tromper! Je te laisse entouré de nos amis, qu'ils veillent bien sur toi!

Ortensia et la dame du palais étaient sorties depuis longtemps, et les deux amis gardaient le silence. Giulio, frappé de surprise, n'osait interroger Stradella; celui-ci, pour avoir l'air moins préoccupé, chantait *sotto voce*, *pianissimo*, le motif principal d'un de ses duos les plus passionnés. Ces mots : *cagion di miei tormenti !* se rencontrèrent sous la mélodie; il savait bien qu'il les y trouverait. Dès qu'il les eut saisis, il les répéta vingt fois avec une singulière opiniâtreté, et toujours d'une manière plus vive et plus expressive. Entraîné par la force du sentiment qui le dominait, il avait passé par d'imperceptibles nuances du *pianissimo* de son petit murmure confidentiel à l'émission

puissante de toute sa voix de poitrine. Pour mettre un terme à ce transport dont les suites pouvaient être périlleuses, Guilio s'avisa de chanter avec lui. Ce moyen devait produire un effet tout contraire, exciter le virtuose malade, et causer même un accès de délire; voilà ce que penseraient les docteurs; voilà ce que vous-même, judicieux lecteur, avez sans doute pensé. Mais Giulio, sur ce point, en savait plus que toute la faculté de médecine; il entonna d'une voix juste et ferme la seconde partie du duo, suivit d'abord fidèlement les altérations du mode mineur dans lequel il était écrit, et fit sonner un *mi* naturel sur l'accord le plus solennel, au moment où Stradella, prévoyant l'effet qu'il allait produire, jetait un regard scintillant sur Giulio pour appeler toute son intelligence et sa verve sur la bonne note.

— *Mi bémol !!!* s'écria Stradella d'une voix tonnante.

— *Mi bémol,* soit; tu dois savoir mieux que personne si le *mi* doit être naturel ou non; moi qui n'ai jamais vu ce duo sur le papier, je le répète comme je l'ai entendu chanter au théâtre.

— Impossible!

— Je ne sais si c'est une variante de l'invention de Fiorinda ou de toute autre cantatrice, mais elle se plaisait à faire sonner victorieusement le bécarre en cet endroit.

— Les barbares! On veut donc m'assassiner de toutes les manières?

— Un bécarre de plus ou de moins, peu importe.

— Oui, un œil de plus ou de moins dans le portrait d'une femme.

— Ne vois-tu pas que c'est une plaisanterie; il fallait bien arrêter ce bizarre transport qui te faisait répéter sans cesse *cagion di miei tormenti.* Je sais très-bien que la belle Ortensia est la cause de tes chagrins, de tes tourments; qu'une passion fatale doit te conduire à la ruine; il est trop tard pour te prémunir contre des dangers dont tu as déjà fait la douloureuse expérience. Les artistes s'enflamment aisément, rien ne doit arrêter leurs projets, contrarier leurs entreprises, et quand ils sont amoureux....

— Amoureux! oui, j'en conviens, je le suis à présent; le dévouement d'Ortensia, mes dangers qu'elle partage, ont fait

naître dans mon cœur un attachement que rien ne saurait affaiblir, je l'aime et ne cesserai point de la chérir. Mais quand je fus assez imprudent pour l'enlever au comte Mattaro, quand je commis la seule faute que l'on puisse me reprocher, une inconcevable fatalité me poussa. Je fus séduit, entraîné. Écoute, mon cher Giulio, écoute le récit de mes infortunes, et tu verras si j'ai tort de me servir de ces étranges expressions.

Voyageur par état, changeant de garnison quatre fois par an afin d'aller écrire une partition nouvelle, à Milan, à Rome, à Venise, un musicien ne peut former une liaison durable. D'aimables voyageuses le suivent ou le précèdent pour se rendre au même lieu, pour y camper pendant trois mois et s'occuper de leurs joyeux travaux. Le premier coup de fouet du postillon a brisé tous les nœuds formés dans la ville qu'elles ont quittée, délié tous les cœurs du serment de fidélité que l'on avait gardé ou non, ils jouissent d'une entière liberté. Jurer amour pour la vie est un engagement qui peut effrayer bien des intrépides; mais promettre d'aimer avec la certitude qu'un départ obligé viendra rompre sans effort, sans colère, l'union de deux cœurs sensibles que les plaisirs avaient rapprochés, est un serment que tout homme sage peut prononcer sans crainte.

Je pensais, je vivais comme un Bohémien musical; sans peine de cœur, sans inquiétude pour l'avenir, content de mes succès, de ma fortune, j'étais parfaitement heureux, quand je rencontrai à Venise l'aimable Carlotta. Dix-huit ans, une taille gracieuse, une figure angélique, de la décence dans le maintien, dans les propos; une ingénuité que son esprit naturel, son talent précoce et brillant faisaient encore mieux remarquer; un charme délicieux répandu sur toute sa personne, m'inspirèrent le goût le plus décidé pour Carlotta. A la première entrevue, je l'avais déjà choisie, je rêvais sérieusement à ces amours de la saison, et me hâtai d'écrire un rôle de *seconda donna* qui fit honneur à ma protégée. *Seconda donna!* possédée par le désir, l'ambition d'arriver au premier rang, juge si la chance était belle pour l'heureux *maestro!*

J'allai d'abord lui faire chanter quelques airs, afin de connaître le genre et la portée de sa voix. Tu penses bien qu'au premier point d'orgue, le récitatif et la mélodie cédèrent le pas à la simple conversation, et que je lui parlai de mon amour

avec une éloquence, un entraînement qui me surprirent moi-même.

— Je suis infiniment touchée des sentiments que vous avez pour moi, me dit-elle alors ; je suis passionnée pour votre musique ; votre voix me séduit, m'enchante ; toute votre personne me plaît, et je fais preuve de goût en faisant cet aveu, vous parlez comme vous chantez : je vous aime.

— Vous m'aimez !

— Oui ! mais de bonne amitié.

— Cela se dit toujours, j'espère....

— Non ! vous auriez tort d'espérer; je vous aime de l'amitié la plus tendre, mais je ne sens pour vous aucune autre sympathie. Vous êtes amoureux d'une femme dont on applaudit le talent; vos regards se sont portés sur moi : cela me fait honneur ; vous m'avez adressé vos vœux : je les accepte.

— Eh ! voilà tout ce que je demande.

— Je les accepte, mais pour Olivetta, mon amie, que j'attends ce soir ; elle vient de Trieste. Recevez-la de ma main, vous gagnerez au change : nous sommes du même âge, et ma beauté fut toujours la très-humble servante de la sienne. Elle vous consolera de mes rigueurs : son cœur est libre, je le sais.....

— Et le vôtre.

— Le mien! le mien! La question est au moins indiscrète; cependant, je veux bien ne pas la laisser sans réponse. Au point où nous en sommes, il faut jouer cartes sur table, et signer avec vous un traité d'alliance. Il m'importe que le célèbre Stradella soit mon ami dévoué ; le rôle d'amant dédaigné ne saurait lui convenir. S'il était jaloux, irrité, il veillerait sur moi ; sa générosité ne l'emporterait peut-être pas sur la violence de son dépit ; et quand on a les yeux toujours ouverts, on finit par découvrir bien des choses.

— Vous avez donc un amant ?

Carlotta, souriant, éleva sa main droite ; et ses doigts me montrèrent le nombre de ses favoris. Tu vois que je marchais rapidement dans mes découvertes ; la malicieuse ingénue m'avait conduit par degrés, ménageant avec art les nuances de son *crescendo*, et pourtant son impudence me frappa de surprise.

— Deux ! m'écriai-je.

— Sans compter le sénateur qui veut m'épouser, qui m'épousera si je veux bien me décider à devenir comtesse ou marquise. — Ortensia, notre *prima donna* par excellence, Ortensia, que l'Italie avait surnommée la Lyre-d'Or, a fait la folie de quitter le théâtre pour se marier au comte de Mattaro : elle est grande dame et s'ennuie à mourir. Mais pourquoi me regarder ainsi ? vous paraissez étonné...

— Ce n'est point à tort. Devais-je m'attendre à trouver tant d'expérience, d'artifice dans une jeune fille dont l'air de candeur, la naïveté m'avaient charmé. Ce maintien de madone, cette pudeur exquise forment une dissonance avec la hardiesse de vos confidences. Votre talent de cantatrice donne déjà plus que des espérances, mais vous jouez la comédie à ravir, et dans ce genre Carlotta n'aura point de rivales. Je veux connaître le professeur qui donne d'aussi bonnes leçons, lui procurer des élèves, lui adresser mes félicitations.

— C'est inutile ; ma mère réserve tous ses conseils pour sa petite Carlotta, et je suis sûre que vos compliments seraient fort mal reçus.

— C'est elle qui vous apprit à dissimuler ainsi ?

— Pourquoi pas ; s'il le faut absolument pour arriver à la fortune, au bonheur, en suivant le plan de conduite qu'elle m'a tracé ? Cette auréole de virginité, ce parfum de pudeur, ce renom de décence et de modestie qui m'entourent sont les gages les plus certains de la faveur que le public m'accorde avec une libéralité sans égale. On a vu trop souvent des courtisanes sur la scène; leur succès dans l'expression des sentiments outrés, désordonnés, semblait une conséquence naturelle de leur genre de vie. Mais voir ces mêmes passions exprimées par une jeune fille qui ne les a jamais éprouvées, voir représenter la bacchante Érigone, Ariane, Médée, Phèdre, par une vierge qui semble n'avoir d'autre rôle à réclamer que celui de vestale, est une nouveauté piquante et d'un charme singulier. C'est une fantaisie, une bizarrerie peut-être, mais enfin cela est ainsi. Je suis donc obligée de tromper ce bon public pour le retenir dans une erreur qui le rend heureux et me promet l'avenir le plus brillant. Si je suis privée des riches présents que les *dilettanti* ne manqueraient pas de déposer à mes pieds, je reçois en compensation les cadeaux que les princesses et les dames du haut parage m'envoient pour

m'encourager à suivre toujours la bonne route et récompenser ainsi ma vertu. Cette réputation que j'ai su me faire est un talisman, un diamant précieux dont aucun léger nuage ne doit obscurcir l'éclat; je dissimule avec le public et suis d'une entière franchise avec mes amis. Voyez maintenant si je vous en ai donné le titre.

—Croyez que je n'abuserai point de la confiance dont je reçois une preuve si complète; mais les amants savent-ils se taire?

—Je suis sage et prudente, et quand j'ai fait choix d'un favori, je le soumets à de rudes épreuves. Deux fois pourtant on m'a trahie; le comte Rinaldi osa se vanter, c'était un fat, on lui rit au nez : il voulut persister; un cri d'indignation le força de garder le silence. Lambertini commit la même imprudence, et dix, vingt de mes amoureux sans espoir, troupe officieuse autant qu'elle est irritable, le poursuivirent si vivement qu'il finit par attraper un coup d'épée : sa discrétion fut alors assurée. Tout n'est pas douceur en amour, ainsi contentez-vous de mon amitié, vous voyez que je songe à votre bonheur. Adieu, je vous attends chez moi à une heure de la nuit, vous souperez avec Olivetta.

—Ce sera donc un *terzetto*.

—Un *terzetto?* faut-il que je rappelle à notre maître illustre qu'il faut quatre parties pour compléter l'harmonie : soprane, contralte, ténor et basse? Vous tiendrez admirablement votre emploi, je ne craindrai pas de vous présenter mon *dilettante* à voix grave. Comme il est nécessaire d'être prudent, même quand il s'agit des choses les plus innocentes, le gondolier que l'on a mis à mes ordres ira vous prendre chez vous à minuit. Adieu, pensez à la séduisante Olivetta.

Le ciel était couvert de nuages : je ne pouvais pas trop reconnaître la route que suivait le gondolier; cependant, au moment où nous passions devant la modeste habitation de Carlotta, je dis à mon conducteur de s'arrêter. Il continua de ramer en me répétant avec mystère le nom d'Olivetta, qu'il m'avait déjà fait entendre à son arrivée: c'était le mot d'ordre. Il tourna bientôt à droite, puis encore à droite, et me débarqua sur le perron d'un palais, dont toutes les fenêtres du premier étage laissaient échapper une douce clarté à travers les riches draperies qui flottaient sur les balcons. Tu connais le luxe de Venise : je ne te parlerai point de la beauté des tableaux, de la richesse des ornements de

cette demeure opulente. Carlotta m'avait dit la vérité, Olivetta l'emportait sur elle en beauté. Le souper fut splendide, charmant, d'une gaieté spirituelle. Carlotta, la reine de ces lieux, en fit les honneurs de manière à mériter souvent les applaudissements du seigneur, que je reconnus, au premier abord, pour le *basso cantante* qu'elle m'avait promis pour compléter notre *quartetto* concertant. Au dessert, monseigneur, on ne lui donna pas d'autre nom, monseigneur tira d'une armoire incrustée d'or et d'argent quatre petits livres reliés en velours, à fermoirs d'or, nous les distribua, et nous chantâmes des madrigaux de Carlo Gesualdo, prince de Venoza, de Luca Marenzio, de Claudio Monteverde, le père de notre harmonie moderne. L'exécution en était ravissante, et monseigneur se montra parfaitement digne d'être en si bonne compagnie. Le concert fut prolongé plus que nous ne le pensions d'abord; mais nous y prenions plaisir, et monseigneur n'était pas fâché de signaler son talent devant la flottille de gondoles qui semblait avoir jeté l'ancre sous ses fenêtres.

La musique finie, l'auditoire fit retraite à force de rames, et notre *quartetto* se divisa en deux *duetti*, exécutés à demi-voix. Je n'étais point assez sérieusement occupé par mon entretien avec Olivetta pour ne pas m'apercevoir que monseigneur et Carlotta s'animaient, et parlaient plus haut qu'ils ne le croyaient. Le nom d'Ortensia fut prononcé par eux; il frappa mon oreille si souvent et de telle sorte, que je pensai devoir me mêler à la conversation et faire un pompeux éloge de cette grande cantatrice, que le comte de Mattaro avait enlevée au théâtre en l'épousant.

— Vous ne la connaissez pas? s'écria monseigneur; vous n'avez pas entendu cette merveille? La Lyre d'Or n'a jamais sonné devant vous?

— Jamais. Je l'ai précédée à Rome, je suis parti de Naples la veille de son arrivée, j'ai failli la trouver à Milan, ma voiture s'est croisée avec la sienne sur la route de Florence à Venise: ma mauvaise étoile m'a toujours éloigné d'elle. Je composais à Bologne quand elle chantait à Ferrare; et je suis réduit à ne lui donner des louanges que sur le rapport de ceux qui ont été assez heureux pour l'entendre. Maintenant, il ne faut plus y penser: la voilà comtesse de Mattaro, retirée dans un noble manoir sur les bords de la Brenta; cette grande dame dédaigne peut-être ses

anciens compagnons de fortune; et, d'ailleurs, le comte est si jaloux !...

— Mais non : c'est un ridicule qu'on veut lui donner. Il faut absolument que Stradella puisse applaudir à son tour la belle Ortensia ; je tiens beaucoup à ce qu'il admire ce talent prodigieux. Soyez sûr que ce comte de Mattaro, que l'on dit si méfiant, s'empressera d'ouvrir les portes de son château dès qu'il saura le nom du maître qui vient le visiter.

— Et si le comte est à Venise? reprit Carlotta.

— Un mot de lui suffira : je me charge de l'obtenir, et demain vous partez avec ces dames. La comtesse Ortensia sera charmée de vous recevoir. La signora Olivetta la connaît beaucoup ; elle vous introduira. Je suis désespéré qu'une affaire très-importante me retienne à Venise et m'empêche d'être de la partie.

Je remerciai monseigneur. On se sépara sans sortir du palais : le maître de la maison mit, dans l'hospitalité qu'il nous accorda, autant de prévoyance que de galanterie. Le lendemain, le billet promis était sur la toilette de Carlotta : nous étions invités à souper au château de Mattaro. A quatre heures, nous avions déjà présenté notre hommage à la virtuose châtelaine et reçu l'accueil le plus gracieux. La musique, les opéras, les chanteurs, tel fut le sujet de notre conversation. Depuis trois mois seulement, la comtesse avait quitté la scène, où tant de triomphes avaient signalé sa présence, et ces trois mois lui paraissaient un siècle. Elle nous demandait des nouvelles des auteurs, des chanteurs les plus fameux, et sa vive sollicitude accordait un souvenir même aux simples choristes. Par une transition brusque, elle revint sur ses pas, afin d'obtenir de nouveaux détails sur les femmes dont la réputation lui avait porté quelque ombrage, bien qu'elles ne fussent pas de force à lui disputer le rang suprême.

— Parle-moi de Fiorinda, ma bonne Olivetta.

— Le Saphir d'Orient? ajouta vivement Carlotta, sans donner à son amie le temps de répondre.

— Est-ce qu'elle a changé de nom?

— Pas précisément; mais elle a accepté la qualification brillante que les Milanais lui ont donnée. Florence vous avait appelée la Lyre d'Or.

— Oui, sans doute; mais peut-on élever Fiorinda aux honneurs suprêmes?

— Vous avez abdiqué : le règne de Fiorinda commence ; elle est accueillie partout avec enthousiasme ; les fleurs, les couronnes pleuvent sur ses pas.

— Et l'on oublie la Lyre d'Or ?

— Comme on oublie un instrument qui ne rend plus de sons. Mais, en revanche, on parle de la comtesse de Mattaro dans tous les nobles salons.

— Et Violenta s'est-elle mise sur le rang des illustres en prenant un surnom ?

— Appelée pour vous remplacer à Naples, lorsque le comte votre époux priva cette grande cité de sa virtuose favorite, Violenta profita de la position difficile des entrepreneurs, et joua si bien son rôle dans cette affaire, qu'elle obtint cent écus pour le carnaval.

— Cent écus ! quelle folie ! Cent écus, Violenta ! Jamais je n'osai porter si haut mes prétentions...

— Aussi l'orgueilleuse cantatrice a-t-elle tiré vanité de cette faveur inouïe : ses admirateurs lui donnaient le titre glorieux de Perle d'Italie ; elle le refusa, et se fit appeler la Cent-Écus.

— Je devais chanter à Naples le rôle de Déidamie, dans *Achille à Scyros*, de notre maître Stradella, rôle qui me valut un succès foudroyant à Venise : ma réputation m'avait précédée ; et les Napolitains, qui s'attendaient à un prodige d'exécution musicale et dramatique, n'ont-ils pas blâmé hautement l'audace d'un talent secondaire ?

— Ils étaient bien disposés, et cette noble confiance leur plut. Déidamie, applaudie avec fureur pendant toute la soirée, fut ramenée chez elle en triomphe, sur un char traîné par nos *dilettanti* fanatiques. Mille torches éclairaient sa marche ; l'orchestre la suivait, exécutant des fanfares ; le peuple chantait le chœur victorieux d'*Armide ;* et Violenta, vêtue encore de son habit grec, portait une admirable couronne d'or, que le Génie de la musique avait posée sur la tête de la reine du chant.

— La reine du chant !

— Mais oui. Ne faut-il pas que ce trône soit toujours occupé ? Vous l'avez abandonné, d'autres s'en emparent ; et nos virtuoses prennent leur rang comme les chefs macédoniens :

Soldats sous Alexandre et rois après sa mort.

— Ortensia n'est pas morte !

— Non ; mais elle est venue s'enterrer dans un noble manoir ; elle y reste confondue parmi les grandes dames. Elle était la reine du chant, l'idole de l'Italie : Ortensia préfère le titre de comtesse, que dix mille autres portent... Le public ne veut pas contrarier sa fantaisie.

— Cette couronne d'or...

— Et d'or véritable, massif, enrichie de diamants, un vrai chef-d'œuvre de l'art : les plus habiles y travaillaient depuis un an.

— Depuis un an ! Elle m'était destinée...

— Sans doute ; et c'est ce qui rend Violenta plus fière de son triomphe.

Ortensia ne pouvait déguiser son dépit. Je voulais de temps en temps lui adresser quelques mots de louange et de consolation ; la vivacité de Carlotta, son ingénieuse malice, m'arrêtèrent toujours : il m'était impossible de placer un mot dans une conversation aussi animée. J'allai m'asseoir au clavecin, et préludai par la brillante ritournelle de l'air que Didon adresse au roi des Numides. Ortensia répondit à l'appel, et chanta de manière à prouver que le rang suprême ne pouvait lui être disputé. L'expression de sa mélodie était ravissante : elle donnait aux traits de bravoure une vigueur, une coquetterie, une agilité sonore et scintillante qui, pour la première fois, venait frapper mon oreille. J'étais hors de moi quand mes yeux se portaient sur elle, pour admirer l'étonnante harmonie de la beauté de son chant avec la beauté de sa personne, la noblesse de ses poses et de ses gestes : c'était merveilleux. Je dis avec elle le duo d'Énée et de Didon, et je reçus à mon tour ses compliments. Je crois que je n'ai jamais si bien chanté. Carlotta, Olivetta se joignirent à nous. Ma partition fut exécutée en entier, et beaucoup mieux qu'elle ne l'a été sur aucun théâtre. Mes deux compagnes partageaient mon enthousiasme. Carlotta finit sa période par ces mots, prononcés d'un ton solennel :

— Je leur disais bien que si la comtesse le voulait, elle les écraserait toutes, eussent-elles en main le sceptre du chant, et leur couronne d'or en tête !

— C'est impossible : je ne dois plus penser aux triomphes de la scène, dit Ortensia profondément émue.

Nous restâmes au château jusqu'au lendemain. Ortensia fut avec moi d'une amabilité charmante : elle prenait mon bras quand nous parcourions ses jardins, et se plaisait à nous séparer des deux actrices, qui avaient soin de se tenir à distance ; elles acceptaient sans contrainte le rôle, toujours passif, de dame d'honneur. Dans ce long tête-à-tête, la civilité italienne me prescrivait d'être galant. Ortensia me sembla très-bien disposée en ma faveur : quelques mots, lancés par elle avec adresse, auraient flatté au dernier point un coureur de bonnes fortunes ; je les interprétai d'une autre manière, et pensai qu'ils étaient dictés par la reconnaissance d'une femme dont l'amour-propre blessé venait de prendre, grâce à moi, la plus brillante revanche. « Maintenant, vous connaissez le chemin, me dit-elle : vous reviendrez, j'espère, mais seul ; vous avez dû voir que la société que vous m'avez amenée me déplaît souverainement. Vous reviendrez bientôt. » Je le promis. Au moment où nous allions nous séparer, Ortensia cueillit des roses et nous les distribua : « Celle-ci, vous me la rapporterez demain, » me dit-elle à voix basse. Des fleurs bleues s'élevaient dans un vase de marbre, j'en cueillis quelques-unes et je les lui offris.

J'avais été frappé de la réunion de tant de charmes dans une même personne, et mon cœur jouissait encore de toute sa liberté : non, je n'étais point amoureux ; cependant j'étais allé plusieurs fois au château. Quatre jours de suite, j'y retournai : je fus aimable, je crois ; mais j'avais soin de me tenir dans une réserve que la position de la comtesse me commandait. Son mari était absent, on le disait très-jaloux, et son absence prolongée, l'accès qu'il me donnait auprès de sa femme, devaient faire penser le contraire. Comme je n'avais réellement pas l'intention de mener à fin cette aventure, je restai deux jours sans voguer vers la Brenta. Le troisième, je reçois un billet du comte de Mattaro, dont je connaissais fort bien l'écriture : il me pressait vivement d'aller à son château le jour même, disant que la comtesse Ortensia languissait de me voir, et qu'elle m'attendait pour essayer un *duetto* que moi seul pouvais exécuter avec elle. Je tombai des nues en lisant ce billet. Le comte ajoutait à la fin de sa lettre que, si je ne me rendais pas à son invitation, il viendrait me prendre lui-même le lendemain.

Je partis sur-le-champ, et j'aperçus de loin Ortensia sur la ter-

rasse de son jardin : elle m'attendait seule, toujours seule ; ce mystérieux comte ne s'était pas encore offert à mes yeux. Je lui parlai du *duetto :* « Il s'agit bien de cela ! me répondit-elle ; je ne chante jamais quand j'ai du chagrin. Vous m'abandonnez au moment où je désire le plus votre présence... Pendant ces deux jours, je suis morte d'ennui ! » Elle s'apaisa cependant, reprit toute son amabilité. Après le souper, une longue promenade nous avait retenus au jardin : notre conversation avait été souvent très-animée, et je m'étais conduit avec assez d'adresse pour ne pas franchir les bornes que m'imposaient les lois de l'hospitalité. D'ailleurs, en visitant les appartements du château, je n'avais pas vu sans surprise les épées de Tolède, les sabres de Damas, les poignards, les pistolets, les arquebuses, que le seigneur comte avait récoltés en abondance pour les appendre aux murs de sa chambre, comme objets de curiosité, sans doute.

Nous rentrions au salon, Ortensia s'approche d'une table, et prend un livre de dessins ; elle en examine chaque page avec attention. Je veux prendre congé.

— Vous nous restez, dit-elle ; j'ai renvoyé votre gondole : vous partirez demain.

Je veux lui faire quelques observations ; elle ne me répond pas et continue à feuilleter ses paysages.

Il paraît que ces dessins vous intéressent beaucoup ?

— Non pas tous, bien qu'ils aient été faits pour moi par les plus habiles maîtres. Il n'en est qu'un dans ce livre, un seul que je chéris, qui ne me quittera jamais : je devrais le porter sur mon cœur.

— Ce dessin est l'image d'un mortel trop heureux ! Au moins, connaît-il son bonheur ?

— Non.

— Serait-il indiscret ?...

— Je ne puis vous le montrer ; mais vous le trouverez à la page 72.

Ortensia s'éloigne en me disant ces mots. Le livre reste en mes mains : j'ai bientôt trouvé le numéro 71 ; je tourne le feuillet, et je vois deux pages blanches entre lesquelles reposait mon bouquet de fleurs bleues. L'attaque était ingénieuse et vive. Je volai vers Ortensia, qui m'attendait en souriant, gracieusement appuyée contre la porte de sa chambre ; elle me dit, en me ten-

dant la main : « Vous m'aimez, je le sais ; je pense qu'à présent vous ne craindrez plus de me le dire... »

Je ne sais pas trop ce que je lui répondis, mais je me souviens parfaitement qu'un murmure sourd vint alors frapper mon oreille. Je me retournai vivement. « Ce n'est rien, dit Ortensia : le comte est revenu pendant que nous étions au jardin ; il s'est couché sans plus de cérémonie. » Le comte ronflait dans la chambre aux poignards... Je suis assez courageux de ma nature, et pourtant ce léger murmure me fit éprouver une singulière sensation. Ortensia me proposa une partie d'échecs : nous jouâmes pendant plus d'une heure, d'une manière très-distraite, et toujours avec le même accompagnement de basse fondamentale. Je me levai pour passer dans ma chambre ; Ortensia me retint :

— Non, ne me quittez pas... Je suis dans une horrible agitation ; je crains de me trouver mal... Donnez-moi ces flacons.

Elle s'inonde d'eau de senteurs, se lève, prend mon bras et m'entraîne vers le jardin ; elle étouffait et cherchait le grand air.

— Et si le comte s'éveillait?

— Quand il dort, il dort bien.

— Et s'il ne dormait pas?

— Que m'importe? je ne crains rien. Il faut que je meure ou que je quitte ce séjour de douleur et d'ennui! Tu m'aimes, et ma destinée est unie à la tienne : partons ; reprenons notre vie d'artiste.

— Et votre mari?

— Je n'en ai jamais eu ; je suis libre, et qui que ce soit au monde n'a le droit de m'empêcher de disposer de ma personne. Je t'aime et c'est moi qui t'enlève : la gondole nous attend au bout de la terrasse, je l'ai retenue et la voilà. Crains-tu de me suivre? parle, et sur le champ je me précipite dans les flots qui roulent à nos pieds.

Huit jours après nous étions à Rome. Je chantais un soir à l'église de Saint-Jean-de-Latran, l'assemblée écoutait avec un pieux recueillement le nouvel oratorio que je faisais entendre. Deux hommes placés devant moi, au bas de l'estrade qu'on avait élevée pour les chanteurs et les symphonistes, paraissaient tellement sous le charme de la musique de l'expression que ma voix donnait à la mélodie, qu'ils versaient des larmes d'attendrisse-

ment. Ils se regardaient en silence, et portaient ensuite leurs regards sur moi avec un sentiment d'admiration si prononcé et d'une telle franchise, que je les remarquai. La cérémonie achevée, j'allai prendre Ortensia dans une chapelle voisine. Un grand voile noir couvrait sa figure : Rome est sa ville natale, il importait qu'elle n'y fût pas reconnue. En sortant de l'église, je rencontre les deux *dilettanti* qui s'étaient montrés si sensibles à mes accents. Leur costume annonçait qu'ils appartenaient à la classe du peuple. Tant mieux, pensais-je, on peut au moins compter sur la sincérité de leurs éloges. Mon amour-propre d'artiste m'attirait vers eux, j'aurais été charmé d'entendre l'aveu naïf des sensations qu'ils avaient éprouvées, quand je les vis s'avancer à ma rencontre. Je me sentais pour eux une secrète sympathie, la franchise de leur physionomie me plaisait infiniment. L'un d'eux m'adressa la parole.

— Illustre maître, recevez les compliments de deux amateurs dont le suffrage n'a rien de flatteur pour nous. Nous sommes encore émus des belles choses que vous nous avez fait entendre. Béni soit votre chant céleste ! Nous sommes payés pour vous égorger ; mais que l'enfer nous brûle éternellement de ses flammes plutôt que de priver l'Italie de son plus grand chanteur. Votre talent a produit ce miracle, et si nous gardons nos armes, c'est pour vous défendre contre ceux qui menaceraient une si belle vie.

— Eh quoi ! le comte de Mattaro.....

— Nous ne pouvons vous nommer celui qui a commandé le meurtre, car nous ne le connaissons pas. Mais partez ; de grâce, partez sur le champ pour qu'il nous soit permis de dire que nous sommes arrivés trop tard. Partez, dans la crainte que celui qui nous a envoyés n'ait donné la même commission à d'autres assez maudits de Dieu pour être insensibles à la musique.

Nous profitâmes du conseil ; nous avons passé quelque temps à Bologne, à Florence, à Milan. Le mystère qui devait accompagner notre fuite rendait nos talents inutiles ; nous résolûmes donc de passer en France, d'aller à la cour de Louis XIV où la protection de Lulli nous promettait des ressources que nous ne pouvions plus trouver en Italie. Nous sommes à Turin ; le duc de Savoie nous a pris sous sa protection ; il fera veiller sur nous jusqu'à la frontière ; une fois sur les terres de France nous n'avons plus rien à craindre de nos ennemis.

Partout Stradella avait présenté Ortensia comme sa femme. Il avait dit la vérité à la duchesse de Savoie ; elle fit bénir dans la chapelle du palais l'union des deux artistes. La princesse espérait que leur mariage arrêterait les poursuites de Mattaro, et, certes, le comte ne cherchait point à se venger d'un enlèvement qu'il avait préparé, favorisé, pour se livrer sans contrainte à ses amours nouvelles : peut-être avait-il déjà quitté Carlotta. Ortensia reçut une dot des mains de sa protectrice. Les virtuoses de ce temps étaient rémunérés d'une façon bien mesquine et nullement en rapport avec les titres pompeux que l'admiration publique leur décernait. La Lyre-d'Or ne possédait pas un écu lorsqu'elle fit son entrée à Turin. Les cantatrices s'enrichissaient alors, comme aujourd'hui, mais elles devaient leur fortune à une autre industrie, que, dans tous les temps, elles ont su faire marcher de front avec l'art musical.

Stradella voulut donner quelque solennité à son mariage ; il réunit ses amis ; des seigneurs, des dames de la cour obtinrent la faveur d'assister à la réunion de famille. On savait que les deux grands artistes se feraient entendre, et qu'un délicieux concert précéderait le souper. Stradella, sa compagne chantaient un duo ; l'assemblée était ravie ; les deux virtuoses terminaient leur cadence par un double trille conduit avec un ensemble merveilleux ; les auditeurs retenaient leur haleine dans la crainte d'en perdre un seul battement ; les chanteurs, après avoir passé par toutes les nuances du *crescendo*, arrivés au point qui devait ramener la mesure longtemps suspendue, et faire rentrer la symphonie, cessèrent de se regarder et ramenèrent leurs yeux vers le chef d'orchestre. Un homme leur apparut alors, debout sur un gradin au fond de la salle, immobile comme un fantôme.

— Mon assassin !

— Mon père !

A ces mots, proférés par les chanteurs avec une expression déchirante, tous se lèvent, plusieurs portent la main à leur épée. Le fantôme ne recule point devant ce péril ; ferme au poste qu'il avait choisi, dominant toujours l'assemblée par sa position et sa haute stature, il les arrête de la voix et du geste.

— J'appartiens au duc de Villars, ambassadeur de sa majesté très-chrétienne, Louis XIV, roi de France et de Navarre. Je ne vous crains pas ; si quelque injure m'était faite, le duc de Villars

en obtiendrait raison. Misérable chanteur, malheur à toi! malheur! Tu m'as blessé dans mes affections les plus chères, ta vie m'appartient, je l'aurai. Ortensia, ma fille, Ortensia d'un sang noble avait déshonoré sa famille en produisant sur le théâtre un talent dont j'ai toujours déploré les funestes séductions. Entraînée par un mauvais génie, jeune, sans expérience, elle avait bravé le courroux paternel. L'espoir de lui faire abjurer une erreur criminelle pouvait seule arrêter mes coups. Cet honneur perdu, je l'avais reconquis, je m'applaudissais de ma victoire, quand un infâme ravisseur a détruit mon ouvrage, renversé mes projets. Sans toi, vil ménétrier, la comédienne, la chanteuse, la baladine Ortensia serait Châtelaine de Mattaro, ses folies seraient oubliées, et la tache imprimée à son front serait couverte par la couronne de comtesse. Tu regardes peut-être comme une vaine promesse le serment que Mattaro avait fait à sa bien-aimée, il me l'avait promis à moi, et ce n'est jamais en vain que l'on engage sa parole avec le marquis de Pizzarello, il faut la tenir ou mourir. Malgré ta faute, je prétends le conduire à l'autel pour te donner sa main. Il m'a fourni des armes contre lui; s'il osait résister, je lui prouverais qu'il t'a donné l'exemple de l'infidélité. Viens, ma fille chérie, viens, obéis aux ordres du père le plus tendre. Malheur à toi, méprisable histrion, si tu mets le moindre obstacle à mes nobles projets. Ne crois pas qu'elle t'aime. Ortensia t'a suivi parce que tu as flatté ses penchants vicieux; c'est un fatal enthousiasme pour son métier qui l'a perdu. Elle t'a suivi pour reprendre avec toi sa vie indépendante et vagabonde. Quitte sans regret, quitte pour jamais l'infortunée que tes séductions pouvaient entraîner dans l'abîme.

— Me séparer de ma femme!

— Ta femme? imposteur, ta femme?

— Oui, je suis son époux. La duchesse de Savoie nous a mariés.

— Mariés! eh bien! malheur à tous les deux! »

Ces derniers mots lancés d'une voix formidable, frappèrent de stupeur toute l'assemblée. Pizzarello disparut sans que personne se jetât sur son passage.

La duchesse de Savoie voulut garder les nouveaux époux auprès d'elle pendant deux mois encore, afin de prévenir le malheur dont leur ennemi les avait menacés. Ils vivaient heureux à Turin,

et leurs talents faisaient l'ornement de la cour, quand Stradella reçut une invitation que plusieurs sénateurs de Gênes lui adressaient. Cette ville se préparait à couronner le nouveau doge; des fêtes superbes devaient accompagner cet heureux avènement, et la république donnait des preuves de sa magnificence en mettant le plus haut prix aux services qu'elle demandait à Stradella et à Ortensia. L'ambassadeur de Gênes résidant à Turin, en leur communiquant le vœu du sénat, leur dit qu'un logement à l'abri de toute insulte était préparé pour eux, et qu'il les emmènerait à Gênes dans ses carrosses. Les deux virtuoses acceptèrent ces offres. Ce voyage les éloignait de la France, il est vrai; mais il leur présentait plus de sécurité pour la route, ils s'embarqueraient à Gênes pour Marseille; ils pourraient même obtenir la faveur d'être conduits par une galère de l'état.

Je ne dirai rien des fêtes du couronnement du doge; je parlerai d'un autre triomphe : celui de Stradella et d'Ortensia, qui furent couronnés à leur tour, par le chef de la république, au milieu d'une foule d'admirateurs dont l'enthousiasme avait été porté jusqu'à l'ivresse par les merveilles qu'ils venaient d'entendre. Le lendemain, tous les musiciens que cette solennité avait réunis à Gênes s'assemblèrent pour donner une aubade aux deux chanteurs qui les avaient charmés la veille. Les seigneurs, les dames de la cour, le peuple, voulurent prendre part à cet hommage improvisé. Les symphonistes, les chanteurs, étaient rangés devant l'habitation de Stradella et d'Ortensia, sous leurs croisées. Les palais, les maisons du voisinage, étaient pavoisés; des milliers de spectateurs en habits de gala se pressaient sur les balcons, sur les terrasses. L'orchestre et les chanteurs entonnent avec une ardeur, un éclat sans pareil, le chœur triomphal d'*Achille à Scyros*, et le conduisent jusqu'à sa dernière cadence. Tous les yeux se portent alors sur les croisées des virtuoses favoris. On attend qu'ils paraissent pour faire tonner les bravos et les applaudissements.

Les croisées ne s'ouvrirent point. Personne, hélas! ne répondit à ce brillant appel. Le même poignard avait tranché la vie des deux époux.

CASTIL-BLAZE.

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

QUATRIÈME PARTIE

XI.

Washington fut bientôt hors de danger, mais sa mère exigea hautement qu'il ne servît plus de matière à expérience. Elle menaça de l'envoyer continuer son éducation à Fribourg, si l'on persistait à compromettre sa santé et sa vie dans des épreuves semblables à celles de la gymnastique. Battu par ses propres armes, le duc plia sous la résignation et se soumit à la mauvaise fortune qui l'avait poursuivi jusqu'ici avec une ironie sans exemple. J'ai eu contre moi ce que je n'aurai pas toujours, s'avouait-il avec amertume et une confiance nouvelle, la trop capricieuse enfance de Washington : quand les années seront arrivées, je prendrai ma revanche. Impuissante à bâtir sur un sable mobile, ma main démolira ce que d'autres ont cru construire sans les fondations de la vertu ni le ciment de l'humanité. Oui ! l'homme m'appartient si l'enfant m'a été ravi.

Le duc de Levert avait aussi, dans les ressources de son avenir, et il ne l'oubliait pas, un trésor moins disputé, un réparateur sûr, son fils d'adoption, Socrate Leblanc, dont nous n'aurons plus, il faut l'espérer, d'actions coupables à enregistrer d'ici à

l'âge où il nous apparaîtra dans les proportions complètes de l'adolescence.

Vaincu, mais non découragé, le duc de Levert surveilla de près l'éducation de son fils, l'observant sans la diriger, y ajoutant sans la contraindre, malgré les vifs désirs qui lui revenaient à chaque instant de déchirer son abdication et de chasser d'inhabiles successeurs. En faveur de la paix domestique il retint ces mouvements d'une belle âme froissée, et pendant des années il toléra autour de son espoir, du David de sa maison, à côté de son fils, des professeurs mercenaires qui lui enseignaient pour de l'argent, les misérables ! le latin, le grec, l'allemand, l'italien, l'anglais et toutes les sciences, excepté la meilleure : la sagesse ! Le seul acte d'autorité qu'il se permit fut le renvoi du professeur d'escrime. Résultat déplorable à consigner ici, son fils, ses deux fils même, car il s'était promis de ne faire pour l'un que ce qu'il ferait pour l'autre ; ses deux fils apprirent avec une facilité condamnable, par des méthodes conçues en dépit de la raison, avec le concours d'hommes pleins de vénalité, tout ce qu'on jugea à propos de leur enseigner. De tels succès coloraient son front d'indignation. Mais encore une fois, je prendrai ma revanche, se répétait-il.

Pour mieux se l'assurer, il essayait maintenant de fonder, comme philantrope, sur l'esprit de son fils, l'ascendant qu'il n'avait pas pu conquérir comme précepteur. Une ou deux fois par semaine il l'enfermait avec lui dans sa voiture, et il le conduisait dans tous les temples philantropiques où l'enfant avait à puiser des leçons de générosité ou de compassion.

Malheureusement, et c'est ce que le duc ignorait, madame la duchesse avait eu connaissance, par l'espionnage des valets, de ce cours de vertu mal entendue que suivait son fils, et elle en fut blessée au vif.

L'esprit démocratique, dans toute son exaspération alors, recourait à tous les masques de séduction pour s'attirer l'estime publique et pour mieux pousser le peuple à la désaffection envers le royalisme, accusé, comme tout parti dominant, d'être sans enthousiasme pour le bien, le beau et le juste. Ce fut cette opinion, erronée à mille égards, qui, obligeant le libéralisme à raidir jusqu'à l'héroïsme sa probité de circonstance, força le parti royaliste à opposer au libéralisme une concurrence étroite,

pressante, de pied à pied, une rivalité également de vertu, mais de vertu apostolique. En sorte que 1825 donna, chacun s'en souvient, le spectacle d'un pugilat de magnanimité, comme il ne s'en était jamais vu. Aux noms de La Rochefoucauld-Liancourt et de Jésus-Christ, c'était à qui doterait le plus de pauvres filles, visiterait le plus de prisons, sauverait le plus d'infortunés des rigueurs du froid. Pure comédie : il était aisé de s'apercevoir que de part et d'autre le dévouement était l'accident impérieux et non le résultat promis. Ces cœurs sensibles se haïssaient à la mort. Telle dame patronesse de quelque association relevant de Saint Germain-l'Auxerrois, n'aurait pas admis chez elle un membre de la société pour *l'abolition de la traite des noirs*, de même que le président du comité en faveur des filles des vieux soldats de l'armée de la Loire affichait le plus profond dédain pour un agrégé à l'association des chevaliers de Saint-Louis. Ces vertueuses gens se traitaient de la belle manière. Ceux-ci appelaient les Vincent-de-Paule du royalisme des Jésuites ; ceux-là qualifiaient de révolutionnaires les âmes charitables du libéralisme.

On ne prétend pas avancer qu'entre le duc de Levert et sa femme il régna une inimitié d'opinion aussi brutale ; mais ils s'épiaient dans leur fils en qui ils avaient à cœur tous deux de se créer un représentant de leurs convictions. Jaloux à l'excès de leur propre ouvrage, ce que l'un avait ébauché la veille était effacé par l'autre le lendemain. Quelle physionomie resterait à ce marbre taillé tour à tour par deux ouvriers différents, et avec des intentions opposées ?

Digne par son âge autant que par la précocité de son esprit de sentir l'utilité des fondations auxquelles son père participait comme membre ou comme président, Washington fut d'abord présenté par le duc de Levert à la société pour *l'amélioration des domestiques*. Le duc avait choisi un jour de séance solennelle. On allait constater la moisson philantropique de l'année, et proclamer le nom des sujets les plus méritants. La salle répondait à l'importance de la cérémonie. Des guirlandes de chêne étaient accrochées le long des murs ; une soupière d'argent reposait sous les yeux du secrétaire, qui était le duc de Levert.

Le duc prit le rapport et lut :

— Messieurs, dit-il, oui ! reconnaissance vous soit rendue pour

avoir les premiers porté vos regards sur la classe si modeste et pourtant si intéressante des domestiques. Oui, reconnaissance vous soit rendue, car vous leur avez révélé leur caractère en leur apprenant qu'ils étaient hommes aussi bien que ceux que le sort les obligeait à servir. Devenus l'objet de cette sollicitude, ils ont compris que leur premier devoir était de la mériter, et qu'on ne justifiait la bienfaisance que par la vertu. Quoique la plupart des honnêtes domestiques ici présents n'aient pas besoin d'encouragement pour accomplir leur tâche, et répondre à l'affection que vous leur portez, la société pour *l'amélioration des domestiques* est heureuse de leur prouver qu'ici-bas rien de ce qui est bien ne demeure inconnu et sans récompense.

Maintenant, nous allons avoir l'honneur, messieurs, de nommer les vertueux domestiques que votre société a daigné distinguer cette année : — Olivier Tétard.

Olivier Tétard s'approche.

— Messieurs, reprend le duc, depuis quatorze mois, Olivier Tétard n'a pas touché un sou de gages de la main de ses maîtres, esclaves des prodigalités. Tétard n'a pas moins déployé, dans la maison à laquelle il est attaché, un zèle au-dessus des éloges. Tétard en est aujourd'hui le créancier pour trois cent quatre-vingts francs. Tétard, recevez donc, au nom de la société pour l'amélioration des domestiques, cette médaille d'or de mille francs.

Tétard empoche la médaille ; et l'on entend dans la salle des groupes de cuisinières qui disent tout haut : « Quel bonheur si nos maîtres ne nous payaient jamais ! »

Après une foule d'autres couronnements appliqués à des cordons bleus qui n'avaient jamais fait sauter l'anse du panier, le duc appela : « Joseph Moiroux ! »

— Messieurs, Joseph Moiroux était placé comme intendant auprès d'un vieux marquis célibataire fort riche. En huit ans, par suite de malheurs imprévus, le marquis perdit sa fortune, qui montait à huit cent mille francs. Il fut réduit à la mendicité. Eh bien ! messieurs, Joseph Moiroux étant devenu, grace à quelques chances heureuses, immensément riche dans ses huit années d'emploi d'intendant, a pris son maître avec lui, et aujourd'hui il le nourrit abondamment, sainement, et l'habille. Noble vieillard ! généreux serviteur ! Le duc s'attendrit. »

Joseph Moiroux, acceptez cette soupière d'argent en mémoire de votre belle action.

Tandis que le duc essuie ses yeux, on entend courir ces paroles dans la salle : « C'est bien malin d'être généreux, il a volé son maître, et puis il le nourrit. »

Le duc distribua encore des couverts d'argent, des passoires en vermeil, des lardoires en or à des cuisiniers, dont le plus grand nombre servait depuis deux ou trois ans auprès de maîtres qui leur infligeaient de mauvais traitements. Infâmes maîtres !

Rien de magnifique, d'instructif et d'édifiant comme cette séance. En ambrassant son fils, le duc lui demanda ce qu'il pensait de ces attendrissantes scènes.

— Je pense, papa, lui répondit l'enfant, que ces domestiques sont si bons, que votre société a tort de leur donner des soupières d'argent pour les rendre meilleurs. — Et je pense encore, d'après tout ce que j'ai entendu, que les maîtres auraient plus besoin d'être améliorés que les domestiques. N'y a-t-il pas de société pour l'amélioration des maîtres ?

Décidé à frapper un grand coup sur l'imagination de son fils, le duc de Levert, au sortir de la société pour l'amélioration des domestiques, le mena à la *Société des naufrages*. C'était encore plus resplendissant qu'à la société pour l'amélioration des domestiques. Le plafond et les murs étaient semés d'ancres marines en sautoir, d'étoiles de mer et d'œufs d'autruche.

Le président de la *Société des naufrages*, était un ex-dragon de la garde, le secrétaire un courtier aux draps auprès de la place de Paris ; les membres appartenaient de près ou de loin au commerce de roulage. Ne remplissant aucune fonction magistrale, le duc ne prit place que comme affilié à la noble institution. Trois spectateurs seulement composaient l'affluence de l'auditoire. Un vieux philantrope, espèce de derviche de l'humanité, le duc et son fils.

— Messieurs, dit le président, naguère notre auditoire n'était pas plus brillant qu'aujourd'hui, mais il était beaucoup plus nombreux. Vous étiez cinq, messieurs, et vous n'êtes plus que trois, Gémissez sur la cause de cette différence : vous la savez, cette cause !

Une nouvelle Société des naufrages s'est fondée à Paris, et elle nous a enlevé les trois auditeurs dont nous pleurons l'absence.

Oui, messieurs, une autre société rivale de la nôtre! comme si elle avait le droit de sauver quelqu'un! comme si elle pouvait sauver quoi que ce soit ! Restons unis, messieurs, car si une troisième société se forme, nous n'aurons pas après partage fait un auditeur et demi chacun.

Je ne dirai rien, messieurs, de la moralité des membres de la société rivale. Il n'en est pas un qui tenterait de tirer du danger son meilleur ami, son père.

— Ce sont des scélérats, murmura le vieux philantrope perdu dans les brumes de la salle. Je leur préfère un chien de Terre-Neuve.

Le courtier aux draps, remplissant les fonctions de secrétaire, débuta par l'éloge d'un bateau sauveur insubmersible, irruptible et incorruptible.

Il présenta ensuite un modèle de ce bateau sauveur exécuté dans de petites proportions. On l'enfonça dans un verre d'eau figurant l'Océan, et il surnagea. — L'épreuve était décisive. On se disposait à offrir la médaille d'or à l'inventeur, quand un membre entra avec précipitation dans la salle et demanda à lire une lettre qu'il venait de recevoir du capitaine du port où l'essai du bateau sauveur avait été fait.

Voici ce que contenait cette lettre :

« MESSIEURS LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES NAUFRAGES,

« J'ai l'honneur de vous soumettre en quelques mots le résultat obtenu par l'emploi du bateau sauveur imaginé et recommandé par votre société. — L'autre nuit un navire en danger de périr demandait du secours ; nous lui expédiâmes le bateau sauveur monté par six matelots. Après quatre heures d'attente le bateau fut jeté sur le rivage, mais sans les six matelots, tous pères de famille, et très-estimés dans le pays. Au point du jour, la mer en se retirant déposa au bord de la grève leurs corps privés de vie. Les malheureux se sont noyés. Nous recommandons leurs veuves et leurs enfants à votre pitié.

« J'ai l'honneur d'être, messieurs les membres de la Société des naufrages, votre dévoué correspondant. »

— Papa, dit l'enfant après avoir entendu cette lecture, on devrait former une société pour sauver les sauveurs.

Pour répondre à son fils, le duc était alors trop occupé d'une

discussion assez vive qui s'était élevée sur la question de savoir si un homme qui avait tiré d'un marais un chasseur qui s'y noyait, avait droit aux récompenses de la Société des naufrages.

Les uns disaient :

Un marais n'est pas la mer.

D'autres :

S'embourber n'est pas se noyer.

D'autres :

On ne fait naufrage que dans l'eau. L'eau c'est la mer, une rivière, un lac.

Un marais c'est de l'eau aussi.

— Non ! — Oui ! — Non !

— Qu'en penses-tu, mon fils? demanda le duc à Washington.

— Je pense, papa, que si l'on ne lui remet pas la médaille d'or, il laissera noyer désormais dans les marais tous ceux qu'il verra s'y embourber.

— O mon fils ! aurais-tu cette funeste idée? Mais tu crois donc que, pour un prix qu'elles refusent, les sociétés de bienfaisance provoquent de telles inhumanités !

Washington n'était pas assez fort pour discuter son opinion, mais il avait exprimé naïvement une bien grande vérité.

Convaincu de l'excellente révolution morale qu'avait produite chez son fils le spectacle des deux assemblées d'où ils sortaient, le duc tint beaucoup à ne pas laisser en suspens une éducation si fructueusement entreprise. Il ordonna au cocher d'aller en toute hâte à un hôtel situé près du Louvre.

Le duc et son fils avaient encore les joues chaudes de deux solennités, quand on les introduisit dans un salon où l'on préludait à une troisième beaucoup plus sévère.

Mon fils, dit tout bas le duc à son fils, ne sentez-vous pas que vous avez le bonheur de respirer dans un endroit où sont réunis les membres de *la société pour l'amélioration des prisonniers*. Considérez cette initiation, Washington, comme la plus fortunée circonstance de votre vie; qu'elle demeure empreinte dans votre mémoire aussi longtemps que les choses dont vous allez être témoin. Asseyez-vous, Washington, et ne craignez pas de laisser voir vos larmes si votre cœur est attendri.

Huit membres étaient assis autour d'une table demi-circulaire recouverte d'un tapis vert.

Ici le duc de Levert figurait encore comme président.

— Messieurs dit-il, s'il est permis à la malignité humaine de révoquer en doute les plus saintes conquêtes de la philantropie, il en est une devant laquelle cette malignité s'humilie. Jusqu'ici elle n'a pas osé calomnier le sacrifice de ceux qui descendent dans les prisons pour en changer l'affreuse constitution. Avant nous, avant notre apostolat, les prisons étaient des cavernes de bêtes féroces où ni l'air, ni la lumière, ni les consolations ne descendaient jamais. A notre voix, les cachots se sont agrandis; l'air y a circulé; l'eau en a rafraîchi les dalles; des arbres ont égayé la promenade des malheureux reclus; tout ce qui était propre à adoucir leur sort a été obtenu, ou est sur le point de se réaliser. Mais pourquoi, messieurs, recourir aux paroles quand les faits ne demandent qu'à se montrer?

Et le duc fit un signe au secrétaire, qui le répéta à un autre homme en fonction auprès d'une petite porte. Celui-ci ouvrit la porte, et l'on vit passer, pour entrer dans la salle qui se garnissait de minute en minute, un individu assez proprement vêtu, de belle mine, mais pâle comme lorsqu'on relève de maladie ou de Clichy.

— Camille, lui dit le duc, racontez votre histoire, racontez la sans honte pour votre passé. N'êtes-vous pas au milieu de vos amis! Nous sommes les frères des prisonniers, nous nous sommes attachés à leur chaîne. Honorez votre liberté par le récit fidèle de tout ce que vous devez, comme bien-être physique et moral, à la société pour l'amélioration des prisonniers.

— Monsieur le président!

— Mon tendre ami.

— Monsieur le président, quand je vous connus pour la première fois dans la prison, je me nommais La Grinche, et j'avais l'âge de Cartouche. J'étais voleur de profession; je volais au pot, à l'américaine, au bonjour, à la tire, à l'écornage, au monseigneur et au rossignol.

— Très-bien! Camille.

— L'idée m'était venue de voler, je dois vous dire avant tout, parce que je vivais dans un mauvais galetas percé par la pluie et où la faim et le froid me livraient la guerre. Je vole donc et je suis pris; pris, on me condamne, et mon galetas se change en une chambre badigeonnée et parquetée, ornée d'une table. Heureux

changement, et c'est sur vous que j'en reporte la reconnaissance ; à midi on m'appelle tous les jours pour manger une excellente soupe grasse et de la viande fraîche, accompagnée d'assez bon vin.

Tous les membres se regardent avec onction et semblent se dire : Voilà cependant notre ouvrage.

— Continuez, bon Camille, lui dit le président, vous avez d'autres révélations.

— Libre, je vole encore. Mais ce délit étant plus grave que l'autre, on me condamne à six mois de prison. La philantropie vient de nouveau à mon secours.

— Ne l'oubliez jamais, Camille.

— Redoublement d'attentions. J'eus un bon lit, une console, six chaises, dont deux rembourrées, un sofa, un secrétaire et une bibliothèque pleine des meilleurs ouvrages de nos classiques. On ajouta à mon dîner un plat d'entremets, une demi-bouteille de Beaugency et du dessert. Que j'étais loin de mon misérable grenier et que cette seconde condamnation me rapportait bien plus que la première !

— Camille, ne nous cachez-vous plus rien ?

— Une seconde fois rendu à la société, je vole avec effraction et la cour me condamne à trois ans.

— Très-bien ! Camille. Et la philantropie vous abandonne-t-elle ?

— Moins que jamais : cette fois-là j'eus encore lieu, messieurs, d'éprouver votre inépuisable générosité. Pour adoucir mes mœurs, vous me procurâtes, outre mon excellent traitement de la seconde détention, un piano et la vue sur un beau lac. Oui, messieurs, je le jure devant tout le monde, avec la philantropie, les galères même me sourient. Que mes actions de grâce vous touchent !

— Eh bien ! mon fils, s'écria le duc en pressant Washington contre son cœur ; eh bien ! es-tu pénétré maintenant de la beauté de notre mission ?

— Oui, papa, mais il me semble que ce voleur a toujours été plus récompensé à mesure qu'il a commis plus de crimes. Est-ce que cela ne l'aurait pas engagé à en commettre sans cesse ?

— Mon fils, la perte de sa liberté, n'est-ce rien ?

— Si ce n'était rien pour lui ?

— Mon fils, cela ne saurait être.

Les pères étant des rois pour les enfants, et l'usage établissant qu'on ne réplique jamais aux rois, Washington se tut et suivit le duc aux autres comités où il lui plut de le conduire.

Ils se montrèrent à la société *pour améliorer le sort des aveugles pauvres*, à la société *pour l'instruction du peuple*, à la société *pour le placement en apprentissage des jeunes orphelins*, à la société *des incendies*, présidée par un actionnaire d'une compagnie d'assurances contre l'incendie.

Ce président impartial tonna contre la fatale imprudence des parents et des domestiques, qui exposent les enfants à se brûler vifs, surtout aux époques de la mauvaise saison. Que d'innocents, s'écria sa voix éloquente, sont dévorés par le feu ! Et pourquoi se chauffer ? La fumée du feu vicie l'air, altère les sources de la santé, gâte les meubles, et habitue le corps à l'indolence. Pas de feu ! pas de feu ! fut la conclusion de son discours.

Personne n'osa remarquer que, lorsque les enfants se brûlent, les meubles ne restent pas intacts, et que les dommages mobiliers sont à la charge des assureurs.

Comme ce n'était pas jour de séance solennelle au comité des *incendies*, on ne couronna aucun pompier.

Enfin le duc et son fils se dirigèrent vers leur hôtel, après avoir, toutefois, rendu une simple visite de politesse à la *Société de pitié pour les animaux*. Ils n'y virent couronner aucun chat, mais ils furent attendris par l'éloge d'une femme qui, en un an, en avait retiré quatre-vingt-dix-sept des mains d'un marchand de chapeaux de castor, fléau de cette race méconnue par Descartes, réhabilitée par le fameux Martin, qui a baptisé de son nom une loi anglaise conservatrice de toutes les peaux, excepté des peaux des catholiques irlandais.

On ne demandera pas si le duc fonda de riches espérances sur le spectacle dont il avait réjoui les yeux de son fils. Le bon grain germerait ; la semence avait été large. Mais il n'avait pas prévu que madame la duchesse, instruite de cette équipée philantropique, essaierait d'en changer les effets autant qu'il serait en elle.

— Amusements d'athée ! que cela, dit-elle le lendemain à son fils en le séquestrant dans sa voiture, entre elle et l'abbé Ronsin ; mais de bons exemples neutraliseront les mauvais. Venez, Louis,

et vous apprendrez que, hors de la religion, toute vertu est une simagrée impie. Votre père et ses amis n'ont de la compassion que pour des gens sans principes, auxquels ils donnent le pain de la bouche et jamais le pain de l'âme.

— Oui, mon jeune élève, ajouta l'abbé Ronsin, nous allons porter le sel de la vie aux nécessiteux.

Le premier endroit où la duchesse et l'abbé portèrent le sel avait rassemblé les membres d'une confrérie religieuse sous le nom de *Saint-Lazare et Sainte-Marthe*, en faveur des vieux serviteurs ruinés par la ruine de leurs maîtres pendant la révolution française. Il y avait beaucoup de grandes dames parmi les affiliés : elles distribuèrent de l'argent, des conseils, des exhortations pieuses aux assistants, tous censés vieux domestiques du nom de La Brie, de Champagne, de Poitevin, de Franc-Comtois. Elles les engagèrent à n'omettre aucune des pratiques de l'église, et surtout à n'accepter aucun secours de la main des philantropes, des libéraux et autres scélérats ; c'étaient des dons empoisonnés. Il y en eut un qu'elles caressèrent plus que les autres; il avait accompagné son maître à l'échafaud, suivi le fils de son maître dans l'exil, et il s'appelait Bourguignon !

Ce fut à qui exalterait le plus Bourguignon et le récompenserait le mieux.

Illusion étrange, Washington crut reconnaître dans Bourguignon, type de la fidélité, Olivier Tétard, couronné la veille d'une soupière d'argent, à la société philantropique *pour l'amélioration des domestiques*. Le vieux domestique acceptait des deux mains, des deux opinions, jurant à l'une de ne rien accepter de l'autre. Le jeune homme ne risqua pas de réflexions, de peur de trouver sa mère encore moins disposée que son père à les accueillir.

L'abbé Ronsin fit le beau, il cita l'Écriture, féconde en domestiques vénérables.

De là ils se portèrent tous trois, la duchesse, son fils et l'abbé Ronsin, à un hôtel du faubourg Saint-Jacques, rendez-vous mystérieux de gentilshommes premiers chrétiens, où aucun n'était second chrétien. Leur tâche était de visiter les prisonniers, non pas comme le duc au nom de la philantropie, mais pour les ramener à la religion, à force de soins, de lectures et de prédications. Comme moyen de propagation, ils répandaient dans les

prisons de petits livres bleus, rouges et gris, par l'intermédiaire de quelques prisonniers gagnés à la sainte cause. C'est dans cette enceinte que Washington entendit l'abbé Ronsin débiter des paroles amères contre ces faux apôtres du libéralisme. Leur zèle, à l'entendre, n'était que de la comédie; ils faisaient le bien pour exciter à la haine et au mépris du gouvernement du roi. C'étaient des païens déguisés, des loups couverts de l'habit du pasteur. Raca!

— Mais nous, mes frères, poursuivit l'abbé Ronsin, que douze ans d'aumônerie rapprochait du grand vicariat de Bordeaux, dernier échelon d'épiscopat, mais nous qui travaillons pour l'église et non pour les louanges du monde, nous triompherons de nos rivaux et de leur prétendue charité. Au juste seul appartient la justice. Le juste, c'est nous.

Ces paroles, messieurs, doivent vous encourager à persister dans la tâche que vous accomplissez depuis tant d'années en faveur de l'œuvre des prisons. Maintenant, permettez-moi de confier à notre ami, M. Anastase, les cinq cents exemplaires du petit in-douze que j'ai composé, sur votre désir, pour les prisonniers. Autrefois prisonnier lui-même, il pénétrera dans les cœurs les plus difficiles en leur parlant leur langue et en s'offrant à eux comme la preuve des conversions que nous opérons.

Venez, notre frère Anastase.

M. Anastase reçut dévotement les exemplaires et une bourse pleine d'or pour les prisonniers que les exemplaires ne réussiraient pas à convaincre.

Mais que reconnut Washington dans le sublime missionnaire Anastase? L'intéressant Camille, autrefois nommé la Grinche, voleur de profession, le benjamin de la philantropie. Lui aussi mangeait comme Tétard à deux rateliers; il recevait du libéralisme, qui prodiguait tous les aises de la vie aux condamnés; il recevait du royalisme, qui interdisait à prix d'or de rien devoir au libéralisme.

Washington fut bouleversé.

Il fut frappé d'un scepticisme, en matière de charité, qui éclata en lui. Tout lui parut une comédie où son père et sa mère jouaient le rôle de dupes perpétuelles. Bouffonnerie, aurait-il dit s'il avait osé. Mon père a ses pauvres, ma mère les siens; ils se haïssent à cause de ces pauvres, et ces pauvres sont des voleurs.

XII.

Transportons-nous du palais à l'hospice, passons de l'enfant à qui le monde appartient par la toute-puissance de la fortune aux enfants dont l'existence dépend de tout le monde, dont les mois de nourrice ont été acquittés par l'aumône du budget; dont l'habit de gros drap, les souliers massifs, la chemise rude ont été payés par la recette des barrières et des théâtres. Chaque contribution imposée au vice ou au besoin a versé l'obole pour les élever. Aussi comme leur existence est régularisée! Comme ils sont esclaves de l'ordre, de la symétrie, du calcul et de la propreté! Quel bon père que l'état! Il n'a point de partialité pour ses enfants. En hiver il donne un pantalon de drap puce à chacun; il distribue deux mille, trois mille pantalons; en été trois mille vestes de toile, taillées sur trois mesures différentes: grand pantalon, petit pantalon et pantalon moyen; quel tailleur que l'état! Tant pis pour celui dont la stature déroge à ces proportions; tant pis encore pour celui qui n'aime pas la soupe le matin, la soupe à midi et la soupe le soir. L'état a trois soupes par jour, de même qu'il a trois mesures de pantalon. L'ordre accompagne sa charité; c'est sa seule vertu, l'ordre. Voyez comme il éclate dans l'ensemble et dans les détails de sa bienfaisance! Par une des institutions qu'il protége jugez des autres.

C'est dans la rue du Faubourg-Saint-Antoine, nous l'avons déjà dit, et sous le double numéro 124-126, que s'élève l'hospice des Enfants-Trouvés. Après une première cour fermée par une grille de fer, se déploie une seconde cour qui se rétrécit en une allée qui mène aux deux principaux corps de logis. Celui de droite renferme les garçons et celui de gauche les filles. Ces deux ailes forment un bâtiment carré qui annonce à distance la paternité à angle droit du gouvernement. Cette rectitude vous suit partout, depuis la loge du concierge jusqu'à la cellule de la supérieure. Celui-là, on le lit sur son visage, relève du conseil des hospices et pourrait être pour le même prix sergent de ville, garde municipal ou bedeau; celle-ci ne travaille qu'en vue du ciel, c'est-à dire en vue de son salut. Son affaire est d'aller en paradis en compensation des soins qu'elle prend de tous ces enfants qui ne sont pas les siens. On ne blâme pas le bien en exposant l'analyse

de ces moyens qui le produisent; on le dit avec sa physionomie particulière; et sa physionomie est froide comme l'algèbre dans les hospices.

Les choses y sont comme les personnes. Parcourez l'établissement. Dans ce bassin, on lave le linge; une montagne de savon et un torrent le blanchissent pour la grande famille. Ici il sèche, et là-haut on l'arrange, on le ploie, on le serre, on le place dans un ordre parfait. Au fond de cette petite étagère recouverte d'un petit rideau de serge verte sont les chemises, les chaussettes de laine, les pantalons, les souliers, les vestes, les bonnets dévolus aux trois âges des pensionnaires. Rien ne manque au trousseau; rien, si ce n'est la main d'une mère qui l'ait chiffonné. On sent que le cylindre de fer de l'état a poli et plié ces vêtements. On admire cet ordre, mais on ne l'aime pas. Qui aimer, en effet? Sera-ce le préfet de police, de ce qu'il coud bien les chemises? Sera-ce le ministre de l'intérieur, de ce qu'il borde bien les souliers?

Si l'on descend de la lingerie à la cuisine, on s'aperçoit que la main qui a numéroté les chausettes a fondu les chaudrons où cuisent les purées dans une hauteur calculée, comme l'élévation de la Seine sur l'échelle des ponts. Tant de toises de purée par jour, comme tant de quartiers de viande. La moyenne des gigots est appréciée avec une sagacité pareille à celle qui à présidé à la coupe des trois dimensions des vestes. Chaque appétit est prévu, chaque soif ne doit pas dépasser la capacité de ces vases de plomb; et l'eau et le vin se combinent dans une constante dose sous le regard trigonométrique du sommelier. Entrez au réfectoires. Le compas et l'équerre ont arrêté l'espace occupé par chaque couvert et par chaque convive: pas un pouce de perdu. A Pâques ou à Noël on vernit les tables d'un enduit vert, on badigeonne les murs et on habille à neuf les enfants. En s'émerveillant de tant d'exactitude, on ne sait si l'on doit plus louer la charité chrétienne que le carré de l'hypothénuse. Au reste, les orphelins vivent et croissent entre ces angles comme les arbres des promenades publiques entre les dalles de pierre qui les pressent. Si l'arbre meurt, on en plante un autre; si l'enfant meurt, on emboîte vite un autre enfant à la place inoccupée un instant. Même précision pour la vie intellectuelle que pour la vie des besoins. Lancastre enseigne comme l'état nourrit. Sa méthode

nivelle le génie et la stupidité sous le même joug. On habille l'esprit de l'enfant comme son corps, comme son âme, car ils chantent tous, parlent et prient sur le même ton, à la même heure et dans la même posture. Au lieu du Christ qu'on leur fait adorer, c'est une croix toute nue qu'il faudrait imposer à leur dévotion. Et on aurait soin de leur dire : Une croix est une ligne perpendiculaire tombant sur une ligne horizontale et formant l'une et l'autre quatre angles droits.

Socrate ne partageait pas absolument avec les deux ou trois mille enfants de son âge, placés dans l'hospice, le poids de cette exsitence rectangulaire. Quoique habillé de la même manière que ses compagnons, il recevait une éducation différente. Il en profitait si bien qu'à quatorze ans, âge qu'il avait à peu près alors, il savait le latin, le grec, plusieurs langues modernes, et possédait les premières notions des sciences exactes. Comme il n'avait acquis cet avantages sur les autres enfants-trouvés qu'à force de durs travaux, ceux-ci supportaient sans envie sa supériorité ; il l'avait achetée par des matinées sans récréation, passées en tête-à-tête avec des professeurs.

Jusqu'ici le duc de Levert avait écarté avec soin de son fils d'adoption toute marque de distinction qui aurait été susceptible de lui inspirer de la fierté, et de blesser l'amour-propre de ceux avec lesquels il était obligé de vivre. Il était du reste dans ses courts moments de liberté joyeux comme eux tous, causeur, turbulent parfois, et aucun d'eux ne remarquait qu'au fond même de sa gaieté et de son sourire il y avait la constante immobilité de la réflexion. Chez lui l'énergie de la constitution entraînait encore la partie pensive qui ne faisait que de naître. Ce n'est que la nuit et quand la macération de la lecture avait exalté ses sens, qu'il cessait d'être, comme ses autres compagnons, un prisonnier insouciant, un enfant toujours prêt à s'endormir ou à s'éveiller ; il ne dormait pas alors, il posait son livre ouvert sur la table, et il entreprenait, à la suite de ses souvenirs, de longs voyages aux pays lointains du passé et dans les pays plus lointains encore de la féerie. Son beau regard noir restait fixe comme pour retenir par tous les bords le cadre de sa vision. Sa nature d'esprit était de croire vrai tout ce qu'il aimait. Vivant dans l'isolement, il manquait de l'évidence des comparaisons pour apprendre qu'il y avait une réalité et une fiction, des choses et des sem-

blants de choses. Sa vie, n'étant ni active, ni gênée par les obstacles, ni redressée par l'exemple, allait à l'indécis comme vont les nuages sans avoir d'autres formes que celles que le premier souffle venu leur donne. Son monde était les livres, et comme il en lisait beaucoup, dans diverses langues, de toutes les nations, les mœurs du monde ancien et nouveau s'étaient établies dans sa mémoire sous les aspects les plus singuliers. Nul n'admet la vérité des livres qu'à la condition tacite d'en modifier la valeur par la raison universelle et par son propre jugement. Socrate était privé de cette critique première, et ce tort était d'autant plus grave, qu'il se liait chez lui à une organisation empreinte de sensibilité, de fantaisies, de caprices et de fougue. Il aimait les couleurs vives, les vives odeurs, les reflets éclatants, les oppositions. C'était l'enfant du soleil et du vent. La réalité ne l'atteignait pas, et il la manquait sans cesse; ce qu'il sentait, il le comprenait, mais il ne comprenait pas toujours par le raisonnement et surtout par celui des autres. De là une foi aveugle à ses passions, un penchant à l'enthousiasme, qui était sa seule logique; il n'habitait pas la réalité, mais les livres, dans lesquels il plaçait toute réalité. Pour lui les Romains tenaient dans les odes d'Horace, et le peuple latin lui apparaissait inévitablement en habits de lin, couronné de fleurs, couché sur des lits d'ivoire et parlant en vers. Il voyait tout l'Orient dans les splendeurs volatilisées des *Mille et une nuits*. Aussi Bagdad était la ville favorite de ses rêves de voyage. Comme d'autres tiennent à visiter des cités manufacturières ou des villes fortes, lui désirait connaître Bagdad, la ville du calife Haroun-al-Raschid, l'excellent prince qui s'habillait en marchand de Bassora, ainsi que son grand-visir Giafar, et s'introduisait nuitamment dans la maison de ses sujets pour entendre des histoires de génies. Les nuits d'été surtout, les belles nuits rouges à l'horizon et poudrées d'étoiles au zénith, se prêtaient aux migrations de notre rêveur. Vêtu à l'orientale, comme Volney lorsqu'il entra plus sérieusement dans Palmyre, il entrait dans Bagdad, s'ouvrant un passage à travers le sable fin des rues. Sa figure était grave; il avait dans sa main droite un rosaire, dans sa main gauche une pipe d'ambre et de jasmin. Il longeait le derrière des maisons sans croisées; des palais aveugles de la ville des mystères. Au loin les chiens aboyaient sous les palmiers des places publiques, et il entendait crier les cigognes

juchées sur les minarets. S'il rencontrait une femme cachée sous les triples replis de son voile, soulevant sa barouche dorée, c'était Amine. Amine, celle qui revenait du marché avec des coings, des limons, des oranges, des myrtes, des jasmins, de la percepierre, des herbes confites dans le vinaigre, des clous de girofle, et un gros morceau d'ambre gris. A petits pas, il suivait Amine, et il montait chez elle, où elle était reçue par ses deux sœurs. On soupait. Safie était charmante, Zobéide était brune, mais Amine était ravissante. Au dessert, on jouait de quelque instrument, on chantait des paroles du Coran ; et la porte hospitalière s'ouvrait pour les trois calenders. Et comme Socrate écoutait les trois calenders, il en eût écouté douze !

C'est ainsi qu'il se passionnait pour l'Orient et qu'il se le dépeignait. Il goûtait moins le nord ; cependant il avait laissé bien des traces de son voyage idéal sur les glaces de la Suède. Ce qui le désespérait parfois, c'était de lire dans les ouvrages techniques : « La Suède produit du fer, de la morue, du caviar et du goudron ; » ou bien « l'Orient est riche en cire et en plantes médicinales. » Il n'y était plus.

Il achevait sa quatorzième année, ainsi que son frère Washington, à l'époque où l'établissement des Orphelins célébra une fête qui ne mériterait guère d'être rapportée, si elle n'avait été le prétexte pour notre personnage de mettre en relief son caractère.

L'occasion de la fête était un mariage entre deux pauvres enfants trouvés qui s'étaient connus d'abord à l'hospice Saint-Antoine, et qui, plus tard, s'étaient revus dans le monde, le jeune homme à l'âge de vingt-trois ans, la jeune fille à l'âge de dix-huit. Le malheur se souvient. Ceux qui l'ont éprouvé se reconnaissent de loin, comme deux oiseaux blessés dans le désert. Beaux tous deux, ils se plurent ; ils se confièrent à voix basse les jours d'autrefois, leur isolement dans la grande maison blanche ; ils se souvinrent de leur première communion, de ce jour où ils s'avancèrent tous deux vers l'autel, et que personne ne les accompagnait, ni un père priant avec eux, ni une mère émue ; ils se rappelèrent le regard qu'ils échangèrent dans la solitude de leur tristesse. Ce regard avait été un engagement sacré de ne plus s'oublier, d'être l'un à l'autre toujours.

Une fois dans le monde, ils allèrent l'un vers l'autre, et se di-

rent : Me voilà ! car la douleur est un pays dont les naturels gardent le souvenir ; pays pauvre, stérile, sans soleil, mais qui fait s'entr'aimer ceux qui y sont nés ensemble.

Laborieux, ils convinrent de se marier. Comme ils étaient sans parents, sans amis, ils se prirent par la main, et les yeux baissés ils se rendirent à l'hospice et dirent aux administrateurs : Mariez-nous, nous nous aimons. L'administration les maria, de même qu'elle les avait nourris. Elle fit même les choses en grand, cette excellente mère qu'on nomme l'administration. Elle leur prêta la chapelle et le réfectoire.

Heureux de cet accueil et prodigues de la permission, les jeunes mariés invitèrent à la soirée de la noce les compagnons et les compagnes qu'ils avaient connus dans la maison à l'époque de leur résidence, quelques-uns étaient passés à l'institution des Sourds-Muets pour cause d'infirmité, et quelques-unes à l'hospice des aveugles, l'hospice Saint-Antoine recevant les sourds-muets et les aveugles, mais ne les gardant que jusqu'à un certain âge, passé lequel ils sont confiés à des maisons spéciales.

Ainsi les enfants trouvés invitèrent à une fête de famille les sourds-muets et les aveugles. Beaucoup firent défaut à l'appel ; en huit ou dix ans, la mort en avait éclairci le nombre. Cependant ceux qui répondirent à l'invitation offraient encore un contingent assez avantageux.

On avait choisi la salle d'étude comme la plus grande pour le lieu de réunion. Ce n'était pas brillant, mais c'était une propreté blanche qui allait au cœur comme la vue d'un bouquet d'oranger dans la main d'un enfant. A huit heures, tout le monde était rendu. La pièce était aussi bien éclairée que possible. Heureuses de voir autour d'elles trois ou quatre générations d'enfants qu'elles avaient élevés, les bonnes sœurs montraient leur dernière joie mondaine sur leur visage. Elles étaient embrassées par les uns, embrassées par les autres. Les aveugles leurs passaient les mains sur la tête et les promenaient avec attendrissement sur leur figure de sainte. C'était à fondre le cœur dans la joie la plus douce que les anges puissent goûter. Les sourds-muets exprimaient par leurs regards la profonde reconnaissance de leur âme. Et c'était l'âme, ce souffle de Dieu, qui sortait de ces corps maltraités pour voler autour des bonnes sœurs, trop

faibles pour tant d'émotion. Elles souriaient, se laissaient faire, se penchaient sur tant de têtes chéries et silencieuses; si saint Vincent-de-Paule n'eût pas été si bien dans le ciel, il en serait descendu pour voir le plus beau spectacle produit par son institution sur la terre. Son buste était au milieu de la salle, le buste du roi des pauvres, des orphelins, des muets et des aveugles. Et tous les enfants trouvés et tous les aveugles. et tous les muets portaient des bouquets et des rubans à la boutonnière. Dans le nombre, il y en avait qui avaient conduit leur famille à cette fête, car beaucoup s'étaient mariés depuis leur sortie de l'hospice. Leurs femmes et leurs enfants étaient là avec eux. Sainte compensation, ils avaient donné à leurs enfants ce qu'ils n'avaient jamais possédé, un nom et une famille. Cette légitimité remontait resplendissante jusqu'à eux. Eux, jetés dans le trou des enfants trouvés, étaient fiers devant Dieu et devant les hommes de se promener avec leurs fils à la main.

Comme on le pense bien, il n'y eut ni bal ni musique. Tout se passa dans l'échange d'une longue effusion; les muets mirent leurs mains dans la main des aveugles, et ils gardèrent longtemps cette position. Quant aux jeunes filles qui reconnurent, parmi les mères invitées, d'anciennes compagnes, elles prirent les enfants de celles-ci sur leurs genoux et les regardèrent avec émotion. Aucune langue ne rendra avec vérité cette tendresse universelle, silencieuse, toute d'élans et d'amour céleste, entre de pauvres filles aveugles, et de pauvres filles muettes, penchées l'une vers l'autre, se regardant sans pouvoir se parler, se parlant sans se voir, mais se disant par la main, par le souffle, par le voisinage du cœur, ma sœur! mon amie! mon amie et ma sœur! Et les sœurs de l'hospice, qui souriaient les mains jointes, et les lampes qui rayonnaient doucement, et Vincent-de-Paule, et les bouquets qui répandaient un agréable parfum, et la propreté de tous ces enfants du Seigneur, remuèrent le cœur d'un enfant de l'hospice.

Cet enfant c'était Socrate que cette fête avait surpris et bouleversé. Lui, jeté aux limites du monde, voyait venir à lui le monde beau, nombreux, paré, et presque féerique comme il l'avait rêvé. La réalité l'avait mordu. Et quand il vint à songer, par un retour sur lui-même, que dans une heure il serait encore seul, entre ces murs, seul dans ce tombeau, lui qui compre-

nait maintenant le bonheur de la famille par cette intimité attendrissante, il tomba par terre, au pied de la statue de saint Vincent-de-Paule, en criant : Où est ma mère ! je veux ma mère ! Cet enfant, c'est mon frère ! tu es mon frère. Cette enfant, c'est ma sœur ! Viens, toi, ma sœur ! Vous êtes mon père ! Vous, n'est-ce pas ! Ah ! qui sera ma mère, je l'aimerai bien ! Qui me veut pour son fils ?

Pâle et chancelant, le pauvre enfant ne cessait de demander sa mère que pour demander sa liberté. A ces cris il ajoutait ces cris : Laissez-moi sortir ! je veux voir les fleurs, les jasmins, les citronniers, l'Orient ; je veux marcher, aller, courir ; oh ! montrez moi la campagne !

Cependant on l'entourait ; on le relevait de sa chute, on l'asseyait. Chacun lui disait des paroles consolantes. En entendant les mots de jasmins, de citronniers, d'Orient et une foule d'autres tout aussi peu sensés, qui tombaient de sa bouche avec des soupirs et des sanglots, beaucoup crurent qu'il était devenu fou.

Les sœurs de l'hospice répondaient à ceux qui leur demandaient s'il avait donné quelquefois des preuves d'aliénation mentale, que, hors quelques tristesses de courte durée, il n'était jamais sorti de son caractère fougueux, mais raisonnable. Il fallait croire que la chaleur de la pièce, l'odeur trop forte des fleurs avaient amené cette crise nerveuse.

Il fut porté dans son lit. La fête, si malheureusement interrompue par cet incident, ne fut pas reprise. A onze heures les invités descendaient le faubourg Saint-Antoine pour rentrer chez eux, ayant gravé dans leur cœur le souvenir doux et triste d'une réunion qui avait montré à la fois le tableau des quelques biens apportés par l'ordre social à ses propres désordres, et le spectacle des douleurs qui prouvent l'insuffisance de ses réparations.

XIII.

Jamais l'intérieur de l'hospice n'ayant offert l'exemple du trouble moral dont Socrate avait été atteint, jamais la mémoire des plus anciennes religieuses de la maison n'ayant conservé le souvenir de quelque chose de semblable, l'anxiété de la

supérieure fut extrême lorsqu'il lui fallut prendre un parti entre la nécessité de ne pas alarmer le duc de Levert chez lequel elle supposait, avec raison, un attachement excessif pour son fils d'adoption, et le devoir de ne pas lui taire un événement qui pouvait se renouveler, et qui d'ailleurs n'avait pas encore produit tous ses résultats, puisque l'enfant n'était pas revenu de son égarement. Outre que le mystère lui répugnait comme à toutes les âmes honnêtes, la vérité lui sembla si pressante dans la circonstance, qu'elle se détermina à confier au duc la position dans laquelle se trouvait Socrate Leblanc depuis la veille.

Elle écrivit donc cette lettre au duc de Levert.

« Monsieur le Duc,

« Nous n'avons eu jusqu'ici qu'à nous louer de la docilité de votre protégé, Socrate Leblanc, et je ne viens point aujourd'hui vous annoncer quelque changement survenu dans notre opinion. J'ai moins un tort qu'un malheur à vous révéler sur le compte de ce cher enfant. A Dieu ne plaise! que je lui reproche le chagrin qu'il nous a causé, pas plus tard qu'hier, à l'occasion d'une modeste solennité à laquelle il assistait. Le vertige dont il a été saisi tout à coup, lui d'ordinaire si sensé malgré son exaltation, aura été produit, je ne crois point me tromper en cela, par son imagination, depuis quelques mois écartée du droit chemin de la simplicité qui convient à sa position, par la lecture d'une foule de livres pleins de récits dangereux. Oui, monsieur le duc, il se nourrit trop de paroles et d'images mondaines. C'est, je n'en doute pas, cette science dont il se repaît sans frein ni mesure, qui l'a fait éclater hier soir, au milieu de toute la maison, en regrets amers contre la Providence à laquelle il reprochait de l'avoir privé de sa famille. Vanité de nos âmes! Comme s'il n'avait pas Dieu et les anges au ciel pour refuge, et pour protection sur la terre, les bontés des personnes pieuses. Mais à quoi eût servi le raisonnement auprès d'un être, sorti par une inspiration du mauvais esprit de toutes les limites de la raison, maudissant comme un impie, se roulant à terre comme un possédé? Notre douleur a été profonde, monsieur le duc; nous ne savions quelles prières particulières adresser à Dieu pour l'arracher à cet état. Il est plus calme à l'heure où je vous écris, mais il ne cesse pourtant de prononcer des mots sans suite, parmi

desquels je distingue ceux-ci : *Qui suis-je? Où est ma mère? Montrez-moi l'Orient! le ciel et la liberté!* Probablement vous ne comprendrez pas plus que nous ce que signifient ces paroles; mais encore une fois je suis sûre qu'elles lui sont venues de ses mauvaises lectures. Il n'y a qu'à voir les autres enfants. Est-ce qu'ils sont ainsi? Est-ce qu'ils parlent jamais de ces choses-là? Savent-ils ou non s'ils ont une mère? Eh! n'en sont-ils pas plus heureux, sainte Vierge Marie! Ils mangent comme de petits loups, dorment comme des loirs, et croissent, c'est une bénédiction! monsieur le duc.

« Que vos conseils et vos ordres, monsieur le duc, ne se fassent pas attendre : ils sont d'urgente nécessité. Répondez-moi tout de suite, au nom de l'intérêt que vous portez à cet enfant qui a plus besoin en ce moment des saintes consolations de la religion, tel est du moins mon avis, que des secours de l'art.

» En faveur de la sainteté de mes devoirs, pardonnez, monsieur le duc, au tort que je me donne peut-être à vos yeux en contristant votre sensibilité, et croyez-moi maintenant, comme jusqu'à ma dernière heure, votre fidèle sœur en Jésus-Christ.

« .... † »

Le duc mesura du premier coup la profondeur de la plaie nouvelle que lui ouvrait au cœur la confidence naïve de la supérieure de l'hospice Saint-Antoine. Son découragement n'avait jamais été ni si prompt ni si raisonnable. Ce n'était point un système d'éducation renversé par le grain de sable placé sous le piédestal des entreprises humaines; c'était l'homme entier qui, presque parvenu à l'état de monument, tremblait sur sa base et menaçait ruine. Le duc ne se faisait point illusion. Le bâtard grossier qui aurait vécu sans souci des largesses de l'état, ce même bâtard, cultivé, instruit, introduit dans le champ des idées, champ funeste qui, semblable à la forêt du Tasse, cache des désespoirs et des lamentations sous l'écorce de ses arbres; ce même bâtard exprime dans son premier cri le besoin d'avoir sa mère, précisément l'objet à la privation duquel il doit la pitié qui lui a valu un hospice pour refuge et un duc pour protecteur. Il veut sa mère! mais c'est parce qu'il n'a pas de mère qu'il a du pain, un lit, une existence. Son second cri, c'est la liberté! Magnifique résultat des peines qu'il a coûtées! On l'écarte de la société pour qu'elle ne l'écrase

pas dans la boue ; et dès qu'il sait marcher devant lui, il veut sortir ! Et une ville ne lui suffit pas ; il parle du monde à parcourir, de l'Orient à visiter : l'enfant de l'obscurité ne demande pas moins que d'approcher du soleil.

— Mon œuvre m'a écrasé, s'écria le vieux duc ; il est écrit, ma vie en est la preuve, que l'esprit du mal l'emportera éternellement sur les meilleurs desseins des amis de l'humanité. Il n'y aurait donc pas de justice suprême ? la philantropie serait un mot ? Si je ne craignais de m'exposer encore à ses railleries, je prendrais volontiers l'avis de Des Verriers. Au reste, que me conseillera-t-il de pis que de me débarrasser, ainsi qu'il me l'a déjà proposé, de cet enfant, de ce malheureux enfant ? J'ai à cet égard un projet assez raisonnable, et s'il lui convenait...

Il sonna pour qu'on appelât son beau-frère.

Des Verriers ne tarda pas à descendre, aussi dispos que dans cette matinée où, en prenant son chocolat, il plaisanta le duc avec tant de cruauté au sujet de ses sacrifices philantropiques.

— Je descendais précisément chez vous, mon cher duc, quand vous m'avez fait appeler. Je venais vous remettre une brochure qui, je le présume, s'est trompée d'adresse : ceci vous regarde. Quelle idée bouffonne ! Lisez donc ce titre seulement : *De la nécessité de transporter les forçats dans des voitures couvertes.* J'ai ajouté au crayon : *pour épargner sans doute à ces honnêtes gens la douleur d'être reconnus par des voisins de campagne.*

— Trève à vos railleries habituelles, Des Verriers ; elles me sont assez connues : parcourez cette lettre que je reçois à l'instant, et obligez-moi sur-le-champ d'un avis.

— Un moins bon caractère que le mien serait orgueilleux, dit Des Verriers après avoir lu la lettre, de voir si ponctuellement se réaliser ses prédictions de quatorze ans. Je vous aime trop, et vous êtes trop affligé pour que cela me réjouisse. Le malheur qu'on vous annonce ne m'étonne pas, c'est là tout ce que j'ai à dire.

— Vos hypothèses sur Socrate ne ressemblaient pas, Des Verriers, aux événements dont il est question dans cette lettre. S'il m'en souvient bien, vous prévoyiez seulement le cas où Socrate serait ingrat, un homme indigne d'être l'ami, le frère de mon fils. Aucune de vos suppositions, nées de l'amertume de vos opi-

nions sur toutes choses, n'a encore acquis la triste évidence d'un fait. Socrate, lisez bien ces linges, est bon, généreux, sa conduite est irréprochable ; ce n'est que parce qu'il a trop de feu dans la tête, c'est-à-dire de fortes dispositions à aimer et à s'abandonner, qu'il s'est jeté à travers des idées chimériques, folles, mais non coupables. Son mal vient de son esprit.

— Vous vous abusez, mon frère, si vous croyez que votre fils adoptif ne s'est conduit, ainsi qu'il l'a fait, que parce qu'il voit faux. Son action eût été la même quand il n'aurait suivi que l'impulsion d'un esprit juste. Plus tôt ou plus tard le fait était inévitable. Pourquoi attribueriez-vous à un écart de son jugement une détermination aussi naturelle que celle de nager chez les poissons et de voler chez les oiseaux ? Il aperçoit des enfants qui ont des mères, il en veut une ; il remarque que tout le monde est libre, il se dit : Pourquoi ne le serais-je pas ?

— Mon cher Des Verriers, est-ce que ses compagnons ne sont pas privés comme lui de leur mère et de leur liberté ?

— Sans doute ; mais ses compagnons sont des brutes organisées chez lesquelles la joie d'assouvir les besoins de la bête l'emporte et les domine exclusivement. Non, il n'est pas comme eux. Vous avez semé des idées dans sa tête, de la sensibilité dans son cœur, et vous vous étonnez qu'elles germent ! Sa tête lui demande la liberté, et son cœur une mère. En avez-vous à lui donner ?

La figure de ces deux vieillards était à peindre. Le duc de Levert faisait d'horribles grimaces pour ne pas montrer sa douleur à un homme dont l'ironie rendait honteux les meilleurs sentiments ; Des Verriers s'efforçait de ne pas laisser voir la joie de son triomphe à son beau-frère, qu'il aimait comme homme, qu'il détestait comme système.

— Comment pouvais-je ne pas croire, Des Verriers, que l'instruction l'absorberait et le consolerait facilement de la privation de choses qu'il n'aurait pas connues ?

— Mais au contraire, mon cher duc ; c'est votre instruction qui l'a mis là. Vous vous êtes donc imaginé qu'un jeune homme pouvait se plaire à la peinture d'une belle action ou d'un sentiment agréable sans désirer de le répéter ou de l'éprouver pour son propre compte ? De toutes ces actions, de tous ces sentiments retracés dans les livres, dites-moi ceux auxquels il s'est attaché ? Vous le voyez ; aux plus vrais, à l'action d'être libre, au sentiment

d'aimer sa mère. Cet enfant est logique comme la nature. Vous l'avez même engagé plus loin dans ses droits, qu'il ne serait allé de son seul instinct et en obéissant à l'impétuosité de ses sens. Dans chaque connaissance nouvelle il a trouvé des éléments de désirs, et par conséquent des souffrances ; dans chaque langue nouvelle des façons de présenter ces désirs avec plénitude à son intelligence? Et c'est lorsqu'il sait, et qu'il sait mal, ce qui est presque aussi dangereux que de bien savoir ; c'est lorsque vous lui avez appris que le monde est un prisme dont chaque face est un bonheur ; bonheur d'être riche, bonheur d'être vanté, bonheur d'être aimé, d'être connu, de voyager, d'avoir une famille, bonheur d'avoir un nom ; c'est alors que vous vous étonnez qu'il demande deux priviléges communs à tous les êtres : sa mère et sa liberté.

— Puis-je les lui procurer ? Soyons justes, Des Verriers. Quelle liberté lui offrir avec ma femme, qui le ferait jeter d'abord à la rue comme un lépreux ? Sais-je ensuite où est sa mère pour la lui rendre ? Est-ce que cet enfant ne fera pas aussi quelque chose pour moi ? La raison ne le calmera-t-elle pas ?

— Cet enfant sera votre ennemi.

— Quelle menace proférez-vous là ?

— Je le répète, cet enfant sera votre ennemi ; car vous avez pris l'instruction pour le bonheur, à l'exemple de ces prétendus pasteurs des peuples dont le libéralisme nous a empestés. A beaucoup d'égards, cet enfant c'est le peuple, votre premier fils d'adoption aussi. Apprenez à lire au peuple. — Très-bien ! et vous croyez qu'il lira pour lire. Qu'est-ce que la cause finale d'un pistolet ? c'est le meurtre. Qu'est-ce que la cause finale d'un livre ? c'est l'action. Vous pensez que le laboureur, qui apprendra dans les livres qu'il est votre égal, consentira longtemps à fumer vos champs ? Il vous priera de les fumer ensemble.

— Où est le grand mal ?

— Le mal ! c'est qu'au bout du compte personne ne voudra les fumer, vous après quinze jours, lui après six mois d'égalité. L'instruction et la peine ne vont guère de pair, mon beau-frère.

— C'est là une erreur coupable, Des Verriers.

— Ah ! c'est une erreur. Eh bien ! que l'expérience décide entre nous. Allez prendre Socrate dans son hospice, et dites-lui, l'exemple est bon, j'espère, dites-lui de vous servir, de battre vos

habits et de cirer vos souliers; et apprenez-moi ensuite comment le petit latiniste, le petit astronome, le petit savant vous répondra. Il sera votre ennemi, cet enfant, comme le peuple, lorsqu'il sait lire, l'est des riches et des heureux.

— Alors il faut toujours tenir l'humanité en tutelle, avoir des esclaves, des serfs, des domestiques.

— Peut-être.

— Mais les révolutions, Des Verriers, ces terribles revirements, ces vengeances saintes des opprimés contre les oppresseurs?

— Elles prouvent que les domestiques deviennent les maîtres, et les maîtres les domestiques.

Le duc se cacha les yeux pour ne pas montrer ses larmes. Il croyait avoir devant lui Néron ou Machiavel en personne.

— Faites-moi grâce de vos principes, Des Verriers, et aidez-moi d'un conseil.

— Je n'ai qu'un espoir à vous donner. Peut-être cet enfant, qui est sous le coup d'une fièvre cérébrale, mourra de son mal; ce que je souhaite pour son repos et pour le vôtre.

— Vieillard sans pitié! s'écria le duc en voyant Des Verriers sortir du cabinet. Il n'y a plus de consolation pour moi sur la terre; ma femme à façonné Washington à sa guise, et Socrate sera mon ennemi, à entendre Des Verriers, prophète du malheur, dont les mauvaises inspirations se sont toujours trouvées exactes.

Le vieux philantrope pleurait au fond de son fauteuil, comme si la mort lui eût enlevé son ami le plus cher.

— Au moment où il allait me payer de mes peines! Quelle liberté ai-je à t'offrir, cher enfant? Ah! que je te céderais volontiers tous mes biens! que je les partagerais sans hésiter avec mon fils! que je te faciliterais les moyens de répandre l'or autour de toi, si je n'avais une femme qui...

— Si vous n'aviez pas une femme, n'est-ce pas, mon cher duc? avouez-le franchement. — C'était Des Verriers qui était revenu sur ses pas. — Le plus honnête homme du monde désire au moins deux fois dans sa vie n'avoir plus de femme. Écoutez-moi, mon cher duc: — Il vous reste encore une ressource. Persuadez à cet enfant, par des moyens naturels, que sa mère n'est pas absolument perdue pour lui; ce mensonge l'apaisera; faites-lui

même croire qu'il a une famille qu'il connaîtra plus tard. Dites-vous son tuteur jusque-là. Mais, abusant de mes conseils, n'allez pas vous montrer à lui, n'allez pas le voir; vous me l'avez juré.

— Vous êtes un phil... Vous êtes un honnête homme, Des Verriers; que je vous presse sur mon cœur.

— Je suis votre frère qui vous aime tout simplement.

— Votre conseil est d'un bon cœur.

— Mais non. C'est le sentiment d'un homme raisonnable qui essaie de vous tirer d'un mauvais pas.

— Sur-le-champ, Des Verriers, je vais exécuter votre idée. Laissez-moi y réfléchir quelques instants, mon ami.

Des Verriers se retira. Quand le duc fut seul, il appela son fils qui ne tarda pas à paraître.

— Mon cher Washington, lui dit-il, je suis content de votre application au travail, et ma satisfaction est d'autant plus vive, que vous avez acquis ce que vous savez malgré les méthodes condamnables de la routine. Votre mérite est double à mes yeux. Cependant jugez vous-même si la plus grande partie de vos connaissances n'est pas un amas de mots sans valeur. Vous n'êtes pas plus capable de tirer un homme, votre semblable, d'un procès injuste, que d'une maladie, si légère qu'elle fût. Vous savez tout et vous n'êtes rien. L'application, cette clé d'or, vous manque. Dieu sait que ce n'est pas ma faute. Il est temps encore de vous sauver du chaos de cette nullité. Étudiez les hommes; aimez-les: tout est là. Respectant autant que j'affectionne madame votre mère, je ne prétends point vous indisposer contre ses maximes qui ne sont pas les miennes, ni contre le monde qu'elle fréquente et où elle vous conduit; mais comme j'ai la conscience que le bien que je vous conseille n'est pas l'ennemi du bien qu'elle vous inspire, je vous demande de partager votre docilité entre elle et moi. Qu'elle vous enseigne à être un élégant cavalier, j'y souscris; je ne prétends vous apprendre qu'à être humain. Mon dessein est donc de vous habituer à des sentiments de famille dans l'expression desquels vous aurez l'occasion d'appliquer le fruit de vos études. Le style se forme avec le cœur. Obligez-moi de venir dans mon cabinet toutes les fois que je vous y appellerai, et d'y écrire sous la dictée de votre jugement une lettre à une personne fictive, à un enfant dont je suis le tuteur, par exemple, et qui

est séparé de vous par quelque accident dont il est inutile de préciser la cause. Vous direz à cet ami ce qu'un pareil titre vous suggèrera de bon et de tendre ; et plus vous vous livrerez avec abandon à cet épanchement, et plus vous me serez cher. Vous pourrez l'appeler votre frère. M'avez-vous compris, Washington.

— Mon père, répliqua l'enfant, cet ami, dont vous êtes le tuteur, ce frère, puisqu'il vous est agréable que je l'appelle ainsi, me répondra-t-il?

Le malheur du duc était de ne jamais prévoir les objections. Cependant comme il ne fallait pas rester court après avoir été si inventif, il répondit :

— Oui, mon fils, il vous répondra.

— En ce cas, je suis prêt à lui écrire.

Le jeune homme se mit fièrement au bureau de son père, disposé à faire preuve de son talent épistolaire, car il ne voyait dans cette tâche qu'un exercice destiné à mettre en lumière les connaissances dont on le louait.

Il s'arrêta au premier mot.

— Comment nommerai-je ce frère?

— Du premier nom venu, — Socrate, — un nom historique.

— Soit, mon père.

« Mon cher Socrate,

« Je voudrais t'avoir écrit plus tôt, mais je ne te connais que depuis une heure. Notre amitié, si tu y consens, n'en sera pas moins durable. Je suppose d'abord que tu as de l'esprit et du cœur; car sans cela, mon père, ton tuteur, ne m'eût point engagé à t'offrir l'hommage de ma première affection. »

— Mais quel age a ce Socrate? s'informa Washington.

— Il a votre âge, à peu près.

Washington reprit la plume.

« Quoique à notre âge, mon cher Socrate, on se lie vite, des jeunes gens bien nés, comme nous, ne sont pas moins tenus de s'estimer, avant tout, sous le rapport de la naissance et du rang. Tu es gentilhomme, sans doute... »

Le duc arrêta son fils à cette phrase dans laquelle il reconnut l'éducation de la duchesse, et il lui dit :

— Mais pourquoi vous appesantir sur ces considérations futi-

les ? Sans être gentilhomme, n'a-t-on pas quelquefois des titres aussi sacrés ? Adoucissez votre ton, mon ami.

« Et quand tu ne serais pas gentilhomme, je n'aurais aucun effort à faire pour te regarder comme un bon compagnon. »

— Très-bien, Washington !

« Je prétends être au courant, puisque me voilà ton ami, de ce que tu fais. As-tu achevé ton troisième livre de géométrie ? combien as-tu été de fois premier en rhétorique? Fais-tu des vers français ? Ne m'en veux pas si je suis si indiscret. On a beaucoup à dire quand on ne s'est jamais rien dit. Ta réponse m'apprendra si nous sommes aussi avancés l'un que l'autre dans nos études, et si tu partages quelques-uns de mes goûts.

« Mon vieil ami, je t'apprendrai mon nom : je m'appelle Louis-Washington, marquis de Levert. »

— Ne reviens pas, mon enfant, à ta noblesse. Attends, attends un peu.

« Mais pour toi, je ne serai jamais que Washington, ton ami Washington, ton frère Washington. »

— Charmant enfant, s'écria le duc : il écrit comme un ange.

Washington poursuivit :

« Prouve-moi à ton tour que tu me rendras ces titres d'affection en acceptant, cher ami, le petit cadeau qui accompagne ma lettre. C'est un télescope que mon oncle m'a donné pour mes étrennes. Quand j'aurai envie de quelque objet qui t'appartiendra, crois bien que je te le demandrai sans aucun scrupule.

« Adieu, mon ami : adieu, mon frère, — pour la première fois et pour toujours

« Ton ami,

« WASHINGTON LEVERT. »

— Vous êtes un digne fils, Washington ; votre lettre est bien. Je vous en remercie. Je ne vous reprocherai pas une dernière fois d'y avoir glissé quelques phrases un peu fières ; l'usage et votre docilité naturelle à mes conseils vous corrigeront de ces petits travers. Retournez maintenant auprès de madame votre mère. Je vous ferai passer, sitôt que je l'aurai reçue, la réponse à votre lettre.

Quel malheur, murmura le duc, que cet enfant m'ait été enlevé par des professeurs mercenaires !

Sans perdre du temps, il écrivit à la supérieure de l'hospice pour la prier de remettre à Socrate Leblanc l'une des deux lettres qu'il envoyait sous le même pli.

XIV.

« Monsieur le Duc,

« Reconnaissance vous soit rendue pour ce que vous avez fait écrire à notre cher enfant. Quelles paroles avez-vous conseillées pour opérer un si prompt changement dans son moral ? Je croyais que les prières seules renfermaient cette vertu de guérir ainsi et de sauver ; car il est guéri et sauvé. En commençant votre lettre, son esprit ne semblait pas être présent ; il passait la main sur ses yeux, il cherchait le sens de sa lecture comme un nouveau-né cherche à deviner la lumière la première fois qu'elle frappe sa vue. Ensuite, il a souri, et sa respiration s'est dégagée ; trop ému, il a été obligé de s'arrêter. Sans remarquer que j'étais là, il s'est élancé hors de son lit pour se rapprocher de la croisée et relire une troisième fois, à un jour plus clair, cette bienheureuse lettre, qui m'a paru bien petite pour contenir tant de bonheur. Il m'a fallu lui crier à plusieurs reprises qu'il allait se rendre encore plus malade en restant tout nu sur les carreaux, avant qu'il m'ait répondu : Est-ce que je suis malade, ma mère ? si je l'ai été, je ne le suis plus. Je suis guéri, parfaitement guéri. Washington murmurait-il en s'habillant tout de travers ; Washington ! mon ami. Oh ! j'ai un ami ! non, le roi de France n'est pas aussi heureux que moi. J'ai un ami ! ma mère ; il s'appelle Washington, quel beau nom ! comme je l'aime ! Lisez : il me traite de frère ; je t'aime, mon frère, je t'aime cent fois. Si j'avais quelque chose à lui donner ! mais quoi ? je n'ai rien, je ne possède rien. Le pauvre enfant, en cherchant ses souliers sous le lit et ses bas sous une chaise, ne cessait de dire : Que lui enverrai-je ? tous mes livres ; mes beaux livres ; et mon amitié, mon amitié tout entière. Comme c'est bien dit ! Il plaçait la lettre sur ses lèvres, et j'entendais tomber ses larmes.

« Après beaucoup de peines, il est enfin parvenu à s'habiller ; il a couru vers la porte de la chambre et l'a ouverte. Où allez-vous donc ? lui ai-je demandé en l'arrêtant. — Mais, voir mon

ami. Jugez, M. le duc, si son trouble était grand, puisqu'il avait oublié la maison dans laquelle il est. Ah! c'est vrai, on ne sort point d'ici, m'a-t il répondu avec un accent de découragement; c'est vrai, je suis renfermé, je suis un enfant de l'hospice!

« Il ne vous est pas défendu, mon enfant, lui ai-je dit, d'écrire à cet ami que le ciel vous envoie. Au lieu de vous plaindre de votre sort dans ce moment, montrez à Dieu une sainte gratitude pour la joie qu'il vous fait. Écrivez à cet ami.

« — Moi, me plaindre, mon dieu! que mon âme ne vous voie jamais si je suis jamais ingrat envers vous. Oui, ma mère, je vais écrire à mon frère, à cet ami, à toi, Washington!

« Aussitôt, il s'est mis à sa table de travail et il a écrit la lettre que je vous envoie avec la mienne. J'ai négligé de la lire, quoique les règlements de la maison m'autorisassent à user de ce droit.

« — Je vous remercie dans le Seigneur, monsieur le duc, d'avoir apaisé par votre salutaire inspiration le désordre survenu dans une âme innocente. Celui qui pèse les bonnes actions n'oubliera pas la vôtre, si les prières d'une pauvre pécheresse montent jusqu'à lui.

« Votre sœur en Jésus-Christ,

« La supérieure de l'hospice des Orphelins.

« .... † »

Mon cher Washington.

« Quand vous m'auriez appris que vous êtes mon véritable frère, votre lettre ne m'aurait pas plus ému. Ce bonheur m'a anéanti, et dans cet anéantissement même j'ai puisé ma guérison, une nouvelle vie. J'existe à présent; ma joie est une folie, elle m'égare dans un moment où je désirerais vous l'exprimer à cœur ouvert, comme la seule reconnaissance dont je sois capable. Soyez heureux de mon bonheur. Tout ce qui m'entoure a changé de face. L'hospice est riant; quoique la pluie et le vent battent sur ma tête les quatre carreaux de ma chambre, jamais le ciel et la nature n'ont eu autant de charme pour moi. L'hospice! triste mot qui vous apprendra, puisque vous l'ignorez, qui je suis et où je demeure. D'un gentilhomme à moi mesurez donc la distance, si elle ne vous effraie pas. Pourquoi celui qui m'a fait

connaître à vous ne vous a-t-il pas dit qui j'étais? Je ne suis qu'un enfant trouvé. Allez-vous m'aimer moins maintenant? vous perdrai-je aussitôt vous avoir connu? le croire n'est-ce pas vous blesser, vous, si généreux dans votre premier mouvement, si facile à proposer votre amitié, sur le vœu de votre père? Votre seconde lettre me rassurerait si j'avais la faiblesse de craindre les suites de ma confidence. Ma sincérité, au contraire, a tant de foi en la vôtre, qu'elle vous demande pourquoi on m'a fait attendre jusqu'ici une félicité qui aura toujours commencé trop tard et qui finira toujours trop tôt.

« N'est-il pas naturel que celui qui désire le plus exige davantage? Si l'amitié est un échange de sacrifices, vous aurez les plus grands à faire, mon ami. Tout pour moi, je vous demanderai tout. Vous vivez dans le monde, et je ne le connais pas; je ne connais rien. Qu'est-ce que le monde? dites-le-moi. Quel bonheur de vous écouter! Je vous écoute; parlez-moi vite de ce que vous savez, et longtemps et toujours. Vous, je vous connais: vous êtes beau, vous êtes jeune, riche, aimable, et par-dessus tout loyal et bon. N'est-ce pas là votre portrait, mon ami? Moi, je n'aurai rien à vous donner en échange, comptez-y. Ce que je sais n'est rien: le souvenir de quelques feuillets de livres. Je ne me sais pas moi même; ainsi, je ne vous paierai pas seulement en curiosité. Tout mon passé est dans quelques rêves, où un ami m'apparaissait constamment à côté de ma mère. Vous avez une mère, vous! Aimez-moi donc pour moi, je serai votre ouvrage. Faites-moi un peu ce que vous êtes, le meilleur des amis.

« Washington, combien vous m'auriez cruellement abusé, si ce que je viens de vous dire vous éloignait de moi. Je sens que j'en mourrais. Depuis que je pense, il ne s'était pas écoulé un seul instant jusqu'ici sans que j'eusse songé à m'échapper de ma prison dans l'immense désir de voir le ciel tout entier, la campagne, beaucoup d'arbres, la mer; eh bien! depuis votre lettre je suis rempli de résignation.

« Merci pour votre joli cadeau; je placerai votre télescope près de ma croisée, et je verrai enfin Paris; j'y chercherai la maison que vous habitez.

« Tenez, Washington, pardonnez-moi; mais je vous écris ces dernières lignes à genoux, comme quand je m'adresse à Dieu.

Est-ce vous, est-ce Dieu que je prie? Je succombe sous un sentiment de satisfaction intérieure que je n'ai jamais éprouvé.

« Croyez-moi, mon ami, rien ne rend bien dans cette lettre les sensations nouvelles de mon âme que les larmes que je répands sur le papier.

« Washington! au nom du ciel, acceptez tout ce que j'ai gardé avec amour sur la terre depuis que j'y suis; acceptez la seule chose que je possède, cette jonquille desséchée par le temps et mes caresses. Le souvenir d'une mère qui m'a abandonné appartient à l'ami qui vient en prendre la place dans mon cœur.

« Washington, je ne sais si j'ai votre âge, mais acceptez encore ce serment, car j'ai soif de m'allier à vous, comme le sang au sang; le jour de votre mort sera le jour de la mienne. Que Dieu m'entende! A la fin, j'ai trouvé quelque chose à vous donner.

« Je vous le demande encore à genoux, appelez-moi votre frère dans vos lettres; ce mot sera le ciel pour moi.

« Votre frère,

« SOCRATE LEBLANC. »

LÉON GOZLAN.

(*La suite plus loin.*)

LA LÉGENDE

DES POËTES.

Si jamais nous devions en revenir à une époque de foi poétique ; si les œuvres que l'on reçoit aujourd'hui avec une indifférence dédaigneuse devaient avoir leur retentissement et leur gloire légitime, si les apôtres du sentiment et de la pensée reprenaient leur auréole, on écrirait la légende des poëtes, comme on a écrit celle de tous les hommes qui ont combattu pour un but généreux et souffert pour une noble cause ; car les poëtes ont été souvent les précurseurs d'une idée élevée, mais mal comprise encore, qui devait plus tard porter ses fruits dans le monde. Ils ont marché en tête de leur siècle, tout seuls, sans s'effrayer de leur isolement, sant s'inquiéter des obstacles qu'ils trouveraient sur des chemins ignorés. Une croyance ardente, un espoir sublime, les soutenaient dans leurs efforts. L'étoile du génie les guidait sur leur route ; quelques-uns ont atteint la terre dorée de leurs rêves, mais quand ils ramenaient en triomphe leur barque aventureuse, cette barque s'est brisée au premier écueil. L'histoire de celui qui découvrit un jour un nouveau monde, est l'histoire de tous ceux qui ont tenté cette difficile exploration dans le monde des idées. Il s'était élancé audacieusement au delà de l'espace, comme au delà des mers sur lesquelles la foule attachait un regard superstitieux et craintif. Il revint demander sa couronne de lauriers, et il ne reçut que la palme de martyr ; il avait ouvert une route immense, et il était captif ; il avait enrichi son roi et sa nation, et tous ses biens lui furent enlevés. Pendant qu'il vivait encore, on allait moissonner la terre qu'il avait découverte, et cette terre même ne portait pas son nom. Ainsi est le poëte : pauvre navigateur qui bravera sans crainte les orages

de l'Océan, et qui ne sait pas se frayer son chemin parmi les hommes; pauvre enfant de génie qui pénètre dans les replis les plus mystérieux de la pensée, et qui ne peut comprendre les calculs les plus habituels de la vie; pauvre être privilégié, que les dieux, comme le dit Schiller, font asseoir à côté d'eux, et qui n'a point d'héritage et point de place dans le monde.

Bien des poëtes n'ont pas acquis l'illustration qu'ils ambitionnaient, mais presque tous ont reçu l'illustration du malheur, le baptême de la souffrance. Ainsi je ne parle point de ces grandes gloires et de ces grandes infortunes que chacun connaît; je ne parle point d'Homère aveugle, de Dante proscrit, de Tasse enfermé comme fou dans un hôpital; je ne parle point du naufrage de Camoëns, de la captivité de Cervantes. Il est d'autres hommes moins célèbres par leurs œuvres, et dont les douleurs ne méritent pas moins de pitié. Ce sont ceux-là qu'il serait long d'énumérer et sur lesquels on pourrait écrire des volumes entiers.

Les uns ont été le jouet de tous les événements; quelque parti qu'ils aient essayé de prendre, toujours un vent funeste a soufflé sur eux, toujours un mauvais génie, attaché à leur poursuite, a pris plaisir à déjouer leurs projets, à trahir leurs espérances. D'autres, par une étrange fatalité, se sont eux-mêmes créé le spectre qui les effarouchait et la douleur qui les faisait gémir. La plupart ont été pauvres, abandonnés, sans soutien. La fée trompeuse, qui les dotait à leur naissance de tous les dons de l'esprit, leur enlevait en même temps les dons de la fortune. Ceux-là ont eu une rude lutte à soutenir dans le monde; quelques-uns en sont sortis victorieux; plusieurs y ont succombé.

Nous connaissons la mort de notre poëte Gilbert, et un drame touchant nous a représenté celle de Chatterton, le poëte anglais. Otway est mort ainsi pauvre et malheureux (1). Il avait étudié à l'Université; il ne put prendre aucun grade, faute d'argent pour soutenir sa thèse et payer son diplôme. Il vint à Londres et se fit acteur, mais sans succes. Il composa des tragédies qui obtinrent les suffrages du public, mais son talent de poëte, pas plus que ses rôles de comédien, ne pouvait l'arracher à la misère. En 1685, on jouait son chef-d'œuvre, sa *Venise sauvée*. Sa réputation avait grandi tout à coup; il se voyait loué, honoré, applaudi,

(1) Né en 1651, mort en 1685.

et cette même année-là il était poursuivi par ses créanciers, tourmenté par le besoin, réduit à implorer la pitié de ceux qu'il avait connus autrefois, et mourant de faim.

Collins (1) vient à Londres aussi, tout jeune, avec une imagination ardente et des rêves de bonheur, comme on en forme quand on n'a pas encore subi la rude épreuve du monde. Mais il est seul, sans appui; il essaie en vain de lutter contre sa malheureuse destinée; le besoin le presse, l'inquiétude le tourmente; il tombe malade et meurt à trente-six ans. Thomson (2) était le fils d'un pasteur écossais qui n'avait qu'un mince revenu et neuf enfants. Il vint à Londres, et vendit la première partie de son poème des *Saisons* pour s'acheter une paire de souliers. Goldsmith (3), le charmant historien du ministre de Wakefield, avait envie de voyager. Il prit une flûte : c'était tout ce qu'il possédait; il visita ainsi la Belgique, la Suisse et une partie de la France. Il marchait tout le jour; le soir il s'arrêtait dans un village, à l'entrée d'une maison; il jouait de sa flûte ou chantait; le paysan l'invitait à entrer, et le jeune poëte s'asseyait au foyer de famille et oubliait sa fatigue, tantôt pour réjouir ses hôtes par ses récits de voyage, tantôt pour les faire danser. Après avoir ainsi visité une partie de l'Europe, il retourna en Angleterre, mais il était encore aussi pauvre, aussi ignoré que jamais. Pour pouvoir vivre, il se mit à travailler dans le laboratoire d'un pharmacien. Peu à peu cependant, il se révéla au public, d'abord par quelques spirituels articles de journaux, puis par ses vers. Mais il s'était distingué comme poëte, sans savoir la valeur qu'on attachait à ses œuvres. Un jour, un libraire lui donna 100 livres sterling pour son poëme du *Village abandonné*. Le pauvre Goldsmith, qui de sa vie n'avait eu tant d'argent, emporta, avec des transports de joie, cette somme, qui était pour lui une fortune. A moitié chemin il rencontre un de ses amis à qui il raconte le bienheureux marché qu'il vient de faire. — C'est une grosse somme pour un si petit livre, lui dit son ami. — Vous avez raison, s'écrie Goldsmith, j'y pensais déjà, c'est trop; le malheureux libraire y perdrait. Et, à l'instant, le voilà qui retourne chez l'éditeur et lui

(1) Né en 1720, mort en 1756.
(2) Né en 1700, mort en 1748.
(3) Né en 1729, mort en 1774.

rend les 100 livres sterling. Milton avait été moins heureux : Samuel Simmons ne lui donna que 5 livres sterling du *Paradis perdu*, et Shakespeare avait, au théâtre, un prix fait pour ses pièces : on payait 6 livres sterling chacun de ses chefs-d'œuvre ; 6 livres sterling *Roméo et Juliette*, et 6 livres sterling *Othello !* c'est, aujourd'hui, le prix d'un feuilleton.

Je n'ai pas besoin de vous redire la vie de Burns, cet admirable poëte, ce pauvre fermier ; quelqu'un a-t-il jamais lu ses vers sans l'aimer, sans être ému de pitié en songeant à lui ? Bürger, le chantre de *Lénore*, n'eut pas un sort meilleur. Son père n'avait pas de fortune, son aïeul, qui en avait un peu, se chargea de l'élever et l'envoya à Halle. C'est là que l'imagination de Bürger commença à se développer ; auparavant il était triste, insoucieux, rêveur ; les livres n'avaient pour lui aucun attrait ; il passait des journées entières à errer sur la colline ou dans les bois ; souvent, le soir, il s'en allait au fond de la vallée, s'asseyait au pied d'un arbre, et restait là de longues heures, absorbé dans une vague tristesse et dans de vagues méditations. A Halle, il sentit le besoin de s'instruire ; il étudia avec ardeur et se distingua par ses progrès ; mais son inexpérience lui fit commettre plusieurs fautes graves, et son grand-père l'abandonna. Bürger vint à Gœttingue, sans ressources ; il voulait continuer ses études, et, pour pouvoir vivre, il donna des répétitions. Alors il se lia avec la société des jeunes poëtes de Gœttingue, qui travailla avec ardeur à la réforme littéraire en Allemagne. Bürger inséra successivement plusieurs de ses ballades dans *l'Almanach des Muses*. Elles eurent toutes un grand succès ; sa réputation de poëte et les sollicitations de son ami Boje lui firent obtenir une place de juge dans un district voisin de Gœttingue. Son grand-père, le voyant enfin parvenu à un but, se réconcilia avec lui et lui envoya de l'argent pour payer ses dettes ; mais tout ce qu'il lui destinait tomba entre les mains d'un misérable qui, sous les dehors de l'amitié, trompa Bürger, garda l'argent, et le poëte se trouva plus dénué, plus inquiet que jamais. Il voulut se marier, et le mariage fut, pour lui, une nouvelle source de douleurs. Le jour même où il prenait un engagement solennel, il aperçut, pour la première fois, la sœur de sa fiancée, et à l'instant il sentit qu'il l'aimait. Il eût voulu se rétracter, mais il n'osa le faire ; la jeune fille l'aimait aussi, et l'un et l'autre, pour s'être rencontrés quelques

heures trop tard, perdirent à jamais toute joie pure et tout repos. La place occupée par Bürger ne lui rapportait qu'un très-faible revenu ; il voulait y joindre l'exploitation d'une ferme ; mais ni lui ni sa femme n'étaient en état de diriger une pareille entreprise. Il s'imposa des travaux pénibles, des sacrifices nombreux, et acheva de se ruiner. Pour comble de malheur, celui qui l'avait déjà cruellement trompé, le dénonça comme ayant manqué à ses devoirs de juge. Bürger se justifia d'une manière éclatante ; mais cette seconde trahison d'un homme qu'il avait autrefois appelé son ami, ce procès en face du public, jetèrent dans son âme une amère douleur.

Après dix années d'une vie de patience et de noble résignation, la femme de Bürger mourut. Il épousa alors celle qu'il n'avait pas cessé d'aimer ; il quitta sa retraite de village, et vint s'établir à Gœttingue. Il dirigeait l'*Almanach des Muses*, il donnait des leçons et écrivait quelques articles. Sa vie semblait devoir être désormais plus calme et plus riante ; mais celle qui en faisait le charme mourut tout à coup, et cette mort enleva au cœur fatigué de Bürger son dernier prestige, son dernier rayon d'espoir. Il tomba dans un profond decouragement : le monde lui sembla revêtu d'un voile de deuil ; l'étude n'exerça plus sur lui aucun pouvoir, et la poésie elle-même lui retira ses consolations. Il était depuis plusieurs mois dans cet état d'abattement, lorsqu'un jour il reçut une lettre de Stuttgard qui apporta une diversion inattendue à ses regrets. Une jeune fille lui écrivait qu'elle l'aimait avec ardeur depuis longtemps, et que, le sachant libre, elle demandait à l'épouser. La lettre était faite avec esprit ; et ceux qui connaissaient la jeune fille vantaient sa beauté. Le malheureux Bürger, privé d'affection, isolé dans le monde, s'imagina que le bonheur pouvait encore lui sourire. Toute sa vie il avait aimé ; il crut pouvoir aimer encore, et épousa celle qui lui avait écrit. Ce mariage de roman trompa toutes ses illusions. Deux ans après, il divorça ; et pas une pensée de joie, pas un rêve d'amour ne revint désormais adoucir l'amertume de ses regrets. Les dernières années de sa vie se passèrent dans une solitude profonde, dans une tristesse amère et continue. Il s'enfermait pendant des mois entiers dans sa chambre, sans voir personne. Quand il était dans le besoin, il faisait des traductions ; mais ces traductions lui étaient mal payées, et il en faisait peu,

car il était faible et malade. Plus il voyait sa misère s'accroître, plus il se retranchait avec opiniâtreté dans son isolement et sa misanthropie. Le gouvernement de Hanovre apprit par hasard, dans quel état déplorable se trouvait un poëte dont toute l'Allemagne alors répétait les vers : il lui envoya de l'argent. Le secours arrivait un peu tard ; mais, du moins, Bürger ne mourut pas de faim.

D'autres poëtes, plus célèbres que lui, ont été en proie aux mêmes inquiétudes. Schiller, ayant fait *Marie Stuart*, *Guillaume Tell*, *Wallenstein*, Schiller tombe malade à Iéna. Les médecins lui prescrivent le repos ; mais, pour pouvoir vivre, il faut qu'il travaille, il faut qu'il fasse son cours d'histoire, qu'il écrive ses drames et ses poésies lyriques. Le duc de Holstein et le comte de Schimmelmann, le sachant réduit à une telle nécessité, s'engagèrent à lui faire une pension pendant trois ans, à condition qu'il prendrait le repos dont il avait besoin.

Klopstock était à Leipsig, jeune, pauvre, partageant une chambre modeste avec son ami Schmidt, et travaillant à son grand poëme. Les trois premiers chants de sa *Messiade* parurent dans un journal, et toute l'Allemagne les accueillit avec enthousiasme; mais ce succès fut si stérile, que jamais Klopstock n'eût pu continuer l'œuvre qu'il avait entreprise si le roi de Danemark n'était venu à son secours.

Quelques poëtes ont joint à leurs souffrances un caractère de patience et de résignation évangélique. Le christianisme en eût fait des saints : la critique n'a su apprécier ni leurs vertus, ni leurs efforts. Quelle douce et intéressante vie que celle de Kirke-White! Quel courage dans sa lutte, et quel calme dans sa douleur! Le pauvre poëte avait commencé par entrer comme apprenti chez un fabricant de bas. L'espoir de ses parents était de le placer un jour dans un magasin; et tout leur orgueil eût été de le voir, non plus ouvrier, mais commis dans une riche maison. Tout en se livrant à sa tâche de chaque jour, Henri pressentait cependant sa vocation de poëte; il s'essayait à faire quelques vers, il employait ses heures de loisir à étudier. Après avoir été ouvrier, selon le vœu de ses parents, il obtint enfin la permission d'entrer chez un homme de loi. Là, il remplit scrupuleusement ses devoirs; il se fit remarquer par son zèle pour le travail et son assiduité; mais, dès qu'il avait rempli ses obligations, dès qu'il

entrait en possession de quelques minutes de liberté, il reprenait ses livres favoris, ses poëmes aimés. Il étudia le grec et le latin, l'italien et le portugais; il étudia la physique, l'astronomie, la chimie. Il était doué d'une intelligence vive et profonde, qui lui faisait saisir rapidement les questions les plus difficiles. Puis il travaillait sans cesse, à la promenade, pendant les repas, pendant la nuit : il travaillait tant, que sa mère, inquiète, était souvent obligée de monter le soir chez lui, et d'éteindre sa lampe. Il désirait pouvoir entrer à l'université, et il publia un volume de poésie dans l'espoir d'obtenir, par le produit de ses souscriptions, le moyen de passer à Cambridge au moins une année; mais ses espérances furent trompées. Sa mère alors promit de s'imposer de nouveaux sacrifices, et de lui faire une petite pension; son frère lui promit le même secours, et un de ses amis compléta la somme qui lui était nécessaire.

A peine était-il arrivé à Cambridge, que l'université mit au concours une place d'élève rétribué, un *scholarship*. Henri se décida à concourir. Il n'avait jamais fréquenté les cours d'un gymnase; il n'avait point eu de professeur, point de leçons, point de guide : ce qu'il savait, il l'avait appris lui-même à force travail, de persévérance; et ses rivaux étaient, pour la plupart, des jeunes gens distingués qui avaient fait leurs études sous des maîtres habiles, et dans une direction toute scholastique. Mais Henri savait ce que peut la volonté de l'homme. Il s'annonça comme candidat à la place vacante, et se prépara à subir son examen. Trois fois il se mit à l'œuvre, trois fois la fatigue l'arrêta; trois fois une maladie de consomption, qui devait le conduire au tombeau, le força de déposer ses livres, de suspendre ses veilles; mais il surmonta tous les obstacles : il reprit sa tâche avec une nouvelle ardeur. Quand le jour du concours arriva, il soutint l'épreuve avec éclat, et fut proclamé tout d'une voix le premier élève de son année (*the first man of his year*). C'était là un étonnant succès, mais il l'acheta au prix de sa vie. Son âme avait encore conservé toute sa vigueur, mais ses forces physiques étaient anéanties : dès ce moment, il s'affaiblit sans cesse et s'éteignit peu à peu. Dans les derniers jours de sa vie, il ne se dissimulait pas sa véritable position : quand il écrivait à ses amis, il leur dépeignait sa faiblesse, ses anxiétés; mais quand il s'adressait à sa mère, il tâchait d'oublier toutes ses souffrances.

Il eût craint de lui jeter une inquiétude dans le cœur, de l'attrister, et il souriait en écrivant, le pauvre malade! et il se montrait gai et fort, et plein d'espoir, racontant avec une joie naïve ses moindres succès, et dissimulant avec soin la pâleur de son visage, l'affaissement de son corps. Il a laissé plus d'une élégie touchante que personne ne lira sans être attendri; mais, dans le recueil de ses œuvres, rien ne m'a plus ému, je l'avoue, que ces lettres avec leurs expressions de tendresse filiale, avec leur joie simulée, avec leurs pieux mensonges.

Ainsi est mort Kirke-White; ainsi est mort Hœlty, le poëte allemand. Il avait le même culte pour sa famille et la même ardeur pour l'étude. Tandis qu'il était encore chez son père, il achetait de l'huile en secret, et il s'était fabriqué lui-même une lampe pour pouvoir travailler pendant la nuit. Son père découvrit un jour son ingénieux appareil et le lui enleva. Plus tard, Hœlty eut recours à un autre moyen : le soir, en se couchant, il s'attachait au bras une pierre, qui était suspendue à une corde et reposait sur le bord d'une chaise; le moindre mouvement la faisait tomber, et elle ne pouvait tomber sans qu'il s'éveillât. Dans sa première jeunesse, il avait appris le latin, le grec, l'hébreu, le français. Il entra à l'université de Gœttingue, et se fit maître de langues pour vivre. Malheureusement, ses leçons étaient pour lui très-infructueuses : il enseignait gratuitement l'italien et l'anglais à quelques-uns de ses amis; il l'enseignait par pitié à quelques élèves pauvres, et il n'avait pas le courage de poursuivre ceux qui devaient le payer. Ainsi, il donnait jusqu'à cinq leçons par jour, et il se trouvait souvent dans le besoin; mais, quel que fût son dénuement, il aimait mieux souffrir que d'imposer à son père le plus léger sacrifice. C'était, du reste, un homme d'une grande énergie et d'une rare fermeté : « Jamais, dit Voss, dans aucune anxiété, dans aucune douleur, je ne l'avais vu pleurer. Un jour, il entra dans ma chambre le front baissé : — Comment te portes-tu, Hœlty? — Bien; mais mon père est mort! Et le malheureux fondit en larmes. L'excès du travail le tua : il mourut à l'âge de vingt-huit ans. »

Ainsi mourut Bellamy, le poëte hollandais, fils de boulanger, boulanger lui-même. Envoyé à l'université par quelques personnes de Flessingue qui avaient deviné son beau talent, il ne sut ni mesurer ses forces, ni modérer son ardeur pour le travail. A

vingt ans il entra dans la carrière poétique, à trente ans il avait cessé de vivre. Plusieurs de ses poésies sont devenues populaires en Hollande. Dans la dernière révolution des Pays-Bas, les soldats répétaient cette ode bouillante de colère, cette imprécation de Bellamy contre les traîtres (1):

« Ta mère t'enfanta au milieu d'une nuit profonde. L'esprit infernal assistait à ta naissance; le hibou poussa trois fois de suite un cri de terreur. La mer mugit, et son bruit orageux troubla le chant des êtres célestes. Ta mère t'aperçoit et soudain expire. Ton père s'approche en tremblant, accablé de douleur, et tout à coup une voix tonnante retentit dans sa demeure :

» Éloignez-vous de cet enfant, de cette créature abâtardie! Dans un jour de colère, le ciel l'a fait naître pour le malheur des peuples. Le démon le plus cruel sortira de l'abîme et lui servira de guide sur la terre. Il trahira sa patrie; il frappera la liberté au cœur. Jamais rien n'assouvira son ignoble cupidité : plus il amassera de trésors, plus il voudra en amasser. Pour satisfaire ses désirs, il se fera l'esclave des princes. Là où le sang de l'innocent coulera, là sera sa joie et sa volupté. Dans son âme habitera la fourberie, et le mensonge errera sur ses lèvres. Impassible à toutes les menaces et bravant tous les regards, il s'écriera dans son orgueil : Je suis plein de force encore! Car le malheureux est né pour trahir sa patrie, pour être le fléau des hommes.

» O monstre! ô malédiction! puisse la vengeance de Dieu, qui t'a épargné un jour, t'écraser sous le poids de la foudre! Mais non, il vaut mieux que tu vives pour comprendre la noirceur de tes crimes : ce sera là une vengeance plus terrible que la foudre. Ton âme se repliera un jour sur elle-même, et, dans ses affreuses tortures, elle apprendra à connaître la Divinité. Au dernier jour du monde, on lira sur son tombeau : Ici est enterré celui qui trahit ses frères, celui qui porta le coup mortel à sa patrie. »

Dans ce martyrologe des poëtes trompés dans leur espoir, trahis par la fortune, poursuivis par le sort, les plus heureux peut-être sont ceux que la mort a emportés le plus vite. Et cependant n'ont-ils pas dû regretter de mourir ceux qui laissaient tomber leur lyre

(1) 'T was nacht, toen u uw moeder baarde.

sans en avoir encore essayé toutes les cordes, ceux qui chantaient leur chant de cygne avant que d'avoir pleinement connu les joies de leur premier amour, les fleurs de leur premier printemps? Quand Novalis mourut, il rêvait la fin de son Henri d'Ofterdingen et de ses hymnes à la nuit. Quand Ernest Schulze entendit pour la dernière fois le piano de son frère, on lui apportait la couronne poétique qu'il avait gagnée à Leipzig; quand Théodore Kœrner succomba à sa blessure, on répétait autour de lui ses odes patriotiques; quand Millevoye, le jeune malade, croyait entendre dans le bruissement des feuilles d'automne un oracle sinistre, il quittait à peine l'âge des doux prestiges et des douces illusions; quand André Chénier, notre grand poëte, tomba sous le poids du glaive révolutionnaire, combien de beaux vers il nous gardait encore!

Si cette musique céleste sitôt interrompue, si cette vie sitôt brisée, n'inspirent pas assez de compassion, voici le poëte en proie à d'autres angoisses, persécuté par l'envie, jeté dans les fers. Le vertueux Pons de Léon, qui a chanté tant de pieux cantiques, est arrêté par ordre du saint-office et mis en prison. Ses ennemis n'oublient rien de ce qui peut aggraver ses souffrances, mais son âme est au-dessus de toutes les injustices, nulle calomnie ne peut en troubler la sérénité, nulle persécution ne peut lui enlever son repos. Dans le malheur comme dans l'éclat du succès, il garde sa dignité; et sur les murs de son cachot, il écrit cette sentence antique.

« Ici l'envie et le mensonge m'ont tenu captif. Heureuse l'humble vie du sage qui se retire à l'écart de ce monde mauvais; qui, satisfait de sa table frugale, de sa demeure modeste, passe ses jours solitaires dans le plaisir des champs, se confie à Dieu seul, et poursuit le cours de son existence sans envier et sans être envié (1). »

(1) Aqui la envidia y la mentira
Me tuvieron encerrado;
Dichoso el humilde estado
Del sabio que se retira
Do aqueste mando malvado,
Y con pobre mese y casa
En el campo deleytoso
Con solo Dios se compasa,
Y à solas su vida pasa
Ni envidiado ni envidioso.

Après sa longue captivité, Pons de Léon retourne à Salamanque, occuper sa chair de théologie. La foule se presse autour de lui, avide d'entendre ses premières paroles. et il commence son discours par ces mots : « *Nous disions hier*, etc. »

Un autre poëte espagnol, Melendez, a vu sa demeure pillée par les soldats étrangers ; il est banni par son gouvernement. Il quitte en pleurant la terre d'Espagne. Du haut des Pyrénées, il jette encore un dernier regard sur le pays où il est né, et s'écrie avec une amère tristesse : « Adieu, ma douce contrée ; adieu, ma demeure chérie, je ne vous reverrai plus. » Il ne la revit plus. Il passa dans l'exil quatre longues années de larmes. Il mourut pauvre et oublié. La générosité d'un de ses compatriotes (1) lui a fait élever un tombeau.

Henri Kleist, l'auteur de *Catherine de Heilbronn*, l'un des plus beaux drames de l'Allemagne moderne, est poursuivi par une vague agitation, par une souffrance mystérieuse à laquelle il cherche en vain un remède. Ni le monde, ni l'étude, ni les voyages, ne peuvent le distraire. Il quitte l'Allemagne avec tristesse, il y revient avec tristesse. Il parcourt la France, la Suisse, l'Italie, et l'aspect des villes, des sites agrestes, des monuments, n'apporte à ses sombres pensées qu'une diversion éphémère. Pendant les guerres d'Allemagne, les batailles perdues par la Prusse irritent son patriotisme, accroissent ses souffrances. Il manifeste hautement sa haine pour les soldats étrangers. Il est arrêté, conduit au fort de Joux. il revient à Berlin l'âme fatiguée. Il trouve une jeune femme d'une nature maladive comme lui. Un jour il l'emmène près d'un bois, au bord d'un lac et se tue avec elle.

Il y a dans l'histoire de la poésie anglaise une vie de poëte qui ressemble à un étrange roman. C'est celle de Savage. Johnson l'a racontée en détail. Je ne ferai qu'abréger son récit. Savage était le fils illégitime de la comtesse Macclesfield et du comte Rivers. Dès le moment de sa naissance, sa mère lui voua une haine implacable. Sa mère fut l'ombre sinistre attachée à ses pas, le mauvais génie, ennemi de son repos, jaloux de ses succès. Dès le moment de sa naissance, elle l'éloigna d'elle, elle l'abandonna aux soins d'une pauvre femme, en lui faisant promettre d'élever cet enfant comme s'il était le sien, et de ne jamais lui révéler le véri-

(1) M. le duc de Frias. Melendez est enterré à Monferrier (Hérault).

table nom de sa famille. Peu de temps après le comte Rivers tomba malade. Comme il se sentait près de mourir, il demanda à voir son fils ; il voulait lui léguer une partie de sa fortune. La comtesse de Maclesfield éluda plusieurs fois cette demande ; mais Rivers insistait. Elle finit par lui déclarer que l'enfant était mort, et il légua à différentes personnes les 6,000 liv. sterl. qu'il destinait à Savage. Cependant sa mère craignait qu'on ne vînt à le découvrir, et voulait l'envoyer en Amérique. Ce projet échoua. Elle le fit alors placer en apprentissage chez un cordonnier. Pendant ce temps la nourrice meurt. Savage ouvre son armoire, cherche dans ses papiers, et trouve des lettres de la comtesse qui lui révèlent le secret de sa naissance. Ce fut pour lui un rayon de joie brillant, mais, trompeur. Il écrivit à sa mère; elle ne lui répondit pas. Il se présenta pour la voir; la porte fut fermée. Il revint le matin devant sa demeure, il erra le soir sous ses fenêtres, épiant le moment où elle sortirait, où il pourrait la voir; mais, à son aspect, une voix impérieuse faisait baisser les glaces de la voiture, et les chevaux partaient au galop. Un jour, enfin, il pénètre dans l'hôtel, trouve l'appartement de sa mère ouvert, arrive jusqu'à elle, se jette à ses genoux, et la supplie de le reconnaître, de le recevoir, de l'aimer. Mais elle appelle au secours, et donne l'ordre à ses gens de chasser ce misérable qui a tenté de l'assassiner. Ce n'était pas assez pour elle de l'avoir indignement renié, déshérité, banni de sa demeure ; elle eût voulu lui ôter la vie. Savage eut une dispute dans une maison publique et tua son adversaire. Traduit devant la justice, il fut condamné à mort. Il adressa une requête à la reine pour obtenir sa grâce ; plusieurs hommes influents l'appuyèrent, et les circonstances mêmes de son crime plaidaient en sa faveur. Une seule personne essaya de le soustraire à la clémence royale : c'était sa mère. Mais cette fois sa haine échoua; Savage fut gracié. En sortant de la prison, il lui restait une guinée. Il rencontra dans la rue la femme qui avait fait devant le tribunal la plus cruelle déposition contre lui. Elle était pâle, maigre, couverte de haillons. Savage lui donna sa guinée. Ce sont là des traits de poëtes.

Cependant il se trouvait seul, sans appui, sans fortune. Quelques personnes qui connaissaient son sort avaient en vain cherché à attendrir sa mère ; elle refusa obstinément de venir à son secours. Je me trompe : une fois elle promit de lui faire remettre

100 liv. sterl. Elle avait entrepris une spéculation de commerce dont elle attendait un grand résultat. Ses calculs échouèrent, et Savage ne reçut rien. Une actrice, mistress Oldfield, eut pitié de lui, et lui assura une pension annuelle de 50 liv. st., qu'elle paya régulièrement.

Mais cette somme ne suffisait pas pour le faire subsister. Il écrivit des vers et des pamphlets, des drames et des mémoires. Dans le temps où il composait sa première tragédie, il était si pauvre qu'il ne pouvait pas payer son logement. Il s'en allait le long des rues, travaillant à son œuvre, et quand il avait disposé quelques rimes, et mesuré quelques vers, il entrait dans une boutique, priait le marchand de lui prêter une plume, et écrivait sur des morceaux de papier détachés ce qu'il venait de faire. Sa tragédie eut quelsuccès. Il publia, presque en même temps, un volume de mélanges qui en eut davantage encore. Il raconta dans ce livre toute son histoire, et ce récit produisit une grande sensation et excita une grande pitié. Les gens du monde lui donnèrent alors de nombreuses marques d'intérêt, et un homme riche, lord Tyrconnel, lui fit préparer un appartement dans son hôtel et l'invita à devenir son commensal. Ce fut là le beau temps de Savage. Libre de toute inquiétude, joyeux et léger, il se présenta dans les salons de Londres, et s'y fit remarquer par la grâce de ses manières, par la vivacité de son esprit. Les jeunes femmes parlaient avec attendrissement de ses infortunes ; les jeunes lords étudiaient la forme de son habit, la couleur de ses rubans. Grâces à la générosité de lord Tyrconnel, il vivait en grand seigneur, et partout on le recherchait, on le fêtait. Enfin, il fut pendant quelques mois l'homme envié, l'homme à la mode.

Un jour tout ce prestige de fortune s'évanouit comme un rêve. Il était d'un caractère hautain et irritable : à la suite d'une altercation assez vive avec lord Tyrconnel, il quitta la demeure qu'il avait habitée, le monde qui l'avait accueilli, et retomba dans son isolement, dans sa misère. La reine lui donnait 50 livres sterling par an ; mais elle mourut. Mistress Olfield mourut aussi, c'était sa dernière ressource. Il espérait obtenir une place de lord Walpole, et il ne l'obtint pas. Il ouvrit une souscription pour publier ses œuvres, mais à mesure qu'il recevait une ou deux livres sterling, il les dépensait et ses œuvres ne s'imprimaient pas. Ses amis le décidèrent à quitter Londres, et à se retirer dans une campagne pour

y terminer une tragédie commencée depuis longtemps. Ils s'étaient réunis pour lui donner une pension annuelle, et Savage partit, promettant bien de suivre leurs conseils et de revenir avec une œuvre importante. Mais à peine se trouva-t-il éloigné du mouvement des grandes villes, qu'il s'ennuya. Il abandonna sa retraite champêtre, partit pour Bristol, y fit des dettes et fut mis en prison. Il était déjà affaibli par la souffrance, par les agitations qu'il avait subies; il tomba malade et mourut. Pas un ami n'était là pour lui tendre la main. Pas un de ceux qui l'avait autrefois connu dans le monde ne lui apporta une parole de consolation. Il mourut pauvre et abandonné; le valet de la prison lui ferma les yeux, et le geôlier le fit enterrer à ses frais.

Günther, le Silésien, a été le Savage de l'Allemagne. C'était un poëte doué d'un vrai talent. Au milieu des écrivains de mauvais goût qui furent ses contemporains; au milieu de l'école fade, fausse, prétentieuse, des Loheinstein et de Hofmannwaldau, il se distingua par la pureté de son style, par le caractère original de quelques-unes de ses œuvres. Nul doute que, s'il eût vécu d'une vie plus calme, il n'eût contribué puissamment aux progrès de la littérature allemande. Quelques erreurs de jeunesse, la colère de son père, les douleurs d'un amour trompé le jetèrent dans une société d'étudiants, oublieuse et frivole, où il ne cherchait d'abord qu'à s'étourdir, mais où il se perdit. Il quitta l'Université, et s'en alla de ville en ville, chantant sa Lénore et le charme de la poésie, et souvent les tristesse de son cœur. Il erra pendant longtemps dans les montagnes de la Silésie sans asile et sans ressources; mais toutes les maisons riches lui étaient ouvertes. Il entrait, restait là quelques jours, et payait par des vers l'hospitalité qu'on lui accordait. Plusieurs fois cependant il avait fait des projets de réforme, il avait voulu reprendre une vie sage et studieuse. Plusieurs fois il avait écrit à son père pour lui demander pardon, son père demeura inflexible. Günther résolut de tenter un grand effort, de rompre avec ses habitudes d'existence vagabonde, et de se faire inscrire de nouveau parmi les étudiants de l'Université. Ses vrais amis cherchaient à l'affermir dans cette résolution, et ils lui donnèrent de l'argent pour se rendre à Iéna. Mais arrivé là, il essaye en vain de se mettre à l'œuvre, il tombe malade, et meurt à l'âge de vingt-huit ans.

Schubart fut plus malheureux encore. Il était tout à la fois

poëte et musicien. A dix ans, il composait des chants pour les églises; à seize ans, il écrivait quelques unes de ses ballades; à dix-sept ans, il obtint la place d'organiste à Nuremberg. Il mène là une vie de joie et d'enivrement. Bientôt cette existence le fatigue. Il veut étudier; il va à l'université d'Iéna. A Iéna, mêmes réunions joyeuses, même oubli de l'étude. Il fait des dettes, et on le met en prison. Un homme prend pitié de sa jeunesse, et paye pour lui.

Schubart revient chez son père, qui le reçoit d'abord avec colère; mais quand l'étudiant d'Inéa eut exécuté devant lui un morceau de musique et prêché un sermon de sa composition, le vieux Schubart, qui était maître d'école à Limbourg, tomba en extase devant un tel génie, et embrassa l'enfant prodigue avec des larmes de joie. Peu de temps après son retour, Daniel Schubart obtint une place de précepteur dans une maison de Kœnigsbronn. C'était un poste honorable, et qui eût pu lui devenir utile; mais l'insoucieux poëte ne sut pas le remplir. Tous les dimanches régulièrement, et de temps à autre dans la semaine, il quittait son sceptre de gouverneur, et s'en allait dans les villages voisins. Si on avait besoin d'un prédicateur, il était prédicateur; si l'on demandait un musicien, il était musicien. Il célébrait là joyeusement son grand jour de fête, et s'en revenait le plus tard possible. Le père de son élève lui fit des reproches, et Schubart, qui commençait à se lasser de ses fonctions de précepteur, abdiqua.

Il se fit maître d'école, organiste, se maria, et vécut pendant quelque temps d'une vie de famille vraiment exemplaire. Un jour, par malheur, il va à Ludwigsbourg; il entre le soir au théâtre, et soudain le voilà qui se passionne pour l'opéra, pour le drame, pour le rôle d'acteur. Il sollicite et obtient la place de sous-directeur du théâtre de Ludwigsbourg. En vain sa femme, ses parents, ses amis, cherchent à l'empêcher de suivre cette nouvelle carrière; il n'écoute pas leurs représentations; il part.

Il fut pendant quelques mois un homme important à Ludwigsbourg. Il donnait des concerts; il amassait de l'argent. Les grands seigneurs assistaient à ses soirées, et chacun vantait sa libéralité de caractère et son talent d'artiste. Mais il avait un esprit caustique et mordant qui lui suscita un grand nombre d'ennemis; puis il était trop peu en garde contre certaines séductions. Il

fut un jour compromis par une malheureuse fille et jeté en prison.

Il sortit de là humble et repentant, revint trouver sa femme, et lui dit : « Peux-tu me pardonner encore et m'aimer ? Je serai sage désormais et je ne te quitterai plus. » Sa douce femme l'embrassa en pleurant et lui jura qu'elle avait tout oublié.

Schubart se mit au travail ; mais, hélas ! sa sagesse ne dura pas longtemps. Il écrit une satire contre un des grands seigneurs du pays, et le voilà obligé de fuir. Il part, sans trop savoir où il allait, n'ayant pas deux florins dans sa poche. A quelques lieues de Heidelberg, il lui restait quatre kreuzer. Il rencontre un pauvre soldat et les lui donne. Un orage violent éclate. La nuit vient. Schubart ne sait où se réfugier. Il découvre enfin, à quelque distance de la route, un château. Il y entre, va droit au salon, aperçoit un piano, prend un chaise, et se met à exécuter un de ses plus beaux morceaux. Chacun le regarde avec surprise. Mais quand il eut joué pendant quelques instants, la maîtresse de la maison applaudit à son talent ; et quand il eut causé une demi-heure avec la famille, toute la famille l'aima. Le lendemain, le propriétaire du château le conduisit à Heidelberg et le recommanda à ses amis. De là il se rendit à Mannheim et se lia avec l'envoyé de Bavière, qui l'emmena avec lui à Munich. Avec sa réputation d'artiste, ses manières aimables, et le patronage de son nouvel ami, il reçut dans la capitale de la Bavière l'accueil le plus flatteur, et il n'eût tenu qu'à lui d'obtenir une place élevée ; mais on voulait lui faire changer de religion ; on voulait qu'il se fît catholique, et Schubart s'y refusa. Pour échapper à toutes les sollicitations, il se retira à Augsbourg et fonda un recueil périodique, sous le titre de *Chronique allemande*.

Cette chronique obtint un grand succès. Schubart l'écrivait paresseusement, en fumant sa pipe dans un café et en buvant sa *schoppen* de bière ; mais il y mettait tout ce qu'il avait de vivacité dans l'esprit, tout ce qu'il avait acquis d'érudition, et dans l'espace de quelques mois, le nombre de ses abonnés s'accrut tellement, qu'il se trouva riche et puissant.

Heureux Schubart ! s'il eût su garder cette dernière ancre de salut que la fortune lui réservait, s'il eût voulu faire sagement son métier de journaliste, et ménager l'avenir de sa Chronique ! Mais non. Il n'avait pas encore achevé de parcourir son cercle

de mésaventures. Il se trouvait trop calme et trop insoucieux, et il lui vint une folle pensée, celle de s'attaquer aux prêtres et aux jésuites. Les prêtres et les jésuites se conjurèrent pour le perdre. Une fois ils obtinrent l'ordre de le faire arrêter. Mais quand les sergents se présentèrent chez lui pour exécuter leur mandat, ils furent repoussés par les protestants, qui avaient juré de défendre à tout jamais Schubart. Tout en leur rendant grâces de leur dévouement, Schubart pensa que ce serait, de sa part, un acte de prudence que de quitter la ville, et il se retira à Ulm. Là, il reprit sa vie de journaliste, frondeuse, joyeuse, caustique, et le nombre de ses ennemis s'accrut. Un jour il publia une fausse nouvelle politique. Cette nouvelle ne pouvait pas avoir de grandes conséquences, et Schubart l'avait rapportée, sans mauvaise intention, sur la foi d'un correspondant. Ses ennemis saisirent à la hâte ce prétexte pour le faire condamner. Il fut conduit à la forteresse d'Asperg, et il y resta dix ans. Il était seul, privé de toute communication, sans instruments de musique, sans livres; et la journée lui semblait si longue, que, pour essayer de se distraire, il comptait les crevasses de son cachot et les fils de sa paillasse. Puis il tenta d'écrire avec la pointe de son couteau, avec ses mouchettes; mais toujours le geôlier découvrait ses nouveaux procédés, et l'empêchait de les mettre en œuvre. Après quelques années de captivité, il fut conduit dans une partie de la forteresse plus large et mieux aérée. Il y avait à côté de lui une chambre occupée par un autre prisonnier. Les deux malheureux, qui n'avaient aucune relation au dehors, qui se sentaient si près l'un de l'autre sans pouvoir se parler, finirent par découvrir à la surface du plancher, sous le poêle, un trou qui communiquait d'une chambre à l'autre. Ils l'agrandirent assez pour qu'ils pussent se voir, et là, tous deux accroupis sur le sol, ils passaient de longues heures à causer ensemble et à se raconter leurs infortunes. Schubart, à qui on enlevait toujours tout moyen d'écrire, dicta ses Mémoires à son voisin, et celui-ci les écrivit.

Enfin, après dix années de souffrances, Schubart sortit de prison. Il retourna auprès de sa femme, qui n'avait pas cessé de solliciter pour lui. Il reprit sa Chronique. Mais il était fatigué, malade, et il mourut peu de temps après.

Tel fut le sort de quelques poëtes d'autrefois. Mais les poëtes

d'autrefois étaient plus heureux que ceux de nos jours : il n'avaient pas à lutter contre la froide indifférence du public. Quand ils chantaient, leurs vers étaient répétés autour d'eux ; leur lyre résonnait au loin. Les bardes et les scaldes, les minnesinger et les trouvères formaient une corporation distincte ; ils avaient un nom, une place dans la société. Les poëtes de nos jours sont seuls et disséminés. Il n'y a plus de scaldes dans le Nord ; il n'y a plus de roi Réné en Provence, et plus de chantre à la Wartbourg ; le poëte est sans pouvoir et sans écho dans le monde. Les rois ne se souviennent de lui que pour l'envoyer à Spielberg, et la critique, qui le prend sous sa protection, lui conseille de se faire prosateur.

X. Marmier.

LA BACCHANTE.

> Je n'ai jamais foulé les marbres de la ville,
> Et je ne connais pas le poëte Virgile.

I.

— Que la cymbale effleure la cymbale, et que la note argentine vole en frémissant de rocher en rocher.

— Que le thyrse aux pampres verts soit lancé dans l'espace, et que le bras agile le saisisse avant qu'il retombe sur le sol.

— Que les léopards boivent à la grande coupe d'airain et qu'ils suivent en bondissant la fille légère, la prêtresse de Bacchus.

— O divin Thyonée, l'univers est à toi!

— Le mortel enivré de raisin est roi du monde.

— Le vin est l'ami du pauvre et la terreur du riche hypocrite.

— Le vin est le dominateur de l'amour.

— Le vin est le breuvage magique.

— Bacchus ferme les portes du passé, il illumine le présent, il ouvre l'avenir.

— Le vin... c'est l'immortalité.

— Que le Falerne aux reflets d'or coule donc de l'amphore d'Étrurie.

— Que les urnes ansées, que les vases aux becs d'épervier, vaisseaux de la Cyrénaïque, versent leur nectar écumeux.

— Et toi, vin de Crète, vin que nous buvons dans des cornes d'argent, sois le bien-venu!

— Mais de grâce, ô mes amis, éloignez le vin des Gaules. Il est

aigre comme la femme querelleuse; il est sans couleur comme une aurore par un jour de pluie.

— Italie! Italie! tu as conquis la terre depuis l'Atlas jusqu'à l'Inde fabuleuse, mais Thyonée t'a conquise. Aujourd'hui le sénat et le peuple romain boivent noblement. César, tout auguste qu'il est, ne les imite pas... Il est malade, l'impie! Que sa fortune pâlisse devant quelque descendant d'Antoine, le beau buveur! Hélas! ce prêtre de Bacchus, la mort est venu le prendre; il n'a pu survivre à la perte d'une femme, et pourtant il avait encore les vins d'Orient...

— Evohé! agitons les cymbales et frappons à coups de thyrse les croupes luisantes des léopards.

Au-delà de Baïa, sur les rochers qui dominent le sable jaune de la plage, cette chanson retentissait en éclats joyeux, et à ces refrains bachiques succédaient des cliquetis métalliques et des mugissements prolongés. Or, un cavalier longeait les sinuosités du golfe; il entendit la chanson et fut ému de la mélodie de la voix inconnue qui troublait le désert. Il était jeune, ce cavalier, il était seul au bord des eaux marines; il lui vint dans l'esprit qu'une belle divinité peut-être venait le tenter, comme aux temps héroïques, car il avait étudié les lettres grecques à Athènes, et c'était encore un disciple du Lycée, un écolier tout homérique. Il dit à à son cheval :

— Dussions-nous être foudroyés, poursuivons la déesse sur les hauteurs.

Et il quitta la rive pour les sentiers escarpés. Du haut des rochers couronnés de pins, la voix mélodieuse retentit encore :

— Que tout profane qui troublera nos mystères meure écrasé sous nos cymbales et sous les pieds de chèvre des satyres velus!

— O mes compagnes, voilà le soleil qui touche aux dernières ondes de l'horizon. Il étend sa pourpre, et les chevaux divins vont s'emporter dans les régions de la nuit; mais lui, le soleil, sautera du char et descendra majestueux dans les palais verts d'Amphitrite; et la déesse amoureuse viendra au-devant de lui une coupe à la main, une coupe pleine de vin réparateur; et ce seront des fêtes sous-marines et des voluptés inconnues aux habitants de la surface du monde.

— O mes compagnes, imitons Phébus et Amphitrite; voilons-nous de mystères et méprisons les mortels.

— Allons, faunes légers, satyres ennemis du cothurne, corybantes prophétiques, prêtresses couronnées de lierres et de pampres, vous tous de ma suite, voici la nuit : buvons aux constellations amies et à Thyonée, maître du monde.

Mais les pas d'un cheval retentirent sur les roches sonores ; la troupe de Bacchus jeta de grandes clameurs, et s'enfuit épouvantée à travers les collines et les ravins. Une seule prêtresse était restée, immobile de colère, sur un quartier de roche qui lui servait de piédestal ; on l'eût prise pour la sibylle au moment où le dieu se saisit d'elle. Le cavalier s'arrêta et n'osa l'interroger.

— Ton audace est grande ! dit la jeune bacchante. Sais-tu que je puis dévouer ta tête aux dieux infernaux ? Sais-tu que si je l'adjure, l'Euménide viendra et se fera de ta suite, comme elle poursuivait autrefois Oreste le parricide ? Sais-tu que ma colère est terrible comme la mer soulevée ?...

— Je sais, répondit le jeune homme, que, parmi toutes les dames grecques et romaines que j'ai vues, il n'en est pas de plus belle et de plus noble que toi.

— Impie ! dit la bacchante, tu es un enfant de la ville ; va, retourne à tes amis frivoles et à tes femmes prostituées. La ville, c'est l'égout du monde.

— Tu es sévère, belle prêtresse, reprit le jeune homme romain : quand tu sauras qui je suis, peut-être me rendras-tu plus de justice. Mon nom est...

— Garde ton nom et ton histoire ! s'écria la bacchante. Qu'importe à Thyonée, qu'importe à moi-même de connaître un jeune fou aussi empressé de révéler sa naissance et sa vie ? Tu as troublé nos mystères... Va-t-en, ou je vais rappeler mes compagnes et leurs compagnons.

— Libre à toi ! dit le jeune homme courroucé de tant de mépris.

Et en même temps sautant de cheval sur le rocher, il voulut se saisir de la bacchante. Mais elle, vive et jeune, se déroba avec l'agilité de la gazelle, et s'élança d'un bond sur un escarpement voisin. De là, raillant le jeune homme, elle lui dit :

— On le voit bien, tu n'as qu'à tendre les bras aux dames romaines pour qu'elles tombent dans tes irrésistibles embrassements. Elles t'ont gâté, les belles patriciennes. M'as-tu prise pour

une timide vestale ? Ou bien me crois-tu une jeune fille que l'on va marier contre son gré et qui couve la pensée d'un amant ? Va, toute femme de la ville est luxurieuse avec hypocrisie ; les bacchantes le sont ouvertement, mais parmi elles s'il en était une qui se vantât de pudeur et de virginité, s'il en était une qui n'aimât que la course aventureuse, le grand air, la musique sauvage, le dieu Bacchus et la liberté, que dirais-tu, écolier de Rome ?

— A cette jeune fille je vouerais un culte passionné, répondit le jeune Romain.

— Ah ! s'écria la belle bacchante en riant aux éclats, voici l'amour qui vient toute de suite se proposer... l'amour insipide, l'amour libertin ou platonique ; choisissez, mes amies ! ces jeunes homme de la ville ont tous, au besoin, une âme tendre et pleurante à offrir, ou une âme ardente à jeter aux pieds d'une femme. Eh bien ! beau disciple de Vénus, garde ta flamme et couve-la bien, de peur qu'elle ne t'échappe. Je suis de celles qui passent leur vie à courir les solitudes âpres et à rire des amants endormis sous les myrtes frais et dans les grottes mousseuses. Va dire à ta mère, ou à ta sœur, de te donner un bon conseil pour me prendre au filet.

Elle dit, et s'enfuit plus légère qu'un jeune faon. Le Romain, non moins agile, la poursuit, et tous deux franchissent les grandes herbes, les ruisseaux et les rochers. Un torrent débordé leur barre le passage, et la bacchante, épouvantée de l'agilité de son ennemi, voulut s'élancer dans les eaux ; le jeune homme la saisit par sa chlamyde, et la belle prêtresse se renversa dans ses bras.

— Tu as vaincu, dit-elle, et voici les dépouilles opimes.

Détachant alors sa couronne de lierre et de pampre, elle la lui donna, et puis se redressant avec majesté :

— Romain, dit-elle, si tu es de ceux qui ont un cœur noble, et si tu tiens à me revoir, laisse-moi rejoindre mes compagnes.

II.

O mon fils ! disait Octavie à Marcellus, l'héritier de l'empire et les délices de Rome, ô mon fils ! quelle magicienne de Thessalie as-tu donc rencontrée ? Quel prêtre impur de Cybèle est

venu toucher ta tête charmante ? ou bien quelle passion mordante s'est glissée dans ton cœur ? Depuis huit jours te voilà plus pâle que la rose décolorée par le vent chaud du Syrius ; depuis huit jours je te suis de l'œil avec anxiété, et je te vois errant sans cesse d'une salle à l'autre, d'un portique à un autel des lares ; tantôt incertain de tes pas tantôt relevant le front avec terreur, comme si la foudre de Jupiter éclatait dans les cieux. — La nuit dernière, je me suis glissée furtivement dans ta chambre (pardonne ; ne suis-je pas mère ?), la lampe vigilante brûlait à côté du *cubiculum* ; j'ai pu voir ton visage, ce noble visage que j'adore ; il était pâle et convulsif. Tu rêvais ; ta main droite était levée et cherchait à saisir je ne sais quel fantôme. De grosses larmes roulaient sur tes joues, et ta bouche souriait.... Mais comme font les affligés, elle avait le sourire amer qui vient d'un cœur brisé. J'ai placé sur ta tête une couronne de lierre rafraichissant ; j'ai adjuré Mercure de venir et d'amener par la main de meilleurs songes. J'ai soufflé sur tes tempes brûlantes, et je les ai humectées d'une essence de Syrie ; j'ai placé une statuette de Jules César auprès de ton chevet, afin que le divin aïeul prît pitié de son petit-fils d'adoption... Vains efforts ! inutile travail de mes mains maternelles ! Marcellus s'est éveillé avec des sanglots, et moi je me suis enfuie, de peur de l'épouvanter. O mon trésor ! ô le seul rayon de joie qui me viens du ciel ! ô mon fils ! dis-moi ta peine secrète. Tu te défies donc de l'âme d'une mère ? Tu n'as donc plus le souvenir de mes tendres embrassements, alors que plus jeune tu accourais dans mes bras pour y être consolé ? Hélas ! les vaines douleurs de ton enfance s'évanouissaient toutes à mon sourire..... Ne suis-je plus la même Octavie, le même médecin du cœur ?... et n'aurai-je aucun pouvoir sur les chagrins de ta jeunesse ? Oh ! parle ; dis-moi ta peine cachée.

— Ma mère ! répondait Marcellus, César Auguste, le divin empereur ton frère, a-t-il résolu de châtier le Sarmate ou le Parthe ravageant les vallées du Taurus ?...

— Cruel enfant ! s'écria Octavie. Quand mon cœur se brise, tu détournes les yeux, et te voilà voyageant en esprit aux extrémités de l'empire ! Ah ! la tendresse ne remonte jamais ; les enfants se jouent de l'idolâtrie maternelle... Marcellus, parle-moi de ton mal secret.

— Je t'ai dit, ma mère, que depuis près de huit jours les vents

chauds qui nous viennent d'Afrique me donnent des vertiges et m'épuisent. J'ai la tête lourde et les jarrets fléchissants. C'est une fièvre d'été, au dire de mon affranchi médecin.

— Ton affranchi Atis est un demi-Grec et un demi-Égyptien ; il n'a pris des deux contrées que la mauvaise science ; il est rusé comme une couleuvre et vaniteux comme un augure. Pourquoi l'as-tu amené d'Athènes parmi ceux de ta suite ?

— Ma mère. Atis me fut vendu par un célèbre médecin d'Éleusis, qui appréciait à un très-haut degré la sagacité, la science et le coup d'œil sûr de cet esclave élevé dans l'art d'Hippocrate. Il m'a guéri habilement d'une douleur aiguë, provenant de ma traversée depuis la Messénie jusqu'à Brendusium.

— Et pour cela je le glorifie. Mais le mal qui te dévore, il n'a pu le découvrir.

— Lui ! ma mère. Il m'a ordonné le repos, les livres agréables, les bains parfumés et les promenades en litière sous les frais ombrages.

— Oh ! le savant médecin ! oh ! le dieu de la médecine ! Apollon Sminthée lui-même aurait-il rendu un oracle plus étonnant ? Sais-tu Marcellus, ce que je pense de ton Atis l'affranchi ?

— Que peux-tu en penser, ma mère ?

— Qu'il est un fourbe ou un ignorant.

— Octavie est une dame romaine citée par sa douceur envers tout le monde. Je la supplie de s'en souvenir et d'épargner un homme que j'ai jugé digne de la liberté.

— Ah ! qu'il parte donc, et que le vent de toutes les libertés gonfle sa voile et l'emporte aux océans inconnus.

— Ma mère, tu me donnes du chagrin.

Et à ces mots Marcellus pencha la tête languissamment sur l'épaule d'Octavie. Après un long silence, interrompu seulement par quelques soupirs de sa mère, le jeune César se prit à dire ces paroles, sans quitter la douce position où il se trouvait :

— Pourquoi t'alarmer de la sorte, ô la meilleure et la plus aimée des femmes de Rome ? Il est vrai que les roses de mes joues ont pâli, il est vrai que mes yeux distraits semblent chercher quelquefois un fantôme errant ; peut-être est-il vrai encore que les jeux de la palestre et du Champ-de-Mars ont perdu pour moi quelque chose de leur puissante poésie... Mais, va, ma mère, je

ne t'aime ni moins ni plus qu'autrefois ; laisse mon âme parcourir en paix quelques régions nébuleuses ; elle ne te reviendra que plus vive et plus limpide. — Tu me permettras, n'est-ce pas ? de sortir ce soir en litière, même avec le *détestable* Atis. J'ai grande fantaisie d'aller respirer les brises amies, soit aux jardins de Mécène, soit sur la voie Appia, soit aux bois sacrés du divin Jules, au bord du Tibre.

Octavie leva ses beaux yeux humides au plafond de la salle ; puis, sans répondre un seul mot, elle pencha la tête sur la tête de son fils, et longtemps elle baisa son front pâle.

Sur les rives du fleuve, à l'heure où l'étoile du Vesper scintille dans les cieux, une litière cheminait lentement, portée par quatre esclaves lyburniens. D'autres serviteurs suivaient, marchant deux à deux et en silence. Un homme à pied escortait la litière, et de temps en temps on le voyait s'approcher du rideau argenté pour répondre à diverses questions du maître. Il arriva qu'un prêtre de Jupiter vint à passer ; il portait dans ses bras un bélier rétif qui avait refusé de le suivre ; vainement le prêtre l'avait voulu traîner par la corne ; le bélier indompté semblait ne vouloir faire son entrée dans la ville impériale que porté par le victimaire ; et encore lançait-il les pieds et donnait-il du front à renverser un homme moins robuste que ce prêtre du Capitole. Ce que voyant, le maître de la litière fit arrêter ses porteurs, et il dit au possesseur du bélier :

—Bien grande est ta peine ? Veux-tu un de mes esclaves pour t'aider à dompter ce jeune Barbare ?

— Grâces te soient rendues ! répondit le prêtre en s'inclinant. Si Rome a dompté le monde, un victimaire du Flamminial assouplira bien les reins d'un bélier.

— Que lui as-tu donc fait pour le mettre en si grande colère ? reprit la voix dans la litière.

— Rien assurément que de très-ordinaire. Je l'ai saisi dans la bergerie, au milieu de ses amours, j'en conviens, mais pourquoi ? Pour l'immoler à Jupiter. Et cet insensé, cette corne stupide, ne comprend pas un tel honneur.... Tu le vois, il rue et me frappe du front.

— Mais, reprit la voix, sois sincère ; vaut-il mieux mourir sur l'autel d'or un jour de fête, au Capitole, que de vivre sous le chaume auprès de nos amours ?

—Les béliers disent qu'il vaut mieux vivre ainsi, répondit le prêtre en riant.

—Ah! s'écria la voix dans la litière, je suis donc un peu bélier aussi, moi? car, en vérité, je pense comme l'animal cornu qui se débat dans tes bras robustes.

Et le victimaire voulut reprendre son chemin; mais le bélier se déroba aux bras ennemis, et s'échappa en bondissant à travers la campagne. Vainement le prêtre de Jupiter retroussa-t-il sa robe et courut-il après son captif; l'amant des blanches brebis gagnait la carrière, emporté par le souffle ardent de la liberté.

—Reviens, reviens, mon ami du Capitole! s'écria le maître de la litière. Laisse-le gagner les champs, les bois et les vallées; c'est un héroïque bélier, c'est un amant, c'est un sage aussi. Tu lui aurais doré les cornes, tu l'aurais couronné de fleurs, et puis le couteau sacré aurait fait jaillir le sang de sa gorge... Ses entrailles auraient peut-être révélé les destinées de l'empereur et du monde. Oh! quels honneurs, en effet, lui étaient réservés! Mais le voilà courant la solitude, le voilà préférant l'âpreté des rochers aux délices des dieux.... Laisse-le, mon prêtre, mon ami; et, comme lui, puisse-t-on aussi laisser en paix les pauvres mortels plus amoureux de liberté que de gloire, plus avides d'un regard passionné que des applaudissements de tout le peuple assemblé. Adieu, victimaire du Flamminial! cherche des béliers moins récalcitrants aux honneurs divins.

Après ces mots, la litière poursuivit sa route. La nuit étalait dans les cieux toute sa majestueuse splendeur; les vents rafraîchissants s'étaient levés, et le maître et les serviteurs s'enivraient des senteurs suaves des oliviers en fleurs et des roses sauvages. Arrivée à quelques milles de la pyramide tumulaire qu'on rencontrait en longeant le fleuve, la litière reçut ordre de s'arrêter. En même temps un jeune homme, vêtu d'une sorte de toge qui le couvrait tout entier, descendit, et, appuyé sur le bras d'un affranchi, il s'achemina lentement vers un petit bois de pins. Les serviteurs avaient fait halte au bord du Tibre, et ils attendaient le retour du maître. Or, celui-ci était le fils d'Octavie, Marcellus, escorté par Atis, son médecin et son familier.

Arrivés à l'entrée du bois, ils s'arrêtèrent près d'un autel consacré aux dryades. Marcellus, accoudé sur un angle de pierre, parcourait du regard les sinuosités bleuâtres des tertres environ-

nants. De grands aloès croissaient çà et là et agitaient leur tige centrale, surmontée de larges fleurs. On eût dit des fantômes conversant entre eux. Marcellus se retourna vers Atis, et lui dit :

—Lyda ne viendra point !

—Elle te l'a promis, César.

—Elle est femme, ô mon cher affranchi !

—Peut-être les bacchantes ont-elles plus de sincérité que de pudeur et de raison.

—Garde-toi d'injurier celle-ci, Atis. Si tu la voyais! Elle ressemble à Diane chasseresse.

—Que les grands dieux me préservent de juger avant de connaître. Mais cependant une prêtresse de Bacchus courant la campagne avec les disciples du dieu Liber...

—Eh bien ! Atis, ne me suis-je pas dit cela au moment où je la poursuivais à travers les rochers ? Mais comme j'ai eu honte de mon jugement, lorsque cette noble prêtresse, tombée dans mes bras, m'a donné sa couronne et m'a adjuré de la respecter ?

—Marcellus est pris d'amour ?

—Et pour toute sa vie.

—Marcellus est dominé par une bacchante ?

—Et il s'en glorifie.

—Marcellus en ferait sa maîtresse ?

—Non, Atis, non assurément, mais son épouse par de justes noces.

—César, tu es l'héritier du laurier d'or.

—Oh ! comme ce laurier étincellerait de gloire autour des beaux cheveux noirs de Lyda !

—De grâce, ô mon maître ! permets à la raison, cette vieille amie de l'homme, de s'approcher de toi et de te donner son conseil maternel.

—De grâce, mon docte affranchi ! cherche des plantes salutaires, compose des breuvages pour ma santé, et invoque Apollon, dieu de Claros.

—Hélas ! se disait en lui-même Atis affligé ; il faut que cette Lyda soit quelque magicienne qui lui ait donné un philtre dangereux.

Un léger bruit se fit entendre dans l'épaisseur du feuillage qui entourait l'autel, et Atis crut voir sortir du massif de verdure la belle dryade, protectrice du lieu. Marcellus s'avança au-devant

d'elle, et il voulut lui prendre les mains. La divinité nocturne recula de quelques pas, et elle croisa majestueusement ses bras sur sa poitrine.

—Me voici, dit-elle. Je suis venue de loin, tu le vois, au jour et au lieu promis, à l'heure promise. Tu m'as sauvée du torrent, et tu as écouté la captive pudique. Je te devais un hommage de reconnaissance: je te l'ai apporté. Prends cette coupe ciselée par un ouvrier crétois. Elle est à double fond; elle peut te servir dans les festins joyeux et dans un dernier festin funèbre, si toutefois il t'arrive de prendre en horreur les chagrins de la vie et de vouloir passer aux régions paisibles des ombres. Le fond caché de cette coupe contient un poison mortel, qui, par un secret ressort, peut se mêler au vin du calice. Voilà ce que j'avais à te donner, car j'ai de toi une haute estime, ô jeune Romain! dont j'ignore cependant et le nom et la famille.

Atis n'avait point entendu ces paroles, car Marcellus lui avait fait signe de s'éloigner de quelques pas. Le jeune César prit la coupe des mains de la belle prêtresse, et il lui répondit avec un douloureux sourire:

—Le présent est digne de toi; ayant allumé dans ma poitrine un feu dévorant, tu veux aussi me donner un moyen d'échapper à la douleur.

— Eh! quel mal puis-je t'avoir fait et puis-je te faire? répondit Lyda. Tu es un jeune homme de la ville, peut-être un patricien orgueilleux et libertin, peut-être un maître riche et impitoyable... Moi, je ne suis qu'une pauvre fille de la solitude, une malheureuse bacchante, courant les montagnes et les vallées, et passant ma vie vagabonde à chanter le dieu Liber et à m'enivrer du grand air de la liberté.

— Lyda, dit le fils d'Octavie, pourquoi ne voudrais-tu pas être autre chose dans ce vaste univers?

— Pourquoi? répondit la prêtresse de Bacchus en hochant la tête; j'ai pour cela mes raisons secrètes.

— Si celui qui te parle, ajouta Marcellus, était sincère comme la déesse Vérité et dévoué comme la flèche dans la main d'un archer habile?

— Tu ne serais ni de Rome ni du patriciat, interrompit la bacchante en agitant ses pampres verts.

— Si je te jurais mon amour sur l'autel de Junon; si, en te

donnant mon âme tout entière, j'évoquais les mânes de mon père et ceux du divin Jules, protecteur de la Cité et des aigles capitolines ?

— Je dirais, ô jeune homme! que tu fais là de terribles serments.

— Et si je les tenais, ces serments redoutables ?

— Tu serais un mortel juste et pieux.

— Eh bien! Lyda, si j'étais ce mortel ?

— Je te dirais alors : Va, par la ville de Rome, cherche parmi les familles les plus renommées en vertu une jeune fille qui soit digne de toi, et mène-là par la main à l'autel des noces légitimes.

— Lyda! cruelle Lyda! ne vois-tu pas que tu es la jeune fille que j'ai choisie ?

— Jeune homme, je suis Lyda la bacchante.

— Tu seras l'épouse de Marcellus, fils d'Octavie et neveu de César Auguste, ou bien Marcellus mourra dévoré par le feu de son amour, bien plus encore que par le poison de la coupe.

— Marcellus! s'écria Lyda la prêtresse, Marcellus épousera une patricienne, et il vivra avec elle entouré d'honneurs et de joyeux enfants. Adieu, ami, ton affranchi épie nos discours, et d'ailleurs voilà Phébé lumineuse qui va cacher sa corne d'argent dans les vapeurs de l'horizon.

— Lyda, je t'adjure par tous les dieux! encore une parole de ta bouche charmante...

L'apparition avait fui dans l'épaisseur des feuillages. Atis ramenait son jeune maître en délire vers la litière qui les attendait.

III.

Octavie avait quitté la ville de Rome, dont le séjour était devenu odieux à son fils malade. Elle avait passé quelques jours à Lanuvium, dans la maison de campagne de César Auguste, son frère. Mais Marcellus, toujours avide de voir des horizons nouveau, lui avait persuadé de quitter la Sabine, et comme il parlait souvent de Baïa et des ondes azurées, Octavie se rendit avec lui de ce côté de la mer. Près d'un mois s'était écoulé depuis leur arrivée. Déjà on avait eu le temps d'envoyer consulter tous les oracles d'Italie et de Grèce sur le mal caché qui dévorait le jeune

César. Les prêtres de Préneste avaient déclaré, d'après leurs livres sacrés, que Marcellus pouvait avoir été mordu en dormant dans quelque jardin par les dents venimeuses d'une petite vipère presque imperceptible, et ils avaient ordonné des bains d'eau lustrale et de nombreux holocaustes offerts dans leur temple. La sibylle de Cumes soutenait que le fils d'Octavie devait, par mégarde, avoir outragé quelque divinité errante dans les bois ou sur les bords de la mer, et la sibylle demandait en expiation une lampe d'or et un trépied d'airain de Corinthe pour son antre. Apollon Delphien avait répondu que l'héritier de l'empire cesserait d'être attaqué d'un mal mortel dès que Rome aurait restitué au temple de Delphes toutes les richesses dont la conquête l'avait dépouillé. Enfin, l'oracle d'Épidaure avait envoyé un philtre sauveur au jeune neveu de César Auguste, et il demandait en retour que le sénat romain décrétât, en faveur de la ville consacrée à Esculape, le rétablissement des fêtes et des jeux antiques, source de ses prospérités.—Hélas! chaque dieu, chaque pythonisse, chaque prêtre plaidait sa propre cause, et l'intérêt sordide et aveugle rendait seul des oracles. — Cependant Octavie n'avait épargné ni offrandes ni sacrifices. Mère ardente, elle eût donné trois fois sa propre vie, pour que le pâle visage de son fils pût reprendre cette fleur de jeunesse qui le rendait si beau naguère. Mais comme toute femme passionnée, elle avait cédé à ses préventions, et s'était acharnée à poursuivre de son animosité Atis, qui aurait pu tout sauver peut-être. L'affranchi avait été proscrit de l'Italie par ordre de César, et le médecin de l'empereur était auprès du jeune malade. C'était un homme grave assurément, un docteur profond dans les mystères d'Eleusis, dans l'art d'Hermès et d'Hippocrate; il avait étudié et professé à Alexandrie, à Canope, à Damas, à Corinthe, à Athènes, à Carthage, à Rome. Il aurait pu nommer toutes les plantes du Nil, du Caucase, du Pinde, des Alpes et des montagnes d'Afrique; sa main était sûre, son œil d'aigle plongeait dans l'abîme de la science, mais, ô misère! ce dieu de la médecine étudiait jour et nuit le faible corps de Marcellus sans songer à l'âme sulfureuse qui l'animait.

Un jour il dit à Octavie :

— Il faut aller au bord de la mer; il faut chercher sur les sables roulés par les vagues un coquillage rouge comme la pourpre et parsemé de zones bleues; il contient une chair savoureuse et

délicate. Nous nous en servirons pour un breuvage, et le malade guérira.

Octavie, suivie de plusieurs femmes, ses esclaves, courut elle-même sur les beaux rivages du golfe, et elle se mit avidement à la recherche du coquillage sauveur. Il était rare; la mère de Marcellus passa de longues heures à marcher tout le long des sables, les yeux fixés sur leurs plis jaunes et sur les milliers de coquilles marines. A mesure que le jour baissait, elle se désolait, la pauvre mère, et assise à l'écart près d'un groupe de palmes, elle pleurait, n'espérant plus. Ses femmes étaient loin d'elle. Une seule s'approcha de la mère de Marcellus. Octavie ne la reconnut point pour être de sa suite et elle l'interrogea. Cette femme, qui était jeune et belle, lui répondit :

— J'ai demandé à tes esclaves ce que tu faisais là au bord des eaux. Peut-être puis-je te servir !

— Ah ! de grâce, belle enfant de la Campanie, s'écria Octavie, découvre-moi le coquillage dont mes femmes t'ont parlé, et je te donnerai autant de joyaux qu'il t'en faudra pour devenir l'orgueil de ton époux et de ta mère.

— Le voici, dit l'étrangère en donnant à la dame romaine une coquille pourprée et barrée d'azur qu'elle avait ramassé non loin de là.

Octavie se saisit du coquillage, et dans son transport elle voulut embrasser la jeune fille. Celle-ci lui dit avec respect, mais avec majesté :

— Sois moins prompte dans tes élans de reconnaissance, patricienne Octavie. Tu as le coquillage, mais la santé, la santé tant souhaitée, où est-elle ?

— Elle viendra demain assurément, dit la dame romaine. Le médecin de César est le sage des sages, le savant des savants.

— Emporte donc ce coquillage sacré, reprit la jeune fille, et salue de ma part le roi des médecins, le rival du divin Esculape.

— Toi qui souris quand je pleure, ajouta la Romaine, qui es-tu, cruelle fille ?...

— Je suis une de celles qui ont tant souffert, dit l'étrangère, que ni la joie ni le malheur d'autrui ne peuvent leur arracher un soupir ou une félicitation.

— Ah ! que dis-tu ? s'écria Octavie. Quand mon fils se meurt, tu restes impassible comme une statue froide, toi !.. Tu es donc

une impie?.... Tu as donc tué ton père ou ton époux?....

— Non, reprit l'étrangère, assurément non. Mon père est mort, il est vrai, mais sais-tu comment il est mort?... De fièvre et de misère sur les rivages empestés du Palus-Mæotide; mort de douleur d'avoir quitté sa fille et les délices de la patrie.... mort proscrit par ton frère, César Octave, Auguste si tu veux.

— Et ton époux?... demanda Octavie pâlissante.

— Mon époux! dit l'étrangère en souriant amèrement, je vais te le nommer. Il y a dans la ville de Rome un jeune homme de la famille de Jules César et qu'on appelle Tibère. Il me vit un jour dans les montagnes qui avoisinent Albe-la-Sabine; il voulut me séduire, il m'enleva comme fait un voleur de nuit; je m'échappai de ses mains impures; il obtint du digne empereur César Auguste, une proscription contre mon père, ancien centurion dans une des légions du jeune Pompée, lors de la guerre de Sicile. Mon père fut forcé de s'exiler seul; son champ fut confisqué; je m'échappai à travers les montagnes; je rencontrai une troupe de gens qui célébraient les fêtes dyonisiaques et je me fis bacchante avec eux, vouant une haine éternelle aux corrupteurs de la ville, à César, aux adulateurs serviles, au sénat vendu, aux dames romaines corrompues et hypocrites, à tout ce qui est ennemi des mœurs des aïeux et de l'antique liberté.

— Ma fille, dit Octavie, sois sûre qu'on a trompé César Auguste.

— Eh! s'écria la bacchante avec délire, à quoi sert donc d'être l'empereur, le dieu de la terre, si un féroce libertin peut venir impunément abuser notre vaste intelligence? A quoi sert de porter un laurier d'or et de voir les rois se courber devant nous, si un lâche débauché peut abuser de notre anneau et sceller des lettres de proscription contre un vieillard vénérable, assis paisiblement dans la montagne sous la garde de ses lares?... Octavie, je te le dis ici en vérité, Rome est tombée de bien haut! Rome est une reine enchaînée aujourd'hui; l'or l'a conquise; elle est vendue aux débauchés, aux avares, aux concussionnaires, aux adulateurs, à la haine, à la cruauté, à la peur, à la délation, aux riches enfin. Les riches patriciens, les riches affranchis, les riches marchands dansent et se réjouissent autour de la maîtresse du monde couchée sur le flanc et la tête dans la poussière; les riches sans entrailles ont fait un pacte entre eux et se partagent l'em-

pire ; ils ont dit : « Un seul sera Jupiter de l'univers terrestre, mais nous en serons les rois, les tétrarques, les proconsuls , les gouverneurs, et le reste des hommes, la plèbe vile, sera le bétail que nous fouetterons, que nous décimerons, et que nous éventrerons à notre gré. » Octavie, écoute la bacchante : le feu, la peste et la guerre tomberont sur vos têtes, et les grands dieux seront glorifiés. — Va, maintenant, tu peux me dénoncer à ton frère, j'attendrai les licteurs. Mais non, je m'échapperai dans la solitude, je respirerai, malgré César, l'air enivrant de la liberté ; j'irai d'un pied agile gravissant les rochers, traversant les forêts, chantant le dieu auquel je me suis consacrée, et, par mépris pour vous tous, je jetterai aux vents du nord mes hurlements, mes pampres verts, et le souvenir du passé.

Elle dit, et, courant sur la plage, elle atteignit les pentes des collines, et on l'entendit qui chantait en agitant ses cymbales :

— Evohé ! couronnons les coupes et les amphores ! Gloire au divin Thyonée ! Agitons les thyrses et frappons à coups redoublés les croupes luisantes des léopards.

IV.

— Ma mère (disait le jeune César couché sur la pourpre sous un portique de la maison d'Octavie, et jetant de longs regards sur l'étendue du golfe azuré), ma douce mère, que j'honore à l'égal des divinités , répète-moi , je te prie , les paroles de cette jeune fille étrange qui t'apparut sur la plage.

— Quel délire est le tien, ô Marcellus ! répondait Octavie, elle injuriait César et ta famille.

— Mais ma mère. ajoutait le fils d'Octavie convenons que Tibère est un bien misérable débauché ! Avoir fait proscrire ce vieillard.... avoir voulu prostituer cette noble fille : oh ! c'est infâme, ma mère !

— Nous nous plaindrons à César, mon fils. Tibère sera exilé pour un temps hors de l'Italie.

— Et le vieillard, ma mère, le ramènerons-nous dans la Sabine ? lui rendrons-nous son champ, son toit de chaume, ses brebis et ses bœufs domptés au joug ?

— Nous les lui rendrons, reprenait la triste Octavie , voyant

que la tête de son fils étaient pleine de délire. Puis elle ajoutait : Bois, mon enfant, bois ce breuvage sauveur.

— Fort bien, continuait le malade en levant ses mains blanches et fébriles ; fort bien ! ma mère ! La justice est comme les Prières, ces filles boiteuse dont parle Homère ; elle arrive avec peine et lentement, la justice, mais enfin elle arrive.... Le vieillard aura sa maison des champs sabins.

— Il l'aura dit Octavie ; sois docile, mon fils...

— Ah ! ma mère, s'écria tout à coup le fiévreux, quand le vieillard sera de retour dans son patrimoine, il demandera sa fille. Quel est celui de nous qui ira la lui chercher ? Ce père sera avide des embrassements de sa pauvre fille.... qui de nous la lui ramènera ?

— Ce seront nos meilleurs affranchis, reprenait Octavie.

— Non, non, dit Marcellus avec vivacité, ce sera quelqu'un de plus digne ; il faudrait faire honneur au vieillard. Ce sera moi-même, ma mère.

— Hélas ! mon enfant, continuait Octavie en laissant tomber de grosses larmes sur les mains de son fils, commence donc par te guérir ; bois ce breuvage qui doit te sauver. Tes forces revenues, nous irons chercher la fille et le vieillard.

— O jour heureux que celui qui se lèvera sur l'Italie pour éclairer une telle fête de famille ! s'écria le malade. Je consacrerai tous les ans le retour de cette journée par une hécatombe digne d'Achille lui-même, alors qu'il remerciait les dieux après la ruine de Lesbos, et qu'il se réjouissait de posséder Briséis.

Ainsi parlait le jeune homme dans le délire de la fièvre ; les souvenirs de Lyda se mêlaient aux souvenirs des chants d'Homère, et le poétique écolier se révélait encore dans l'amant passionné.

— Comme elle sera belle, continuait-il, comme elle sera grave et souriante à la fois, la jeune fille, alors que je la prendrai par la main et que je la ferai monter sur mon char pour la ramener au toit paternel ! Ma mère, nous lui donnerons une de tes tuniques de lin de Canuse ; nous lui attacherons à ses beaux pieds des cothurnes aux liens d'argent ; nous entourerons ses bras blancs de bracelets syriens, et quant à sa tête charmante, quant à ses cheveux noirs et d'une senteur enivrante, nous les entourerons d'une couronne d'iris aux longues feuilles ; elle sera sem-

blable à la nymphe Aréthuse, la belle jeune fille... Et puis, ma mère, tu lui tendras les bras. et elle accourra sur ton sein, et tu sentiras sa taille pliante et la finesse de ses épaules... Tu la presseras amoureusement contre toi; et dans cette longue extase d'amour....

— Dieux immortels ! s'écria la pâle Octavie, le voilà qui tombe en défaillance, comme si la mort lui touchait déjà le cœur de sa main glacée !...

Alors elle jeta des cris de lionne dont le lionceau reçoit une flèche mortelle; elle courut, haletante, du portique aux salles intérieures, appelant esclaves, médecin, affranchis, prêtres des dieux, familiers de la maison, tous les noms qui lui venaient à la bouche ; elle frappa les portes de ses mains convulsives ; elle adjura les lares ornés d'offrandes, elle colla ses lèvres contre leurs pieds d'airain : elle était déchirante à voir. On accourut. Octavie dit au médecin de César, en le saisissant par le bras et l'entraînant vers le lit de pourpre :

— Viens le voir ! il passe à la mort !... Rends-le-moi ; je te ferai donner toutes les provinces que tu voudras...

Le grave médecin regarda le pauvre fiévreux, et, mettant la main sur son front humide et brûlant, il répondit ces paroles en regardant la mère éplorée :

— Rassure-toi ; le délire tient ce cerveau ; mais nous nous rendrons maître du délire, et nous le chasserons par de douces influences.

On lui apporta l'eau lustrale ; il en imbiba les tempes brûlantes du jeune Marcellus ; puis, mettant de la glace dans chacune des mains du malade, il invoqua les bonnes divinités protectrices des Césars. Les femmes pleuraient ; les unes se lamentaient et se meurtrissaient le sein ; d'autres faisaient aux dieux des vœux insensés. Celles-ci allaient chercher des voiles et des colliers précieux, et elles les jetaient dans le feu d'un trépied ; celles-là coupaient leur belle chevelure en expiation et pour apaiser les génies irrités. Cependant Marcellus avait rouvert les paupières, et, sans reconnaître personne, ni même sa mère, il dit ces paroles :

— Les régions que je viens de parcourir à l'aide de mes ailes avoisinent le soleil ; mais pourtant l'air y est léger et rafraîchissant. Une jeune fille me suivait en pleurant. Je me suis retourné

vers la désolée, et je l'ai prise dans mes bras. Voici que ma bouche a conservé encore le parfum de ses baisers...

— Tu l'entends ! s'écria Octavie en s'adressant au majestueux médecin.

Et celui-ci, se drapant de sa toge comme il avait coutume de faire pour se retirer, lui dit ces mots :

— Mère! Vénus est ici ; elle est plus puissante que le divin Esculape et que tous ses disciples. Cherche à découvrir un nom fatal à ton fils ; et puis.... fais selon ta sagesse, mère de Marcellus.

Il sortit suivi de tous ceux qui étaient là, épouvantés de l'oracle.

V.

Qui est-elle ? disait Octavie, restée seule, dans la nuit, auprès de son fils, quelle est la femme dont les regards ont brûlé le cœur de cet enfant ? N'y aura-t-il pas un dieu assez puissant pour me révéler ce nom ? Si je la connaissais, cette femme, j'irais me jeter à ses pieds, fût-elle une esclave, et Marcellus serait son époux. Oh ! pourquoi ai-je fait exiler Atis, le confident de mon fils ? Atis, le sage Atis, était un homme d'intelligence et de dévouement. Les mères sont aveugles dans leur amour maternel, comme les amantes le sont dans leurs folles jalousies. Pauvres mères ! vous ne vivez que d'une existence étrangère à la vôtre; votre âme passe tout entière à vos enfants ; et (chose digne de pitié !) leur bonheur nous effraye presque autant que leur malheur. Votre fils est-il dans la fleur de la santé et dans la prospérité, vous frissonnez à la moindre fièvre qui arrive des marais voisins ; votre fils a-t-il pâli dans la salle du festin, est-il tombé de cheval au Champ-de-Mars... ah ! pauvres mères, comme alors vous vous tordez les bras, comme vous vous arrachez les cheveux, comme votre cœur se brise... et comme vous voudriez mourir ! Allons, Octavie (reprenait-elle), allons, que l'amour nous ranime, dût-il nous donner des forces factices, et dussions-nous tomber épuisée pour ne plus nous relever.

Marcellus, plus pâle qu'un marbre de Paros, sommeillait étendu sur un lit entouré d'offrandes votives ; sa respiration, plus régulière et plus calme, pouvait rassurer un peu Octavie. Elle le

quitta et sortit d'un pas furtif pour aller interroger les affranchis que son fils traitait plus familièrement que les autres. Vers le milieu de la nuit, un homme, déjà sur le retour de l'âge et vêtu d'un ample laticlave, fut introduit dans la chambre du malade. Cet homme, de moyenne taille, avait les traits fins, les yeux assez grands et vifs, le front découvert et les membres délicats; il paraissait souffrir lui-même de quelque affection au foie, si on en jugeait par son teint un peu jaune et par l'allure nonchalante de sa personne. C'était César Auguste, arrivé de Rome à Baïa pour visiter son bien-aimé Marcellus. Il ne voulut point qu'on prévînt Octavie sa sœur, et s'asseyant auprès du chevet du jeune malade, il le considéra quelque temps avec une extrême attention. Posant ensuite le doigt sur la tempe de son neveu, il observa les battements fiévreux. César avait un coup d'œil exercé comme tous les grands monarques, à qui une sorte de divination est donnée sans doute. Il vit sous les paupières de Marcellus des ligues bleuâtres effrayantes, et autour de la bouche ces plis d'inexprimable tristesse, qui sont le sourire avant-coureur de la mort. Il se leva et se mit à marcher dans la chambre, la tête penchée et les bras enfermés dans sa toge. César avait appris la veille, par un message secret, que l'affranchi Atis lui avait envoyé d'Épire, la cause de la maladie mortelle du neveu qu'il aimait; et, marchant ainsi, il pesait dans sa sagesse la destinée du monde et celle de Marcellus, son héritier désigné.

Oui, se disait-il en lui-même; mais lui donner pour épouse une bacchante insensée! une prostituée peut-être!... Ah! c'est le perdre et perdre l'empire. Quelle honte! quel malheur!...

Et il continuait sa promenade régulière d'un angle à un autre de la chambre. Un de ses familiers entra avec précaution, et lui dit tout bas ces paroles :

— Tes ordres, César, sont exécutés. Nous avons découvert la jeune fille désignée; nous l'avons amenée au *vestibulum* de la maison. Octavie, vaincue par la fatigue, a cédé au sommeil dans son appartement. Veux-tu que je conduise auprès de toi la bacchante qui nous avons prise?

— Va, dit César.

Un moment après, Lyda, la jeune fille, était devant l'empereur romain, tête à tête avec lui. César, sans dire un seul mot, jeta sur elle ses regards scrutateurs; il la considérait avec éton-

nement : il cherchait en elle ce mélange d'audace et d'impudeur qui caractérisaient les femmes vouées au culte du dieu Liber, aux orgies des bacchanales. Lyda, dans sa naïveté majestueuse, rendait à Auguste regard pour regard ; elle s'étonnait de ne pas sentir son âme bondir de colère devant l'homme qui avait proscrit son père. Enfin César dit à la jeune fille :

— Si tu es une magicienne, si tu as donné un philtre dangereux à celui que tu vois couché là, décoloré, mourant, je t'adjure de me le dire, et je t'adjure aussi de rompre le charme infernal qui pèse sur Marcellus... Je suis l'empereur romain.

Lyda jeta les yeux du côté du malade ; puis, souriant à César, elle lui dit :

— Je suis plus vengée de toi que je ne le croyais. Quant à Marcellus, les dieux me sont témoins que, bien loin de chercher à le dominer par l'amour ou par des charmes magiques, je l'ai fui, je l'ai même raillé de sa passion insensée pour moi, Lyda, prêtresse de Bacchus, moi fille vagabonde, moi bacchante vile aux yeux des vertueuses dames de la cité romaine.

— Lyda, répondit César, tu es belle entre beaucoup de belles jeunes filles, je te crois sincère ; ton front est pur et tes yeux regardent avec dignité et assurance. Approche-toi de Marcellus et dis-lui une de ces paroles que la douce espérance chante à l'oreille des jeunes hommes.

La jeune fille détacha sa couronne de pampres et de lierre. Elle la posa sur la tête du malade ; et puis prenant une de ses mains d'albâtre dans ses mains brunes, elle l'appela par son nom. Le jeune César revint de la région des songes ; il entr'ouvrit sa paupière, et le rayon de ses yeux errait aux corniches de la chambre. Cependant il vit et reconnut le visage d'Auguste. Il sourit à son oncle bien-aimé qui le salua par un geste à lui familier. Marcellus laissait toujours sa main entre celles de Lyda, la prenant pour Octavie.

— Ma mère, dit-il, tu exprimeras à César ma reconnaissance pieuse. Il a quitté le Palatin pour moi. — Pourquoi trembler ainsi, ma mère ?

En même temps son regard rencontra celui de la jeune fille qu'il aimait. Un cri retentit. Marcellus crut que le dernier songe de la vie était venu le prendre pour l'endormir doucement dans les bras de la mort.

— Toi! s'écria-t-il, vous ensemble, Lyda et César ?... Oh ! non. Mercure, je te rends grâce, cependant. Ce rêve est le rêve final, mais c'est le plus doux de tous ceux que tu pouvais m'amener. Mercure, fais qu'il ne me quitte pas à la hâte... dis-lui d'attendre mon âme et de l'escorter jusqu'aux pâles régions du Styx.

— Marcellus répéta Lyda.

Et passant son bras autour de la tête du malade, elle l'embrassa sur le front. Le jeune César ne doutant plus de la réalité, dit alors d'une voix défaillante.

— Ah! Lyda, les dieux impitoyables viennent de briser ma vie !... Déjà ton beau visage ne m'apparaît qu'à travers les brumes funèbres.

Il pencha la tête sur le sein de la jeune fille ; il chercha d'une main débile la main de César, et il exhala le dernier souffle de sa vie, comme un beau ramier percé d'une flèche, qui meurt sur la montagne par une suave matinée d'avril.

Lyda le pressa contre son cœur, espérant peut-être ranimer le sien, et dès qu'elle vit que l'âme tendre avait quitté ce corps qu'elle embrassait, ses larmes coulèrent amèrement. Elle replaça la tête pâle sur le chevet du lit. Et prenant sur une table d'ivoire la coupe à double fond qu'elle avait donnée au fils d'Octavie, elle en toucha le ressort secret, et le poison se mêla au breuvage que cette coupe contenait. Alors, se tournant vers Auguste, elle lui dit, calme et souriante :

— Adieu aussi, César. Le jeune Tibère et toi avez tué mon père et causé ma haute infortune. Celui-ci, ce pauvre enfant qui vient de mourir, eût été mon soutien, comme il eût été les délices du monde. Adieu, César ; je vais saluer en ton nom le dieu Pluton, empereur des enfers.

Elle but la coupe, et son beau corps roula sur le pavé de marbre au pied du lit de Marcellus. César le fit enlever secrètement. Nul ne sut jamais cette fin déplorable de Lyda, la jeune bacchante.

Le lendemain, après cette nuit funèbre, Auguste entraînait Octavie, dans sa litière, hors de Baïa. Un char destiné aux voyages les attendait. L'empereur amena sa sœur bien-aimée à Lanuvium, et il ne la quitta pas de longtemps ; et ils pleurèrent ensemble, sans chercher à se consoler.

Le jeune Tibère fut exilé dans l'île de Rhodes. Rome en ignora la cause. Tibère partit, laissant derrière lui ses créanciers au désespoir et ses compagnons de débauche pour les railler. Quand il eut quitté le port d'Ostie, il salua de la main la rive italique, souriant à part lui et prévoyant bien déjà, dans son âme artificieuse, qu'il ne tarderait pas à être rappelé au Palatin. Marcellus mort, Tibère n'avait qu'à tendre la main pour recevoir, après César Auguste, le laurier sacré. Et dès lors changea la fortune de Rome et de l'univers; elle passa au méchant, comme fait habituellement toute fortune sous le soleil.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

SAVENIÈRES.

I.

A. M. CHARLES ARVON.

J'ai reçu la lettre dans laquelle vous m'annonciez votre projet de mariage, Charles. Vous me parlez longuement des avantages de cette union arrangée par votre oncle, et, quoique vous connaissiez à peine la femme qu'on vous destine, vous paraissez décidé à l'accepter. J'ai balancé longtemps à vous répondre. Du haut de mes Vosges, où je vis seul, regardant la lune à travers mes clairières de sapins, et écoutant le bruissement des ruisseaux sous mes genevriers, je m'efforce d'oublier le monde et les hommes. Que m'importent, en effet, maintenant, les orages de la mer et les dangers des matelots, à moi, vieux Crusoé résolu à mourir dans mon île déserte?

Mais vous, Charles, je vous ai eu trois mois pour compagnon de ma solitude; vous avez été mon *Vendredi*, et je n'ai pu l'oublier. Pour vous, enfant, je me suis repris quelques instants à la société. Quand vous êtes arrivé un jour sur mes montagnes, à l'heure du soleil couchant, le regard en feu et le front échevelé, involontairement j'ai baissé les yeux vers les vallées inférieures d'où m'arrivait ce jeune aigle. Que de grandes choses vous m'apprîtes alors!... Vous sortiez d'une révolution, et, la bouche encore noire de poudre, vous veniez me redire les miracles que le peuple avait faits. Comme je vous écoutais, ô mon jeune chef! comme je sentais mon vieux sang bouillir dans mes veines à ces héroïques récits.

Et vous, enfant, vous étiez alors si beau d'exaltation et de confiance! vous étiez venu sur nos pics pour secouer la fumée de

la bataille et lever vos bras vers Dieu ! Hélas ! quand vous êtes redescendu, le peuple, que vous aviez laissé à genoux devant les grandes tables de la loi, les avait déjà abandonnées pour adorer le veau d'or.

Alors le découragement vous a pris devant ce spectacle : vous avez eu honte de votre pureté. Tombé du ciel, vous avez dédaigneusement accepté toutes les petitesses de la terre ; croyances, morale du cœur, poésie, vous avez tout foulé aux pieds, et, semblable à Apollon chassé de l'Olympe, vous avez détaché de votre front l'auréole, pour être reçu parmi les gardiens des troupeaux.

Vous faites ce que tous ont fait, Charles ; mais prenez garde de ne l'avoir pas fait aussi complétement. Vous comprenez la vie maintenant, dites-vous ; vous savez que les bonheurs vulgaires sont les seuls qui existent. Prenez garde, ô berger du roi Admète, de retrouver par instant sur vos lèvres le goût de l'ambroisie ; prenez garde que les lyres sacrées ne résonnent encore dans vos rêves ; ô pasteur ! n'allez point vous rappeler que vous avez été dieu !

Ce que vous êtes aujourd'hui, Charles, je l'ai été comme vous ; ce que vous faites, je l'ai fait : le récit que je joins ici vous apprendra quelles en furent les suites pour moi. J'ai passé plus d'un jour sans travail sous mes sapins, plus d'une nuit sans sommeil dans mon ermitage, avant de me décider à vous écrire ce récit ; vous saurez combien je vous aime en le lisant, car vous comprendrez combien il a dû me coûter.

Pardonnez-lui des lacunes et des longueurs. Dans la confession la plus sincère, il est des choses que la langue ni la plume ne peuvent dire, d'autres qu'elles voudraient redire toujours. J'ai tâché pourtant de raconter chaque fait par ordre et comme je le connus à l'époque où il se passa, non comme je le compris plus tard. Il m'a fallu de grands efforts pour reprendre ainsi cette histoire à sa naissance, et pour en suivre le cours en tâchant d'oublier le dénouement.

Et pourtant, pourquoi le cacher ? en même temps que ces souvenirs m'ébranlaient douloureusement, j'éprouvais une sorte de charme cuisant à les rappeler. J'étais comme ces vieux soldats dont les blessures se rouvrent en entendant le bruit du canon, et qui cependant en tressaillent de joie.

Et si ces pages, écrites pour vous, arrivent trop tard ; si vous

êtes déjà le mari de votre fiancée inconnue, alors, adieu ! ô mon Charles que j'avais connu et qui serez mort! La dernière étoile se sera éteinte dans mon ciel terrestre, et je n'aurai plus qu'à fermer les yeux.

HENRI DE PUINEUF.

II.

. . . .

Il était déjà tard lorsque je quittai la grande route pour prendre le petit chemin qui devait me conduire à Savenières. Le mois d'octobre était sur son déclin : on était arrivé à cette saison grise et maladive où les feuilles achèvent de tomber et où le ciel s'enveloppe de brouillards glacés. Je commençais à reconnaître les lieux que je traversais et à remarquer les tristes changements que cinq années y avaient apportés. Les grands arbres qui bordaient la route avaient été abattus, leurs souches déracinées étaient encore éparses çà et là. Je cherchai la maisonnette blanche que l'on apercevait naguère sur la gauche, et qui me servait à reconnaître le chemin ; elle était brûlée. On avait arraché les vignes, et le moulin à vent dont on voyait autrefois l'aile blanche tourner derrière les arbres, maintenant abandonné, tombait en ruines.

Cette dévastation de tout ce que j'avais connu, jointe à l'influence d'un froid humide, me rendit triste malgré moi. Mes nerfs se détendirent : je laissai aller la bride sur le cou de mon cheval, qui, n'étant plus sollicité par l'éperon, ralentit le pas, et je commençai à ne plus désirer aussi vivement d'arriver.

Savais-je en effet ce qui m'attendait à Savenières ? Ma position était assez étrange pour justifier des craintes. Marié depuis cinq ans à une jeune fille que j'avais vue pour la première fois la veille de notre union, et que j'avais quittée trois jours après, je revenais vers elle moins comme un mari que comme un étranger. J'étais aussi incertain de la réception qui me serait faite que de la manière dont je devais me présenter. Les trois jours que j'avais passés près d'Ernestine, entièrement consacrés à des fêtes, n'avaient pu me rien apprendre sur son caractère, et les courtes lettres qu'elle m'avait écrites au régiment, m'avaient tout au plus fait soupçonner qu'elle était spirituelle. Mais quelle impression mon retour allait-il lui faire? Le désirait-elle? devais-je lui plaire?

Toutes ces questions que l'on s'adresse d'habitude avant la première entrevue avec la jeune fille dont on veut demander la main, moi je me les adressais au sujet d'une femme qui portait mon nom depuis cinq ans, et qui m'avait déjà donné un fils !

J'étais tourmenté pour la gaucherie d'une situation qui n'avait pas même le charme du romanesque. Peu à peu les dispositions mélancoliques dans lesquelles m'avaient jeté la saison et l'aspect du pays, rendirent mes réflexions plus sombres. Je m'effrayai à la pensée de ces liens que j'allais retrouver et dont je n'avais pas encore expérimenté le poids. Je n'arrivais ni comme un fiancé que l'on brûle de connaître, ni comme un mari que l'on connaît. Je n'étais ni une nouveauté, ni une habitude, et pendant mon absence on avait pu se lasser de moi. La question n'était point de savoir si Ernestine m'aimait, mais si elle pourrait m'aimer. J'ignorais même quelle impression ma courte apparition lui avait laissée. Y avait-il d'ailleurs entre nous quelque sympathie? était-elle susceptible d'attachement, et dans ce cas, étais-je celui que son cœur désirait ? qui sait même si elle n'en aimait point un autre ?

A ce doute, j'arrêtai court mon cheval. N'en aimait-elle point un autre ? Qui pouvait me l'assurer en effet ? Elle m'avait épousé sans me connaître, et je savais que le mariage, privé de la sauvegarde de l'amour, n'était qu'un péril de plus pour une femme. A défaut de principes, le manque d'occasion et l'ignorance défendent la jeune fille ; mais les libertés que l'on accorde à l'épouse ne favorisent-elles pas toutes les faiblesses et toute les surprises? Une fois engagé dans ces incertitudes douloureuses, je m'y attachai avec persistance ; je déroulai dans ma pensée les affligeantes conséquences d'un mariage improvisé suivi d'une si longue absence. Mon imagination tint à honneur de m'inventer des craintes, et le doute que j'avais d'abord soulevé comme une possibilité invraisemblable devint une probabilité. Il s'opéra dans tout mon être une surexcitation douloureuse que je regardai comme un pressentiment. Bientôt, la nuit et le froid aidant, ce qui n'était qu'une probabilité devint une certitude ; toutes les scènes de ce roman que je venais d'entrevoir se développèrent à mes yeux ; j'étais comme l'auteur qui a trouvé son idée et qui travaille à en tirer le plan de son œuvre.

Je ne sais jusqu'où j'aurais poussé mes suppositions si un bruit

de pas ne m'eût arraché à ma rèverie. Deux paysans qui portaient des lanternes s'avancèrent vers moi, et m'ayant demandé mon nom, m'apprirent que Mme de Puineuf les avait envoyés à ma rencontre, afin que j'évitasse les fondrières d'une traverse en réparation. L'un d'eux me jeta sur les épaules un manteau qu'Ernestine lui avait donné pour moi. J'appris de plus en cheminant que Mme de Puineuf, inquiète de ne point me voir arriver, venait d'envoyer un domestique à Angers pour s'informer des causes de mon retard.

Ces précautions, toutes pleines d'une attention soigneuse et presque tendre, s'accordaient si peu avec mes terreurs qu'elles les dissipèrent à l'instant. J'eus honte de m'être laissé entraîner à des suppositions offensantes, et au bout d'un quart d'heure de marche j'étais aussi sûr de trouver Ernestine prête à m'aimer ou m'aimant déjà que je l'étais peu auparavant du contraire. Ne riez pas de cette mobilité, Charles; c'est la plus belle faculté de l'homme, car c'est le signe de sa vie intérieure. Quand les influences du dehors n'agissent plus sur nous et ne font plus monter ou descendre notre âme, nous sommes devenus des baromètres immobiles qui ne marquent plus rien.

Lorsque nous aperçûmes la grille du château, mes guides me précédèrent pour la faire ouvrir. Dans ce moment, j'entendis le sourd galop d'un cheval sur la terre humide, et un cavalier tournant brusquement un des sentiers du bois, passa à quelques pas de moi : à mon aspect il s'arrêta court et se détourna; mais je ne fis qu'entrevoir son visage, qui me parut fort pâle, car il repartit aussitôt et se perdit dans le bois. Mes guides n'avaient rien vu et ne purent me rien dire de ce cavalier mystérieux.

Cependant la grille avait été ouverte et nous entrâmes. Au bas du perron, j'aperçus deux jeunes femmes avec un domestique portant un flambeau. Soit que je fusse troublé, soit que la demi-obscurité me trompât, je ne reconnus pas au premier abord Mme de Puineuf. Elles s'aperçurent sans doute de mon hésitation, car je vis l'une sourire; je m'avançai vivement vers l'autre en rougissant : c'était Ernestine. Je lui tendis les deux mains et je la baisai au front. Elle tremblait beaucoup.

—Vous avez bien tardé, me dit-elle d'une voix basse.

J'expliquai brièvement la cause de mon retard. Comme j'achevais, nous entrions au sallon où tout avait été préparé pour me

recevoir. Un petit garçon de quatre ans se tenait debout devant le foyer.

— Arthur ! criai-je.

L'enfant se détourna vers nous, il échangea un regard avec sa mère et vint à moi le front baissé ; je l'enlevai dans mes bras et le serrai sur ma poitrine. Trop préoccupé de la réception qui me serait faite par Mme de Puineuf, j'avais peu songé à mon fils pendant la route ; mais, en me trouvant tout à coup devant cet enfant déjà grand qui m'entourait de ses bras et m'appelait son père, je fus saisi à l'improviste d'une émotion inconnue ; il se passa en moi quelque chose de douloureux et d'enivrant, et deux larmes jaillirent de mes yeux ; je venais de sentir que j'étais père.

Tenant Arthur sur un seul bras, je me détournai vers Ernestine, qui, muette, nous regardait, et je lui tendis l'autre main; elle la prit avec une vivacité convulsive et la porta à ses lèvres. Ce geste, à la fois humble et tendre, me toucha profondément. Je l'attirai contre moi ; elle cacha son visage sur mon sein, et je m'aperçus qu'elle sanglotait.

Dans ce moment, la jeune femme que j'avais rencontrée sur le perron entra ; elle vint à nous, prit la main d'Ernestine et l'appela d'un ton plaintivement caressant. Celle-ci releva la tête en essuyant ses larmes et me dit :

— C'est Hortense de Moëlan.

Nous nous saluâmes : je savais qu'Hortense de Moëlan était la parente et l'amie la plus chère de Mme de Puineuf ; je me rappelai l'avoir entrevue à l'époque de notre mariage.

Nous nous mîmes à table presque aussitôt, et Ernestine se plaça vis-à-vis de moi. Jusqu'alors la première émotion m'avait empêché de l'examiner avec attention. Le changement, qui s'était opéré en elle depuis cinq ans était singulièrement remarquable. Jamais elle n'avait été si belle ; mais sa beauté avait tellement dépouillé tout caractère terrestre, qu'elle me causa une sorte d'épouvante ; on eût dit un des anges de Flaxman. La frêle élégance de ses formes s'était changée en je ne sais quelle délicatesse qui n'était pas de la maigreur, mais une sorte de fluidité ineffable ; ses yeux, sans cesser d'être brillants, s'étaient voilés d'une flottante langueur, et son teint, rosé naguère, avait revêtu une de ces pâleurs transparentes et presque lumineuses qui semblent le reflet d'une flamme intérieure. Rien n'annonçait la destruction

dans cet ensemble merveilleux, et cependant on se sentait pris, en regardant, d'une espèce de pitié craintive; ce n'était point la mort, mais ce n'était point la vie : la sève manquait à cette beauté.

Je fus arraché à l'admiration mélancolique avec laquelle je la contemplais par l'arrivée de mon fils, qui venait, demi-nu et porté par sa nourrice, nous donner le baiser du soir. Cet épisode de la vie domestique, vulgaire pour tout autre, était pour moi une nouveauté touchante. J'entrais en possession d'une famille au sortir de la caserne, et sans y avoir été préparé par les habitudes du ménage. Je pris Arthur dans mes bras et je l'embrassai avec amour; mais lui tendait ses petites mains vers sa mère : je le portai à Ernestine, et il s'élança à son cou en riant. A voir cet enfant vivace suspendu aux lèvres de cette femme si frêle et si pâlissante, on eût dit une abeille enfoncée au calice d'une fleur et en pompant tout le suc dans ses baisers.

Une fois Arthur emporté, nous nous rapprochâmes du foyer, et la conversation s'engagea. Mme de Moëlan me parut spirituelle et causeuse, mais je m'efforçai vainement de faire parler Ernestine; elle resta muette et inattentive. Son silence distrait me causait une gêne inexprimable. Il était aisé de voir qu'il ne venait ni de l'agitation ni du recueillement; ce n'était point pour me regarder qu'elle se taisait, ses yeux étaient baissés comme ses lèvres muettes! Lui importait-il donc si peu de me connaître? Je cherchai à surmonter les tristes impressions qui me revenaient, et je m'efforçai d'être gai. Mme de Moëlan me fit beaucoup de questions. Je racontai mon voyage, mes sensations en approchant de Savenières, mes craintes de n'y avoir laissé aucun souvenir, et d'y être reçu en étranger. Ce récit laissa Ernestine à sa distraction souriante, mais il parut amuser Mme de Moëlan.

— Au fait, me dit-elle quand j'eus achevé, Ernestine pouvait ne pas vous reconnaître; il eût été piquant pour un mari d'être obligé de constater son identité.

— J'aurais présenté mon passeport, répondis-je en riant.

— Et qui eût prouvé qu'il vous appartînt réellement? Savez-vous, monsieur, qu'il eût suffi de vous tuer en route et de prendre vos papiers pour se présenter à votre place?

— En vérité, je suis désolé de n'y avoir pas songé pendant le voyage, madame; cela m'eût distrait.

— D'autant que la route de Savenières n'est pas très-sûre ; n'avez-vous rencontré personne ?

— Vous me le rappelez ; un cavalier mystérieux a traversé l'avenue devant moi et s'est perdu dans le bois.

— Un cavalier dans l'intérieur du parc ! s'écria Ernestine.

— Un cavalier enveloppé d'un manteau garni de rouge et monté sur un cheval blanc ; c'est tout ce que j'ai pu remarquer.

Les deux femmes gardèrent le silence ; mais peu après, Mme de Moëlan se leva, et dit :

— Vous paraissez souffrir, Ernestine.

Je me détournai vivement. En effet, ma femme était fort pâle.

— Vous avez besoin de repos, reprit Hortense, toutes ces émotions vous ont troublée.

Je me joignis aux prières de Mme de Moëlan, et Ernestine consentit à se coucher. Peu après un domestique me conduisit dans la chambre qui m'était destinée.

Toute cette soirée avait été si étrange, que je me trouvai heureux d'être seul pour me reconnaître et me consulter. J'avais déjà éprouvé depuis mon arrivée tant d'émotions différentes, que j'ignorais moi-même si j'étais triste ou gai, content ou désappointé. La vue de mon fils et les soins d'Ernestine m'avaient d'abord vivement touché ; mais j'avais ensuite été frappé de la contrainte que ma présence avait paru causer ; je crus sentir vaguement que l'on me faisait une place dans cette famille, mais qu'elle ne m'y avait point été gardée. Rien n'avait manqué à la réception qui m'avait été faite, si ce n'est plus d'entraînement ; entouré de moins de prévenances, elle eût peut-être satisfait davantage mon cœur.

J'ai déjà dit combien mes impressions étaient rapides et mobiles ; une fois excité en moi, le doute grandit promptement. Je me mis à fouiller ma joie elle-même et à y chercher des veines douloureuses. Les attentions de Mme de Puineuf commencèrent à m'effrayer. Ne m'avait-on pas traité comme un hôte auquel on voulait faire bon accueil ? Une femme tendre eût été plus occupée de mon arrivée, moins de ma réception ; tous ces soins prouvaient la liberté d'une âme sans trouble qui n'attendait point de moi son bonheur ou son infortune. Puis ne m'avaient-ils pas été rendus avec plus de prévenance que de tendresse ? N'avais-je pas trouvé une femme vertueuse là où je n'aurais désiré qu'une femme aimante ?

Ah! qu'allaient devenir toutes mes chimères d'intimité heureuse. Fallait-il donc me résigner à une union vide d'affection? Je n'ignorais pas ce que pèsent ces chaînes sculptées en guirlandes qui paraissent de fleurs pour ceux qui regardent, mais que l'on sait de marbre lorsqu'il faut les porter! Cependant que faire pour les éviter? étais-je donc condamné à une de ces existences où il n'y a qu'une fissure, trop petite pour qu'on la voie, assez grande pourtant pour que tout le bonheur s'écoule?

Il m'eût été difficile de dire sur quels faits j'appuyais toutes ces craintes, et cependant je les sentais raisonnables; j'éprouvais une sorte de mauvaise humeur de l'âme qui m'avertissait que mon repos courait des dangers. J'avais d'ailleurs espéré une autre fin à cette soirée pendant laquelle je n'avais pu parler intimement à Ernestine. L'indisposition subite qui nous avait séparé m'attristait et m'irritait à la fois. Mme de Puineuf avait beau en être innocente devant mon esprit, elle ne l'était pas devant ma passion; car ce qui nous fait souffrir est toujours un crime envers notre bonheur.

Cependant je ne pouvais ni ne voulais me coucher sans la voir, sans m'informer d'elle; je ne savais où la trouver, et je ne pouvais me faire à la ridicule idee de demander le chemin de sa chambre à un laquais. Il est des natures hardies ou peu délicates qui ne connaissent point ces puériles embarras; mais la vie des camps n'avait pu me guérir de mes minutieuses timidités, et de tout temps j'avais trouvé plus difficile d'entrer dans un salon que de monter à la tranchée. Après avoir enfin fait vingt fois le tour de la chambre je me décidai à sonner; un domestique parut:

— Faites demander à Mme de Puineuf si elle peut me recevoir, lui dis-je.

Je n'avais rien trouvé de mieux que cet expédient de prince. Le domestique revint peu après en me disant que madame m'attendait. Je me fis conduire chez Ernestine, que je trouvai couchée; Mme de Moë en était assise à son chevet, et un lit de sangle avait été dressé près de l'alcôve. Je compris tout de suite que l'amie s'était établie garde-malade. Je fus blessé de la pensée que ce droit m'eût été enlevé sans que l'on eût même paru se souvenir qu'il m'appartînt. Ernestine me tendit la main, et me remercia de ma visite.

— Ne l'attendiez-vous donc pas? lui demandai-je.

— Je craignais que vous ne fussiez fatigué.

La conversation devint indifférente ; Ernestine paraissait absorbée et fermait les yeux. Ma position était intolérable. Quoiqu'aucun mot, quoiqu'aucun geste ne me le dit, je comprenais que j'étais là comme un étranger. On recevait ma visite le mieux possible ; mais c'était une visite. Je me levai ; Ernestine me tendit de nouveau la main en me disant bonsoir, et je rentrai chez moi, plus triste encore que je n'en étais sorti. Comme je me trompais de porte :

— Monsieur ne reconnaît-il point sa chambre? me dit le domestique ; c'est celle qu'il a occupée lors de son mariage.

Je ne m'en étais point aperçu. Et pourquoi, en effet, l'aurais-je remarqué ! Chambre nuptiale sans avenir et sans passé, il lui manquait ce qui fait aimer les lieux et ce qui les rappelle : des souvenirs du cœur. J'en fis le tour, et je l'examinai d'un œil froid. Elle était élégante ; tout y avait été préparé pour moi ; rien n'y manquait... que la femme et le berceau d'enfant qui l'eussent rendue belle !... Hélas !... je commençais à craindre que cette chambre ne fût le symbole de ma vie !

L'indisposition d'Ernestine n'eut point de suites. Mme de Moëlan partit, et enfin nous nous trouvâmes seuls. J'avais attendu ce moment avec impatience, espérant que la gêne qui s'était maintenue entre nous disparaîtrait dans une intimité plus complète; mais je m'étais trompé. Mme de Puineuf demeura, à peu de chose près, ce qu'elle avait été dès les premiers instants; il s'établit entre nous des rapports bienveillants, mais point d'habitudes. J'eus beau vouloir me poser à Savenières dans une attitude aisée, je conservai la position d'un hôte passager. On s'adressait à moi, mais comme à un maître qui ignore ses affaires ; et, en effet, malgré mon désir ardent de perdre mon air de nouveau-venu, j'étais presque toujours forcé de tout renvoyer à Ernestine. Plusieurs fois je voulus me mettre au courant ; Mme de Puineuf répondait à toutes mes questions, mais sans aller jamais au delà de ce que je demandais. De telles enquêtes pouvaient bien me rendre l'administrateur de la communauté, jamais le chef de la famille. Et comment l'aurais-je été ? rien n'aboutissait à moi, rien ne venait de moi, je ne tenais en main aucun des fils imperceptibles et déliés qui forment la diplomatie du ménage. Je ne connaissais ni les qualités ni les défauts de ceux qui m'entouraient ; je ne savais

point leur histoire, et ils ne savaient pas la mienne. Souvenirs, espérances, promesses, rien ne nous était commun ; ma maison entière était une hôtellerie où j'étais arrivé. Ernestine seule eût pu me tirer de cette situation pénible en m'initiant à tous les secrets de cet intérieur qui m'était nouveau ; mais il eût fallu pour cela que nos deux existences se mêlassent davantage, car tous ces minutieux détails ne pouvaient être donnés que dans les causeries confidentielles du foyer. Il est de ces heures où, seuls près du feu qui s'éteint, le père et la mère de famille échangent leurs plus fugitives pensées, où toutes les portes de l'âme s'ouvrent et où les coins les plus cachés du cœur s'illuminent ; mais d'Ernestine à moi il n'y avait jamais eu, il ne devait jamais y avoir de ces révélations familières. Entre nous tout était grave, logique, sans élan. L'habitude, ce doux laisser-aller de la vie, n'avait pu trouver place dans notre intérieur ; nous étions toujours comme des amis du grand monde, qui, au moment de se tendre la main, se ravisent par politesse et s'arrêtent pour mettre leurs gants. Je fis d'abord des efforts afin de briser la barrière de glace élevée entre nous, mais inutilement. Peut-être avais-je été trop longtemps un simple nom dans la vie de Mme de Puineuf, pour y devenir jamais autre chose. Je n'avais point su me l'attacher quand je l'aurais pu ; car, dans les unions les plus mal assorties, il est un instant (un seul souvent) pour se faire aimer, c'est ce premier moment de surprise et d'enivrement où le mari le plus vulgaire peut séduire l'Ève la plus rebelle avec les fruits de l'arbre de la science.

Du reste, la gêne dominait encore plus que la froideur dans les rapports qui s'étaient formés entre Mme de Puineuf et moi. Il y avait même des instants où elle semblait se reprocher sa réserve ; alors j'avais à subir des crises d'une tendresse convulsive qui m'embarrassaient autant que son indifférence habituelle. La vie pratique a besoin par-dessus tout de suite et d'harmonie ; les soubresauts la troublent, de quelque nature qu'ils soient. Le bonheur lui-même, pour être senti, demande certains préparatifs ; trop subit, il produit l'effet d'un coup de foudre et torpéfie le cœur. D'ailleurs ces intermittences d'affection suivaient d'ordinaire quelque discussion pénible, et trouvaient mon âme encore trop vibrante d'affliction pour les accueillir. L'à-propos du repentir est peut-être la marque la plus sûre de l'amour, car lui seul

donne le tact pour ces retours ; la maladresse du cœur prouve toujours son indifférence.

De part et d'autre, nous faisions pourtant des efforts dans le but de nous rapprocher ; mais je ne sais quelle fatalité les rendait inutiles. J'aurais donné la moitié de ma vie pour connaître les moyens de plaire à Ernestine, de la réintéresser à l'existence, et rien ne me réussissait. Je tournais vainement autour de ce cœur, tâchant de découvrir quelque point d'attache pour le lier au mien ; ce cœur était fermé et ne laissait aucun prise. Manquant ainsi de centre commun, nous ne pouvions nous rencontrer sur aucune route. Le jour où j'étais gai, Ernestine était triste, et si je devenais triste à mon tour, elle tâchait de s'égayer pour me distraire. Nos âmes semblaient courir l'une après l'autre, mais sans espoir de se réunir, car elles n'avaient pas de rendez-vous convenu.

Mon caractère s'aigrissait de plus en plus dans cette situation contraire à ma nature et à tous mes penchants. Vous aurez peine à me croire, Charles, mais jamais les douleurs que je connus plus tard, ne me firent éprouver une torture aussi envenimée. Ces douleurs du moins avaient un corps, je les voyais, je pouvais les maudire, tandis qu'ici ma blessure était quelque chose d'insaisissable ; c'était la maladie du malheur. Par instant je devenais furieux de ce mal auquel je ne pouvais donner un nom : en me sentant tué comme le lion par un moucheron qui bourdonnait autour de moi et que je ne pouvais même apercevoir, je m'indignais de mourir ainsi sous un aiguillon invisible ; j'appelais le fantôme, je devenais fou, j'allais demander à Ernestine, avec colère, pourquoi nous n'étions pas heureux ? Elle pleurait sans me répondre, et ses pleurs redoublaient mon irritation, et je la maudissais.

Quoique ces scènes affligeantes fussent suivies de repentirs cuisants et que j'obtinsse toujours mon pardon, elles laissaient dans l'esprit de Mme de Puineuf une sorte d'effroi, et dans tout son être une susceptibilité nerveuse que le moindre mouvement éveillait. Bientôt il suffit d'un geste, d'une parole, pour la faire tressaillir ; elle trembla au son de ma voix, et mon regard arrêté sur elle fit venir des larmes dans ses yeux. Cette affreuse punition de mes emportements fut pour moi un supplice dont rien ne peut donner idée. J'eusse tout sacrifié au monde pour

être aimé d'Ernestine, pour la rendre heureuse, et je la voyais prendre vis-à-vis de moi la pose d'une victime devant son tyran! Ma tête se perdait à cette pensée, je m'indignais d'être ainsi méconnu; j'accablais Ernestine de reproches amers; puis, oubliant ma colère, je l'adjurais à mains jointes, avec des cris et des larmes. Mais ces transports, loin de lui inspirer plus de confiance, l'effrayaient davantage.

Les tristes suites de pareils éclats m'engagèrent à me maîtriser, et cette retenue que je m'imposai devint un nouvel élément de gêne et de froideur. Silencieusement occupés à nous étudier l'un l'autre, nous prîmes insensiblement, et à notre insu, l'attitude de deux ennemis qui s'observent. Les troubles les plus dangereux d'un ménage sont ceux qui ne se montrent pas et qu'on laisse fermenter sourdement au fond des cœurs et des choses. Chaque jour le vide qui avait existé entre Ernestine et moi devenait plus grand. Maintenant nous n'étions plus seulement des étrangers l'un pour l'autre; nous avions le cœur gros de toutes les querelles évitées, de tous les reproches retenus, de toutes les douleurs cachées. Le calme de nos cœurs ressemblait à celui de l'antre d'Éole: il n'était formé que de tempêtes entassées.

Dans les commencements de mon séjour à Savenières, j'avais voulu m'occuper de mon fils; mais cet enfant était comme le reflet d'Ernestine, il semblait faire partie de son être, et l'on eût dit que la sympathie qui lie la mère au fils avant sa naissance continuait à exister pour lui, tant il recevait d'elle ses impressions. Toutes les répulsions que mon amour avait rencontrées dans l'âme de Mme de Puineuf, je les trouvai donc dans la sienne plus frémissantes et plus ingénues. Arthur devint ainsi pour moi une nouvelle cause de chagrins, et, repoussé dans cette seconde affection, je m'en trouvai plus mécontent, plus isolé. Bientôt même ma tendresse méconnue se transformant en une sorte d'éloignement, je cessai de songer à cet enfant, et voyant que ses sympathies ou ses aversions étaient les ombres des sympathies ou des aversions de sa mère, je reportai sur celle-ci toute ma préoccupation, et l'époux absorba le père. Cependant les jours, les mois, les années s'écoulaient ainsi au sourd murmure de ces orages renfermés. Notre vie restait tranquille à la surface, mais devenait toujours plus sombre au fond. On eût dit une de ces

soirées humides d'automne où les oiseaux soupirent dans les mousses, où les dernières fleurs s'inclinent sur les buissons, où toutes les feuilles tremblent aux arbres : mélancoliques journées où rien n'est encore détruit, mais où tout menace ruine.

Les distractions de la ville eussent peut-être fait diversion à la monotonie attristante de notre intérieur, mais à Savenières rien ne pouvait nous la faire oublier. Dès les premiers mois de mon arrivée, j'avais commencé de grands travaux d'exploitation, espérant occuper ainsi mon esprit et l'empêcher de creuser trop avant; mais cette entreprise n'eut d'autres résultats que de me retenir à la campagne, en y rendant ma présence indispensable. J'essayai du moins d'égayer notre solitude en visitant quelques personnes, et en les invitant à venir nous voir. Mais ces nouvelles connaissances, loin de devenir un moyen de distraction, furent bientôt pour moi une calamité.

Il est de tradition que les liaisons doivent se former plus facilement à la campagne et que les voisins qui se fréquentent deviennent aussitôt des amis. En conséquence je fus accablé de visites. Il était impossible de sceller ma porte comme je l'eusse fait à la ville et de renvoyer des hôtes importuns, car la *liberté des champs*, ce lieu commun inventé par les oisifs, autorise toutes les indiscrétions. Il me fallut donc supporter le débordement d'amis qui firent irruption à Savenières. Mon temps et mon repos furent mis au pillage; ma retraite devint le rendez-vous de tous les chasseurs et de tous les bavards du canton. Des familles entières venaient s'établir chez moi pour parler de la dernière vinée et de la baisse des fourrages. Trop heureux encore si ces vulgaires ennuis avaient pu faire diversion à mes soucis; ma demeure se remplit d'agitation sans devenir plus gaie : c'était du bruit autour de ma tristesse et rien de plus. Bientôt je ne pus trouver un seul jour de loisir pour me livrer à mes pensées, et au milieu de ces allées et de ces venues retentissantes, je cessai d'entendre les murmures de ma vie intérieure, que j'avais jusqu'alors écoutés comme les bruits souterrains d'une mine qui sapait mon bonheur. N'ayant plus à moi les longues heures de solitude pendant lesquelles j'étudiais Ernestine, cherchant à trouver les joints de son cœur pour y pénétrer, je renonçai à tout espoir de me faire comprendre d'elle, et j'acceptai la position de bienveillance tranquille qu'elle semblait

m'avoir offerte. Mais cette résolution à laquelle je tâchai de conformer ma conduite, garda l'apparence d'un dépit. Il était aisé de voir tout ce que mon désappointement m'avait laissé d'amertume au fond du cœur ; comme le gladiateur frappé dans l'arène, je niais ma blessure par orgueil, et je la cachais de la main, mais, malgré moi, le sang ruisselait entre mes doigts.

Quant à Mme de Puineuf, rien ne sembla changé pour elle : elle supporta l'ennui de nos habitudes nouvelles comme elle avait supporté notre solitude, avec l'air de douce résignation qui m'avait tant de fois navré. Cette prise de possession de Savenières par les voisins n'accrut ni ne diminua son indifférence mélancolique. J'acquis ainsi la preuve que la vie n'avait plus aucune valeur pour cette âme, soit qu'elle eût renoncé à la joie, soit qu'elle l'eût placée dans une sphère plus élevée : cruelle certitude qui m'ôtait tout espoir d'être quelque chose dans une existence que l'on paraissait souffrir à regret !

Un jour qu'une société nombreuse se trouvait réunie au château, quelqu'un dit :

— M. Alfred Clermont arrive demain.

Je me rappelais avoir beaucoup entendu parler de ce jeune médecin, lié autrefois avec la famille d'Ernestine, mais que l'on avait cessé de voir vers l'époque de mon mariage, sans que j'en eusse jamais connu au juste le motif. Je demandai quelques renseignements à son sujet ; et l'on m'apprit qu'il venait, tous les ans, passer l'été chez un de ses oncles dont la propriété était un peu éloignée. Je me promis de profiter de ce voisinage pour faire la connaissance de M. Clermont, et trouver dans sa société un dédommagement aux liaisons que j'avais si imprudemment formées.

Huit jours après, m'étant assuré de l'arrivée de M. Clermont, je montai à cheval, et je me rendis chez son oncle pour marchander un bouquet d'arbres qu'il désirait vendre. Dans la conversation, je témoignai à M. Moirand le désir de connaître son neveu, dont on m'avait vanté l'amabilité et les talents.

— Oh! il est en course depuis le point du jour, me répondit-il ; d'habitude, nous ne le voyons guère que le soir : il passe toutes ses journées à herboriser dans les prairies, à lire dans les bois, ou à dessiner quelques vieux puits couverts de lierre. C'est un rêveur et un sauvage. Il est possible que vous le

rencontriez en route ; vous le reconnaîtrez facilement à sa casquette de paille, à son fusil en bandoullière, qu'il ne décharge pas tous les mois, et à sa carnassière pleine de livres ou de fleurs des champs.

— Dites-lui tout mon désir de le connaître, et faites-moi l'honneur de me l'amener demain à Savenières ; nous vous attendrons pour dîner.

M. Moirand accepta pour son neveu et pour lui. Cependant, le lendemain, je le vis arriver seul ; M. Clermont avait des affaires à la ville, et me priait de l'excuser. Quelques jours après, je sus, en rentrant, qu'il s'était présenté pour me voir, et avait laissé une carte. Contrarié de n'avoir pu le rencontrer, je lui écrivis en lui témoignant tous mes regrets, et le priant de diriger parfois ses promenades vers Savenières. Il me répondit une lettre polie, mais vague, dans laquelle il ne faisait aucune promesse.

Quelques démarches nouvelles que je tentai n'eurent pas plus de succès ; et, malgré l'habileté avec laquelle les refus et les empêchements se trouvèrent présentés, il me fut bientôt prouvé que M. Clermont se refusait à faire ma connaissance. J'en fus piqué ; ma position de fortune et de famille m'avait habitué à regarder mes avances comme ayant quelque valeur. J'exprimai devant Ernestine mon dépit et la résolution de faire expliquer M. Clermont à ce sujet ; mais je n'en eus pas le temps. Le surlendemain, il se présenta au château pendant mon absence, et me laissa un billet avec quelques brochures nouvelles que je désirais connaître.

Cette démarche dissipa en partie mon mécontentement, mais me laissa singulièrement surpris de ce mélange de froide réserve et de prévenance amicale. Enfin le hasard vint mettre un terme à cet étrange colin-maillard, que depuis un mois M. Clermont et moi semblions jouer avec intention.

Engagée par l'aspect d'une belle soirée, Ernestine s'était décidée à sortir. Depuis quelque temps elle était plus faible, plus souffreteuse, sans que je susse à quelle cause attribuer ce changement. Espérant que la marche et l'air odorant des prairies pourraient la ranimer, je la pris par la main comme une enfant, et nous côtoyâmes la lisière du bois. La nuit commençait à descendre, la brise était tiède, les oiseaux faisaient entendre leurs derniers gazouillements dans les haies, et les vaches, qui reve-

naient à l'étable, embaumaient les sentiers d'un parfum de lait. Ernestine paraissait jouir du calme vivant et harmonieux qui nous entourait ; des couleurs plus vives éclairaient son visage, sa démarche était plus active, un vague sourire rayonnait autour de ses lèvres refleuries. Je pris son bras et je lui demandai si elle se trouvait mieux. Avant qu'elle eût pu me répondre, un coup de feu partit à quelques pas de nous, et un chien s'élança du taillis, suivi d'un jeune chasseur. Ma femme jeta un cri en chancelant : je n'eus que le temps de la recevoir sur mon sein. A notre vue, le jeune homme s'arrêta et devint pâle.

— Mon Dieu ! qu'est-il arrivé ? demanda-t-il d'une voix effrayée.

Ernestine revenait à elle.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle... j'ai eu peur seulement...

Le jeune chasseur s'approcha en se découvrant, et le front baissé :

— Veuillez me pardonner, madame, dit-il d'un accent très-ému, cet endroit est écarté, je me croyais seul.

Puis se tournant vers moi :

— Je suis coupable de toute façon, ajouta-t-il, car je n'aurais point dû chasser ici.

— Il est heureux, en effet, monsieur, que vous nous ayez rencontrés au lieu du garde forestier.

— En vérité, je ne sais comment cela m'est arrivé ; il a fallu que le gibier vînt se jeter sur mon passage, car je ne me sers pas de mon fusil une fois en huit jours.

Je le regardai ; la casquette de paille et la carnassière pleine de fleurs me frappèrent.

— Puis-je me permettre de demander à qui j'ai l'honneur de parler !

— Alfred Clermont.

— Pardieu ! m'écriai-je, le hasard m'a mieux servi que tous mes efforts. Je désespérais de vous voir, monsieur ; mais puisque vous avez eu l'imprudence de vous livrer à ma merci, j'userai de mon droit. Il ne s'agit plus ici d'invitations ; je vous ai trouvé braconnant dans mon parc, et je vous somme de me suivre à Savenières.

— Mille remercîments, monsieur; mais on m'attend chez mon oncle.

— Je le ferai avertir.

— J'ai des lettres à écrire.

— On les enverra porter.

— Vous avez sans doute du monde à Savenières, et je ne puis me présenter en habit de chasse.

— Nous n'avons personne.

Toutes ces objections avaient été faites par M. Clermont avec un embarras croissant, toutes mes réponses avec une insistance de plus en plus péremptoire ; je voulais savoir définitivement à quoi m'en tenir. Il y eut un moment de silence.

— Ainsi vous venez ? repris-je.

— Excusez-moi ; en vérité, je ne le puis.

Je le regardai fixement : une résistance si soutenue commençait à me paraître injurieuse.

— J'ignore, monsieur, lui dis-je, ce qui a pu nous mériter ces refus répétés ; mais tant de répugnance à accepter des avances loyalement faites, doit avoir sans doute quelques motifs ; quoi qu'il puisse y avoir de ridicule ou d'inusité dans ma demande, je vous prierai de me les faire connaître. Quand un homme d'honneur tend sa main à un autre homme et que celui-ci la refuse, il a droit d'en savoir la raison.

J'avais prononcé ces mots avec une émotion mal déguisée ; je sentis le bras d'Ernestine trembler sur le mien.

— Quelle raison pourrait avoir monsieur de ne point venir à Savenières ? interrompit-elle ? j'espère qu'il ne résistera pas plus longtemps à nos prières.

— Oh ! non, madame, non, s'écria-t-il vivement.

Et se reprenant tout à coup :

— Je vous jure sur l'honneur, monsieur, que vous m'avez mal compris.

Il me tendit la main :

— Laissez-moi vous quitter ce soir ; demain j'irai vous remercier de vos bontés.

— Soit ; mais rappelez-vous que je vous demanderai compte de votre longue résistance.

— Je tâcherai de vous la faire oublier.

Il s'inclina profondément devant Mme de Puineuf, me serra encore la main et partit.

Le lendemain je l'attendis jusqu'au milieu du jour ; il arriva

un peu après Mme de Moëlan. Il me parut que l'espèce de reproche que je lui avais adressé la veille l'embarrassait, car il se montra timide et presque honteux. Je tâchai de le mettre à l'aise en évitant toute allusion à ce qui s'était passé.

Quant à Ernestine, elle était plus animée que d'ordinaire; mais son animation avait quelque chose de maladif. Elle me témoignait une affection inaccoutumée, s'occupait de moi avec une tendresse presque égarée : cette exaltation m'effraya et me fit redouter quelque crise. En effet, vers le soir, la fièvre la prit; elle fut plusieurs jours dans un état alarmant, qui, en se dissipant, fit place à une langueur presque aussi effrayante.

Ces indispositions continuelles de Mme de Puineuf et son dépérissement visible étaient pour moi, outre toutes les causes que j'ai déjà signalées, une source intarissable de tourments. A force de vanter le haut prix de la santé, on en a rendu l'éloge ridicule; mais pour sentir son importance, il faut avoir concentré toute son affection sur quelque tête débile toujours prête à s'incliner au moindre souffle; il faut avoir connu cette tristesse que la maladie jette dans une demeure, ce silence sinistre, ces questions faites à voix basse, ces rideaux fermés, cette perte de toute sécurité et de toute solitude, il faut avoir vécu en voyant sans cesse l'être que l'on chérit sur la brèche de la vie et attendant le coup qui peut le tuer! Oh! comme alors on aime la santé! comme on voudrait voir son vermillon vulgaire sur le visage de la femme adorée! comme on hait cette pâleur touchante et cette fatale beauté que l'on admirait naguère.

M. Clermont revint me voir plusieurs fois, mais sans que l'espèce de gène qu'il avait témoignée lors de sa première visite semblât disparaître. Quant à Ernestine, elle continuait à se tenir vis-à-vis de lui sur un ton de réserve qui me choquait. Elle écouta en silence les reproches que je lui fis à ce sujet, mais ne changea rien à ses manières. Cette persistance m'exaspéra. J'ai toujours éprouvé un invincible éloignement pour l'entêtement paisible que l'on appelle douceur chez certaines femmes, et qui a pour résultat de vous forcer à faire immanquablement leur volonté. J'étais d'ailleurs tellement privé depuis quelque temps de toutes relations affectueuses, ou seulement distrayantes, que je ressentais un indicible besoin de former une liaison intime qui pût occuper un peu l'oisiveté de mon cœur. Malgré la retenue de

M. Clermont, j'avais pu entrevoir qu'il existait entre nous de grands rapports de sentiments et d'idées ; aussi voulais-je à tout prix en faire un ami ou du moins un habitué de Savenières. La froideur répulsive d'Ernestine dérangeait donc tous mes projets. Cependant je m'indignais vainement de sa résistance ; j'usais ma colère contre l'immobilité de cette volonté qui refusait de donner ses raisons. Il est rare que l'impuissance ne rende pas méchant. Furieux de ne pouvoir maîtriser un caprice, je m'en vengeai par d'amères railleries ; mais plus j'étais dur, plus le calme résigné d'Ernestine augmentait, et mon irritation avec lui. J'aurais au moins voulu éveiller en elle un signe de vie, l'entendre jeter un cri de grâce ou de colère. Mais, semblable aux martyrs chrétiens qui joignaient les mains et priaient silencieusement tandis qu'on les lapidait, elle courbait la tête sous mes sarcasmes et s'en laissait percer sans plainte. Cette patience me rendait honteux, et j'en voulais à Ernestine de mes torts.

Enfin, pourtant, bien sûr que la violence morale ne pouvait avoir aucune prise sur elle, et réfléchissant que ces persécutions dont M. Clermont était la cause indirecte ne pouvait que le rendre plus désagréable, je changeai de tactique. Je venais d'éprouver pour la centième fois que la force n'obtient rien de ces caractères mous en apparence, mais tenaces qui résistent au choc d'une autre volonté à la manière des sacs de terre que l'on oppose aux boulets ; je tâchai donc de tourner les préventions de Mme de Puineuf, ne pouvant les vaincre de front.

Vous me pardonnerez si je passe rapidement sur les mille ruses auxquelles j'eus recours pour dissiper la froideur d'Ernestine, et lui faire accepter la présence de M. Clermont ; à ces souvenirs je sens encore se rouvrir à moitié une blessure que vingt années n'ont pu cicatriser. Qu'il vous suffise de savoir que je réussis à rendre les visites du jeune médecin plus fréquentes, et bien que Mme de Puineuf se montrât presque aussi réservée envers lui, elle parut s'accoutumer à sa vue. Seulement, M. Clermont continua à ne venir à Savenières que lorsqu'il savait m'y trouver, et je n'avais pu encore l'y retenir un jour entier. Je me promis bien de saisir la première occasion pour mettre fin à cette discrétion exagérée.

Un jour que je me préparais à une excursion dans mes taillis les plus éloignés, j'appris que notre voisin venait d'arriver, et

j'aperçus son cheval qu'un domestique allait faire conduire aux écuries. Ma course devait être longue et je ne pouvais la remettre : prier Clermont de m'attendre eût été inutile ; j'avais plusieurs fois vainement essayé de le laisser seul avec Mme de Puineuf; l'idée me vint de l'y forcer! C'était d'ailleurs le seul moyen de le garder à Savenières où je ne devais être de retour que vers le soir, et de l'obliger par suite à y passer la nuit. Je dis à mon groom d'avertir M. Clermont que j'avais eu besoin de son cheval, et, le montant sans plus attendre, je partis au galop.

Retenu fort tard par les ouvriers, je ne pus revenir qu'à la nuit close. En arrivant, ma première pensée fut de demander des nouvelles de notre visiteur.

— Il est parti! me répondit le groom.

— Parti.... et comment?...

— A pied....

— Y a-t-il long-temps?

— Une heure au plus!

— Où est Mme de Puineuf?

— Elle s'est retirée dans sa chambre peu après le départ de M. Clermont.

Je n'en entendis pas davantage; mon désappointement était complet. J'avais espéré que le long tête-à-tête auquel j'avais obligé Ernestine et le jeune médecin aurait fait disparaître la contrainte qui existait entre eux, que j'allais les retrouver joyeux et bons amis ; au lieu de cela, mon hôte était parti et ma femme malade. De plus, en forçant M. Clermont à s'en retourner à pied, ma plaisanterie que j'espérais faire pardonner à mon retour prenait l'air d'une liberté de mauvais ton. J'écrivis sur-le-champ un billet d'explication, et je fis partir un domestique pour ramener le cheval.

M. Clermont revint le lendemain, et je lui renouvelai mes excuses. Je remarquai bientôt qu'il nous visitait plus souvent et que les manières d'Ernestine étaient devenues moins réservées.

A peu près dans le même temps mes rapports avec Mme de Puineuf changèrent entièrement ; elle commença à veiller à la satisfaction de mes moindres fantaisies avec une ardeur et une perspicacité que les femmes seules savent apporter à ces détails.

Habitué jusqu'alors à l'uniformité mécanique des soins que l'on achète, ce fut pour moi une nouveauté aussi inattendue qu'enivrante. Je connus à mon tour la douceur de ces existences surveillées qui ne vous laissent que la peine de vivre, véritables palais de fées où votre simple désir devient comme une baguette magique qui transfigure tout autour de vous et porte sous votre main chaque objet souhaité.

Une seule chose me semblait bizarre : bien qu'Ernestine mît dans les soins qu'elle me prodiguait une sorte de passion, elle se refusait à toute expression de reconnaissance. Mes remercîments lui causaient des angoisses et des impatiences inexplicables ; on eût dit qu'elle croyait faire trop peu et que mes éloges lui paraissaient une ironie. Enfin si ma gratitude devenait plus tendre, je la voyais trembler et pâlir sous mes caresses ; ses yeux se fermaient, ses mains se joignaient comme pour une prière muette. Vainement j'avais recours aux plus affectueux épanchements ; à chaque baiser ses lèvres devenaient plus froides. J'avais beau serrer sur mon sein cette femme qui fléchissait sous chaque étreinte, j'avais beau l'aimanter de mon regard, la brûler de mon haleine, je n'avais entre les bras qu'un cadavre au supplice.

Cette insensibilité me jetait quelquefois dans d'inexprimables accès de désespoir. Je repoussais Ernestine, et je courais comme un insensé à travers la campagne, cherchant de l'air, de l'espace, jusqu'à ce que je tombasse accablé au pied de quelque vieux hêtre du coteau. Je m'y endormais de lassitude, et quand je me réveillais au chant des oiseaux, la fraîcheur des feuillées avait coulé de mes sens jusqu'à mon âme, j'étais calme et presque heureux. Alors je reprenais le chemin de Savenières ; je retrouvais Ernestine les yeux encore gonflés de larmes, et, honteux d'avoir causé sa douleur, je lui tendais ma main qu'elle baisait.

Je m'accoutumai ainsi peu à peu à regarder sa froideur comme une sorte d'infirmité qu'il fallait plaindre, non accuser, et ne pouvant trouver une femme chez Mme de Puineuf, j'en fis une sœur intime et chérie.

Cette chaste affection ne conservait point cependant toujours sa sérénité. Souvent encore des bouffées de feu me montaient au cœur ; mais au premier élan voluptueux, le regard triste et suppliant d'Ernestine m'arrêtait ; je renfermais en moi ces tu-

multueuses ardeurs, je refoulais dans mon sein avec une sourde rage tous mes désirs révoltés ; je détournais la tête avec colère des excitantes images qui s'élevaient devant moi, et, chassé du paradis terrestre, je m'efforçais de lui jeter un coup d'œil de mépris.

Quoique cette situation puisse vous paraître ridicule, Charles, oserai-je le dire, elle avait pour moi un charme inexplicable. Ce qu'il y a de plus doux après le bonheur, c'est son attente. Ainsi penché sur la source des voluptés sans y boire, je la voyais sans cesse, j'en sentais de loin la fraîcheur ; je gardais ma soif, mais n'était-ce point elle qui rendait la source si désirable et si belle ? Ma position près d'Ernestine était devenue celle d'un amant près de l'enfant qu'il espère un jour pour épouse. Nous faisions ensemble tous les soirs de longues promenades en regardant les étoiles et en écoutant les rossignols dans les tilleuls. Parfois, dans le calme harmonieux de ces nuits, et tandis que nous marchions à travers les clairières, un hautbois se faisait entendre tout à coup du côté du bourg perdu dans l'ombre ; ravis, nous nous arrêtions en penchant l'oreille vers les sons qui tremblaient sur la brise du soir, et souvent à la note qui m'avait touché je sentais le bras d'Ernestine peser doucement sur le mien comme pour m'avertir. D'autres fois nous marchions le long des *saulaies*, regardant au loin la Loire baignée de pâles lueurs et enveloppant de ses blonds replis les îles et les rives. Ernestine était presque toujours silencieuse, et je n'osais interroger sa rêverie ; j'aimais à croire que j'y étais mêlé avec tout ce qui nous entourait, et, heureux de cette foi, j'évitais de m'éclairer davantage.

Peut-être même ne doutais-je pas ?... Au milieu de cette poésie de la création, nos deux âmes étaient frappées en même temps comme deux touches harmonieuses ; comment douter de leur accord en reconnaissant la communauté de leur émotion ? ce qui manquait à ces révélations réciproques, je l'attribuais aux premières habitudes d'une union mal formée ; mais avec le temps, j'espérais faire disparaître cette retenue. Jusqu'alors j'avais agi comme le mari d'Ernestine ; je pris la résolution de ne plus être que son prétendant. Je supposai brisé le nœud hâtif et imprudent qui l'avait attachée à moi, et je me préparai à le refaire lentement, aidé par elle-même, et abdiquant ainsi mes droits pour les regagner par l'amour.

Je ne sais si Mme de Puineuf comprit mon projet; mais le changement de mes manières parut la toucher. Ne craignant plus les exigences de l'époux, elle se montra plus libre et plus tendre. Je me laissai prendre à ce premier succès, et j'espérai que son affection grandirait insensiblement jusqu'à l'amour; mais j'attendis vainement ce progrès. La tendresse de Mme de Puineuf ne dépassa point les limites d'une amitié reconnaissante, et je m'aperçus bientôt que j'avais détrôné le mari sans aucun profit pour l'amant.

Ainsi tous les moyens se brisaient successivement entre mes mains, et le cœur d'Ernestine m'était fermé sans espoir. Froideur, colère, amour, j'avais tout essayé vainement. J'avais eu beau frapper sur ce rocher, il n'avait point d'entrée. Le désespoir s'emparait de moi à cette pensée; puis, au moindre retour de Mme de Puineuf, toute ma douleur s'évanouissait. Un geste plus familier, un regard moins sévère, un mot plus doux, et je croyais encore à la possibilité de me faire aimer; car l'âme humaine est ainsi faite: elle vogue, toujours incertaine, entre le sourire du ciel et la menace de l'Océan.

J'ignore combien de temps aurait duré cette situation, si un événement inattendu n'était venu précipiter le dénouement.

On parlait de contagion depuis quelques jours, et elle avait déjà frappé plusieurs victimes dans le voisinage de Savenières. J'appris, un matin, en me levant, que Mme de Puineuf avait été malade toute la nuit; j'entrai chez elle, et la trouvai dans un état effrayant. J'allais monter à cheval moi-même pour chercher un médecin, lorsque M. Clermont arriva. Je le conduisis aussitôt à la chambre d'Ernestine.

Elle était plongée dans une somnolence à demi délirante, et le reconnut à peine. Le jeune médecin l'examina, et pâlit tout à coup; sa main, qui tenait le bras de Mme de Puineuf, trembla; il se pencha vers elle avec épouvante; puis, tournant vers moi son visage bouleversé.

— C'est le choléra, monsieur! me dit-il d'une voix étouffée.

J'eus peine à retenir un cri. Depuis que j'entendais parler de l'approche du fléau, j'avais souvent pensé qu'il pourrait nous atteindre à Savenières; mais, pour avoir prévu un malheur, on ne s'étonne pas moins de son arrivée. J'entraînai M. Clermont

dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui demandai s'il y avait quelque danger.

— Je le crains, me répondit-il.

— Mais vous la sauverez pourtant? m'écriai-je.

— Je l'espère, monsieur.

Le ton avec lequel ces mots étaient prononcés me glaça. Je levai les yeux sur M. Clermont. Ses lèvres étaient tremblantes et ses regards baissés, comme s'il eût craint de rencontrer les miens. Je me laissai tomber sur un fauteuil en poussant un gémissement.

La journée entière se passa sans apporter aucun changement à l'état d'Ernestine, mais vers le soir les accidents de la maladie se multiplièrent avec une effrayante rapidité. Jusqu'alors je m'étais roidi contre le désespoir, mais enfin mes forces m'abandonnèrent. A chaque nouvelle crise, je sentais quelque chose de mon courage et de ma raison qui me quittait. Je passai la nuit dans des alternatives de douleur et d'abattement impossibles à rendre. Succombant par instants à l'inquiétude et à la fatigue, je perdais conscience de ma vie et je demeurais immobile dans une sorte d'extase affaissée. Je ne savais plus si ce qui m'entourait était de la réalité ou un rêve; j'entendais bien encore autour de moi un bruit de pas, un râle, des sanglots; j'entrevoyais bien des femmes qui s'empressaient autour d'un lit, et le visage pâle d'un homme debout au chevet; mais tout cela était confus comme un rêve, tout flottait dans je ne sais quelle atmosphère douloureuse. Je me débattais en vain contre cette hallucination poignante; je n'en pouvais sortir. J'étais comme le noyé qui, luttant à travers la vague, entrevoit les formes du rivage, la voile d'un navire, et qui roule de flot en flot sans pouvoir rien distinguer ni rien saisir.

Parfois cependant une crise plus forte m'arrachait à cette espèce de somnambulisme douloureux. Alors la vie se réveillait en moi si profondément, le sentiment de la réalité me saisissait avec tant de vivacité, que je courais au balcon tout égaré, et que j'y tombais à genoux les mains jointes avec des pleurs et des sanglots; puis, au milieu de mon désespoir, la voix d'Ernestine parvenait à mon oreille; si j'entendais un mouvement près de son alcove, je me relevais en tressaillant; elle avait besoin de moi peut-être!... Je rappelais tout mon courage; je serrais mes mains

sur mes yeux pour y refouler les larmes ; je les pressais sur mes lèvres pour y étouffer les soupirs ; et quand j'avais réussi à tout faire rentrer dans mon cœur, je m'approchais du lit de la malade avec des yeux humides qui s'efforçaient d'être sereins, et des lèvres tremblantes qui tâchaient de sourire ! — Oh! il ne doit point parler de souffrance celui qui n'a pas veillé la femme qu'il aimait pendant son agonie! Il n'a point senti les angoisses de toute une vie résumée en quelques heures ; il n'a point bu à cette coupe amère de toutes les amertumes ; il ne connaîtra jamais une de ces nuits où chaque minute est une année, chaque geste un événement, chaque soupir un désastre ; où, penché sur une tête échevelée, épiant la vie ou la mort de son bonheur, on compte les pulsations d'une artère, espérant toujours que l'on s'est trompé ; on écoute une respiration sifflante qui, bientôt, semble plus libre ; on attend quelques traces de sueur sur le front, que l'on finit par humecter de sa propre haleine !.... — O nuits suprêmes ! enfers où j'ai passé, et qui n'avez de nom dans aucune langue ; je ne haïrai jamais assez pour souhaiter vos tortures à mon ennemi !

La tension dans laquelle mon âme fut maintenue par les retours successifs d'espérance et de désolation devint, à la longue, impossible à supporter. Vers le matin, mon irritation fiévreuse s'était tellement exaltée, que je fus pris d'une rage impatiente : l'incertitude du malheur m'était intolérable ; j'étais pressé d'avoir une douleur entière, dans l'espoir qu'elle me tuerait ; mon cœur la cherchait avec une avidité furieuse. Je ne demandais plus au ciel la vie d'Ernestine, j'avais épuisé tous mes espoirs et toutes mes prières ; je demandais sa mort, et je me révoltais de ce qu'elle n'arrivât pas. Je m'indignais que Dieu tentât de me tromper par un leurre d'espérance : je l'accusais de me condamner au supplice de l'attente, moi qui étais sûr qu'elle mourrait et qui n'attendais que cette heure pour mourir aussi.

Car Ernestine perdue, à quoi bon l'existence ? On survit à la femme qui fut seulement une chose gracieuse dans nos jours ; on survit à celle qui part en avant, après nous avoir fait connaître un amour entier : la première laisse un vide qui se remplit, la seconde des souvenirs qui donnent du courage ; mais moi, je n'avais ni habitude à refaire, ni souvenirs à caresser... Ernestine morte, rien ne me restait pour me consoler. J'étais en

marche, à moitié route, vers le bonheur, et tout à coup on m'enlevait le but ! Comme Icare, mes ailes s'étaient fondues après avoir quitté la terre et avant que je fusse arrivé au ciel. Que pouvais-je faire au monde après cet attachement interrompu ? Que pouvais-je désirer maintenant qu'on avait brisé entre mes mains cette coupe si longtemps désirée, au moment où j'allais y goûter ? Oh ! je le sentis vivement alors, Charles, ce qui dégoûte de la vie, ce n'est point une pleine et loyale douleur : ce sont les joies qui avortent, les espérances qui fleurissent sans porter de fruits, les amours qui, prêtes à s'envoler au ciel, se trouvent n'avoir point d'ailes !

Vers huit heures du matin, on fit venir un prêtre pour Ernestine : je ne pus soutenir ce spectacle ; je descendis au jardin. M. Clermont s'y était rendu peu avant moi : nous nous rencontrâmes au bout d'une allée... Il se jeta sur mon sein en sanglotant ; je le serrai dans mes bras sans rien dire ; je ne pouvais plus pleurer, cette nuit avait tari mes larmes... Après un moment de silence :

— Combien peut-elle encore vivre ? lui demandai-je.

— Une heure peut-être !

Je ne m'attendais pas à ce que le délai donné fût si court, et j'en éprouvai un saisissement terrible. Arrivé à ces extrémités, tout semble important : je savais bien qu'Ernestine devait succomber ; mais je n'avais point encore, dans mon esprit, fixé le moment de sa perte ; et maintenant, voilà que l'on me marquait les limites de sa vie ! Une heure, mon Dieu ! une heure encore, et l'Ernestine que j'aimais ne serait plus qu'une chose inerte et horrible à voir !...

Je courus vers sa chambre les bras tendus en avant, chancelant et la tête perdue. En entrant, j'entendis des cris... Arthur était à genoux près du lit de sa mère, tenant une de ses mains, qu'il baisait. J'allai me placer de l'autre côté, et je m'agenouillai en prenant l'autre main de la mourante. Mme de Poineuf, que les gémissements de l'enfant avaient paru ranimer, se souleva : son regard erra un instant d'Arthur à moi, et s'arrêta enfin sur son fils. Elle me retira la main que je tenais pour les porter toutes deux sur la tête brune de l'enfant ; mais, comme si elle eût regretté subitement cette préférence, elle me rendit cette main moite et tremblante, se tourna vers moi, sourit... et se laissa

retomber sur son oreiller. Un instant après, j'entendis au chevet les sanglots de la jeune fille qui la soignait ; je me soulevai d'un bond et me penchai sur Ernestine... Elle n'était plus !

Je ne vous dirai rien de ma première douleur : quels mots pourraient la rendre? Plusieurs heures s'écoulèrent dans des crises de désespoir suivies de profonds abattements. Mais enfin vint ce calme instinctif qui naît de l'impossibilité de souffrir plus longtemps : tous les ressorts de mon cœur semblèrent se replier en même temps, et je me laissai retomber dans mon affection avec un nonchalant abandon de moi-même. Tout le monde a passé par cet état sans nom, suite des grands orages de l'âme, qui n'est ni du bien-être ni de la souffrance, mais un affaissement poignant et doux à la fois. Des pensées qui, quelques heures auparavant, m'auraient déchiré, je m'y arrêtais maintenant avec complaisance ; je cherchais les objets qui me rappelaient le malheur dont j'avais été frappé : je trouvais une volupté étrange à manier la couronne d'épines sous laquelle mon front saignait... Ces entretiens intimes avec ma douleur me la rendaient même insensiblement précieuse. J'arrivais à m'attendrir sur mon propre sort, et j'y trouvais du charme. Il est si rare de pouvoir s'aimer soi-même, si doux de pouvoir se pleurer ! On ne sait point, dans les premiers moments, tout ce que les douleurs pures et saintes apportent de forces avec leurs tourments ! Pareilles à cette lance d'or des temps fabuleux, qui donnait la guérison en faisant la blessure, elles ne nous abattent d'abord que pour nous relever bientôt : soutenus par elles, nous mettons le pied sur la vie, nous laissons tomber nos passions charnelles comme un vêtement usé, et notre âme, exaltée, grandit jusqu'au ciel. C'est surtout dans ces moments de désolation que l'on arrive à sentir ce que l'on vaut : il nous semble alors qu'en nous frappant, Dieu a déclaré que nous étions quelque chose ; notre mal nous est glorieux ; nous nous sentons plus importants, plus dignes d'estime : nous nous honorons de notre malheur comme le soldat de la cicatrice qu'il aura à montrer après la guerre.

La nuit était venue, et j'étais seul. Je fus saisi d'un invincible désir de revoir la chambre d'Ernestine : je sortis sans bruit de la mienne, et je m'avançai à travers le corridor obscur. Arrivé à la porte, je la poussai avec une sorte d'attente frémissante... La morte avait été emportée ailleurs : l'appartement était vide, et

la lune y jetait ses lueurs; du reste, tout y était encore dans le même état qu'au moment où je l'avais quitté, et son désordre n'avait rien de lugubre. La maladie d'Ernestine avait été si courte, que sa chambre n'avait point eu le temps de perdre son paisible aspect. Le choléra y était venu à l'improviste, et avait emporté sa proie sans laisser de traces. Des fleurs, une broderie commencée, un lit défait, une robe blanche jetée sur un fauteuil, tout semblait indiquer le lever récent d'une jeune fille, plutôt qu'une agonie. Je m'arrêtai, tremblant, au milieu de cette chambre: jusqu'alors je ne l'avais jamais vue que dans un arrangement froid et méthodique, fidèle image de ma vie monotone; pour la surprendre dans ce désordre joyeux, qui ressemblait presque à celui de la volupté, il avait fallu que la mort m'y précédât! Je promenai autour de moi des regards noyés de larmes; je cherchai dans chaque coin de cet appartement quelque chose qui me rappelât Ernestine: j'aurais voulu reconnaître ses places accoutumées, mais rien ne m'était familier dans ce sanctuaire, où la liberté de l'amour compris m'avait toujours manqué. Oh! heureux qui peut repeupler l'intérieur vide! heureux qui a pu attacher à chaque objet quelque douce réminiscence! En partant, l'être aimé laissera du moins son empreinte et ses attitudes; son ombre flottera sur les murs, se reflètera dans les miroirs; chaque heure, en sonnant, évoquera le doux fantôme pour quelque occupation ordinaire et connue. Le temps, l'espace seront gardiens de ces souvenirs sacrés: ce sera comme une âme dont on n'aura perdu que le corps.

La fenêtre était restée ouverte; je m'en approchai pour regarder la campagne et la nuit étoilée. La perte d'Ernestine était si nouvelle, que je n'avais pu encore en accepter l'idée; l'habitude protestait en moi contre l'évidence. A chaque instant, il me semblait entrevoir, le long des charmilles du jardin, sa forme aérienne; je croyais entendre dans le corridor son pas furtif; je m'attendais sans cesse à voir la porte de la chambre s'ouvrir, et Ernestine paraître. Je sentais bien une grande désolation, j'entendais bien en moi un son lugubre et monotone, qui, semblable aux tristes balancements d'une horloge pendant la nuit, allait de ma tête à mon cœur en répétant: Morte! morte! morte!... Mais ce n'était qu'un bruit confus. Tout parlait d'elle autour de moi, tout m'avertissait qu'elle venait de partir à peine. Je touchais

ses travaux de femme, son piano encore ouvert devant la romance préférée, ses gants encore embaumés du parfum qu'elle aimait... Comment croire que son absence n'était point une absence ordinaire? comment ne pas espérer son retour?

Je parcourais lentement cette chambre adorée, m'efforçant d'entretenir mon illusion, et cherchant partout quelque trace laissée par Ernestine. J'arrivai ainsi au secrétaire de citronnier où elle avait coutume d'écrire, et je l'ouvris. Le livre qu'elle avait commencé y était encore, et le couteau d'ivoire marquait la page où elle s'était arrêtée. A côté se trouvaient des feuilles éparses sur lesquelles elle avait jeté quelques fugitives pensées, quelques citations de ses récentes lectures: je feuilletai avec un saint attendrissement ces papiers, confidents de ses admirations cachées. Hélas! ce qu'elle avait choisi partout, c'étaient des expressions de tristesse et d'amour, les confessions des cœurs malades et brisés. Je relus plusieurs fois ces notes mélancoliques qui révélaient son âme; puis, comme si j'avais espéré entendre la fin d'une confidence commencée, je me mis à chercher de nouveau. A quoi bon, en effet, une plus longue discrétion? Ces papiers n'avaient plus de maître, ces secrets n'appartenaient plus à personne; ils étaient passés du monde réel à celui des ombres: tout cela n'était plus une histoire, mais un roman.

Je trouvai, dans une cassette de bois de rose dont je lui avais fait présent autrefois, les lettres que je lui avais écrites pendant ma longue absence: elles étaient confondues avec des actes de naissance et la copie de notre contrat de mariage. Un autre tiroir contenait son bouquet d'oranger, un bandeau de roses blanches, conservé depuis sa première communion, sans doute, et quelques lauriers jaunis, innocentes couronnes rapportées du couvent. Je contemplais toutes ces choses avec un frémissement intérieur; je les touchais, je leur parlais à voix basse et avec larmes. Papiers, fleurs, lauriers flétris, tout m'était précieux.

J'avais cherché jusqu'aux recoins les plus cachés; j'avais tout vu, et j'étais prêt à recommencer cet examen cher et cruel, lorsqu'une lettre froissée attira mes regards. Je connaissais cette écriture: c'était celle de M. Clermont.

.... Pardon, mon ami, j'ai été obligé de m'interrompre: arrivé à ce moment horrible de mon récit, ma plume s'est arrêtée d'elle-même, et la douleur du souvenir a été plus forte que mon

courage. Prévoyant combien devaient me coûter ces dernières confidences, je les reculais toujours; et, comme un condamné qui marche vers l'échafaud, je multipliais les détours afin de retarder le supplice; mais, malgré tout, le moment est venu.

Voici la lettre dont j'avais reconnu l'écriture. — Pour vous la copier, Charles, j'ai tâché de fermer les yeux de mon âme, et d'écrire sans comprendre les mots que ma main traçait... Il m'a fallu trois jours pour cela!

« Ne craignez rien, Ernestine : je refuserai toutes les invitations. Qu'irais-je chercher à Savenières? les souvenirs de joies perdues, d'espérances fauchées! Ah! non, je ne veux point jeter de regard dans ce paradis dont je suis chassé à jamais.

» Mme de Moëlan m'a longuement parlé de vous : je sais que vous êtes aussi heureuse que vous pouvez l'être désormais sur la terre... Que m'importe le reste? Je ne veux point compromettre par une imprudence votre honneur et votre repos.

» Qu'aurais-je à vous dire, d'ailleurs? Ne sommes-nous pas sûrs l'un de l'autre? Ne craignez de ma part aucune démarche hasardée : vous le savez, mon amour n'est point une de ces passions égoïstes et folles qui veulent se satisfaire à tout prix. Quand je suis venu dans ce pays, c'était pour vous voir une fois seulement, et je vous ai vue... Le plongeur revient un instant sur les flots pour trouver de l'air, puis il retourne aux abîmes : ainsi de moi; j'ai respiré quelques minutes, j'ai aperçu le ciel; maintenant je puis me replonger dans la vie!

» Une prière, cependant. Quand j'ai vu l'enfant chez Mme de Moëlan, bien que votre cousine sût tout, j'ai à peine osé le serrer dans mes bras : de grâce, envoyez-le jouer quelquefois dans le grand bois de marronniers; j'y serai, je pourrai faire sa connaissance, lui parler... Il ne verra en moi qu'un chasseur qui se repose, et nos entretiens n'auront rien de dangereux. — Oh! si vous saviez combien j'ai envie de le connaître, de le serrer sur mon sein! — Ernestine, aimez bien l'enfant, aimez-le bien : c'est maintenant le seul lien entre nos cœurs, le seul lien du rendez-vous donné à nos amours!

» Adieu! J'ai recommencé plusieurs fois cette lettre : je voulais être calme et ne pas réveiller chez vous de trop cuisants regrets. Vous comprendrez cette froideur, n'est-ce pas? vous sau-

rez qu'il faut bien souffrir pour se faire si tranquille ! O Ernestine ! Ernestine ! pourquoi ne sommes-nous pas morts ensemble il y a dix ans, ce soir où vous étiez si pâle à la soirée de votre sœur, et où vous me dîtes en sortant : On veut me marier ! Que de soucis nous nous serions épargnés en quittant la vie alors !

» Adieu ! Priez pour nous !

» ALFRED. »

Il y a des heures où l'on a l'instinct de son infortune : rien ne m'avait préparé au coup qui me frappait ; aucune crainte, aucun soupçon, et pourtant ce malheur ne me trouva point incrédule ; je sentis qu'il m'appartenait. A l'instant même et d'une seule pensée, je compris tout : la tristesse d'Ernestine, sa réserve, les premières froideurs de M. Clermont à recevoir mes avances, puis enfin ses assiduités mieux reçues. Ainsi j'avais été trompé ! Cette femme, que je croyais si pure et que mes caresses faisaient trembler, sortait des bras d'un autre ! Cet enfant, que j'avais bercé sur ma poitrine en lui donnant le nom de fils, n'était pas le mien ! J'avais été trompé, et je n'avais point su le découvrir ! et j'avais moi-même ramené dans ma demeure l'amant qui s'en éloignait : j'avais joué entre Ernestine et lui le rôle d'entremetteur ! Je m'étais avili à leurs yeux par le ridicule... Oh ! que de plaisanteries faites par moi en leur présence dont le souvenir seul me faisait rougir maintenant ! O honte ! n'avoir rien deviné, rien vu, avoir été aveugle, sourd et stupide ! Être resté des heures, des jours, des mois, en but à leur mépris ou à leur pitié !... Et c'était elle qui m'avait ainsi joué, elle que j'avais adorée comme une sainte, et que je respectais plus que je n'aurais respecté ma mère ! Cette pensée me rendit fou d'indignation et de colère. Ma lettre à la main, je courus dans le corridor, tout égaré, en demandant où était la morte. Un domestique, tremblant, me montra du doigt la chambre funèbre ; je m'y précipitai. Arthur, à genoux et baigné de larmes, était au pied du cercueil.

— Emmenez l'enfant ! emmenez l'enfant ! m'écriai-je.

Et je le jetai dans les bras du prêtre, qui s'écarta avec épouvante. Alors, face à face avec le cadavre, je me mis à lui parler, comme s'il eût pu m'entendre : je lui demandai compte de ma confiance trompée, je l'accablai de malédictions. Puis, l'insen-

sibilité de la morte augmentant ma fureur, je foulai aux pieds les fleurs qui ornaient son suaire, j'arrachai de son doigt la bague d'alliance, j'enlevai le crucifix posé sur son cœur, et, le brisant sur la bière, je lui criai que Dieu n'écoutait point les adultères... J'ignore, du reste, combien de temps dura cette scène de délire dont je n'ai gardé qu'un souvenir confus, et à la suite de laquelle je m'évanouis. Lorsque je revins à moi, j'étais au lit : une fièvre violente m'avait ôté la raison pendant douze heures.

La première impression distincte qui me frappa au sortir de cette crise, fut la vue de la lettre fatale que ma main tenait toujours dans une pression convulsive. Elle me rappela à l'instant le coup dont j'avais été frappé, et les souvenirs me revinrent avec une telle abondance, que je sentis le délire qui me gagnait de nouveau. Je me redressai dans mon séant et je pris mon front à deux mains comme pour comprimer mes pensées. Au milieu de leur confusion pourtant, une idée nouvelle commençait à se faire jour. Dans le premier élan de surprise et de désespoir, je n'avais songé qu'à Ernestine, car entre deux trahisons celle de l'être aimé est la plus cruelle ; mais mon second mouvement fut de courir à son complice pour me venger. Je voulus me lever sur-le-champ, mais mes forces me trahirent ; je fus pris d'un long évanouissement, et l'on fut obligé de me reporter au lit.

J'appris le soir même que M. Clermont, atteint du choléra quelques heures après la mort d'Ernestine, n'avait pu quitter Savenières et qu'il y était mourant.

Je ne vous détaillerai point tout ce qui se passa en moi pendant une courte convalescence. Dès que je pus marcher, je me rendis à la chambre de mon rival ; mais l'amélioration passagère que l'on avait remarquée dans son état venait déjà de faire place à des symptômes dont on s'effrayait. Je le trouvai sans force, sans voix et sans regard. Vers le soir pourtant, il se ranima, et l'on conçut quelques espérances qui s'évanouirent bientôt pour renaître de nouveau à la fin du second jour. Je suivais toutes ces crises de guérison et d'agonie avec une inquiétude avide. Depuis que j'avais vu Clermont, ma soif de vengeance avait redoublé. Obligé de la cacher, je la sentais s'accroître. Je m'irritais de l'impassibilité du mourant devant ma rage mal contenue ; j'aurais voulu lui faire comprendre une malédiction ou une injure, trouver en lui quelque point sensible que je pusse faire saigner.

Oh ! vous ne savez pas , Charles , combien le goût du mal devient fort dans un cœur ulcéré ; vous ne savez pas comme la haine occupe promptement tous les vides que laisse l'amour en s'en allant ! Vous n'avez jamais connu la violence de ces ressentiments silencieux qui grandissent dans les ténèbres de l'âme, vers solitaires dont on sent perpétuellement la morsure au fond de ses entrailles. Plus je pensais à ma haine , plus elle prenait possession de mon âme. Grâce à l'ingénieuse éloquence de la passion , je trouvais à chaque instant quelque nouvelle raison à ma colère. Tout me rappelait l'injure que j'avais reçue ; la maladie même dont le mourant était atteint , ne l'avait-il pas gagnée en donnant des soins à Ernestine? C'était comme une dernière trace de leur amour ; il semblait vouloir mourir du même mal qui l'avait tuée elle-même. Et s'il mourait , je n'avais plus personne à qui je pusse demander compte de mes tortures. Lui , il n'aurait eu rien à souffrir , pas même la douleur de survivre , et moi , j'allais rester seul sans avoir pu le faire rougir. Cette pensée me mettait hors de moi. O Charles ! quelles journées et quelles nuits s'écoulèrent près de cette triste couche ! Que j'interrogeai de fois ce souffle sur le point de s'arrêter ; comme je demandai à Dieu avec ferveur de faire vivre cet homme assez de temps seulement pour que je pusse l'insulter et le tuer ! Mais chaque jour je voyais cette espérance décroître ; je le regardais mourir heure par heure... mourir tranquillement !... Tranquillement, mon Dieu ! —En vain je suppliais à mains jointes les médecins de le sauver ; les médecins secouaient la tête et soupiraient. Penché à son chevet , j'épiais quelque révolution inespérée , j'attendais qu'un éclair de vie jaillît de ses yeux presque éteints ; je l'appelais par son nom ; je secouais sa main.... et ses regards restaient morts , ses oreilles sourdes , sa main insensible ! Oh ! s'il eût pu du moins se ranimer un instant pour me voir et m'entendre ! s'il eût pu revivre assez pour souffrir d'un outrage ! Sa faiblesse ne m'eût point retenu. J'aurais souffleté son visage odieux. Que m'importait en effet d'être méchant et lâche ? Je voulais sa douleur ; tout le reste n'était rien pour moi !

Dieu me refusa cette honteuse joie. Clermont mourut à Savenières sept jours après Ernestine.

Sa mort me causa un désespoir sauvage , mais sans apaiser ma colère , et ce fut peut-être ce qui me sauva. Ma haine seule , me

soutenait ; c'était le dernier ressort de mon être ; lui brisé, je n'aurais plus été qu'un cadavre qui serait retombé sur lui-même. Depuis ma fatale découverte, l'idée du suicide m'était plusieurs fois venue, mais sans que je m'y arrêtasse. Ces désertions furtives m'avaient toujours déplu, moins par principe que par instinct. Trop de vitalité débordait en moi pour que j'acceptasse une mort sans lutte et sans action. Je pouvais chercher le danger pour périr, mais non m'assassiner froidement. Le désespoir même est logique chez l'être fort, et le suicide m'avait toujours paru un non-sens.

Dans ma situation, d'ailleurs, je me fis un point d'honneur de vivre. Ma mort eût fait croire que je n'avais pu supporter la perte d'Ernestine, et mon sang eût écrit sur sa tombe une épitaphe glorieuse. Je ne voulus point lui rendre cet hommage menteur. Vivre c'était protester contre sa mémoire ; je voulus vivre pour prouver mon indifférence.

N'ayant pu éviter la blessure ni la venger, j'essayais ainsi de la nier. Comme tous ceux qu'occupe une seule pensée, il me semblait que tout le monde avait les yeux sur moi. Je voilai donc ma douleur sous un masque de sérénité; mais comment ne pas exagérer ce que l'on feint ? Il eût fallu supporter mes tortures sans me plaindre, je voulus les supporter en chantant. Je repris mes travaux, je reçus des visites, je me montrai partout souriant, désoccupé et étonnant tous les regards de ma tranquillité joyeuse. Mais il me fut impossible de braver ainsi longtemps la douleur et l'opinion. Je n'atteignais rien dans ces combats à vide dont tous les coups retombaient sur moi-même. Je sentis bientôt ce rire à fleur de lèvres s'éteindre, et la colère, que j'avais voulu refouler au fond de mon cœur, remonter comme une lave. J'éprouvai le besoin de décharger sur quelque chose ce qu'il y avait en moi d'amertume. Ne pouvant plus atteindre les personnes, je reportai sur les choses ma froideur et mes mépris. Le séjour de Savenières m'était devenu insupportable; décidé à m'en défaire et à quitter le pays, j'annonçai un encan public de tout ce que renfermait le château, et j'y assistai moi-même. Faut-il vous avouer ces petitesses de la haine, Charles ? j'éprouvai une poignante joie à fouler ainsi aux pieds les souvenirs de la femme parjure et à l'insulter dans ce qui avait été à elle. Je jetai moi-même entre les mains sordides des juifs, accourus à la vente toutes les saintes

reliques qui me la rappelaient : parures de mariée, vêtements de bal, tout fut vendu, tout jusqu'aux oiseaux qu'elle nourrissait dans sa volière, jusqu'aux fleurs qu'elle cultivait sur sa fenêtre. Ah ! que ne pouvais-je prendre aussi son fils dans mes bras, et crier à ces gens : Qui veut l'acheter ? Que ne pouvais-je vendre mes souvenirs avec ce qui lui avait appartenu ; vendre mes quinze années d'amour, mes rêves de bonheur, mes espérances insensées, mes joies trompeuses ! mon passé tout entier, ô mon Dieu! qui voulait m'acheter mon passé ! Hélas ! à quoi me servait de dépouiller tous les autels et de briser dans la boue les signes de mon adoration? je faisais vainement le vide autour de moi ; pouvais-je oublier la foi perdue et la divinité profanée ?

Quand j'eus épuisé tous les moyens de rompre avec le passé, et que mon indignation se fut satisfaite autant qu'elle le pouvait, je tombai dans un abattement profond. Cette demeure dévastée réveillait plus douloureusement mes souvenirs ; chaque vide m'y rappelait l'objet absent plus vivement que ne l'eût fait sa présence. Je me hâtai d'achever mes affaires afin de pouvoir quitter Savenières. Enfin, tout se termina, et je partis pour Angers où une voiture m'attendait. C'était un soir d'automne : l'air était froid, et le ciel avait cette sérénité sévère plus triste que le brouillard lui-même. La bise sifflait dans les bois, et des tourbillons de feuilles mortes couraient devant mon cheval dans l'avenue déserte. Je me rappelai que j'avais déjà parcouru le même chemin à la même époque de l'année et par un temps à peu près pareil ; mais alors je venais, le cœur palpitant et plein d'espérances, chercher à Savenières du repos, de l'amour, une femme et un enfant adorés ; cinq ans s'étaient écoulés, et je reprenais la même route, le cœur à jamais vide d'espoir, lassé de tout, veuf et sans fils ! Ainsi ma vie entière, ma véritable vie avait duré seulement cinq années ! cinq années de lutte, d'incertitude, de joie provisoire, pendant lesquelles j'avais toujours marché les yeux fixés sur l'avenir, et qui avaient abouti au néant ! Sorti un instant du monde tumultueux qui m'avait ballotté trente ans, j'y rentrais donc encore malgré moi, le front plus chauve et l'âme plus vieille ! Ma retraite à Savenières n'avait été qu'un rêve de cinq ans, écoulé entre deux tristes jours d'automne !

J'arrêtai mon cheval, et je regardai autour de moi d'un œil désolé. On eût dit que Savenières effeuillait aussi ses dernières

espérances et ses restes de jeunesse. Les campagnes étaient abandonnées et silencieuses ; les grands arbres laissaient pendre sur l'avenue leurs rameaux déjà dépouillés, et les prairies inondées récemment déroulaient au loin une verdure rare et souillée. Cette tristesse des lieux, si bien en harmonie avec la mienne, me toucha ; je m'arrêtai pour contempler cette belle campagne que je ne devais plus revoir, et où j'avais poursuivi tant de délicieuses chimères ! Un attendrissement profond descendit en moi à cette vue. Ma fermeté haineuse se fondit comme un glaçon qui se serait formé sur le cœur, et l'orgueil de ma douleur s'abîma dans les larmes. Alors, tendant les bras vers cet Eden dont une Ève m'avait aussi chassé, je dis adieu aux bois où je m'étais reposé à ses pieds, adieu aux vallées où l'enfant poursuivait des papillons tandis que je cueillais des marguerites pour elle, adieu aux fontaines où je l'avais fait boire dans ma main, adieu aux nuages que nous regardions ensemble, adieu aux haies fleuries, adieu aux oiseaux, adieu à tout ce qu'elle avait aimé et que j'avais aimé à cause d'elle ; puis, jetant un dernier regard sur ces lieux où j'avais tant souffert, tant espéré et dont je ne gardais rien, je pensai en pleurant combien était heureux celui qui pouvait, comme Énée sauvant ses dieux des flammes de Troie, emporter son passé dans les bras à travers les ruines de sa destinée.

ÉMILE SOUVESTRE.

LA DOUBLE MÉPRISE.

(C'est une pièce en douze mots.)
SHAKSPEARE. *Le Songe d'une nuit d'été.*

PERSONNAGES.

LE PRINCE. L'ADJUDANT.
LA PRINCESSE. LA FILLE D'HONNEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ADJUDANT, LA FILLE D'HONNEUR.

L'ADJUDANT. — Je vois clair dans tout cela, madame; je n'ai plus votre cœur; le prince vous a tourné la tête.

LA FILLE D'HONNEUR. — Et vous, monsieur, vous êtes fou de la princesse; à votre fantaisie! En vérité, pourquoi nier la chose? Qui songe à vous en faire une querelle?... Reprenez ce portrait.

L'ADJUDANT. — Et vous cette bague. (*Exeunt.*)

SCÈNE II.

LE PRINCE, LA PRINCESSE.

LE PRINCE. — Dieu soit loué! Cette fois, je vous trouve de mon avis; il est trop fou.

LA PRINCESSE. — Elle est trop jeune.

LE PRINCE. — Un coureur d'aventures galantes.

LA PRINCESSE. — Une enfant.

LE PRINCE. — Qu'ils attendent.

LA PRINCESSE. — La raison vient avec le temps.

LE PRINCE. — Ces mariages prématurés tournent mal.

LA PRINCESSE. — Est-ce une allusion, monseigneur?

LE PRINCE. — Amélie!

LA PRINCESSE. — Non, tu m'aimes.

LE PRINCE. — Et moi, j'ai seul la clé du trésor de ton cœur.

LA PRINCESSE. — Ai-je donc mérité tant de gloire!

LE PRINCE. — Oh! plus encore.

LA PRINCESSE. — Comme ta voix est douce.... Si tu me trompais.... N'importe, je me fie à tes paroles; il me semble que c'est un rêve.... Un rêve! hélas!... je crois et je doute. Mon âme est comme le ciel pur un beau jour d'avril: elle pleure à l'Orient avec les larmes de la rosée, et sourit à l'Occident avec les gais rayons du soleil; charme ineffable de la mélancolie, joie heureuse de l'espérance! Adieu, mon bien-aimé! Je me retire. J'ai besoin d'être seule.

(*Ils s'embrassent; le prince accompagne la princesse jusqu'au seuil; elle sort*).

SCÈNE III.

LE PRINCE, (*seul*).— Si bonne, et moi! Ouf. (*Il tombe dans un fauteuil*). Puisque la porte est bien fermée, et que nul au monde ne peut m'entendre, je dois à la vérité de proclamer que je suis un grand coupable, indigne du caractère auguste dont le destin m'a revêtu. O ma conscience! où sont tes gentilles pensées qui gazouillaient sous tes ombres comme les oiseaux du printemps? où sont tes fontaines de cristal et tes sentiers de rose et d'aubépine? Désormais, si je descends dans tes jardins, je n'y trouve plus que ronces et chardons, et la moindre fleur que j'y veux cueillir me déchire les doigts avec les pointes du remords. Qu'ai-je à faire, aussi, de courtiser Élise, lorsque l'amour de la princesse suffit à mon bonheur? Qu'importe une perle de plus à qui possède un diamant sans prix! (*Il va et vient*). Immensité du cœur de l'homme!

SCÈNE IV.

LE PRINCE, LA FILLE D'HONNEUR.

(*La fille d'honneur traverse le salon*).

LE PRINCE. — Mon enfant.

LA FILLE D'HONNEUR. — Mon prince.

LE PRINCE. — Élise.

LA FILLE D'HONNEUR. — Je cours chez la princesse.

LE PRINCE, *la retenant par la main.* — Demeure.

LA FILLE D'HONNEUR. — Vous êtes....

LE PRINCE. — Au paradis, au ciel, mon ange, sitôt que ton regard tombe sur moi.

LA FILLE D'HONNEUR. — Son altesse oublie le monde et ses convenances.

LE PRINCE. — Tu railles.

LA FILLE D'HONNEUR. — Moi ! mon prince. Hélas ! vous me voyez bien triste.

LE PRINCE. — En effet, ta paupière est humide, tu pleures. Ah ! que ne suis-je un enchanteur, pour changer tes larmes en pleurs de joie et d'amour !

LA FILLE D'HONNEUR. — Vous le pouvez, monseigneur.

LE PRINCE. — Et comment...

LA FILLE D'HONNEUR. — Laissez-moi m'échapper.

LE PRINCE. — Cruelle ! tu me hais donc?

LA FILLE D'HONNEUR. — Je n'ai pas dit cela.

LE PRINCE. — Eh bien !

LA FILLE D'HONNEUR. — J'aime...

LE PRINCE, *l'interrompant.* — Et tu crains de l'avouer, bel ange ! (*La princesse épie à la porte*). O suave pudeur ! tu aimes ; laisse tomber de tes lèvres de rose ce mot charmant qui en est le parfum.

LA FILLE D'HONNEUR. — Au nom du ciel...

LE PRINCE. — Je t'ai comprise; on pourrait nous troubler ici ; nous nous reverrons bientôt. (*Exit.*)

LA FILLE D'HONNEUR. — Mon prince! Il s'éloigne!... quelle aventure!... Hélas! être ainsi méconnue de tous. (*Exit*).

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, *seule.* — C'en est trop, et voilà qui passe la galanterie; et moi qui ne me doutais pas seulement de la chose! Ah ! pauvre femme! et cela après m'avoir renouvelé tout à l'heure ses serments de fidélité. Et que l'on vienne ensuite faire un si grand bruit de sa parole de prince, lorsqu'il ne faut qu'une occasion pour que l'on manque à sa parole conjugale ! En vérité, mon-

seigneur, vous aviez bien pris vos mesures, et nous savons pour quel royal motif vous vous êtes toujours si fort opposé au mariage d'Élise, notre fille d'honneur, avec l'adjudant de votre palais. Le traître!... et maintenant, que puis-je faire? dois-je me plaindre tout haut pour qu'il tombe à mes pieds et proteste de son innocence? Folle que je suis, j'aurais encore la faiblesse d'y croire! Non, non, je me vengerai, je veux qu'il sente une fois dans sa vie les douleurs de ce mal affreux qu'il éveille dans mon âme. J'étouffe de colère et je suis toute hors de moi... Le major; c'est le ciel qui l'envoie ici.

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, L'ADJUDANT.

L'ADJUDANT. — Je croyais trouver ici le prince.... Son altesse me pardonnera.

LA PRINCESSE. — Le prince!

L'ADJUDANT. — Oui, madame.

LA PRINCESSE. — Approchez-vous, monsieur, dites-nous si notre auguste époux persiste toujours à contrarier le vœu de votre cœur.

L'ADJUDANT. — Tel est le bon plaisir de son altesse, madame, et j'en rends grâce au ciel.

LA PRINCESSE. — Qu'est-ce à dire? est-ce donc là le langage de l'amour et de la tendresse?

L'ADJUDANT. — En agissant ainsi, le prince m'a peut-être épargné le désespoir le plus amer. Hélas! je me croyais aimé.

LA PRINCESSE, *avec douceur*. — Vous l'êtes.

L'ADJUDANT. — J'ai rêvé.

LA PRINCESSE. — La méfiance souvent abuse.

L'ADJUDANT. — Non, non... Hélas! on me dédaigne.

LA PRINCESSE. — Quelle pensée est la vôtre! Nous autres femmes, nous voyons bien vite le fond du cœur, et lorsqu'une douce perle y tremblotte, nous voulons la saisir... au risque même de nous baisser un peu.

L'ADJUDANT. — Je le vois, son altesse veut rire de mon désespoir.

LA PRINCESSE. — Souvent le rire est l'apparence que prend la vérité craintive. Si je vous parlais ici du fond de l'âme....

L'ADJUDANT. — Serait-il possible! ô ciel!

LA PRINCESSE. — Oui.

L'ADJUDANT, *à ses pieds.* — Je suis le plus heureux des hommes.

LA PRINCESSE, *effrayée.* — Dieu! qu'ai-je fait? De grâce, levez-vous! (*Le prince paraît dans le fond.*) Si jamais on venait à savoir...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRINCE.

LE PRINCE. — Que vois-je! Ah! madame, et vous, monsieur, dans mon palais! Quelle honte! Est-il possible? Non, non, non. Je suppose que mon esprit est le jouet d'un songe; et, sur ma foi de gentilhomme, je ne puis croire à ce scandale. Cependant la netteté de ma raison et la parfaite clairvoyance de mon jugement m'invitent à me croire éveillé. Je ne me trompe pas, c'est bien là le major que j'ai devant moi. (*Il tire son épée*). Vive Dieu! j'aurai raison de cette offense.

L'ADJUDANT, *troublé.* — Seigneur....

LE PRINCE. — Parlez.

L'ADJUDANT. — Je suis...

LE PRINCE. — Vous êtes fort pâle, monsieur. Eh bien! qu'avez-vous à dire?

L'ADJUDANT. — Mon prince, la colère vous emporte, souffrez que je vous explique.... J'étais venu auprès de la princesse.... si vous l'aviez vue en ce moment, elle si bonne, si pleine de grâce.

LE PRINCE. — Traître!

L'ADJUDANT. — Je n'ai pu m'empêcher de tomber à ses genoux pour tenter....

LE PRINCE. — Par la honte de mon nom, elle a souffert....

L'ADJUDANT. — D'obtenir d'elle la main d'Élise comme une divine faveur.

LE PRINCE. — Qu'est-ce? la main d'Élise à la princesse?

L'ADJUDANT. — Oui, seigneur, ou du moins une parole bienveillante de sa bouche qui vînt fléchir notre gracieux souverain.

LE PRINCE *à la princesse.* — Et vous, madame, que dites-vous?

LA PRINCESSE. — Je pense qu'il me convient de garder le silence.

LE PRINCE. — Comme à moi de tout croire, n'est-ce pas ? (*Il passe dans un salon voisin ; pendant ce temps, la princesse et l'adjudant demeurent interdits*).

SCÈNE DERNIÈRE.

LA PRINCESSE, L'ADJUDANT, LE PRINCE, LA FILLE D'HONNEUR.

LE PRINCE, *conduisant Élise à l'adjudant*. — Je tiens ma parole, mon enfant ; que tout soit oublié. Vous deviendrez aujourd'hui la femme de celui que votre cœur a choisi. Préparez-vous tous deux à quitter, dès demain, notre résidence ducale... Général, nous vous faisons notre ambassadeur près la cour de Madrid.

(*Traduit de l'Allemand, d'*ARNIM).

Critique Littéraire.

LES MÉANDRES (1),

PAR M. LÉON GOZLAN.

Le style et les ouvrages de M. Léon Gozlan occupent aujourd'hui, dans la faveur et l'attention du public, un point trop central et trop apparent pour mériter d'être loués ou critiqués légèrement. Ils sont en droit de récuser, à la fois, l'amertume d'une censure qui afflige et dessèche, et le vain tribut des apologies de convention. Quoi qu'on en dise, le rôle du critique n'est pas seulement celui d'un manœuvre occupé incessamment à faucher çà et là quelques mauvaises herbes, ou à retrancher certaines têtes de pavot, toujours trop droites et trop hautes à son gré. Il peut, s'il le veut bien, exercer une action fécondante sur les plaines poétiques; il peut aussi faire pénétrer un rayon de soleil dans le domaine du poëte, conduire une source vive à travers son champ, donner plus de force et d'étendue à ses vignes et à ses figuiers. Ensuite, il vient un moment où le poëte, après avoir fourni un certain nombre de journées laborieuses et opiniâtres, s'appuie sur sa bêche et se met à contempler le produit de ses sueurs et de ses peines; et en admettant même qu'alors la végétation de son champ ne soit pas aussi riche qu'il l'espérait, a-t-il donc besoin d'un hôte au front sévère qui s'attache à lui et lui dénote rudement ses plantations malingres et souffrantes? Ne vaut-il pas mieux, au contraire, un passant, ou même un laboureur du champ voisin, qui viendra jouir avec lui des fleurs et des délices

(1) A Bruxelles, Société Typographique, rue des sables, 22.

de son jardin? Ainsi, nous nous sommes offerts pour parcourir, avec l'auteur des *Méandres*, les plus heureux détours de son style et de ses fantaisies. Puisse-t-il trouver ici un peu de repos, quelques-unes de ces paroles qui récréent et fortifient le cœur, sur ces pages qu'il enrichit sans cesse de ses tributs et de ses fruits!

Hier encore, on peut le dire, le nom et le talent de M. Léon Gozlan ne brillaient guère que pour un cercle d'artiste ou d'initiés; aujourd'hui, il est du petit nombre des élus que le public adopte et recherche. Sa signature vaut un cachet; une page qu'elle revêt ne saurait passer inaperçue. D'où vient cela? d'où vient ce pouvoir, en apparence impromptu, cet avénement du jour au lendemain? Usurpation, dites-vous, influence des coteries, trône et diadême de poche que les camarades de la presse se passent de main en main: les coteries! ce mot, que tant de gens prononcent avec terreur, ce monstre inconnu, fabuleux comme le sphynx, cet hippogriffe qui n'a jamais porté personne. Car, en admettant dans ce siècle-ci la réalité de sociétés en commandite en fait de gloire et de mérite littéraire, croyez-vous donc que les francs-maçons de la pensée voleraient jamais la royauté d'un seul, et s'ils trônaient, s'ils briguaient le pouvoir souverain, ne serait-ce pas plutôt en corps et à la manière des prétoriens à Rome, ou des strélitzs dans l'ancien empire de Russie?

Non, le talent et le nom de M. Léon Gozlan ont une source plus naturelle et plus pure. Chacun a dans sa journée son heure de délassement et de réflexion poétique. Ainsi, par une belle matinée d'août, par exemple, alors qu'un heureux rayon de soleil colore l'appartement et donne plus de prix encore aux brochures, aux recueils et aux livres nouveaux épars sur les tablettes, ne vous est-il pas arrivé quelquefois de rencontrer, dans une de ces feuilles légères qu'apporte le souffle éphémère de la publicité, une pensée, un éclair soudain de verve ou d'épigramme, en un mot, une de ces fleurs poétiques qui s'épanouissent au hasard et qu'on cueille au hasard? Littérature singulière que celle-là! pamphlet du moment, et auquel les esprits les plus graves n'ont pas dédaigné parfois de contribuer; libre et fécond épanchement de l'Aristophane français, ce personnage impérissable, et qui s'est appelé de tant de noms depuis la *satire Ménip-*

pée jusqu'à Beaumarchais et Voltaire, aujourd'hui enfin (pardon, Voltaire!), comment nier qu'il n'ait eu souvent pour héritier *Figaro*, ou *le Corsaire*, ou *la Pandore?* Non-seulement, sous le reflet de la vignette satirique, vous avez cru saluer souvent un petit-fils de Beaumarchais ou un arrière-cousin de Paul-Louis Courier, mais parfois, et peut-être grâce au prisme de ce rayon doré dont nous parlions, vous avez rêvé sur la colonne passagère la touche de Jean-Paul, de Sterne ou de Rabelais. C'est qu'aussi, critiques et lecteurs, à une certaine heure du jour, nous sommes tous un peu Sterne, un peu Rabelais, un peu Jean-Paul, plus ou moins.

On dit et on répète sans cesse que le coloris se gâte, que le style s'altère à enluminer ainsi sans cesse dans les feuilles quotidiennes des objets de petite dimension. Pourquoi? Pourquoi serait-ce un mal de manier, comme on dit en peinture, la brosse tous les jours? La pratique doit amener, au contraire, chez l'artiste, la dextérité et la largeur. Il est constant cependant que l'esprit qui n'a que huit idées à dépenser par mois, quatre qui ne lui appartiennent pas, et quatre autres qu'il emprunte à ses voisins, doit se trouver infailliblement ruiné au renouvellement de la feuille qu'il appauvrit. L'étoffe de son style est bien usée alors, il est vrai; mais il faut avouer aussi qu'elle n'était dans l'origine ni bien épaisse, ni bien forte. Ce qu'il faut plutôt déplorer, suivant nous, dans ce mode de littérature courante, c'est son sort, sa destinée; c'est la perte de ces caractères tracés sur le sable et que le vent efface. Imaginez Hogarth ou Téniers qui crayonneraient leurs meilleurs ébauches sur les murailles du buvetier! Et bien plus, imaginez la servante du buvetier qui viendrait détruire chaque soir ces esquisses, heureux produits des brouillards des toasts : ainsi se perdent et s'oublient sans cesse dans la presse tant de pages vives et railleuses; ainsi se fanent chaque soir ces paquerettes et ces pervenches de style qui festonnent les contours du domaine politique.

Mais à présent que l'artiste a été dénoncé par son style, à présent que le joug si lourd souvent de l'anonyme est enfin brisé pour lui, pourquoi le nier? pourquoi ne pas avouer que parmi les jeunes chefs du nouveau camp littéraire, aucun n'a brodé peut-être aussi richement que M. Léon Gozlan le canevas de la presse mobile, coloré autant de feuilletons, excité dans le public

plus de rire, de surprise sous le masque hardi des feuilles sarcastiques ? Un jour pourtant, las d'avoir à tout propos de l'esprit et de la verve pour des ingrats, souvent même pour ses collaborateurs, M. Léon Gozlan résolut de parler au public en son nom ; il jeta le masque de côté et se présenta à visage découvert. Et le public se mit aussitôt à lui tendre les bras, comme à un ami éprouvé et reconnu depuis long-temps. En voyant apparaître tout à coup un style mûr, un talent complet et brillant dans les *Châteaux de France* et dans *Roberto Corsini*, cette première et saisissante révélation du nom de M. Léon Gozlan, personne n'a songé à demander alors d'où venait ce style. On a compris que ce talent s'était formé de lui-même au milieu des mêlées quotidiennes qui renvoient l'artiste invalide ou décoré ; on a compris qu'il était temps enfin de reconnaître ouvertement et par un coup d'éclat quatre ou cinq campagnes de verve honorifique et d'esprit méconnu. — Vous voyez donc bien que tout a son but et sa raison dans les révolutions et les hasards des planètes littéraires, le genre de talent et le genre d'existence, le poète anonyme et le poète révélé ; à la longue le public n'est guère plus injuste envers l'écrivain que l'écrivain n'est injuste envers lui-même ; écrivains et public, vous voyez bien que les coteries n'existent pas.

Cependant, entre ces premières et courtes peintures et le roman du *Notaire de Chantilly*, qui a complété son installation, M. Léon Gozlan n'a jamais cessé de produire, sous mille inspirations diverses, d'autres romans plus circonscrits, de traiter des sujets de proportion moyenne, de s'abandonner à ces heures de loisir et de rêverie où s'égarait sans cesse sa plume capricieuse, amie des observations et des fantaisies.

Ce sont ces tableaux de style et d'histoire, ces pensées vagabondes que M. Léon Gozlan réunit aujourd'hui sous ce titre, *les Méandres*. Quiconque voudra se représenter fidèlement le monde littéraire dans ses accidents imprévus, avoir l'idée des passions du jour dans leur séve et même leurs excès, devra prendre *les Méandres*, livres où tant de ruisseaux divers, tels que le désenchantement, le bonheur, la vengeance, l'ironie, la grâce, la haine, la philosophie, la moquerie, ont tour à tour apporté leur tribut. C'est là tout le style du moment, c'est tout l'écrivain d'aujourd'hui.

Nous n'analyserons particulièrement aucun des sujets des *Méandres*, car il faudrait analyser quinze ou vingt drames, presque tous attachants, marqués à un coin particulier de hardiesse, doués de qualités que tout le monde a senties et appréciées, les lecteurs de la *Revue de Paris* mieux que personne.

Ce qu'on remarque en première ligne dans la manière de M. Léon Gozlan, c'est l'effet, le mouvement, le coloris vif et monté, cette heureuse propriété de mots et de tournures, ces expressions constamment en bonne fortune, la perfection du genre qu'on appelle *le trait* en style de journal. En général, l'auteur narre bien, avec goût et passion. On sent l'homme qui aime son lecteur, qui en prend soin, veut le promener dans des sentiers nouveaux, et non pas comme tant d'écrivains, dans la poussière et le long des fossés des grands chemins. Ce style, qui a des défauts et de grands écarts, comme nous le verrons, possède en même temps une qualité qui les rachète : c'est l'horreur du commun, un *quant à soi* parfois sauvage et pittoresque, mais toujours expressif, emportant dès les premières lignes l'attention d'assaut, dédaignant surtout ces remplissages et ces *ponts-neufs* de phrases qui rendent aujourd'hui insupportable aux gens de goût la lecture de certains feuilletons.

Généralement aussi le dialogue de l'auteur a du nerf, de l'élan, un peu de gène parfois et d'embarras. Il excelle d'ailleurs à *poser* une scène, comme on dit, à la détacher du fond, à l'amener sans délai sur le premier plan. Nous citerons comme exemple de cette faculté précieuse le début du conte intitulé *Roberto Corsini*, que tout le monde a lu et que tout le monde voudra relire. Rien de plus heureux que l'ouverture de ce récit, qui met deux joueurs en présence, et montre l'un d'eux perdant alternativement sa fortune, son palais, sa maîtresse, et enfin son nom. Le dialogue de ces deux hommes, les cartes dont les couleurs vacillent et *papillonnent* sous leurs yeux, les lustres qui faiblissent, les figures des assistants qui se perdent dans les glaces, le bruit du vent, le mouvement des draperies, rien n'est omis pour exciter l'attente en encadrer la catastrophe qui se prépare ; c'est une scène de premier ordre, c'est un tableau de maître.

Quant à des traits d'esprits, M. Léon Gozlan en est trop prodigue pour qu'on puisse lui tenir compte de ce mérite, qui

n'est, on peut le dire, qu'une bagatelle au milieu de ses richesses et de ses avantages. A chaque page des *Méandres* on retrouve ce goût vif, animé, qui rehausse chaque détail ; on salue tour à tour le coloriste habile dans le *Carnaval de Marseille* et *le Fifre*, l'observateur vrai, mais quelquefois un peu excessif et surtout trop acharné contre les manufactures et les chemins de fer, dans *Une Visite chez Bernardin de Saint-Pierre*, le *Voyage du Pont d'Arcole à Montereau*. Souvent aussi, au milieu de ces jeux, de ces mille caquetteries narratives, on rencontre des traits qui annoncent que l'auteur promet encore plus qu'il ne tient réellement, que malgré ses ressources éminentes de charmes et d'éclat, il ne peut être qu'à la moitié de la hauteur où il lui est donné d'atteindre.

Nous citerons, par exemple, dans l'histoire de *Roberto Corsini*, le passage où, après avoir perdu au jeu tout ce qu'il possédait, cet homme s'assied au pied d'un arbre, et pleure en s'écriant : « O ma villa de Cormaldoli, dont les fruits étaient si beaux ! mon Aglaura, mon nom, j'ai perdu tout cela ! » L'auteur décrit en même temps le lever du jour avec ses teintes diaphanes ; il fait tinter l'*angelus*, passer devant son héros les villanelles des Apennins aux yeux noirs, la tête chargée de bottes de céleri et de corbeilles de fleurs.

A ces brusques et sensibles oppositions entre une violente situation de l'âme et les magies consolantes de la nature, qui n'en continue pas moins à se dérouler avec calme et dignité, il faut reconnaître la manière des premiers maîtres, il faut citer Goëthe, qui ne manque pas d'entourer *Werther* d'*abeilles*, de *chutes de ruisseau* et de *vapeurs de vallées;* Shakspeare aussi, qui suspend des *nids de martinet* aux créneaux du château de *Macbeth ;* enfin l'exclamation si attendrissante et si belle de notre Phèdre française :

Oh ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ! etc.

L'esprit ne court pas les rues, quoi qu'on en ait dit, et encore moins l'âme, le sentiment, ces qualités suprêmes que M. Léon Gozlan possède, et qui devraient, disons-le, prédominer chez lui plus souvent au détriment de l'esprit. Nous en trouvons encore mille preuves frappantes dans le morceau si court, mais si parfait, in-

titulé *le Cèdre du Liban*, où l'auteur personnifie le cèdre du Jardin des Plantes, le montre comme un père, un aïeul; peint sa traversée dans la coiffe du chapeau de Jussieu : « Le voyage fut long, dit-il; l'eau douce manqua, l'eau douce, ce *lait d'une mère* pour un voyageur. » Pardonnons-nous d'insister sur de si petites choses; mais voilà de ces traits qui caractérisent le poëte. Le *lait d'une mère,* ces mots-là ne tombent ni de la plume ni de la tête; ils viennent du cœur. Ensuite, l'auteur appelle autour du cèdre, qu'on veut abattre, les muets, les aveugles, les enfants de la Pitié, les bonnes, les marchandes d'oublies, les marchands de lait, et enfin Cuvier *qui venait boire de la bière sous le cèdre.*

Encore une fois, c'est là un morceau achevé, qui promet tout aux connaisseurs, et leur permet d'être exigeants envers l'écrivain qui peint lorsqu'il le veut, avec des couleurs à la fois si douces et si familières. On peut espérer de lui qu'il mêlera et combinera désormais la tristesse et la joie, les effets naturels et les effets de l'âme, à la manière des grands peintres; qu'il déploiera toutes les nuances de l'arc-en-ciel poétique, et cela presque sans nuages, sans recourir aux effets de ténèbres et de brouillards.

Mais, hélas ! à côté de cet écrivain qui raconte et sent avec tant de charme et de finesse, pourquoi faut-il qu'il arrive quelquefois je ne sais quel faux enlumineur pour répandre au milieu des meilleures pages de l'artiste les teintes lourdes d'une palette d'enseignes; à coup sûr, ce n'est plus le poète, ce n'est plus M. Léon Gozlan qui parle alors. Ce n'est pas lui qui enchâsse à certains endroits ces expressions parasites, voyantes, bonnes seulement à fausser le récit, esprit de facture mortel aux livres, et que réclame quelquefois l'exigence littéraire du journal. Alors, j'en réponds, ce n'est plus M. Léon Gozlan qui tient la plume; ce doit être un collaborateur indigne que lui aura légué quelque feuilleton malveillant.

A quoi bon, dites-nous, enfumer volontairement vos imaginations, vos peintures? vous peignez de main de maître; pourquoi donc imposer à vos personnages les postures si souvent fausses et ridicules des buveurs flamands ? — Mais le style doit marcher, dites-vous, il faut qu'il ressorte, qu'il se détache des plans vulgaires. Ah ! laissons le style, et parlons d'idées. Le style c'est le clavecin, la pensée c'est la voix. Vous avez les deux instruments; chantez. Et à quoi bon étouffer l'un par l'autre, placer si souvent

quatre et cinq dièses à la clef de vos phrases ? L'imagination est la folle du logis, a dit Montaigne ; si Montaigne eût été poète, il eût dit : l'imagination est la reine du logis. Cette reine, vous la possédez, elle vous aime, elle est à vous, elle protége votre réduit ; qu'elle y règne donc, qu'elle y soit libre, et ne faites pas trôner à sa place la périphrase ambitieuse ou l'épithète usurpatrice.

Hâtons-nous de déclarer pourtant que ce défaut qui entache la manière de M. Léon Gozlan, que nous traduirions par l'excès de couleur, peut-être même par un peu d'emphase, ne procède chez lui que du zèle même et de la bonne intention de l'artiste. Il arrive parfois qu'aux heures de l'exécution, l'inspiration se tend ; un esprit naturellement noble et généreux s'échauffe sur une phrase, la pousse, la presse ; de cet état d'exaltation à l'enflure, il n'y a qu'un pas souvent, et l'expression devient alors aisément épileptique et fébrile. Il s'agit de peindre une tempête, par exemple : on la voit, elle se dessine au milieu des plages du cerveau ; on veut peindre l'effet du vent sur les flots. On se dit d'abord : le vent *qui agite* la mer, serait trop faible ; *qui déchire* la mer a déjà été employé bien souvent ; enfin, après des recherches et des efforts infinis, on arrive à cette image évidemment fausse, puisqu'elle manque à la fois de goût et de justesse, le vent *déracine* la mer. Mais nous le répétons, ces accidents de détail ne proviennent ni de négligence, ni de faiblesse, ils indiquent plutôt au contraire la force et la plénitude ; c'est simplement un défaut de circulation de séve. Nous croyons donc que le tort de M. Léon Gozlan est d'appuyer trop vivement sur l'expression, de lui accorder trop de faveur et d'indulgence, quand sa pensée réclame et attend. Ce n'est pas même une question de goût et de procédé que nous prétendons poser ici, c'est seulement un point d'hygiène littéraire que nous soumettons à l'auteur lui-même.

Ensuite, puisque nous sommes en train de formuler nos doutes, pourquoi, dans un des morceaux des *Méandres* intitulé la *Villa maravigliosa*, trouvons-nous une sorte de paradoxe ou plutôt de diatribe contre l'art et l'enthousiasme italien ? Sans doute, l'Italie a été gâtée souvent par les barbouilleurs de papier, et les grimauds de style et de couleur. Mais depuis quand donc la divinité a-t-elle payé pour les péchés du sacerdoce ? Ne disons pas de mal de l'Italie, cela porte malheur. On a beau vouloir la gâter, la vieillir ; son charme est éternel. Si l'Italie avait la liberté de

penser, comme la France, elle aurait aussi sa littérature actuelle, et cette littérature n'aurait ni la raideur anglaise, ni l'emphase et la pesanteur allemande ; ce serait quelque chose de doux comme les anges du tombeau des Stuarts de Canova, d'affectueux comme les chants de Cimarosa ; son style aurait l'heureuse mollesse de La Fontaine ou de Fénélon.

Et quant à nous, si nous connaissions par hasard un critique, un poëte, un homme d'un riche et complet tempérament littéraire, tout en mouvement, tout en idées, seulement un peu tendu, un peu guindé, craignant toujours de ne pas voir ses paroles à la hauteur de ses idées ; alors abusant d'une heure de familiarité, nous oserions peut-être dire à ce poëte : « Pour prix de vos sacriléges, et en dépit de la vétusté du pèlerinage, parcourez, visiteur sceptique, cette terre vieille comme les roses et la beauté. Troquez contre quelques mois d'azur toscan les brumes de nos pays-bas parisiens ; soumettez-vous à ces brises passagères qui détendent les pensées les plus rebelles, consolent les esprits les plus amers. Ce qui manque à votre force peut-être, c'est un peu de cette paresse de forme, l'unique force du climat. Ce qui vous manque, c'est un rayon du soleil de Pestum pour compléter l'harmonie de votre Memnon poétique. »

En causant librement sur ce livre des *Méandres,* qui nous a semblé un point de renouvellement dans les succès de l'auteur, nous avons voulu lui dire ouvertement le bien et le mal, lui prouver que nous l'avions quelquefois censuré, souvent admiré, toujours lu et étudié. Un ami ne nous entretient guère de nos qualités ; il préfère essayer de nous dévoiler nos imperfections et nos faiblesses. Il sait nous montrer qu'il a fouillé dans tous les recoins de notre nature et de notre cœur. Selon nous, l'ami d'un talent et d'un style doit y mettre encore plus de liberté; et, si nous pouvions penser que ce peu de mots élargiraient encore la route déjà si belle et si large que M. Léon Gozlan s'est frayée, ce serait plus de prix sans doute, plus de bonheur que nous n'osions en espérer. Mais non, il n'est donné à personne de changer la voix du poëte : malheur à l'indiscret qui voudrait, comme Therpandre, ajouter une corde à la lyre d'or! On peut, comme nous le disions en commençant, essayer de distraire l'écrivain en mesurant avec lui les écueils qu'il vient d'affronter, mais à condition que le hardi pilote repartira aussitôt pour la mer de

Sicile, à condition que les sons de sa flûte et de ses chants étoufferont bien vite la voix du plus humble des rameurs.

ARNOULD FREMY.

LETTRES SUR L'ISLANDE (1),

PAR M. X. MARMIER.

L'Académie des Sciences et le Muséum du Jardin du Roi ont leurs voyageurs qui fouillent le globe en tout sens, et poursuivent de contrée en contrée les divers problèmes de la nature. L'un, armé de son marteau, s'en va casser des pierres dans les gorges de l'Himalaya ; l'autre pèse l'air sous les cimes de l'Hécla, ou mesure la température des sources du Geyser ; une troisième assis parmi les ruines de l'Égypte, s'efforce de rouvrir les lèvres du Sphynx, qui se tait depuis que Champollion ne l'interroge plus. Rien n'élève et ne fortifie l'âme comme les récits de ces pèlerins de la science. Parmi les plus intéressants, il faut compter désormais les *Lettres sur l'Islande*.

L'Académie Française a eu, cette fois, la main heureuse, en adjoignant M. Marmier à la commission que le gouvernement envoyait en Islande. Disons toutefois, pour être juste, que l'Académie n'a fait que s'associer à la pensée de M. Marmier : il allait partir en volontaire, quand il a reçu son mandat. A lui donc, en grande partie, l'honneur de ses travaux ! Qu'importe après tout ? Il lui resterait encore sans partage l'honneur des dangers, des fatigues et des sacrifices. C'est quelque chose en effet, lorsque le printemps nous revient, de s'en aller chercher un autre hiver sur la lave refroidie des volcans éteints, de quitter son pays, ses amis, sa famille, pour aller vivre de la vie triste, solitaire, monotone, d'un peuple à demi civilisé, pour se faire, par la reconnaissance que laisse le bonheur d'une découverte, une patrie nouvelle dont

(1) A Bruxelles, Société Typographique Belge, rue des Sables, 22.

il faudra se séparer aussi, et commencer des amitiés qui ne s'achèveront pas, toutes choses qui troublent l'âme et qui mêlent quelque amertume aux joies les plus douces du retour.

Voilà cependant ce qui n'a point arrêté M. Marmier, et le 30 mai de l'année dernière, il mettait les pieds sur la côte d'Islande, aussi fier, aussi heureux que le pirate qui, en 864, nomma cette île du nom qui lui est resté : *Terre de glace*. Ces *Lettres*, pour la plupart, ont été écrites à Reykiavik. Il semble que le souvenir de l'infortuné Jacquemont ajoute, par une préoccupation touchante, à l'émotion que donne le récit de tous ces voyages entrepris au loin pour la poésie. Le moindre détail personnel a un charme singulier : avec quelle inquiétude on s'attache aux pas du voyageur! comme on s'épouvante des obstacles que la nature lui oppose! Pour peu que les hommes paraissent moins rudes que le climat, on se sent tout porté à les aimer, et à les remercier de ce qu'ils sont moins féroces que les tigres de l'Asie.

Il y a loin de nos dernières paroles à ces bons paysans islandais qui ont si bien accueilli dans leurs *bœrs* notre jeune compatriote : ce sont les plus doux des hommes; mais notre reconnaissance s'exagérerait encore volontiers la simplicité de leurs mœurs. Il y a désormais entre eux et nous comme une alliance d'hospitalité, commencée devant une tasse de lait et achevée sous les auspices de la science.

Rien ne nous a frappé, et c'est l'impression la plus générale qui nous en reste, comme le contraste qui existe entre la vie de ces pauvres insulaires, aujourd'hui si paisible, et le caractère sombre de leurs vieilles traditions. On ne peut s'empêcher de comparer sans cesse l'état actuel du pays et ses modernes habitants avec la brutale énergie de leurs ancêtres, sa foi naïve avec leurs farouches croyances, ses mœurs douces et honnêtes avec leur humeur violente et rapace. Entre le pirate scandinave et le pêcheur islandais, il n'est resté d'autre signe de parenté qu'un singulier amour pour les poétiques souvenirs de leurs communes origines.

Les dix lettres dont se compose ce volume, forment un tout complet et bien lié, où le récit se mêle naturellement à la discussion, les questions d'art aux descriptions locales, et où, à côté des hommes illustres d'autrefois, viennent se placer, sans effort, les hommes distingués d'aujourd'hui. Néanmoins on pour-

rait y voir deux parties assez distinctes : l'une, où le voyage et la peinture des mœurs tiennent plus de place ; l'autre, où l'on a surtout consulté les travaux des savants. Mais dans la première, l'érudition ne manque pas, et la seconde laisse toujours entrevoir le pays derrière le livre ; toujours le mont Hécla projette son ombre sur le vieil exemplaire de l'Edda, feuilleté par le voyageur. Et l'Edda lui-même, où était-il allé l'étudier? Dans le presbytère, encore debout, qui vit naître en 1056, qui vit mourir en 1133, celui qui a rédigé l'Edda, le vénérable Sœmund.

En France déjà, avant les lettres de M. Marmier, de louables tentatives avaient été faites au sujet de l'Islande, toutes moins heureuses que la dernière. Des voyages avaient été entrepris, des relations traduites du danois ou de l'allemand; une partie de la seconde Edda, l'Edda en prose, avait été reproduite en français. Récemment enfin, ces notions éparses avaient été réunies dans les belles leçons de M. J. J. Ampère ; mais, dans le livre du savant professeur, l'Islande n'apparaît, pour ainsi dire, qu'à travers le Danemarck et la Norwége. M. Ampère a mesuré le fleuve en tout sens, avant de remonter à la source ; c'est par la source que M. Marmier a commencé. Il est allé d'abord visiter l'Islande, et demain il part pour le Danemarck. Heureux l'homme assez fort pour attacher ainsi sa vie et sa pensée à la fortune d'une idée !

Chose étrange ! une révolution politique, arrivée en Norwége vers la fin du neuvième siècle, condamne à l'émigration les plus indomptables familles de l'autocratie du pays. Pour échapper à la tyrannie d'Harard, elles se retirent en Islande. L'un de ces émigrés, Ingolfr, jette à la mer ses idoles, et promet d'aborder là où elles aborderont. Relevées sur le rivage, ces idoles prirent si fortement possession de l'île, qu'elles lui imprimèrent pour toujours leur physionomie scandinave ; il semblait, en effet, que la vieille Scandinavie émigrât tout entière avec Ingolfr et Hiorleifr. Ses dieux, sa langue, ses traditions les suivirent, et ne trouvant en Islande ni religion, ni langue, ni traditions rivales, y établirent pleinement leur domination ; et pendant que la métropole se transformait en vieillissant, isolée du reste du monde, la colonie restait fidèle à l'antique Odin, et continuait à parler son vieux danois. Le christianisme, introduit dans ses chaumiè-

res, avait adouci les mœurs de leurs habitants, mais respectant l'originalité des traditions nationales, et, au lieu de remonter péniblement le cours de leur civilisation, il suffit aux Danois, pour retrouver leur primitive histoire, d'interroger l'Islande.

Le livre de M. Marmier n'est donc pas seulement une vue de l'Islande ancienne ou moderne; c'est une exposition complète des origines scandinaves, exposition d'autant plus exacte qu'elle a été puisée aux sources et s'est inspirée des lieux mêmes.

Dans une rapide introduction se trouve rejeté tout ce qui se rattache au bâtiment qui a conduit la commission en Islande. *La Recherche* avait pour mission d'interroger les traces de *la Lilloise*, et de s'informer, sur les côtes du Groënland, du sort qu'avait eu l'équipage de ce brick. On a lu dans cette *Revue* même les détails du voyage de *la Recherche* à travers les glaces, et de son séjour à Frederiks-Haab. M. Marmier les a recueillis de la bouche même de M. Tréhouart, lorsqu'il vint reprendre en Islande ceux qu'il y avait déposés en passant. Mais ce que M. Marmier ne dit pas, parce qu'il sait fort peu entretenir le lecteur de lui-même, c'est le saisissement qu'il éprouva lorsqu'il lui vint en pensée que *la Recherche* pourrait fort bien avoir la destinée de *la Lilloise.* Il nous écrivait alors : « Quelquefois je vais sur la grève, je regarde cette mer agitée, je songe à notre navire qui est au Groënland, et je me dis : S'il ne revenait pas! » Il faut savoir combien il aime la France pour comprendre ce qu'il y avait alors de douleur dans ces simples paroles écrites si loin de la France ; mais revenons à Reykiavick.

La première lettre est une vue générale du pays, une esquisse de ses mœurs, de son commerce, de son gouvernement. Reykiavik est la capitale de l'île, une capitale de sept cents habitants. Figurez-vous, au bord de la mer, une ligne de maisons danoises et les cabanes islandaises sur les côtés; c'est l'histoire de cette partie du nord à ses deux extrémités, la civilisation danoise à côté de son berceau. Depuis plusieurs siècles, l'Islande fait partie du Danemarck : elle suit sa fortune, non en vaincue, mais en sœur plus humble, et moins richement dotée. Un jour pourtant, en 1809, on essaya de faire souvenir l'Islande qu'elle avait eu pour ancêtres ces fiers Jarls, qui émigrèrent plutôt que de se soumettre à la domination d'Harald. Mais cet essai de révolution

qui, si le pays s'y fût associé, aurait pu renouveler, parmi ces pêcheurs, l'aventure de Mazaniello, ne fut, à tout prendre, qu'une assez bouffonne comédie jouée par un marchand anglais, au grand étonnement des naturels, bonnes gens qui, n'y comprenant rien, s'en inquiétèrent médiocrement. Toute cette histoire est très-joliment contée dans les lettres. Le récit de la visite que firent nos voyageurs à l'évêque de Reykiavik n'est pas moins divertissante. Un habitué de l'Opéra eût souri dédaigneusement de l'effet magique produit dans le salon épiscopal par une pendule qui jouait l'ouverture de *Zampa*. Mais M. Marmier trouva quelque chose de touchant à la joie naïve du bon évêque; et, quand on lit cette page, l'émotion arrête sur les lèvres le demi-sourire que ce récit y a fait naître. C'est encore là un des caractères de l'ouvrage: aucun dédain pour la pauvreté de ce pays et la bonhomie de ses habitants, point d'engouement non plus; M. Marmier ne cherchait pas en Islande les bergers de Syracuse ou les gondoliers de Venise; mais si l'Islande a des pêcheurs auxquels ne manquent pas même les Théocrite, et si, le soir, dans les *bœrs*, on chante comme sur les lagunes, le blâmera-t-on de s'en être souvenu?

Après quelques jours consacrés au repos, on se mit en route sur les petits chevaux du pays, pour aller visiter les deux merveilles naturelles de l'Islande, le Geyser et le mont Hécla. Le Geyser est un bassin qui lance, par intervalles, à plus de quatre-vingts pieds de hauteur, une colonne d'eau bouillante. Les physiciens de la caravane en rapportèrent de précieux calculs; mais au mont Hécla, ce fut le tour de M. Marmier: on peut dire que la nature le traita en poëte. Une tempête sublime l'attendait là, et pendant une journée entière, il gravit à travers l'orage ce frère géant de l'Etna. Pour la première fois depuis la création, une parole française fut entendue sur les blancs cônes de l'Hécla.

Quelques détails curieux sur l'école autrefois célèbre de Skalholt, conduisent naturellement le voyageur à examiner l'état actuel de l'instruction publique en Islande; fiers comme nous le sommes des lumières de notre civilisation, nous serons bien étonnés, quand on nous dira qu'il n'est pas en Islande un paysan qui ne sache lire, qui ne sache écrire, et qui ne possède chez lui quelque recueil de sagas, ou quelque volume de l'Edda; oui, dans

ces cabanes de terre recouvertes en gazon, on lit encore le soir, à la lueur d'une lampe de pierre, et pendant que le pêcheur raccommode ses filets, l'histoire de ces anciens dieux et des anciens héros du pays. Le dimanche, ils emportent à l'église le livre héréditaire; ils le prêtent à leurs voisins qui leur en prêtent d'autres, et lorsque la saison des foires, des districts les plus éloignés, les appelle à Reykiavik, ce n'est pas seulement du café et de l'eau-de-vie qu'ils remportent dans leur bœr, c'est aussi quelque bon livre emprunté à la bibliothèque publique; car il y a à Reykiavik une bibliothèque publique où chacun puise à volonté. Qu'en dites-vous? n'est-ce pas ici le cas de répéter avec Montaigne : Mais quoi! ils ne portent point de hauts-de-chausses! Les bonnes gens commencent par l'eau-de-vie : mais quand le baril est tari, ils se souviennent du livre, qui les aide encore mieux à porter leur misère.

Indépendamment du christianisme dont l'influence se fait toujours mieux sentir dans l'isolement et la pauvreté, c'est à ce goût pour la lecture, et pour la lecture des mêmes livres, que j'attribuerais cette douceur grave et résignée qui est le fond du caractère islandais. Toutefois, depuis plusieurs années, cet isolement diminue, et, comme autrefois la flèche de guerre, la pensée se communique rapidement de chaumière en chaumière. L'Islande a deux journaux. Elle a aussi une académie dont M. Marmier a rapporté le diplôme à M. Guizot et à M. Villemain; elle imprime fort bien des livres; elle a une école à Besesstad et des professeurs dont la parole serait écoutée dans nos facultés. Vous devez vous croire bien loin des Scandinaves et de l'Edda; rassurez-vous : M. Marmier ne nous a tant intéressés à ce peuple, que pour nous retenir avec moins d'efforts dans le berceau de ses origines,

Vers le milieu du neuvième siècle, deux fois déjà la tempête avait jeté sur cette côte encore inhabitée des pirates norwégiens, lorsque la tyrannie d'Harald amena l'émigration dont nous avons parlé. Les fugitifs fondèrent en Islande une république guerrière dont les violentes habitudes expliquent mieux que toute autre cause pourquoi le christianisme pénétra tard dans cette partie du Nord. Il y pénétra cependant, et des récits qu'on lira dans ce livre ce n'est pas certes le moins curieux. Cette république vécut trois siècles de cette vie sanglante; mais en 1264 l'Islande

fut réunie à la Norwége, dont elle se détacha en 1387 pour se joindre au Danemarck. Depuis cette époque, toute son histoire n'est plus que celle de ses misères. Ce sont des volcans qui se réveillent, des glaces qui assiégent l'île, la peste noire qui décime ses habitants, des tremblements de terre qui renversent ces pauvres cabanes. Chaque génération est en proie à quelqu'un de ces fléaux. La population n'est plus que de 50,000 habitants; elle était le double autrefois. Le dernier désastre remonte déjà à 1783. Il y a dans cette pensée de quoi faire trembler : le fléau s'est rarement fait attendre aussi longtemps.

En rapprochant ces dates funestes, que M. Marmier a pris soin de rassembler, on comprend pourquoi ce peuple est si sérieux et se contente de si peu. Le tour réfléchi de son caractère s'explique aisément par le sentiment profond qu'il a de l'instabilité de son existence. Ce que l'on comprend moins, c'est son amour pour cette pauvre terre. On pourrait croire que c'est insouciance s'il ne la quitte pas pour des régions plus heureuses, insouciance de la vie et dédain d'un bonheur auquel il ne croit plus; mais non, M. Marmier en donne des raisons touchantes qu'il a puisées dans le cœur de l'homme. On pourrait dire aussi que ce peuple, après avoir énergiquement lutté contre la nature à l'époque de sa liberté orageuse, a fini par se résigner à son impuissance, et s'est soumis pour toujours à la domination de ses volcans, comme à celle du Danemarck.

N'allons pas croire cependant que tout était violences en ces âges de vie tumultueuse et ardente; les Scandinaves savaient aussi peu résister à l'attrait de la poésie qu'à l'entraînement de l'action. Ils avaient leurs scaldes, comme la Grèce ses rhapsodes, la France ses troubadours et ses trouvères, l'Allemagne ses minnesinger. Ces scaldes sont les bardes du Nord. Leur condition est brillante, aventureuse, honorée. Ils consacrent la vie des dieux et les promesses des héros. Simple, claire, énergique dans ses premiers monuments, leur poésie, au bout de quatre siècles, devient obscure, prétentieuse dans ses pensées, tourmentée dans sa versification, et assez semblable sous ce rapport à celle de nos troubadours. On s'étonne que ce rapprochement ait été négligé par M. Marmier, qui sait si bien nos origines poétiques. C'est sans doute qu'il lui aura paru trop facile à faire, et il aura cru devoir en laisser le soin au lecteur. Lui, cependant, il raconte

avec leurs merveilleux détails les voyages et les amours des scaldes les plus celèbres.

C'est dans leurs chants, rapprochés de ceux de l'Edda, que M. Marmier a puisé le brillant exposé de la mythologie scandinave qui remplit sa sixième lettre.

La cosmogonie scandinave ressemble, au début, à celle de tous les peuples. Au commencement, il n'y avait rien que la nue et le chaos. De ce chaos l'être éternel, *all-fader*, tira la terre de glace et la terre de feu. Le génie qui préside aux destinées de cette dernière doit un jour embraser le monde. Vous retrouvez là cette tradition sur laquelle Byron a fondé un de ses poëmes les plus énergiques. Il y a dans ce lord Byron du sang scandinave. L'espace nous manque pour suivre dans son entier développement cette théologie singulière. Mais nous y noterons deux points : d'une part, son origine orientale, attestée aujourd'hui encore par la langue islandaise; de l'autre, le caractère nouveau que ces dogmes ont revêtu, la physionomie nouvelle que ces dieux ont prise sous l'influence d'une nature plus sauvage, et parmi des peuples plus belliqueux que ceux de l'Inde. Cette lutte de deux principes, qui, en Orient, se partage les divinités sans donner au monde de trop violentes secousses, est devenue l'immense bataille du Valhalla. Mais l'esprit humain soulève à demi cette sombre théogonie qui lui pèse, et le spectacle de cette mêlée divine qui réfléchit dans le ciel le combat des hommes sur la terre, ne peut parvenir à dépouiller l'humanité du pressentiment d'une vie plus calme. Après l'embrasement du monde, les dieux, dit M. Marmier, retrouvent sur le gazon les tables d'or des Ases, s'asseoient l'un auprès de l'autre, et s'entretiennent du passé. Ainsi finit le dogme de la mythologie scandinave; ainsi finit celui de tous les peuples, par des rêves qui s'en vont au delà des siècles.

L'Edda de Sœmund est l'épopée de cette mythologie, épopée recueillie par un prêtre chrétien, au commencement du douzième siècle, à l'époque où toutes ces traditions étaient encore puissantes sur les imaginations. Il y a quelque chose de touchant dans les scrupules de ce prêtre qui ne veut pas laisser périr les traditions de sa patrie, et qui, après en avoir réuni les monuments, s'alarme au fond de sa conscience, s'effraie de son œuvre, et la cache avant de mourir. Elle ne fut retrouvée que cinq siècles après sa mort.

L'Edda de Sœmund renferme des poëmes de plusieurs sortes ; ce sont des récits, des prophéties, des chants, des préceptes, des pensées morales. Parmi ces pensées, il en est de sublimes : « Que l'homme réfléchisse, mais qu'il ne réfléchisse pas trop ! La joie n'entre pas souvent au cœur de celui qui sait trop de choses.» Le Faust de Goëthe n'est-il pas tout entier dans cette phrase ? Parmi les histoires, il y en a de fort belles ; on connaît celle de Sigurd.

Il existe une autre Edda, plus récente d'un siècle, et que l'on attribue à Snorri Sturleson : celle-ci, écrite en prose, n'est, le plus souvent, qu'une exposition plus étendue des dogmes et des traditions de l'ancienne ; et en cela, elle doit un peu ressembler aux gloses des rabbins sur la Bible, et aux commentaires des docteurs musulmans sur la loi de Mahomet. Aussi bien pourrait-on refaire de ces gloses une nouvelle Bible, et avec ces commentaires, un autre Coran. Il faut dire cependant que l'Edda en prose contient aussi des indications qui lui sont propres ; elle ne se borne pas toujours à déterminer, souvent elle achève et complète le sens de la première.

L'Edda c'est la tradition écrite ; les sagas sont la tradition parlée. L'Edda a été recueilli par des prêtres et pour les nobles ; les sagas sont chantées ou racontées par le peuple surtout et pour lui. Les jarls cherchaient leurs modèles parmi les dieux, et l'Edda est leur livre. Le peuple prenait ses héros parmi les jarls, et les sagas reproduisaient surtout les exploits des jarls. Ce n'est pas seulement à l'histoire d'Islande qu'elles rattachent leurs fictions ; elles les répandent sur le Nord tout entier. Ces grandes aventures dont elles perpétuent la mémoire, les marchands et les voyageurs en avaient recueilli les souvenirs sur toutes les côtes. La saga avait ses conteurs, inférieurs aux scaldes, et dès lors assez semblables aux jongleurs du moyen âge, moins honorés que les trouvères, mais aussi chers au peuple. La saga reproduit dans toute sa simplicité la vie de l'Islandais, ses courses sur mer, ses combats, et non-seulement les traits généraux de sa vie, mais souvent les réalités de son histoire.

Au XVIIe siècle, on écrivait encore des sagas, et les plus anciennes remontent au XII siècle, précisément à l'époque où les grandes traditions païennes avaient besoin d'être recueillies pour

ne pas périr. Ici encore, Vico a raison : c'est Homère après Orphée, l'âge héroïque après l'âge divin.

M. Marmier a consacré une longue lettre à faire connaître dans tous leurs détails trois des principales sagas. Nous ne savons pas de lecture plus intéressante que celle-là, et de récits populaires qui aient une physionomie plus nettement caractérisée. La saga d'Egill, analysée avec beaucoup de soin par M. Ampère, nous avait déjà révélé l'attrait de cette poésie si vive et si passionnée. Avec M. Marmier, on y pénètre profondément, et on commence à mieux comprendre l'amour de l'Islandais pour une terre qui, à défaut de riches moissons, porte de si beaux fruits.

La saga de Nial est une petite épopée pleine de vigueur, qui a son Achille et son Ulysse, le prudent et le fort, l'homme de loi derrière le héros. Le dénouement est empreint d'une grande mélancolie ; entre le commencement et la fin, on sent que le christianisme a passé sur l'Islande.

La saga de Cumlaug est plutôt un drame, celle de Orithiof un roman. Si la première a toutes les péripéties d'un drame, la seconde se développe avec l'intérêt progressif d'un roman. L'amour est pour beaucoup dans l'une et l'autre.

Ces sagas qu'on écoute encore si avidement, ces deux Edda qui, depuis des siècles, passent de main en main, cette religion, ces mœurs, ces souvenirs, tout cela du moins a-t-il donné à l'Islande moderne ce qu'on appelle une poésie nationale ? Je ne le pense guère, si j'ai bien lu la dernière lettre de M. Marmier, celle qu'il a consacrée à la langue et à la littérature islandaise. Non que le génie poétique lui manque ; mais cette poésie, tendre et mélodieuse, pourrait tout aussi bien appartenir à un autre peuple : c'est dans le passé de l'Islande qu'il faut chercher sa poésie nationale. Les chants de M. Thorarensen pourraient bien être un écho lointain de ceux qui, aujourd'hui, s'élèvent de toutes parts en Europe. A mesure qu'une civilisation générale remplace, peu à peu, les civilisations particulières, il semble que les nationalités littéraires commencent aussi à se rapprocher pour se confondre, et qu'une poésie grave, élevée, philosophique, germe à la fois chez tous les peuples. Les langues sont diverses, mais la même âme les vivifie toutes. La pensée s'agite en tout sens, mais c'est partout le même souffle qui l'enlève et qui la soutient. De près, les voix se heurtent ; mais, éloignez-

vous un peu, gravissez quelque haute cime, et toutes ces voix vous arriveront harmonieusement mêlées dans l'immense soupir de l'humanité.

Il nous resterait à parler du style de ces *Lettres;* mais à une pensée si aimable, si spirituelle, et sérieuse avec tant de grâce et de candeur, il fallait tout bonnement une langue vive et naturelle, élégante sans recherche, élevée sans prétention, attrayante sans coquetterie; et chez M. Marmier, ces qualités ne sont pas seulement celles de l'écrivain, elles sont aussi celles de l'homme.

ANTOINE DE LATOUR.

LETTRE DU GÉNÉRAL LAFAYETTE [1].

A MADAME DE LAFAYETTE.

Ce 1er octobre 1777.

Je vous ai écrit, mon cher cœur, le 12 septembre; c'est que ce douze est le lendemain du onze, et pour ce onze-là j'ai une petite histoire à vous raconter. A la voir du beau côté, je pourrais vous dire que des réflexions sages m'ont engagé à rester quelques semaines dans mon lit à l'abri des dangers; mais il faut vous avouer que j'y ai été invité par une légère blessure que j'ai attrapée, je ne sais comment, car je ne m'exposais pas en vérité. C'était la première affaire où je me trouvais; ainsi voyez comme elles sont rares. C'est la dernière de la campagne, du moins la dernière grande bataille suivant toute apparence, et s'il y avait quelque autre chose, vous voyez bien que je n'y serais pas. En conséquence, mon cher cœur, vous pouvez être bien tranquille. J'ai du plaisir à vous rassurer; en vous disant de ne pas craindre pour moi, je me dis à moi-même que vous m'aimez, et cette petite conversation avec mon cœur lui plaît fort, car il vous aime plus tendrement qu'il n'a jamais fait.

Je n'eus rien de plus pressé que de vous écrire le lendemain de cette affaire. Je vous disais bien que ce n'est rien et j'avais raison. Tout ce que je crains, c'est que vous ne l'ayez pas reçue.

(1) Cette lettre est extraite des manuscrits des *Mémoires du général Lafayette*, qui doivent paraître dans les premiers jours d'avril chez Fournier aîné, rue de Seine. Nous espérons puiser encore dans ces curieux et importants manuscrits, qui sont destinés à exciter à un très-haut degré l'attention du public.

Comme en même temps le général Howe donne au roi son maître des détails un peu bouffis de ses exploits d'Amérique, s'il m'a mandé blessé, il pourrait bien me mander tué aussi, cela ne coûte rien; mais j'espère que mes amis et vous surtout n'ajouterez jamais foi aux rapports de gens qui avaient bien osé faire imprimer, l'année passée, que le général Washington et tous les officiers-généraux de son armée étant ensemble sur un bateau, la barque avait chaviré, et tout le monde était noyé. Mais parlons donc de cette blessure; elle passe dans les chairs, ne touche ni os ni nerf. Les chirurgiens sont étonnés de la promptitude avec laquelle elle guérit. Ils tombent en extase toutes les fois qu'ils me pansent, et prétendent que c'est la plus belle chose du monde. Moi, je trouve que c'est une chose fort sale, fort ennuyeuse et assez douloureuse; cela dépend des goûts; mais dans le fond si un homme se faisait blesser pour se divertir, il viendrait regarder comme je le suis, pour l'être de même. Voilà, mon cher cœur, l'histoire de ce que j'appelle pompeusement ma blessure pour me donner des airs et me rendre intéressant.

A présent, comme femme d'un officier-général américain, il faut que je vous fasse votre leçon. On vous dira: « Ils ont été battus. » Vous répondrez: « C'est vrai, mais entre deux armées *égales en nombre* et en plaine, de vieux soldats ont toujours de l'avantage sur des neufs; d'ailleurs ils ont eu le plaisir de tuer beaucoup, mais beaucoup plus de monde aux ennemis qu'il n'en ont perdu. » Après cela, on ajoutera: « C'est fort bon, mais Philadelphie est prise, la capitale de l'Amérique, le boulevard de la liberté. » Vous repartirez poliment: « Vous êtes des imbéciles. Philadelphie est une triste ville, ouverte de tous côtés, dont le port était déjà fermé, que la résidence du congrès a rendue fameuse, je ne sais pourquoi; voilà ce que c'est que cette fameuse ville, laquelle, par parenthèse, nous leur ferons bien rendre tôt ou tard. » S'ils continuent à vous pousser de questions, vous les enverrez promener en termes que vous dira le vicomte de Noailles, parce que je ne veux pas perdre le temps de vous écrire à vous parler politique.

J'ai conservé votre lettre pour la dernière, dans l'espérance que je recevrais de vos nouvelles, que je pourrais y répondre, et que je vous en donnerais le plus tard possible de ma santé. Mais on me dit que si je n'envoie pas sur-le-champ à vingt-cinq lieues où

est le congrès, mon capitaine sera parti, et adieu l'occasion de vous écrire. C'est cela qui occasionne un griffonnage plus barbouillé encore qu'à l'ordinaire ; au reste, si je vous écrivais autrement qu'un chat, c'est alors qu'il faudrait demander pardon pour la nouveauté du fait. Pensez, mon cher cœur, que je n'ai encore reçu de vos nouvelles qu'une fois par le comte Pulaski. J'ai un guignon affreux et j'en suis cruellement malheureux. Jugez quelle horreur d'être loin de tout ce que j'aime, dans une incertitude si désespérante ; il n'y a pas moyen de la supporter, et encore je le sens, je ne mérite pas d'être plaint : pourquoi ai-je été enragé à venir ici ? J'en suis bien puni ; je suis trop sensible, mon cœur, pour faire de ces tours de force. Vous me plaindriez j'espère, si vous saviez tout ce que je souffre, surtout dans ce moment où les nouvelles de vous sont si intéressantes ! Je n'y pense pas sans frémir. On m'a dit qu'un paquet de France était arrivé : j'ai dépêché des exprès sur tous les chemins et dans tous les coins, j'ai envoyé au congrès un officier ; je l'attends tous les jours, vous sentez avec quelle impatience. Mon chirurgien l'attend aussi avec ardeur, parce que cette inquiétude me fait bouillir le sang qu'il veut tranquilliser. Mon Dieu, mon cher cœur, si j'apprends de bonnes nouvelles de vous, de tout ce que j'aime, si ces charmantes lettres arrivent aujourd'hui, que je puis être heureux ! Mais aussi avec quel trouble je vais les ouvrir !

Soyez tranquille sur le soin de ma blessure, tous les docteurs de l'Amérique sont en l'air pour moi. J'ai un ami qui leur a parlé de façon à ce que je sois bien soigné ; c'est le général Washington. Cet homme respectable, dont j'admirais les talents, les vertus, que je vénère à mesure que je le connais davantage, a bien voulu être mon ami intime. Son tendre intérêt pour moi a eu bientôt gagné mon cœur. Je suis établi chez lui, nous vivons comme deux frères bien unis, dans une intimité et une confiance réciproques. Cette amitié me rend le plus heureux possible dans ce pays-ci. Quand il m'a envoyé son premier chirurgien, il lui a dit de me soigner comme si j'étais son fils, parce qu'il m'aimait de même. Ayant appris que je voulais rejoindre l'armée de trop bonne heure, il m'a écrit une lettre pleine de tendresse pour m'engager à me bien guérir. Je vous fais tous ces détails, mon cher cœur, pour que vous soyez tranquille sur les soins qu'on prend de moi. Parmi les officiers français, qui tous m'ont témoigné beaucoup

d'intérêt, j'ai M. de Gimat, mon aide-de-camp, qui depuis et avant la bataille, a toujours été comme mon ombre et m'a donné toutes les marques possibles d'attachement. Ainsi, mon cœur, soyez bien rassurée sur cet article pour à présent et pour l'avenir.

Tous les étrangers qui sont à l'armée, car je ne parle seulement pas de ceux qui n'ont pas d'emploi, et qui rendront à leur retour en France des comptes de l'Amérique très-peu justes, parce que l'homme piqué et l'homme qui se venge ne sont pas de bonne foi, tous les autres étrangers, dis-je, employés ici, sont mécontents, se plaignent, sont détestants et détestés. Ils ne comprennent pas comment je suis aimé seul d'étranger en Amérique; moi, je ne comprends pas comment ils y sont si haïs. Pour ma part, au milieu des disputes et des dissensions ordinaires dans toutes les armées, surtout quand il y a des officiers d'autres nations, moi qui suis un bon homme, je suis assez heureux pour être aimé par tout le monde, étranger ou américain. Je les aime tous, j'espère mériter leur estime, et nous sommes fort contents mutuellement les uns des autres. Je suis à présent dans la solitude de Bethléem dont l'abbé Raynal parle tant. Cet établissement est vraiment touchant et intéressant; ils mènent une vie douce et tranquille. Nous causerons de tout cela à mon retour, et je compte bien ennuyer les gens que j'aime, vous toute la première par conséquent, de la relation de mes voyages, car vous savez que je suis un bavard.

Soyez-le, je vous en prie, mon cher cœur, dans tout ce que vous direz pour moi à Henriette; ma pauvre petite Henriette, embrassez-la mille fois, parlez-lui de moi, mais ne lui dites pas tout le mal que je mérite. Ma punition sera de ne pas être reconnu par elle en arrivant. Voilà la pénitence que m'imposera Henriette. A-t-elle une sœur ou un frère? Le choix m'est égal, pourvu que j'aie une seconde fois le plaisir d'être père et que je l'apprenne bientôt. Si j'ai un fils, je lui dirai de bien connaître son cœur; et s'il a un cœur tendre, s'il a une femme qu'il aime comme je vous aime, alors je l'avertirai de ne pas se livrer à un enthousiasme qui l'éloigne de l'objet de son sentiment, parce qu'ensuite ce sentiment vient vous donner d'affreuses inquiétudes.

J'écris par une autre occasion à différentes personnes, mais je vous écris aussi, à vous. Je pense que celle-ci arrivera plus tôt. Si

par hasard ce vaisseau arrive et que l'autre se perde, j'ai donné au vicomte la liste des lettres que j'écrivais par lui. J'y ai oublié mes tantes (1) ; donnez-leur de mes nouvelles, dès que vous recevrez celle-ci. Je n'ai guère fait de *duplicata* que pour vous, parce que je vous écris dans toutes les occasions. Faites aussi savoir de mes nouvelles à M. Margelay (2), l'abbé Fayon et Desplaces. Mille tendresses à mes sœurs ; je leur permets de me mépriser comme un infâme déserteur, mais il faut qu'elles m'aiment en même temps. Mes respects à madame la comtesse Auguste et à madame de Fronsac. Si la lettre de mon grand-père ne lui parvient pas, présentez-lui aussi mes tendres hommages. Adieu, adieu, mon cher cœur, aimez-moi toujours, je vous aime si tendrement.

Faites mes compliments au docteur Franklin et à M. Deane. Je voulais leur écrire, mais le temps me manque.

(1) Mme de Chavaniac et Mme de Motier, sœurs du père du général Lafayette.

(2) Ancien militaire à qui M. de Lafayette avait été confié, comme à un gouverneur, quand il était sorti du collége.

LA CHASSE D'UN ARTISTE.

Au mois d'octobre 1811 ou 12, M. Chay, l'un des artistes les plus distingués du midi, se promenait en chassant non loin de la mer, aux portes de Marseille : il était cinq heures du matin.

La chasse du midi est bien différente de celle de nos autres contrées ; ce n'est pas le chasseur qui manque ; mais il n'y a point de gibier. Tout Marseillais en état de porter une arme est chasseur de droit.

Le chasseur se lève à trois heures, va à une ou deux lieues, et arrive avec une cargaison d'oiseaux à l'endroit nommé *poste*. Il accroche aux arbres ses cages renfermant les oiseaux qui ont fait vœu de silence ; il s'enferme dans son *poste*, charge son fusil, regarde les étoiles, médite, se promène pour chasser le froid, mâche des feuilles de pin, assiste au lever de l'aube, de l'aurore, contemple la mer, maudit les nuages, fait un croquis de paysage, et à dix heures il rentre heureux et riant : il a chassé. On recommence le lendemain, et l'on se met en frais énormes pour se donner ce plaisir ; c'est incroyable tout ce qu'il faut dépenser pour avoir un *poste* bien établi. Aussi quand une fatalité phénoménale a condamné une grive à être mise à mort par un chasseur marseillais,. cette grive coûte quelquefois cinq cents francs au chasseur. Un de mes amis, M. Blanc de Radas, m'a servi un rôti qu'il évaluait mille écus; il y avait six ortolans sur un plat.

C'était donc à une de ces chasses que se livrait M. Chay, avec toute l'ardeur d'un artiste du Midi.

Il regardait les cieux et ne voyait rien venir, selon l'usage, lorsque son étoile, qui justement luisait à l'horizon en ce moment, lui envoya un oiseau dans le petit bois de pins. L'obscurité protégeait l'infortuné volatile. M. Chay furetait de l'œil, dans le

massif, à la lueur de la constellation de la Grande-Ourse, qui se couchait sur la colline du nord; il voyait ou croyait voir quelque chose d'opaque qui s'agitait dans la verdure diaphane; il tenait son fusil dans la direction de cette forme équivoque, la couchait en joue et n'osait tirer, de peur de faire feu sur une illusion. Un chasseur du Midi a tant d'intérêt de ménager un oiseau; *ces rencontres sont rares*, comme dit La Fontaine; et les phénomènes sont précieux. Le jour s'obstinait à ne pas se montrer; M. Chay comptait les étoiles; il n'en restait plus que treize, mauvais nombre; sept du Chariot et six d'Orion, plus une planète égarée qui avait l'air d'attendre le soleil.

Enfin l'aube fit tomber à l'Orient un pli de sa robe d'opale; le météore se glissa en longues traînées phosphoriques de pins en pins jusqu'au bois de M. Chay. Une éclaircie lumineuse trahit subitement l'oiseau réfugié; le chasseur le vit dans une auréole crépusculaire; il fallut céder à l'irritation du désir. Le fusil, mal dirigé, fit feu, après avoir averti l'oiseau par un long feu d'artifice tiré sur l'amorce; les pistons n'étaient pas inventés. Il est tombé! dit le chasseur, en imitant par un cri sourd le bruit que fait un oiseau en tombant. Et il courut sous l'arbre qui avait servi de percheoir à l'oiseau; il ramassa plusieurs pierres mousseuses et des lambeaux d'écorce, mais il ne trouva point d'oiseau. Une plume seule était restée dans les aiguilles résineuses de l'arbre; M. Chay s'empara vivement de cette plume, comme pièce justificative d'une maladresse et d'une évasion, et la regarda d'un œil mélancolique, avec le sourire de la douleur.

L'aurore aux doigts de rose tombait d'aplomb, en ce moment, sur la plume, que M. Chay venait d'insérer à sa boutonnière, comme une décoration ornithologique. Ciel! s'écria M. Chay, c'était un *châstre!* c'est une plume de *châstre!*

Perte irréparable! Ce n'était point un malheur ordinaire. Le phénomène était double. Le châstre est un oiseau d'augure, et qui n'apparaît qu'à de bien rares intervalles. Heureux le chasseur qui rentre en ville avec un pareil trophée! Il est grand devant les autres chasseurs, comme Nembrod devant Dieu.

M. Chay répéta; *c'était un châstre* sur tous les tons, et il se serait accompagné de son violoncelle, s'il l'avait tenu sous ses doigts. L'infortuné jeta ses regards sur la campagne, déjà inondée des rayons d'un soleil moqueur. L'air était vide et silencieux.

Pas un oiseau sous l'azur. M. Chay rechargeait son fusil en douze temps, et marchait dans le bois, secouant du pied toutes les feuilles mortes et amoncelées qui pouvaient recéler un châstre; regardant aux branches supérieures, écoutant le bourdonnement des moucherons, prenant une guêpe au vol pour un oiseau, et maudissant, de douze en douze pas, le crépuscule, les fusils à pierre, et les constellations qui donnent un jour faux.

Le voilà! nouveau cri de M. Chay : c'était en effet le châstre; il s'était levé d'une touffe d'herbes aux pieds du chasseur. Le fusil était parti d'inspiration, mais sans but, et avait abattu deux pommes de pin. L'oiseau agitait triomphalement ses ailes augurales, et quittait le bois pour la colline, la colline pour la plaine, la plaine pour le rivage de la mer. M. Chay s'élança courageusement sur les traces aériennes du châstre. Il était alors huit heures du matin.

L'ardeur de la poursuite fut admirable aux premiers élans; M. Chay s'acharna contre l'oiseau, qui prenait du repos de mille en mille pas, comme s'il les eût comptés, et s'envolait toujours au moment où le fusil s'abattait dans sa direction. Le chasseur et l'oiseau franchirent ainsi plusieurs plaines et quelques montagnes : le chasseur étanchait sa soif avec des pampres de vigne, plus altérées que lui. Déjà la haute chaîne qui commence à la *tête de Puget* et finit au cap de Montredon, s'était abaissée sous les pas de M. Chay et sous les ailes du châstre; les deux voyageurs avaient laissé à leur droite Cassis et la Ciotat, et suivaient la longue et large plaine qui s'étend de Signe à Saint-Cyr; ils étaient fatigués l'un et l'autre; la nuit tombait; le joli village de Saint-Cyr allumait les vitres de ses maisons. M. Chay, mourant de faim, de soif, de fatigue, de tout, déposa son fusil à la porte de l'auberge de l'Aigle-noir, où on loge à pied et à cheval. Le châstre trouva un gîte je ne sais où.

Pour le voyageur piéton, l'auberge du soir est faite à l'image du paradis. M. Chay se fit servir un bon souper qui lui tint lieu de déjeuner, se fit donner un excellent lit et se coucha, repu et joyeux. Dans la nuit, il rêva qu'il prenait des châstres avec la main.

A l'aube, il était debout, selon son usage : le chasseur adore l'aube. Avant de reprendre le chemin de Marseille, il jeta un coup d'œil et un soupir vers les heureuses campagnes du Castellet, où

il présumait que l'oiseau insaisissable avait fait son gîte de nuit. M. Chay longeait en ce moment un mur à demi éboulé, qui était recouvert d'une large tenture de feuilles de câprier : du bout de son fusil, il agita ces feuilles, avec ce bruit de lèvres inarticulé qu'exhale le chasseur en alignant une fusée d'R. Un battement précipité d'ailes et un petit cri annoncèrent la présence de l'oiseau. Le châstre s'était envolé, M. Chay avait lâché son coup de fusil, encore au hasard, et courait, par-dessus les vignes, à la suite de sa fumée, de son plomb et de l'oiseau. Le chemin de Marseille avait été oublié. De *remise* en *remise*, de vallons en vallons, M. Chay atteignit, le soir, la jolie ville d'Hyères qui embaume l'horizon de ses orangers.

M. Chay n'était jamais venu à Hyères ; il aimait les orangers à la folie. Avant de se coucher, il eut la fantaisie de se promener dans le beau jardin des Hespérides, qui appartient à M. Filhe. Le fusil sous le bras, il cheminait avec cette gracieuse oscillation d'épaules qu'affectionne le chasseur provençal. La lune était dans son plein, et sa lumière éclatait aussi vive sur les cimes des palmiers que la lumière du soleil de Paris sur les ormeaux du boulevart Montmartre au mois d'août. L'artiste chasseur avait, à son insu, comme tous les méridionaux, un grand fonds de poésie dans l'âme. Il s'abandonnait nonchalamment à une douce contemplation, et respirait, avec une mélancolie sensuelle, les parfums du thym et de l'orange, voluptueuses émanations que secouait sur sa tête le souffle nocturne de la mer.

— Ah! dit M. Chay, si j'avais mon violoncelle, j'exécuterais volontiers ici *Champs paternels* de *Joseph en Égypte*.

Puis il recula d'un pas, et courba son corps en point d'interrogation sur une plante pariétaire que la lune argentait mollement; c'était un câprier. La plante répondit par un léger frôlement de feuilles ; le chasseur se releva en point d'admiration, et prépara son fusil.

A cinq pas, sur une branche sèche, effeuillée et saillante, apparut un oiseau qui secouait ses plumes et tressaillait d'aise à la fraîcheur de la nuit. Le châstre! Deux motifs enclouèrent la détente du fusil sous l'index du chasseur : c'était conscience de tirer un pauvre oiseau à cinq pas; M. Chay avait trop de délicatesse pour abuser de sa position. A cette distance, d'ailleurs, le châstre aurait disparu, comme Romulus, dans une tempête; le volcan

l'aurait brûlé vif. Autre considération : il était défendu à Hyères, comme partout, de tirer des coups de fusil à onze heures du soir. M. Chay, retenu par ce double motif, demeura braqué contre l'oiseau, lequel ne tarda pas de s'endormir, le bec sous l'aile, avec l'insouciance d'un écolier au bord d'un puits.

En attendant le jour, M. Chay contempla le sommeil de l'innocence, et de temps en temps il faisait une répétition générale du drame sanglant qu'il se disposait à jouer aux premières lueurs de l'aube. Il couchait en joue l'oiseau endormi sous la foi de la lune ; il le rôtissait en imagination, lui composait une sauce aux câpres, le dévorait des yeux. M. Chay était à jeun, et il prenait ses repas comme il pouvait.

A force de tirer sa montre, pour faire avancer l'aube, il la vit enfin poindre sur les coteaux d'Hyères. Alors il recula dix pas en fredonnant mentalement l'air en vogue de Berton :

Quand on fut toujours vertueux,
Qu'on aime à voir lever l'aurore !

Il visa tranquillement le châstre, l'encadra dans le canon du fusil, et pressa la détente. Le chien s'abattit avec nonchalance sur la platine, et l'écho du matin resta muet. Hélas! la poudre du bassinet s'était liquéfiée à l'humidité de la nuit. Un énergique jurement de chasseur réveilla le châstre en sursaut ; il déploya ses ailes, et s'envola vers l'horizon du midi. M. Chay attesta les orangers voisins qu'il aurait le châstre mort ou vif, oiseau ou chasseur ; et il s'élança sur la route du Var. Cette fois sa passion de chasseur tenait du délire. Il déchirait tous les câpriers de la route, mangeait les câpres, tirait le châstre à cinq cents pas, buvait l'eau du torrent dans sa course, comme le roi David, n'écoutant ni son estomac appauvri, ni ses entrailles insurgées, ni ses pieds endoloris. La lèvre convulsive, l'œil vitré, les mains bleues du gonflement des veines, les cheveux rebelles sous le feutre, le front tatoué de larges plaques de sueur et de sang, le lendemain il entrait à Nice, et se plongeait, agonisant, dans un lit de l'auberge de l'Aigle-Noir.

La bienfaisante nature lui donna un sommeil réparateur de dix-huit heures. A son réveil, il sonna pour demander à dé-

jeuner. Un garçon d'hôtel monta, s'inclina devant M. Chay, et lui dit :

— *Che domanda la sua eccellenza.*

— Pour le coup, s'écria le chasseur, je suis en Italie! Je vais mourir de faim ; je ne sais pas l'italien. Au diable le châstre.

En cette extrémité, il eut recours à la langue universelle, et il fit signe au garçon qu'il mourait de faim.

— *Brodo, manzo, vitello?* dit le garçon.

— *Brodo, manzo, vitello,* répondit M. Chay aux abois.

Et il s'habilla. En prenant son gilet, une idée terrible vint l'assaillir : sa dernière pièce de 5 francs était restée à Hyères. Sa bourse s'allongeait à sec sur le marbre de la cheminée ; des larmes mouillèrent ses yeux.

Il fit un monologue, seule chose qu'il pût faire gratis en ce moment.

— Quoi! s'écria-t-il, je serai donc réduit à figurer tristement devant la carte à payer lorsqu'on me la présentera, et je ne sais pas la langue du pays pour me justifier! Mourons de faim, s'il le faut, mais soyons honnête, et ne touchons pas à cet insolvable déjeuner, jusqu'à ce que j'aie acquis la certitude de pouvoir payer le maître-d'hôtel.

Comme il venait de prendre cette détermination héroïque, le garçon entra, en parfumant la chambre des mets exquis étalés sur un plateau. M. Chay fit un noble geste de refus, et montra au garçon la porte pour lui et pour ses plats.

— Je veux un violoncelle, dit M. Chay; *un gran violino, una cosa che fa cosi.*

Et il faisait un signe expressif en raclant le dos d'une chaise avec la baguette de son fusil.

— *Ah!* dit le garçon, *una bassa cantante! un violoncello! ce n' e uno nell' osteria.*

Le garçon descendit et remonta bientôt, avec un violoncelle qu'il déposa aux pieds de M. Chay.

Un rayon de joie courut sur les joues de l'infortuné chasseur. M. Chay embrassa tendrement le violoncelle, comme un ami qu'on rencontre en pays étranger. Ah! dit-il, avec une mélancolique expression, oublions les horreurs de la faim et de la misère, dans le culte sacré des arts! Déjeunons avec un air de Méhul.

Il accorda l'instrument, lui reconnut une belle qualité de sons, et préluda par le solo qui accompagne le tisonnement de l'autel, au deuxième acte de *la Vestale*. C'est la clarinette qui fait ce solo, dit-il. Puisque je suis en Italie, si je rencontre Spontini, je lui conseillerai de remplacer la clarinette par le violoncelle. Quelle différence d'effet ! Voyons; un peu de Méhul; divin Méhul ! Le grand air... *Vainement Pharaon*.

Le violoncelle chantait, en versant ses notes suaves sur l'escalier sonore de l'hôtellerie. Les naturels du pays idolâtraient la musique française, ils accoururent de toutes parts, ils écoutèrent bouche béante; ils applaudirent à briser leurs mains. On publia, dans Nice, qu'Apollon avait passé le Var : le soir, circulaient en ville, trente sonnets qui commençaient tous par, *ò Febo francese*, *dio della musica*. Cependant Apollon était encore à jeun.

Le maître de l'hôtel entra respectueusement dans la chambre de M. Chay, et lui demanda, dans une sorte de français, s'il ne donnerait pas volontiers un concert, dans la grande salle de l'auberge, à deux francs le billet. Ce fut un trait de lumière pour M. Chay.

— Je suis tout disposé à cela, répondit-il; vous n'avez qu'à me faire annoncer et préparer la salle; croyez-vous que je ferai de l'argent ?

— Je réponds pour cinquante écus, dit l'aubergiste.

— C'est bien, dit M. Chay, annoncez-moi pour demain, et faites-moi servir à déjeuner.

M. Chay fit son programme :

Sérénade de *Montano* et *Stéphanie*.
La chasse du *Jeune Henri*.
Le CHASTRE, nocturne, avec variations.
Quand on fut toujours vertueux, etc.
Vainement Pharaon.
Nice, mia Nice, adio. Dédié aux amateurs de Nice, par M. Chay.

— Ferez-vous un long séjour à Nice ? demanda l'aubergiste en prenant le programme.

— Oh ! non ; je voudrais partir tout de suite après le concert.

— Vous avez donc terminé vos affaires ?

— Oui : quel est le plus court chemin pour retourner à Marseille ?

— Ah! vous avez une bonne occasion, après-demain matin ; *la Vierge des Sept douleurs*, un beau brick, part pour Toulon ; c'est une promenade.

— Ma foi, vous avez raison. Eh bien ! faites-moi la grâce de me retenir mon passage à bord de ce brick. Quand arriverons-nous à Toulon ?

— Mais le soir, avant la nuit ; dans cette saison, il y a toujours bon vent.

— C'est charmant ! d'autant mieux que je ne connais pas Toulon. Je suis arrivé à Hyères, sans entrer à Toulon. J'étais pressé. Je poursuivais un oiseau. Ah!

Le concert fut un peu froid, mais il rapporta deux cents francs à M. Chay. Avec cette somme, dit-il, j'en ai la moitié trop pour retourner au pays ; et il distribua cent francs aux garçons de l'hôtel. Cette munificence d'artiste excita des transports d'admiration.

Au jour dit, le brick qui portait le chasseur mit à la voile pour Toulon.

Le temps était superbe, comme il arrive toujours lorsqu'on quitte un port. La Méditerranée se papillotait de joyeuses petites vagues d'écume, et roulait une paillette de soleil à chaque goutte d'eau. Les voiles se tendaient mollement; la proue de cuivre divisait la vague, avec un doux bruit de monologue italien. L'algue, la roche vive, les coquillages, le goudron embaumaient le navire, et ses parfums marchaient avec lui.

M. Chay se promenait sur le pont, dans l'attitude d'un homme heureux. Quel beau spectacle ! disait-il, et il était fier de lui, il souriait à la mer, il serrait fortement ses bras autour de sa poitrine, il remerciait le châstre et son ange gardien.

Le capitaine s'était assis au pied d'un mât, et déjeunait.

— Nous avons un bien beau temps, n'est-ce pas, capitaine ?

— Vent de terre, dit le marin.

— Ah!... et alors ?...

— Eh bien ! alors...

— Oui, dit M. Chay, et il regarda l'horizon, et fredonna un air. Il s'approcha du timonier, et dit :

— Vent de terre, eh? Le timonier ne répondit pas. Il se re-

plaça auprès du capitaine. Ce soir, dit-il, en se frottant les mains, nous prendrons un bol de punch, avec le capitaine, à Toulon.

Le capitaine secoua la tête.

— Capitaine, n'est-ce pas le cap Sicié, ce que nous voyons là-bas ?

— Sacré tonnerre d'Anglais ! dit le capitaine ; encore eux ! Les voilà !

Et il jeta son déjeuner dans la mer.

M. Chay recula trois pas. Les Anglais ! s'écria-t-il, il y a des Anglais ! où sont-ils ?

— Quatre, cinq, six, sept frégates, dit le capitaine en frappant du pied.

— Et vous croyez qu'ils nous prendront ? demanda le pâle artiste.

— Non, oh ! sûrement non.

— Ah !

— Je vais allumer ma pipe, et avec mon baril de poudre, je fais sauter le brick.

— Écoutez, écoutez, dit M. Chay avec ce ton d'assurance factice que donne l'extrême frayeur, écoutez...

— Eh bien ! j'écoute, voyons... Où est ma pipe ?

— Bon ! songez que vous avez à bord des pères de famille, moi, par exemple, qui donne du pain à une femme et à sept enfants... Songez à madame... à votre épouse...

— Je suis garçon...

— A la bonne heure ! Songez...

— Songez, songez ; je songe, monsieur le comédien, que je ne veux pas aller ramer sur les pontons de ces coquins d'Anglais. M'entendez-vous ?

— Parfaitement, capitaine, ne nous fâchons pas...

— Ah ! çà, monsieur le comédien, laissez-nous manœuvrer tranquilles ; passez à l'arrière, et priez Dieu.

Les brumes du matin avaient disparu, et la flotte d'Hudson Lowe se montrait toute à découvert. Les frégates et les embarcations formaient une barre de croisière qu'il était impossible au plus fin voilier de percer sans être prise.

— Pour un chàstre ! disait M. Chay, le coude appuyé sur la dunette, et les larmes aux yeux. Le capitaine ordonnait de formida-

bles manœuvres. Une embarcation anglaise s'avançait à fleur d'eau comme un caïman sur sa proie.

— Au nom de Dieu ! s'écria M. Chay les mains jointes, retournons à Nice, capitaine.

— Sacredieu ! monsieur le comédien, si vous dites encore un mot, je vous fais fusiller.

En ce moment la cloche sonna et disparut.

— Qui donc a sonné ? dit le capitaine.

— Personne, répondit l'équipage.

— Ah ! je comprends.

— Qui a sonné ? dit M. Chay au timonier, à voix basse.

— C'est un boulet de trente-six qui nous a passé sur la tête, répondit le timonier en riant.

M. Chay se couvrit la tête de ses larges mains, et s'assit sur le pont.

— Tenez, monsieur, dit le timonier, en voilà encore un de trente-six. je l'ai entendu siffler. Un pied plus à gauche nous étions coulés. Et trois... quatre... cinq... maladroits ! A Trafalgar, nous en avons avalé dix mille sur *le Pluton*.

— Et pour un châstre ! dit M. Chay.

— Que dit le monsieur ?

— Rien.

— Enfants ! enfants ! à vos pièces ! s'écria le capitaine d'une voix de mistral. C'était un vieux loup de mer qui avait passé sa vie avec les boulets ; l'odeur de la poudre lui donnait des spasmes de joie ; son cœur était goudronné comme son chapeau.

M. Chay se leva timidement pour regarder par-dessus le bord ; ce qu'il vit insurgea ses cheveux... L'embarcation à cent pas; une bouffée de fumée blanche et un éclair !

Cette fois on entendit éclater le bois de la poupe.

— Bien tiré ! dit le timonier.

— Allons ! que faites-vous là, monsieur le passager ? s'écria le capitaine; et votre fusil donc? Allez chercher votre fusil. J'espère que vous ne l'avez pas pris pour chasser aux *gabians*.

M. Chay tressaillit ; il se glissa, en se pelotonnant, vers l'écoutille, et son pied tremblait sur l'échelle de l'entrepont.

Son infortuné fusil, incliné mélancoliquement contre un angle de la cabine, rendit plus vifs encore à l'esprit de M. Chay tous ses souvenirs de malheur. Le voilà ! il y avait toute

une histoire dans ces deux mots que le chasseur prononça sourdement.

Et comme ses jambes lui flageolaient, il se laissa tomber de côté sur un hamac, et recommanda son âme à Dieu.

Les artistes ont le système nerveux très-prononcé; mais il arrive toujours qu'après une excitation violente la réaction s'opère, les nerfs se détendent, le marasme s'infiltre dans les os, le cerveau s'engourdit, et le sommeil maîtrise les sens. C'est d'après cette théorie physiologique que M. Chay s'endormit à son insu.

Le hamac balançait ses rêves; il en fit d'affreux et d'étranges à cause de leur oscillation. Il vit des Anglais portant des chapeaux ombragés de plumes de châstre; ces Anglais lui disaient *goddam, goddam*, et l'emprisonnaient dans un violoncelle. Il vit des boulets de trente-six qui servaient de balancier à des cloches errantes. Il vit une embarcation entrer à pleine voile dans la salle de concert à Nice, et Pharaon et Joseph, perchés sur les palmiers d'Hyères, qui lui criaient *bravo* en égyptien. Il vit aussi le divin Méhul, habillé en capitaine marin, et composant un canon à trois sabords.

Ces rêves prolongèrent infiniment le sommeil du chasseur. A son réveil, il se trouva environné de la plus épaisse nuit. Il prêta l'oreille, et il entendit un long et subtil sifflement, comme si un vol d'âmes passait à ses oreilles. Voilà tout ce qu'il entendit. Je crois que je suis dans le néant, se dit-il tout bas avec un frisson.

Cette conviction prenait à chaque instant une nouvelle force. Le silence était toujours profond, les ténèbres intenses. Oh! il n'y a plus de doute, je suis dans le néant, répéta-t-il dans une oraison mentale; maintenant, que puis-je faire pour vivre dans cette position?

Ce cas étant posé, M. Chay résolut de ne rien faire du tout, et il s'applaudit de cet expédient.

Il était depuis quelques heures dans cet état d'immobilité sépulcrale, lorsqu'il entendit un pas pesant non loin de lui.

— Qui va là? dit-il d'une voix de fantôme.

— Oh! oh! cria une voix, vous êtes encore couché, monsieur le comédien; allons, allons, sur pied. Nous sommes arrivés, nous voilà dans le port.

M. Chay bondit sur son hamac.

— Dans le port ! dit-il ; et il marcha à tâtons, guidé par une faible lueur. Il heurta une échelle, monta, regardant les étoiles qui brillaient sur sa tête, et ne tarda pas de voir devant lui les lumières d'une ville et de respirer ces odeurs fortes qui s'élèvent des chantiers maritimes. Oui, nous voici à Toulon ! dit-il, et son cœur fut inondé de joie.

— Savez-vous que nous l'avons échappé belle ? dit M. Chay à l'oreille du timonier.

— La sainte Vierge a fait un miracle ; elle nous a envoyé une bonne tempête juste au moment où nous allions être pris. Comment avez-vous trouvé notre manœuvre ?

— Oh ! superbe manœuvre !

— Avec une tempête qui nous faisait filer dix nœuds.

— Nous avons eu une tempête ! s'écria M. Chay avec un effroi rétrospectif.

— Eh ! comment ! Vous ne l'avez pas vue ?

— Si, si. Ah ! c'est une tempête !... Sainte Vierge !

Et il se retira à l'écart pour réciter le *Salve Regina* et prendre son fusil.

Ensuite, léger de tout bagage, il se coula dans un de ces bateaux qui viennent s'offrir aux navires en arrivée, et en trois coups de rame il tenait sous ses pieds le quai solide d'un port.

— Béni soit Dieu ! me voilà à Toulon, à dix lieues de Marseille, dit-il avec une joie concentrée. A présent, une bonne auberge et couchons-nous.

Il entra dans une rue large et tirée au cordeau, où quelques boutiques étaient encore ouvertes. A la clarté d'une lanterne d'auberge, il aperçut un aigle noir peint sur l'enseigne. Encore un aigle noir, dit-il ; allons à la première venue. Garçon ! une chambre et un bon lit.

Un garçon taciturne, endormi sous son bonnet blanc, et dans un état visible de somnambulisme, l'introduisit dans une chambre, déposa un flambeau sur la table et sortit.

— Et voilà, dit M. Chay, comment on reçoit les voyageurs lorsqu'ils n'ont pas un train de grand seigneur ; et moi je n'ai pas un paquet !

Ayant fait cette réflexion mélancolique, il se déshabilla voluptueusement et se plongea dans un lit comme dans un bain frais.

Ce sommeil paya l'arriéré de toutes les insomnies ; il fut calme, riant, et brodé de songes d'ivoire. Le soleil et M. Chay se levèrent en même temps, comme deux amis endormis sur la même couche.

M. Chay sonna; le garçon monta et vit tomber sur la table un écu de cinq francs avec cette phrase : — Voilà pour la chambre et pour vous. Et le chasseur descendit lestement l'escalier, le fusil sous le bras, dans son fourreau.

— Peste ! dit M. Chay, il y a de belles rues à Toulon. Si j'avais le temps, j'irais volontiers visiter l'arsenal. Mais l'essentiel, c'est de partir pour Marseille et d'y arriver avant la nuit.

Il s'approcha d'un groupe de cochers stationnés, avec leurs voitures, sur une grande place et leur demanda s'ils faisaient la route de Marseille.

Un de ces cochers répondit affirmativement par un signe de tête et montra sa voiture, dans laquelle trois voyageurs déjà placés attendaient le quatrième.

— On peut partir à l'instant? demanda M. Chay.

Le cocher monta sur son siége, en répondant affirmativement une seconde fois.

— Ah ! dit M. Chay en s'incrustant dans son coin, n° 4, voici la veine de bonheur qui me revient ! tout me réussit depuis hier. Il était temps ! et il salua poliment ses trois compagnons de voyage, lesquels étaient fort silencieux. La voiture était partie au grand galop.

M. Chay se désespérait fort de ce silence morne qui attristait la voiture. Il avait déjà fait quelques tentatives pour ouvrir une conversation. Il disait : Nous marchons bon train ; ou bien la journée est superbe ; ou il vaut mieux être ici que sur mer ; toutes ces exclamations tombaient dans le vide. Il fallait procéder plus directement.

S'adressant à son voisin, M. Chay lui dit :

— Savez-vous, monsieur, si nous arriverons de bonne heure ?

— *Alle venti tre*, répondit le voisin.

— *Alle venti tre !*... Monsieur est Italien ? *signor italiano ?*

— *Signor*, *si.*

— De Nice.

— *Di Firenze*... *Florence.*

— De Florence! diable, vous êtes bien éloigné de votre pays!... Et vous, monsieur, pardon, il me semble que je vous ai vu quelque part... n'êtes-vous pas de Marseille?

— *Signor, nò... di Livorno.*

— Ah! vous êtes de Livourne. Je ne connais pas Livourne...

Le quatrième voyageur prit la parole et dit :

— *Io sono di Pisa.*

— Ah! s'écria M. Chay en riant, voilà qui est singulier! trois Italiens et un Français!

— Je parle un peu le français, dit le voyageur de Pise.

— Tant mieux! répondit M. Chay. Je comprends l'italien, moi, mais je ne le parle pas. Monsieur, si je puis vous être de quelque utilité à Marseille, vous pouvez disposer de moi.

— Vous étes bien honnête.

— C'est que je me mets à votre place; en pays étranger on est souvent bien embarrassé. Vous ne connaissez pas Marseille?

— Non, monsieur.

— Ah! vous verrez une belle ville! Oh! c'est beaucoup mieux que Toulon!....Vous allez à Marseille pour affaires de commerce.

— A Marseille, non... Je vais à Florence.

— J'entends, vous allez vous embarquer à Marseille pour Florence.

— Non, non, je vais à Florence.

— Par voie de mer?

— Par terre.

— Vous craignez la mer?

— Non.

— A cause des Anglais peut-être...

— Des Anglais.... je ne vous comprends pas bien.... je vous dis que je vais à Florence avec ces deux messieurs.

— Ah! ces deux messieurs vont à Florence aussi. Il vous faudra bien dix jours de route....

— Oh! le Français aime toujours rire. Dix jours! nous espérons bien arriver ce soir.

— A Florence!

— Mais, oui.

— Avec cette voiture? dit M. Chay ébahi.

— Oui, avec cette voiture.

— En passant par Marseille?

— *E che diavolo! Marsiglia!*

— Mais d'où venez-vous à présent?

— De Livourne, comme vous...

— Moi, j'arrive de Livourne! s'écria M. Chay avec un accent inouï.

— Eh! *diavolo!* comment appelez-vous la ville que nous avons quittée ce matin?

— Toulon! c'est bien à Toulon que j'ai débarqué hier soir.

Le Pisan poussa un prodigieux éclat de rire: M. Chay le regardait avec des yeux vitrés.

— Un instant! un instant! cria M. Chay; dites, eh! eh! cocher! conducteur!... est-ce que j'aurais pris une voiture pour une autre?... conducteur!

Le conducteur arrêta les chevaux, descendit du siége, et parut à la portière.

— Où me menez-vous? lui dit M. Chay, *dove andate? dove caminate? mounte ana?*

— Eh! *à Firenze,* répondit le conducteur.

— A Florence! vous moquez-vous de moi! descendez-moi ici, là à ce village... je crois que c'est le Bausset... Tenez, voilà 5 francs... J'irai à Marseille à pied.

Je l'ai encore échappé belle! dit le chasseur en ouvrant la porte d'un cabaret; garçon! de la bière et de l'eau.

Une jeune et fraîche fille arriva, le sourire à la bouche, en disant: *non c'é bierra.*

— Mais ils sont tous Italiens ici! dit M. Chay. Comment appelez-vous ce village! *Il nome di quel vilagio?*

— *Ponto d'Era.*

— Ce n'est pas le Bausset?

— *Ponto d'Era.*

— Je n'ai jamais entendu parler de ce village-là... et après *Ponto d'Era che si trova?...* Le Bausset?

— *Doppo Ponto d'Era, Empoli.*

— *E doppo Empoli?* Le Bausset?

— Firenze.

M. Chay laissa tomber ses deux mains à plat sur la table, et sa langue fut paralysée. Il lui fallut un quart d'heure pour reprendre ses sens; un verre d'eau-de-vie lui rendit quelque peu de force; il sortit pour examiner la localité.

Quelques soldats d'un régiment français se promenaient sur la place du village ; M. Chay crut devoir s'adresser à ses compatriotes pour éclaircir ses doutes, car il lui en coûtait tant de se croire si loin de son pays, qu'il lui fallait la démonstration la plus claire, la plus précise, la plus évidente pour se livrer au désespoir. Camarades, dit-il aux militaires, vous voyez un pauvre Français égaré dans sa route; quel est le nom de la ville la plus voisine?

— Livourne, répondit un sergent.

— Ah! mon Dieu ! je m'en doutais ! et dites-moi, maintenant, quelle est l'autre ville qui se trouve au bout de ce chemin?

— Florence. Voilà tout ce que vous voulez?

— Oui, sergent.

La statue de sel, sur la grande route de Sodome, n'était pas plus immobile que M. Chay sur le grand chemin toscan.

A l'éclair qui jaillit longtemps après de ses yeux d'artiste, on aurait deviné qu'une détermination énergique venait d'être prise et qu'elle allait s'exécuter.

Oui, oui, disait M. Chay en marchant vers la porte du village, oui, il faut en finir avec la vie! Châstre infernal!

Et quand il fut dans les champs, sur la route de Florence, il dépouilla son fusil de son fourreau de serge grise, fit couler une cartouche à balle dans le canon, et, demandant pardon à Dieu du crime qu'il allait commettre, il appuya son front sur l'orifice du fusil. Son acte de contrition prononcé en latin se termina par cette exclamation *et pour un châstre !*

Il cherchait la détente du bout de l'orteil, lorsqu'un bruit de pas sur la chaussée suspendit l'exécution. Deux jeunes gens passaient, et l'un d'eux regardant M. Chay arrêté, un fusil à la main, sur les rives fleuries de l'Era, s'approcha de lui, et lui dit avec un accent français : *Dove sono le rovine del tempio etrusco?* M. Chay lui répondit brusquement en provençal, *Ana vo demanda aï pastré d'aqui; allez le demander aux bergers de là-bas.* Le jeune voyageur traduisit fièrement ainsi la réponse à son compagnon : *En avant à main droite à trois pas d'ici,* et il écrivit sur son album cette observation judicieuse : *Le paysan de la Toscane aime passionnément la chasse; il parle un italien rude et guttural, et il affecte une certaine brusquerie envers les étrangers, soit que la domination française lui soit onéreuse,*

soit que son caractère agreste soit dépouillé de cette urbanité toscane si renommée dans l'univers.

Pendant que le jeune Français écrivait ces lignes, M. Chay visait une poule d'eau et faisait feu. L'oiseau tomba dans un courant latéral de la petite rivière; le chasseur bondit sur les touffes de joncs et saisit sa proie flottante. A la balle! à la balle! criait-il, et son front rayonnait d'orgueil. En rechargeant il s'adressa une réflexion excitante: ces pays, dit-il, sont des nids de poules d'eau; en avant, mon garçon! et on le vit allonger ses pas dans ces belles allées routières où l'ormeau se marie à la vigne d'après le procédé virgilien.

Bientôt il entra dans cette riante vallée si chère aux rêveries d'Alfiéri, la vallée de l'Arno, agreste et voluptueuse dans ses contours de collines, si gaie avec ses villas aux persiennes vertes, si fraîche avec son fleuve aux ondes bleues et lascives. Notre chasseur porté par son naturel à la contemplation, tomba dans une douce extase; il embrassa la vallée dans la personne du premier arbre qu'il rencontra et rougit de son suicide avorté.

Et il s'abandonnait à la contemplation du beau paysage avec cette étourderie d'artiste qui passe du désespoir à la gaieté; il fredonnait les airs d'opéra de l'époque, tirait un coup de fusil tous les quarts d'heures, tuant ou manquant l'oiseau avec un égal plaisir; ravi enfin d'être dans un monde nouveau, et bénissant le châstre qui lui avait fait cette douce félicité.

A la nuit close, il arrivait à Florence, et entrait à l'hôtel de *l'Aigle-Noir; Borg' ogni santi.* Il appela le *cameriere,* et lui donna généreusement quinze pièces de gibier qu'il avait abattues dans le val d'Arno.

Ce garçon de *l'Aigle-Noir* était un ancien soldat français mis hors de combat.

— Il paraît, dit-il à M. Chay, que vous êtes un habile chasseur?

— Je m'en vante, répondit l'artiste.

— Eh bien! vous êtes dans un bon pays de chasse; si vous ne craignez pas la fatigue, comme je le crois, vous devriez faire quelques promenades dans les montagnes, là-bas, du côté de Poggi-Bonzi et de Sienne. On y tue tout ce qu'on veut. J'y ai tué des châstres, moi.

— Vous y avez tué des châstres!

— Cent fois.

— Demain matin je pars pour... Comment avez-vous dit ?

— Poggi-Bouzi.

— Oui; vous m'écrirez ce nom sur du papier, et vous viendrez me mettre sur le chemin, n'est-ce pas?

— Volontiers.

A l'aube, M. Chay, debout et armé, demanda la carte à payer; le *cameriere* lui répondit, au nom de l'aubergiste, qu'il n'y avait rien à payer, et qu'on le remerciait beaucoup de son cadeau.

— Tiens! dit M. Chay à part, je peux aller au bout du monde ainsi, pourvu que je trouve du gibier à donner aux aubergistes. Bien imaginé ! allons !

Le voilà sur la route de Poggi-Bouzi et des Apennins.

Il arriva le soir, fort tard, à Sienne, chargé de gibier, et s'arrêta au milieu de la grande rue qui traverse la ville, à l'auberge de *l'Aigle-Noir*. L'artiste offrit encore libéralement son trophée de chasse au *cameriere*, qui lui servit en retour un excellent souper, lui donna une superbe chambre ornée du portrait de sainte Catherine de Sienne, et l'accompagna sur la route de Torrinieri.

Cette méthode économique de voyage centupla l'ardeur de l'artiste. Il sillonna d'une longue traînée de sang les plaines tristes de Torrinieri, les vallons marécageux de Riccorsi, les crêtes volcaniques de Radicoffani, les rives torrentielles de la *Paglia*, les antiques domaines de Porsenna devant Ponto-Centino, les bruyères d'Aqua-Pendente, les grèves du lac de Bolsena, les vignobles de Monte-Fiascone, le désert immense qui mène à Viterbe, la forêt assassine qui part de Viterbe, monte aux nues, et descend au lac de Vico, les pinèdes de Ronciglione, la prairie circulaire de Baccano et les landes monotones de la Storca. En cinq jours, il avait lestement parcouru cette chaîne des Apennins.

Un soir, vers les neuf heures, il entra dans une ville inconnue et sans réverbères. Il était fatigué, l'infatigable chasseur. A l'angle d'une place, il avisa un café, et entra pour se reposer un instant. On parlait français à côté de lui dans un groupe d'habitués qui buvaient des verres d'eau.

— Excusez-moi dit M. Chay au plus avenant des causeurs, pouvez-vous avoir la bonté de me dire le nom de cette ville?

— Quelle ville, dit le causeur.

— Celle où je suis arrivé, celle-ci.

— Voulez-vous rire, monsieur ?

— Non, du tout ; sérieusement.

— Eh bien ! vous êtes à Rome.

— Sainte Vierge ! je suis à Rome ! Indiquez-moi une auberge, là, tout près ?

— Traversez le mont Citorio, demandez la place Saint-Augustin et l'auberge de la *Torretta*, vous serez bien.

— Mille remercîments, monsieur.

Ici se termine la chasse fabuleuse et pourtant historique de M. Chay. L'artiste était arrivé à Rome pour avoir manqué un oiseau dans sa bastide de Marseille. C'était sous le consulat de M. de Norvins, l'historien de Napoléon. M. Chay, n'osant rentrer en France par voie de mer, de peur des Anglais, et trouvant la voie de terre trop longue, demanda une audience à M. de Norvins, et lui raconta sa position. M. de Norvins, qui protégeait tous ses compatriotes, fit donner sur-le-champ à M. Chay une bonne place dans l'administration. L'artiste chasseur est resté à Rome jusqu'en 1814. A la paix il vint reprendre son poste à Marseille, et depuis, campagnard sédentaire, il laisse couler mollement sa vie entre le violoncelle et le fusil à deux coups.

MÉRY.

LETTRES

A UN ARCHITECTE ANGLAIS.

III.

Monsieur,

Londres, par un beau jour, est bien une des belles villes du monde, et sans aucun doute, c'est la plus étonnante. Quelle activité dans son commerce! et quel immense développement reçoivent les constructions qui l'intéressent! Quel luxe prodigieux étale la population de cette cité aux proportions colossales! On y accourt de tous les points de l'Europe pour l'interroger sur le secret de sa richesse. Ce secret est vieux comme le monde, mais nul autre peuple n'avait su s'en servir avec un pareil succès; c'est le travail mis à la portée de tous. Depuis deux cents ans, la prospérité matérielle du pays a été l'objet de vos constants efforts, et vous êtes parvenus à une fortune dont le monde a été plus étonné qu'il ne le fut devant celle des Césars. Tandis que cette prospérité grandit tous les jours davantage, les beaux-arts semblent rester stationnaires, et l'architecture, devenue spéculatrice, n'enfante plus rien de grand, rien qui puisse attester à la postérité l'étendue de puissance, l'immensité de fortune auxquelles vous êtes arrivés. Toutes gigantesques que soient vos entreprises de ponts, de chemins de fer, elles ne sont jamais que des *spéculations* faites sur une échelle plus ou moins vaste pour satisfaire à des besoins matériels. Parmi les édifices construits depuis la paix dans votre capitale, j'en cherche vainement un qui approche en splendeur de Greenwich, dont la construction occupa les trois règnes de Charles II, de Guillaume III et de la reine Anne, ou de

Sommerset-House, qui date du commencement du règne de George III Quant aux églises que vous avez récemment bâties, vous vous êtes encore plus éloignés, dans ces constructions, du grandiose de vos pères que dans celles de vos palais. Saint-Paul est le dernier édifice religieux qui porte l'empreinte de la grandeur nationale.

Je considérais, en me promenant dans le parc Saint-James, le nouveau palais du roi, et j'y trouvai une nouvelle preuve de l'opinion que je viens d'avancer. Ce palais, mesquin et sans harmonie dans son ensemble, ne peut supporter la comparaison avec aucune de vos maisons royales, pas plus avec le château que fit construire à Windsor Guillaume-le-Conquérant, qu'avec celui d'Hampton-Court, dont le cardinal Wolsey fit présent à Henry VIII. Je crois aussi que Brighton le surpasse en magnificence. J'examinai les deux arcs-de-triomphe opposés l'un à l'autre aux entrées d'Hyde-Park et des jardins du nouveau palais : ils sont jolis et gracieux à la vue; c'est le seul éloge qu'on en puisse faire. Je n'y vois pas ce caractère de grandeur que je me serais attendue à rencontrer dans les constructions monumentales d'un peuple qui a conquis plus de sujets dans l'Inde, que les Romains n'ent ont jamais eu dans leur empire. Au surplus, je me hâte de le dire, je n'approuve pas plus les guerres que ne le font vos quakers ; il n'en est point que la morale puisse justifier. Parlant ici des arcs-de-triomphe du point de vue de l'art, je pense que leurs proportions doivent avoir quelques rapports avec l'importance des événements dont ils sont destinés à perpétuer la mémoire. Ils pourraient, du reste, aussi bien que tout autre monument, être consacrés à rappeler des actions généreuses, des inventions utiles à l'humanité, et votre gloire dans ce genre est assez belle pour que vous puissiez vous permettre de recourir à tout le grandiose des arts pour en célébrer les merveilles. Mais vous ne donnez l'argent que d'une main quand il s'agit de construire des édifices qui ne présentent aucun profit réalisable en espèces, comme si leur influence sur l'esprit des peuples n'était pas digne d'être prise en considération. Cette manière de voir s'est aussi introduite en France : on n'a achevé qu'à grand'peine l'arc de l'Étoile, que, certes, on n'eût pas songé à construire s'il n'avait été commencé, et il est douteux que jamais le Louvre se termine.

Le monument élevé dans Hyde-Park, à la gloire de Wellington, par les dames anglaises, présente un triste specimen de l'art actuel en Angleterre. Wesmacott, pour faire un Achille, a essayé de copier une statue colossale du mont Athos ; il l'a fondue avec les canons conquis aux batailles de Salamanque, de Vittoria, Toulouse et Waterloo. Je ne sais si l'artiste réussirait mieux à fondre des canons avec sa statue ; mais son Achille de dix-huit pieds de haut n'a rien de l'expression idéalisée qui doit indispensablement caractériser les conceptions artistiques au delà des proportions de la nature. Ce n'est absolument qu'un mannequin en bronze, une mauvaise caricature d'après l'antique. Il serait tout à fait impossible, sans l'inscription, de soupçonner à quoi fait allusion ce géant sur sa base de granit. Les dames anglaises ont cru s'honorer en érigeant ce trophée au vainqueur. Si l'éducation n'étouffait les inspirations de leur âme, les femmes sentiraient que leur mission dans ce monde n'est pas de tresser des couronnes pour les combats.

J'aime vos parks : ils sont admirables par la beauté des arbres, le vert des prairies, la transparence des eaux, et par le soin apporté à leur entretien. Les améliorations qui ont été faites depuis quelques années n'ont pas peu contribué à leur embellissement. Le park Saint-James communique maintenant avec Regent-Street par l'emplacement de Carlton-House. Une place qu'entourent de très-belles maisons, ornées de colonnes corinthiennes, occupe cet emplacement, et sur cette place s'élève une colonne en granit de cent cinquante pieds de hauteur, érigée à la mémoire du duc d'York, et surmontée de sa statue. Le roi régnant, qui a fait établir, pour la convenance du public, le vaste escalier de communication avec le park, m'eût semblé mériter mieux encore que son royal frère d'être placé sur le haut de la colonne. Ces récompenses, auxquelles tous les peuples ont attaché une si grande valeur, tombent dans le mépris quand le pouvoir se les donne à lui-même, ou quand c'est au rang seulement qu'elles sont accordées. Je suis convaincue qu'il n'est pas un Anglais qui, dans le fond du cœur, pût trouver un motif suffisant à alléguer pour l'honneur fait à la mémoire du duc d'York. Il faut être bien grand pour pouvoir supporter ces apothéoses qui appellent à perpétuité les hommages et la reconnaissance des peuples. Mais il n'existe d'idole que lorsqu'elle est encensée, et l'individu que ses conci-

toyens n'ont pas posé avec acclamations sur le piédestal, y est à jamais en butte aux sarcasmes.

Vos parks, situés tous au West-End, paraissent avoir été destinés presque uniquement à l'aristocratie. La partie la plus populeuse de la ville est entièrement privée de promenades. Vos nombreux et magnifiques squares n'admettent dans leurs bosquets que les propriétaires des maisons qui les entourent. Regent-Park n'est qu'une suite de squares, et dans cette immense ville de Londres, Saint-James et Hyde-Park, situés à six ou sept milles du centre, sont les seuls lieux plantés d'arbres où le peuple puisse se promener. D'un autre côté, comme il faut payer pour être admis à voir vos églises ou monuments publics, vos musées ou exhibitions, les ouvriers, les prolétaires, se trouvent exclus de toute communication avec les chefs-d'œuvre des arts. Je crois que cette séparation d'avec tout ce qui est en progrès, ce défaut de contact avec les classes supérieures, maintiennent chez vous le peuple dans la rudesse, et apportent un grand obstacle à ce qu'il se forme un goût national. Vous êtes parvenus, par l'action de vos nombreuses banques, par la division du travail et vos perfectionnements en mécanique, à fabriquer à meilleur marché qu'aucune autre nation; mais sous le rapport du goût, vos ouvriers sont inférieurs à ceux du continent, et je viens, je pense, d'en indiquer la cause. Il ne suffit pas d'avoir des écoles gratuites pour les enfants du pauvre; si on veut réellement leur amélioration, il faut les admettre à toutes les sources d'instruction. A quoi pourrait leur servir de savoir lire, si l'entrée des bibliothèques leur est interdite; de savoir dessiner, s'ils ne peuvent se former le goût dans les musées par l'étude des monuments?

Mais si les sources d'une instruction progressive manquent au peuple, il n'en est pas de même pour les personnes qui jouissent de quelque aisance. Il existe à Londres des sociétés pour toutes les branches des connaissances humaines, et chacune d'elles a ses cours, sa bibliothèque, ses moyens spéciaux d'étude, et reçoit toutes les publications périodiques. Je citerai dans le nombre *the royal Institution*, dont l'objet est de répandre les connaissances mécaniques. On y fait des cours dans lesquels l'emploi des machines avec les nouveaux perfectionnements est expliqué, et des expériences pour enseigner les nouvelles applications de la science aux usages ordinaires de la vie. Des professeurs de mé-

canique et de chimie sont attachés à cette institution, à laquelle sont annexés une collection de machines, un laboratoire de chimie sur une très-grande échelle, une belle bibliothèque, et des salons de lecture pour toutes les publications de la presse. — L'*Institution de Londres*, dont le principal but a été de former une bibliothèque de livres dans toutes les langues et sur toutes les branches des connaissances humaines. Cette institution, sur le modèle de laquelle plusieurs autres se sont formées dans divers quartiers de la ville, a aussi ses professeurs et ses salons de lecture pour les publications périodiques. — Le *Musée naval et militaire*, où se trouve réuni tout ce qui intéresse les officiers de terre et de mer. — La *Société zoologique*, avec son jardin et sa ménagerie dans le Regent-Park. Puis une foule d'autres associations scientifiques ou littéraires, dont l'énumération ne finirait pas, et à laquelle il faut encore ajouter les fondations faites sous les auspices du gouvernement, telles que le *British Museum*, l'*Université de Londres*, etc., etc.

Je n'ai pas vu à Londres de ces immenses collections de tableaux telles qu'on en peut voir dans quelques-unes des grandes villes du continent. Cependant il n'est peut-être pas de pays en Europe qui renferme autant de richesses en objets d'art que l'Angleterre; mais les collections sont disséminées, et la plupart des galeries sont dans les châteaux de l'aristocratie, où les artistes ne peuvent pas les copier. On pourrait attribuer à ce défaut de centralisation l'infériorité de l'école anglaise, quoiqu'elle ait à présenter au monde des artistes aussi éminents que Reynolds, Lawrence, Wilkie, Martyn, Landseer. Les peintres ont à Londres plusieurs lieux d'exposition, entre autres l'Académie royale à Sommerset-House, l'Institution britannique de *Pall-Mall*, la Société des artistes anglais, la Galerie nationale, et plusieurs salles d'exhibition pour les aquarelles.

Je fus hier visiter la Tour de Londres, bâtie par Guillaume-le-Conquérant pour s'assurer la fidélité de ses nouveaux sujets. Elle eût longtemps, sous ses successeurs, la même destination que la Bastille à Paris. Le service militaire se fait à la Tour de Londres avec la même régularité que dans une place assiégée; les portes s'ouvrent et se referment avec les mêmes formalités. Ce sont d'anciens militaires qui occupent ce poste de retraite : à l'importance qu'ils attachent à l'observation de toutes ces règles,

ils me faisaient l'effet d'enfants jouant à la chapelle. C'est dans cette forteresse que sont gardés les joyaux de la couronne ; elle sert d'arsenal et renferme un dépôt d'archives. Je n'ai pas appris qu'elle ait d'autre destination, si ce n'est qu'elle sert aussi de lieu de détention temporaire aux membres fougueux de l'opposition, qui y sont envoyés quelquefois par la majorité de la chambre des communes.

Depuis l'établissement à Londres de deux jardins zoologiques, la ménagerie de la Tour, n'offrant plus le même intérêt, a été négligée et ne renferme plus qu'un petit nombre d'animaux. Je parcourus les magasins d'armes ; dans un nouveau local construit en 1825, mon attention fut attirée par une suite d'armures qui ont appartenu à divers rois ou grands personnages depuis Édouard Ier jusqu'à Jacques II ; on me fit voir un grand nombre de curiosités du même genre : un canon d'une forme étrange pris à Malte, les armes de Tippoo-Saïb et celles d'autres princes indiens, un canon de bois dont se servit Henry VIII au siége de Boulogne, dix petites pièces de canons offertes à Charles II enfant, enfin le premier fusil fabriqué à la Tour. Entre autres choses conservées là, on me fit voir encore la hache avec laquelle Anne Boleyn et le comte d'Essex furent décapités.

On me conduisit ensuite à cette tour de Beauchamps, fameuse par le nombre et le rang des personnages qui y furent enfermés. De là, j'allai voir l'église bâtie sous Édouard Ier, et appelée Saint-Pierre-in-Vincula. Le style de son architecture, en harmonie avec l'époque de sa construction, a quelque chose de sombre qui inspire la terreur. On est saisi d'un frisson involontaire lorsqu'on songe que le sol de cette église renferme les corps privés de têtes de nombreuses victimes de tyrans qui ont pesé sur le pays. Les exécutions avaient lieu dans la Tour ou sur la colline adjacente.

Préoccupée de mes souvenirs, je me laissai conduire, en sortant de cette église, aux Archives. Le gardien de ce dépôt me dit qu'il contenait celles du règne de Jean jusqu'à celui de Richard III, et qu'à partir de cette dernière époque les archives étaient déposées en ville dans la chapelle de Rolls. Comme je n'avais l'intention de faire aucune recherche, ces renseignements m'importaient peu. Mon cicérone, pour réveiller mon attention, me fit alors passer dans une belle pièce octogone, et quand j'y fus entrée, il me dit

d'un ton solennel que c'était le lieu où Henry VI avait été assassiné. J'étais importunée de toutes ces histoires de meurtres ; il me semblait voir des marques de sang sur tous les murs de la forteresse, et ce ne fut qu'avec peine que je me laissai aller à visiter les joyaux. On me montra la couronne dite impériale, d'une extrême richesse par la valeur des pierres qui y sont enchâssées, celle que le roi porte au parlement, très-riche aussi, mais beaucoup moins que la première. Je vis encore une foule d'autres emblèmes de la royauté, tels que le sceptre avec la croix et le sceptre avec la tourterelle, tous les deux en or ; la sphère et les éperons d'or, l'épée de merci, des *armilla* ou bracelets, etc. ; enfin les fonts baptismaux qui servent au baptême de la famille royale, et une immense collection de vieille argenterie.

En me retirant, ma pensée errait au milieu des souvenirs historiques que ma visite à la Tour avait rappelés à ma mémoire. Je songeais au puissant intérêt qu'offrait l'histoire d'une prison d'État avec les nombreux prisonniers qui ont été dérobés au monde, et je me persuadais que les archives des donjons fourniraient les plus belles pages aux annales de la liberté.

J'avais commencé ma lettre avec l'intention de ne vous entretenir que d'architecture ; mais, étant à Londres pour la première fois, je suis assaillie par une foule d'idées et ne peux m'arrêter à une spécialité : au surplus, voyant cette ville sous un autre point de vue que vous ne pourriez le faire, mes opinions auront peut-être quelque intérêt pour vous ; s'il en est ainsi, je continuerai cette correspondance sans en tracer le cadre à l'avance et prendrai pour sujets tout ce que je verrai dans l'étendue du mon horizon.

Mme Flora Tristan.

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

CINQUIÈME PARTIE.

XV.

Quand le duc eut parcouru la réponse de Socrate à Washington, il fut dans un embarras que l'enivrement de son projet l'avait empêché de prévoir, peu habitué, excellent homme qu'il était au fond, à jouer avec l'arme sainte de la vérité. Deux jeunes gens livrés aux épanchements d'une correspondance apportent peu de ménagements à parler d'eux et des autres : à seize ans, on n'écrit pas encore pour déguiser sa pensée. Dès la première confidence, Washington avait presque tranché du gentilhomme, et Socrate avait avoué l'ignominie de son origine : deux aveux contre lesquels pouvait se briser leur amitié naissante.

Washington fut de nouveau appelé dans le cabinet de son père, qui lui dit, en lui communiquant la réponse de Socrate : « Vous n'êtes pas absolument tenu, mon fils, d'accepter chaque point de cette lettre comme un fait auquel vous ayez à répliquer : laissez de côté les circonstances particulières à celui qui vous écrit, et ne vous arrêtez que sur les passages dignes de vos observations. Si pourtant il vous était impossible d'établir cette distinction, bien naturelle à mon avis, souvenez-vous, du moins, que la forme épistolaire, créée pour le sincère langage du cœur, commande l'indulgence. Elle nous met face à face avec l'ami absent

ou la personne évoquée par notre pensée, et cette fiction a ses exigences sacrées. Louis XIV était, dans sa correspondance, l'homme le plus courtois du royaume. »

Pas un seul mot du duc de Levert ne pénétra l'intelligence de Washington : dans la réponse de Socrate, il vit une réponse, et ce fut tout. Comme il croyait que cette correspondance était une chose supposée, il n'admit pas qu'on divisât la fiction en fiction réelle et en fiction illusoire ; mais, d'un autre côté, comme il était facilement entraîné par la crédulité naturelle à la jeunesse et par l'effervescence de son tempérament, il cessait de voir un jeu dans l'échange de ses pensées avec les pensées d'un autre, du moment où il tenait la plume. Graduellement, il crut à l'existence de Socrate, de même qu'il est impossible de nier le héros de tel roman qu'on lit avec intérêt, ou qu'on écrit avec conviction. Qu'on fasse, en outre, la part d'orgueil d'un jeune homme à sa première correspondance, et l'on ne s'étonnera pas de la vivacité de Washington à reprendre la sienne avec Socrate, à qui cette autre lettre parvint bientôt.

« Mon cher Socrate,

» Le monde, puisque tu veux le connaître par moi, me paraît plus beau chaque heure de mon existence. Que ne sera-t-il pas pour moi à vingt ans ? Dans ce monde, on habite de somptueuses villes comme Paris ; Paris qui a vingt mille maisons, huit cent mille âmes, le Louvre, le Panthéon, des palais, des hôtels sans nombre ! Qui entreprendrait de te nommer seulement les plus remarquables ? Dans ces hôtels se logent des princes, des duchesses, tous les gens de la cour. On se voit, on se lie, on s'aime ; on a des plaisirs différents pour chaque saison. Comme on est heureux dans le monde ! J'en juge par ma famille, par moi. Ma mère va souvent à la cour, où tout est si étonnant, à l'entendre. C'est le paradis d'un gentilhomme. Les hôtels sont des modèles de la cour : aussi ma mère est toujours assise chez elle dans un fauteuil en velours, comme une reine. Si elle parle, chacun l'écoute avec respect ; si elle sourit, on sourit ; si elle se lève, on part. Des domestiques silencieux et empressés l'entourent, attentifs à ses moindres commandements. Ceci m'amène à te dire que, dans le monde, on a des domestiques de tout âge et pour toute sorte de services : les uns restent à l'office ; les autres ne

quittent pas les appartements ; d'autres, encore, vivent dans les écuries, où ils soignent les chevaux. Dans le monde, chaque cheval a plusieurs domestiques : celui qui le nourrit, celui qui l'étrille, celui qui le conduit. Tu ne te figures pas qu'on fasse quelque chose de ses propres mains, puisqu'on a la faculté de s'épargner une peine que d'autres prennent volontiers. Dans le monde, on n'apprête pas plus son dîner qu'on ne taille son habit et qu'on ne foule son chapeau. Il y a dans le monde des gens pour vous coiffer, vous vêtir, comme il y a des gens pour vous porter. Et comme tout marche à la parole ! Je fais un signe, et mon bottier me chausse, et mon tailleur m'habille ; je sonne, et mon cheval est sellé, un superbe cheval noir, vigoureux. Où irai-je, une fois à cheval ? où il me plaît. Dix routes s'ouvrent devant moi : à Vincennes, au bois de Boulogne, partout où j'ai de l'espace à franchir.

» Le domestique qui me suit dans mes promenades m'apprend le nom et le rang des personnes que je rencontre au bois. Ces personnes sont des gens de qualité. Nous nous croisons dans les allées, nous nous défions de vitesse ; nous parlons chevaux, ou de la dernière chasse du roi, et nous nous donnons souvent rendez-vous au foyer de l'Opéra. Voilà le monde, mon ami : il est séduisant, n'est-ce pas ? Qu'on est heureux de vivre !

» L'été, le monde se retire à la campagne et dans ses châteaux : autres jouissances nouvelles. On goûte aux champs les plaisirs de la chasse ; on s'invite à des fêtes, à des bals charmants sous les marronniers. Dans les limites de notre château, nous avons un étang de cent toises au moins, et un bois dont on ne ferait pas le tour en cinq heures. Le monde reste à la campagne jusqu'à la fin de l'automne. Aux premiers froids, on rentre dans Paris, et l'époque des bals commence. On court en foule aux soirées que donnent les gens de qualité, et qu'ils se rendent entre eux afin de perpétuer le bonheur d'être ensemble ; car on s'aime beaucoup et on a bien du plaisir à se voir, dans le monde.

» Voilà à peu près le monde, mon ami ; connais-le par moi, qui, à la vérité, ne le connais pas encore tout entier ; je t'en offrirai une plus aimable peinture quand je le fréquenterai davantage, ce qui sera bientôt.

» Tu t'es sans doute aperçu que j'ai fait selon ton désir : je te tutoie et t'appelle mon frère.

» Je finis avec ce mot, qui sera toujours, pour nous deux, si agréable à dire et à entendre.

» WASHINGTOM LEVERT. »

Cette lettre n'était pas tout à fait du goût de M. de Levert. La manière dont son fils présentait la physionomie morale du monde lui parut trop le reflet d'une plénitude personnelle. Washington peignait la société d'après ses sensations propres, et rien ne les avait encore froissées : il marchait sur des fleurs ; il n'allait que dans les salons où les visages sont riants et drapés comme les tentures. Cependant il ne se permit aucune réflexion, espérant que la prochaine réponse de Socrate, empreinte de la tristesse de sa position, ramènerait son fils sur le terrain nu de la réalité, ou qu'elle provoquerait du moins des contrastes à la faveur desquels Washington découvrirait de lui-même la vérité.

La réponse de Socrate ne se fit pas attendre.

« MON CHER WASHINGTON,

» C'est cela, le monde ? Je pense que tu ne m'as pas tout dit : le meilleur sera pour la fin ; vienne vite cette fin ! Le monde, m'apprends-tu, habite des villes comme Paris, et loge dans des hôtels ; et pas un mot sur Paris ! Comment est-il fait ? comment est-il grand ? Ton silence me réduit à le croire comme je l'ai toujours imaginé ; et le voici tel que je me le figure.

» Dis-moi s'il ressemble à l'image que je m'en fais derrière les murs de mon hospice. Ce serait mentir que de te laisser supposer que je ne suis remonté par aucune voie analogique à l'idée de cet ensemble de monuments, de maisons, de jardins et de places, que j'appelle Paris. Les livres m'ont été d'un grand secours : dans le nombre de ceux que ton père m'a envoyés, j'ai lu Félibien, Sainte-Foix, et parcouru tous les autres ouvrages où Paris est décrit à diverses époques. Après cette lecture, qui m'a familiarisé avec la physionomie de la vieille capitale, j'ai étudié, pour deviner presque à coup sûr le caractère de la nouvelle, les traités d'architecture moderne. Ce sont les meilleurs guides, je pense, pour parvenir à connaître, sans tomber dans l'erreur, le goût, la régularité, la majesté de Paris. Ajoute à ces inductions, de peu de mérite puisque, avec des livres, chacun est en position de les tirer, ajoute de longues heures passées à contempler la grande

ville du haut des combles de l'hospice. Par cet aveu d'une science aussi facile que sûre, juge si j'ai la moindre raison de m'enorgueillir de posséder Paris sans l'avoir jamais vu. Que ton rôle se borne donc à confirmer les créations tout à la fois réelles et fictives de mon imagination, ou à les rectifier, s'il y a lieu.

» Paris a un grand fleuve qui le mesure dans sa longueur. — N'est-ce pas ? Ce fait étant admis, la ville s'étale à mes yeux telle qu'elle est forcément. Car de cette ligne d'eau longitudinale, immense artère traversant le cœur de Paris, j'en tire d'autres et les prolonge à droite et à gauche; ici ce sont des canaux, et là des rues. Les principales sont, de toute nécessité, ainsi qu'à Venise et à Amsterdam, constamment rafraîchies par cette eau courante; elles ont, de plus que celles de Venise, ville brûlée, et d'Amsterdam, ville moisie, des arbres plantés tout le long des maisons. Ceci me paraît d'autant plus fidèlement ressortir de mes combinaisons, que j'aperçois des toits de l'hospice une rue immense exactement bâtie comme toutes celles que je n'ai pas grand' peine, tu en es témoin, à me figurer à son image (1). Continuons. Une ville qui a de l'eau et des arbres devant les portes de ses maisons, possède des rues droites et alignées; il faut que les eaux des canaux s'épanchent pour que l'air ne soit pas vicié. La condition de salubrité impose de rigueur ces heureuses nécessités de perspective; de même que cette humidité, facilement combattue par le bien-être intérieur, entraîne l'avantage d'avoir de la verdure à profusion. Quel beau sorcier je suis, diras-tu ? Je poursuis, malgré ton ironie.

» Les places publiques étant à la fois, d'après Vignole, des points de section où aboutissent les veines des rues et des espaces réservés aux monuments nationaux, je vois d'ici la forme des places publiques de Paris. Elles sont circulaires, parce que cette forme est la plus flatteuse à l'œil; l'eau des divers canaux affluents trace un rond limpide autour d'elles et des maisons qui s'y mirent. Pyramides, statues, fontaines, puisent dans ce mariage des dimensions plus grandes de toute la projection de leur ombre. Cet enchaînement de lignes exactes sous un ciel comme celui de Paris, fait supposer l'usage des galeries; les galeries, ornements calmes et abris somptueux tout à la fois. D'après une

(1) Le canal Saint-Martin, probablement.

gravure représentant le Palais-Royal, et qui accompagne une vieille édition des comédies de Molière, je me suis figuré, sans contention d'esprit, l'effet majestueux de cette étendue incommensurable de galeries, portiques, colonnes, voûtes, surtout la nuit, lorsqu'un collier de lanternes en varie les enlacements et croise des rameaux d'ombre sur le pavé. — Pardonne-moi, Washington, de parler avec quelque emphase de ces objets que l'habitude t'a rendus si indifférents. Le commun des uns est le poétique des autres. Peut-être les anges trouvent le ciel horriblement rebattu, et donneraient beaucoup pour descendre sur les toits de mon hospice.

» En Espagne, si je ne me trompe, l'ardeur du climat force les habitants à vivre sur le seuil de la porte et au plain-pied; en Italie, la même cause, modifiée, invite à vivre à la croisée. Si les Espagnols cherchent la fraîcheur horizontale des rivières, les Italiens ont besoin de l'air des montagnes. Ceux-là, j'en suis sûr, ont tout le luxe de la vie au niveau du sol : salons, jardins, boudoirs, oratoires et bains; ceux-ci parent la saillie de leurs croisées de tentes bariolées, de pots de fleurs et de jets d'eau. De ces exemples si bien faits pour prouver le rapport des habitations avec l'état de la température, j'affirme, toujours en m'humiliant devant les éclaircissements, s'ils arrivent, que les habitants de Paris, ville soumise à une latitude froide, se logent de préférence au troisième étage, partie mobilière conséquemment plus belle, plus saine, plus chère que les autres. Hormis les pauvres, personne, à Paris, n'occupe le premier et le second étage.

» Chaque ville se servant, pour ses plaisirs ainsi que pour son utilité, des avantages naturels qu'elle a, il est de raison que Paris, privé du spectacle de la mer et des promenades élevées, tire de son fleuve ses principaux sujets de fête, comme Lisbonne et Pékin, comme tant d'autres villes. Car je ne croirai jamais que les Parisiens possèdent la Seine uniquement pour y jeter des ponts; comme ils sont ingénieux dans leurs amusements et délicats dans leur luxe, j'imagine, sur une donnée infaillible, qu'ils couvrent leur fleuve de petites barques légères dont ils varient la forme, laissant au Tage ses rameurs grossiers, et à Venise ses gondoles tristes comme des cercueils. C'est plutôt aux fêtes nautiques de Pékin que ressemblent celles de Paris. Je crois y assister. Des verres de couleur tracent en arcades éblouissantes, en colonnes

de feu, les ponts, les monuments, les promenades de Paris lorsqu'on y fête quelque événement national; et, dans les soirées chaudes d'été, sous les croisées ouvertes, le long des quais, au bord du gazon, il est curieux de voir glisser des barques portant, avec une flamme à la proue, des passagères de nuit, couronnées, de fleurs, des musiciens et des cafés ambulants. Je reste peut-être un peu au-dessous de la vérité en peignant, avec des teintes de hasard, des beautés réelles placées sous les yeux.

» Je suis un peu moins confiant dans mes inductions sur l'état moral des institutions, parce que je ne vois pas, dans mes livres, de constants rapports entre elles et les climats. Je suis frappé, au contraire, des différences tranchées que j'observe à cet égard. Ainsi le nord m'offre, dans ses contrées dures et à demi sauvages, des monuments de justice et d'humanité inconnus aux régions tempérées. Madrid, Venise, Lisbonne, Rome, villes favorisées d'un air doux, d'un sol fécond, d'une dilatation puissante, ont toujours été et sont encore des foyers d'intolérance religieuse et politique. En général, on a plus égorgé d'hommes sous les orangers que sous les chênes.

» Mes réserves étant faites, je risque mes analogies sociales, et je dis que, puisqu'il existe à Paris des asiles pour la mère coupable ou malheureuse, qui ne sait où accoucher, des asiles pour les enfants trouvés, d'autres, et en très-grand nombre, pour les orphelins, des maisons pour tous les vices et pour chaque infirmité, pour tous les âges, depuis l'âge d'un jour jusqu'à celui d'un siècle, pour le soldat qui a perdu une jambe ou un doigt seulement, il en est, et celles-là je ne les connais pas, mais j'en suppose l'existence, pour les artistes, poëtes, peintres, architectes, sculpteurs, musiciens, qui, après avoir illustré ou essayé d'illustrer leur patrie, n'ont plus d'appui que dans la générosité nationale; car s'il est du devoir des enfants de soutenir leur père, il n'est pas moins imposé aux pères, quand ils le peuvent, de soutenir leurs enfants implorant leur pitié.

» S'il en est ainsi, comme je n'en doute pas, s'il est des maisons de refuge où l'on abrite la vieillesse du poëte, la caducité toujours précoce de l'homme d'imagination, quel beau spectacle ne doit-ce pas être que la civilisation? Ah! c'est une justice que les artistes méritent mieux que nous. Qu'avons-nous fait? et que n'ont-ils pas fait, eux? Nous sommes une charge, une superfé-

fation, nous bâtards; eux ont créé Paris, le Louvre, la France, tout ce qui est utile et grand. Apprends-moi donc, Washington, pour que je m'en réjouisse, le nom du palais des artistes; dis-moi leur hospice de la Pitié, leur hôtel des Invalides. Je sais que Louis XIII fonda l'hospice des *Enfants-Trouvés* où j'ai été accueilli, et Louis XIV l'hôtel *des Invalides;* mais j'ignore le nom du roi, leur successeur, qui s'est montré aussi généreux envers les savants et les hommes remarquables du pays.

» Je suis fort surpris, mon ami, de la quantité de domestiques placés auprès des gens pour les servir; mais comment dire un mot qu'ils ne l'entendent? La douceur d'être servi me semble compensée par l'ennui de l'être trop. A mon sens, le maître est moins libre que le domestique, lequel, à son tour, est moins libre que le cheval. Trois domestiques, dis-tu, pour un cheval qu'on appelle l'esclave de l'homme; mais c'est l'homme qui est l'esclave du cheval.

» Que j'estime ta mère, mais que je la plains de rester toujours assise. Je sais que les femmes ne voyagent pas sur les flancs d'un nuage; cependant, si je les aime oisives comme des cygnes, je souhaite aussi les voir mobiles comme des cygnes au milieu de leur oisiveté. Si dans l'Inde, elles ne fatiguent leur beau corps d'aucun travail, on les porte du moins sur des palanquins, trônes de soie rose qui les bercent au bord du Gange. Libres dans les climats du Nord, elles empruntent aux glaces qu'elles rayent de leurs traîneaux, des couleurs tendres comme les aurores boréales. A leur faiblesse active, je donnais ces repos agités qui les font belles, libres, sereines, et les placent dans une région moyenne, entre les hommes et les oiseaux. Comme le fauteuil en velours de ta mère est lourd à introduire dans ce monde éthéré? Je n'oserai jamais prêter des ailes à un fauteuil.

» Et toi, mon ami, qui te fais habiller, coiffer, suivre par des étrangers, quel motif as-tu pour t'enorgueillir de ton habileté? En promenant sur ton dos et sur ta tête la supériorité des autres, tu as mille fois moins de plaisir intérieur que le sauvage qui s'est façonné un casque avec des plumes d'aigle, et une ceinture avec la peau d'un serpent. Quelle satisfaction goûtes-tu, après te les être toutes laissé enlever une à une? J'attendais à chaque instant que tu me disses qu'on mangeait et qu'on dormait aussi pour toi. N'y-t-il pas des gens qui payent pour qu'on naisse à leur place?

» Ton inexpérience du monde me flatte d'un espoir. Beaucoup de tes remarques sont incomplètes et manquent de charme à cause sans doute de ta position neuve dans la société. Avec la possession entière naîtra en toi la faculté de sentir en plein et celle de transmettre tes jouissances aussi absolues que tu les auras éprouvées. N'est-ce pas te reprocher de manquer d'enthousiasme, mon ami? Non; c'est plutôt de manquer de vérité. Tu en as manqué, à coup sûr, en me parlant des délices de la campagne; car j'étouffais entre les phrases de ta lettre où il en est question. Ton étang de cent toises ne m'a pas seulement mouillé les pieds. Ce n'est pas ainsi que mes lectures de voyages l'ont peinte au fond de mon cerveau. Il n'y a donc plus d'arbres en France? Reviens sur ce passage de ta lettre : éclaircis-le en ma faveur, en faveur de la vérité. La campagne! N'est-ce pas un immense espace sous le ciel; n'est-ce pas un champ ouvert à la rêverie, à la liberté de courir sur la pointe des herbes comme Camille, avec de l'air sur les lèvres, ou de se plonger dans la profondeur des forêts, vaste amas de silence, d'harmonie et de lumières? Comme mon âme la sent, l'aime et s'identifie avec elle! Mon âme est avec le rayon paisible qui perce chaque feuille et traverse la forêt tout entière; elle est la note sereine de l'oiseau qui chante, tournoie et s'envole avec la fleur du frêne; elle est le gémissement du fleuve qui passe invisible au loin; elle est à mes côtés comme un enfant qu'on tient par la main, occupée à respirer la senteur des joncs et du foin, et elle est à l'horizon lointain, dans cette vapeur violette, couleur de l'infini.

» Tes bals sous les maronniers sont restés inintelligibles pour moi, aussi bien que ton bois dont on fait le tour en cinq heures.

» Pardonne-moi si je paye sans cesse d'un regret les esquisses que tu m'a offertes et qui t'ont tant séduit, si j'en crois ta lettre; ta lettre, où tu me préviens cependant, avec une modestie dont tu pouvais te passer à mon égard, du peu d'étendue de ta connaissance du monde, et de ton espoir d'en acquérir prochainement une idée plus exacte.

» Tu dis qu'on s'aime bien dans le monde! et dans la solitude que fait-on?

» Oui! ton frère, » SOCRATE LEBLANC. »

XVI.

Tout entier aux préparatifs d'une solennité jusqu'alors sans exemple dans les fastes de la philanthropie française, et dont les détails seront consignés au chapitre suivant, le duc de Levert n'eut pas le temps de lire avant son fils la seconde lettre écrite de l'Hospice des Orphelins, par Socrate Leblanc. Cet accident priva Washington des réflexions dont son père accompagnait d'habitude chaque lettre de cette correspondance de plus en plus difficile à mener à bien, à travers tant de questions hardies et débattues entre deux jeunes gens vivant, l'un dans sa tête, l'autre dans son cœur.

Quand Washington eut pris connaissance, loin du regard de son père, de cette lettre qui lui sembla enluminée des couleurs d'un rêve, la sienne par comparaison fondit comme un bloc de glace dans son souvenir. Il eut pitié de lui-même pour avoir craint d'être allé trop loin en parlant du monde ainsi qu'il l'avait fait; malheureusement, ce qu'il se sentit enlever comme enthousiasme, il ne s'aperçut pas qu'il le regagnait en ironie. Le fiel touche au cœur. On n'est jamais terrassé en vain quand on a quelque supériorité; on se relève meilleur ou pire. Je me suis donc trompé? se demanda-t-il dans sa confusion naïve; j'ai qualifié de grands, de riches, d'illimités, des objets indignes de tels éloges. Mon admiration était un mensonge! Il est cependant étrange qu'un homme d'une ignorance absolue du monde me rende honteux à ce point, de la préférence qu'il accorde à ses rêveries sur la réalité de mes tableaux. Non, il ne me convaincra pas d'erreur! J'habite le vrai, moi, et il n'y est pas. Est-on tenu de se perdre dans les nuages pour suivre le caprice des autres?

Oui, je suis dans le vrai, s'écria-t-il en se dirigeant vers le cabinet de son oncle Des Verriers, qui ne l'avait jamais vu si préoccupé.

— Où vas-tu donc, Washington?

— Chez vous, mon oncle.

— Que t'est-il arrivé? comme te voilà agité!

— Ce n'est rien. Vous savez, mon oncle, la lettre que j'ai écrite, d'après l'avis de mon père, à Socrate Leblanc...

— Ton père m'en a montré le brouillon.

— Eh bien ! voilà la réponse qui me parvient. N'est-il pas mortifiant, mon oncle, de remplir si peu l'attente des gens? Puisque vous avez lu ma lettre, décidez entre nous. Le monde est-il comme Socrate se l'est figuré, ou comme je le lui ai décrit? Soyez juge.

Des Verriers lut la réponse de Socrate ; il rit en lui-même de voir se disjoindre, à son début, cette amitié ménagée avec tant de précaution, et d'être choisi comme arbitre entre deux erreurs, l'une née de l'exaltation de l'esprit, l'autre de l'exaltation du cœur. Qui accordera ces deux couleurs et ces deux sons sera bien habile, pensa le vieillard; il répondit à Washington.

— Il est possible que tu ne te sois point trompé en restant au-dessous de l'idéal de ton correspondant, dont je n'approuve pas pas cependant l'exagération ; mais, à mon sens, s'il est allé trop loin, tu es resté incomplet. Permets-moi une comparaison. Ton calcul était juste, mais il n'était pas fini ; Socrate l'a terminé à sa manière. Comment veux-tu que je me prononce entre un oubli et une licence ?

— Vous me donnez donc tort ?

— Non.

— Mais a-t-il raison ?

— Pas davantage. Écoute. Tu relèveras facilement, à la prochaine occasion, une foule d'erreurs matérielles semées dans la première partie de sa lettre ; quant aux absences de la tienne, montre-lui que le temps et l'espace t'ont manqué pour les éviter.

— J'ai donc commis des erreurs ?

— Pas précisément, puisque j'ai dit : absences. Mais, vois-tu, ton père n'a pas l'occasion de te mener dans le monde, et ta mère te mène trop dans le grand monde. Tu as de l'esprit, qui en doute ? du cœur, de la noblesse ; tu sens plus que tu ne raisonnes, honorable défaut ; si un jour, et cela sera, tu nourris ce feu de l'aliment de l'observation, tu seras alors un esprit solide et complet.

— Que faut-il faire pour cela, mon oncle ?

— Bien voir ; tout est là.

— Est-ce que tout le monde ne voit pas de la même manière ? Voir n'est-ce pas bien voir ?

— Tais-toi, enfant. Voir avec les yeux, ce n'est pas voir; c'est regarder comme les bœufs. Les bons observateurs sont ceux qui vous disent, tandis que vous caressez, sur les genoux, un joli chien soyeux : Prenez garde ! ce chien est enragé. Il y a beaucoup de choses soyeuses enragées dans la société.

Washington regardait son oncle avec mystère; il était muet devant l'art avec lequel celui-ci s'amusait de sa candeur, sans le blesser.

— Et qui donc apprend à voir comme cela, mon oncle ?

— L'expérience.

— Oui, mais qu'est-ce que l'expérience ?

— Une suite de sottises, mon enfant. Ainsi quand on te dira par exemple : Voilà un négociant honorable qui a beaucoup d'expérience, dis-moi : On lui a fait six fois banqueroute; si l'on te dit : Voilà un vieux général brave comme son épée, et qui a une longue expérience, ajoute encore mentalement : Il a perdu dix batailles.

— Mais, mon oncle, si ceux qui n'ont pas d'expérience sont exposés à être dupés, et si ceux qui en ont, ont été dupés, à quoi sert-elle ?

— A quoi elle sert, mauvais logicien? à n'être dupe que la moitié de sa vie, à condition cependant que l'on ne mourra pas le lendemain de la dernière erreur. Cependant l'expérience des autres n'est pas tout à fait inutile, ajouta Des Verriers, mais d'un ton assez bas pour que son opinion ne ressemblât pas à une conviction. Pour terminer, veux-tu me donner huit jours de ton temps avant de répondre à cette lettre qui t'a amené ici.

— Mais certainement, mon oncle.

— Tu viendras me chercher demain, et nous sortirons ensemble.

— Bien, mon oncle, et de ce pas, je cours dire au cocher de tenir prêt...

— Il n'y a rien à tenir prêt; nous sortirons à pied, entends-tu ?

— Soit; à demain donc, mon oncle.

Et pendant huit jours, l'oncle et le neveu ne se quittèrent pas. Voici la lettre que reçut Socrate à la fin d'une semaine passée par Washington loin de son père le philanthrope, et de sa mère la noble dame.

« Mon cher Socrate,

» 1° Paris n'a pas de canaux qui sont des rues et des rues qui sont des canaux; et il ne ressemble ni à Venise, ni à Amsterdam.

» 2° Paris n'a pas d'arbres devant ses maisons; à peine en a-t-il sur ses boulevards et ses places publiques.

» 3° Paris n'a pas de places circulaires entourées d'eau où se mirent des statues : l'une des places qui affectent cette forme, la place des Victoires, et l'autre, la place Vendôme, sont pendant l'été sèches comme le désert.

» 4° Paris n'a pas de galeries incommensurables avec des colliers de lanternes qui croisent des rameaux d'ombre sur le pavé. Celles du Palais-Royal sont très-incommodes et ne sont pas incommensurables; celles de la rue de Rivoli sont à peine éclairées.

» 5° Paris a des maisons de sept étages, et jamais les pauvres n'ont été logés au premier ni au second étage, que les gens riches occupent exclusivement.

» 6° Paris n'a pas de petites barques légères sur le fleuve, où l'on ne voit que des bateaux marnois fort disgracieux, des bains sales, des bateaux de blanchisseuses et des trains de bois.

» 7° Paris n'a pas de fêtes nautiques comme Pékin; et on voit passer sous les croisées plus de fiacres que de gondoles.

» 8° Paris a des maisons où, comme tu dis, sont reçus les enfants trouvés, les orphelins, les femmes de mauvaise vie, les vieillards, les malades : il a des palais pour abriter tous les torts de la civilisation et de la fortune, mais on n'y trouve pas un asile pour les artistes vieux, malades, déçus, fatigués.

» Tu n'as deviné juste qu'une chose : c'est que la Seine traverse Paris.

» Il est temps, mon cher Socrate, que tu connaisses de quoi se compose ce monde au milieu duquel et si loin duquel tu vis. Ma prochaine lettre renfermera quelques définitions précises des conditions sociales de notre temps. Sans cela, de même que tu as pris Paris pour Venise, Amsterdam et Pékin, il t'arriverait de confondre un avocat d'aujourd'hui avec Patru dont parle Boileau, un médecin du faubourg Saint-Germain avec le docteur Purgon de Molière, et un homme de lettres édité par le libraire Ladvo-

cat avec Corneille raccommodant ses souliers pour aller présenter ses hommages au Palais-Cardinal.

» Demain mon projet recevra son exécution. En attendant, je t'envoie un plan des rues tortueuses, boueuses et caverneuses de Paris.

» A demain. » WASHINGTON DE LEVERT. »

Mes huit jours de gouvernement ont porté leurs fruits, se dit Des Verriers en cachetant cette lettre, dont l'esprit était un peu à l'image du sien, de quoi il était secrètement flatté. C'est une vérité, les jeunes gens passionnés sont à qui les veut. Encore un peu il m'aurait pris mon écriture. Malheureusement il retombera dans quelques jours sous l'autorité de ma sœur et de mon beau-frère; tristes successeurs! N'importe, l'interrègne aura marqué.

Enchanté de son oncle qui pendant la huitaine ne l'avait tyrannisé d'aucune leçon de morale, qui l'avait amusé, au contraire, à chaque instant, par des mots charmants, tout en le conduisant dans les établissements les plus curieux de Paris, Washington eût presque demandé comme une grâce, après avoir été tant amusé, tant émerveillé de spectacles nouveaux, d'écrire l'histoire de sa semaine, n'y eût-il pas été engagé par la promesse faite à Socrate.

Sans jeter un regard derrière le sillon de ses phrases, ainsi qu'on le fait quand on est ému, jeune, et qu'on n'a pas encore mérité le malheur d'être placé sous la surveillance de la haute police de la critique, Washington écrivit ainsi à Socrate.

« MON CHER FRÈRE,

» Paris, comme tu as semblé le croire d'après moi, n'est pas qu'un assemblage de palais de marbre habités par des princes. Si Paris est la ville qui renferme le plus de théâtres, Paris est aussi la ville qui compte le plus de prisons. Il y a vingt prisons à Paris, sans qu'on s'en doute. Je dis sans qu'on s'en doute, car il est fort difficile, en effet, de découvrir une seule de ces vingt prisons, à moins que d'y être conduit. La coquetterie des mœurs parisiennes les cache comme une jolie femme dissimule un défaut du front sous des touffes de cheveux. Les unes ressemblent à d'honnêtes maisons bourgeoises; des marchands de vin les enca-

drent ; elles ont la fruitière en face, l'épicier à côté. D'autres sont à l'extrémité des faubourgs, et ont tout à fait cette allure pittoresque des existences demi urbaines, demi-rurales que l'esprit d'économie relègue aux barrières, où l'on boit le vin sans droit. Sais-tu ce que c'est que ce superbe bâtiment dont on aperçoit les combles gothiques et luisants d'ardoises, de bien loin dans les champs, qui se montre au dernier étage, sur dix étages de verdure, ressemblant beaucoup, si j'en crois mon oncle Des Verriers, à l'*Isola bella* du lac Majeur? c'est Bicêtre, la capitale des prisons, la villa des galériens, le boudoir où les condamnés à mort font leur dernière toilette.

» La plus inoffensive des vingt prisons de Paris, est la *prison pour dettes*. On y écroue ceux qui ne payent pas leurs billets ; tout créancier a le droit d'y tenir sous clé son débiteur pendant cinq ans. Un créancier est plus que le roi de France, qui ne peut, pendant deux minutes, faire arrêter un homme. Avec un titre de cent francs, le dernier bottier de Paris a la faculté de disposer de la liberté de l'homme le plus utile à sa famille ou à son pays. Ainsi, en France, cinq ans de la vie d'un citoyen, selon la remarque de mon oncle Des Verriers, sont estimés cent francs.

» Quelques débiteurs se sont vengés de cette souveraineté arbitraire, en faisant leur temps de prison jusqu'au bout, quoiqu'ils eussent les moyens de racheter leur liberté par l'acquittement de leurs dettes. Ils ont désespéré le créancier par le tableau de leur bonheur sous les verroux ; et de la contrainte d'un calcul, insensiblement amenés aux exigences de l'habitude, ils ont versé des pleurs quand il leur a fallu quitter le régime de la captivité.

» Croirais-tu qu'il y a à Paris, pour les enfants de six ans à seize, une prison particulière, de même qu'ils ont un théâtre exprès pour eux ? Mon oncle Des Verriers disait, en la parcourant avec moi : C'est trop ; une prison, des barreaux de fer, un geôlier, pour des enfants qui ont mouché la chandelle avec leurs doigts, ou commis quelque crime analogue ; et s'il se trouve ici de petits voleurs, en bonne justice, ce sont leurs parents qui mériteraient d'être à leur place. Jusqu'à seize ans, les fautes des enfants sont à la charge des pères qui les élèvent mal. Je ne sais si mon oncle a raison, mais il est bien affligeant de voir languir

entre quatre murs humides, dans un quartier infect de Paris, de beaux enfants qui ne demanderaient qu'à courir sur le gazon à la poursuite des oiseaux. Il est vrai qu'on les oblige à travailler du matin au soir ; on leur apprend un état. Triste adoucissement! le travail dans la prison pour des enfants, n'est-ce pas la prison dans la prison? Heureux les riches et les libres comme moi! Dans cette prison, j'ai causé avec un scélérat endurci âgé de huit ans et trois mois, et j'ai acheté une tabatière à un contre-maître de neuf ans!

» Il y a aussi à Paris une maison de correction pour les *jeunes filles*, pour celles qui probablement se font enlever par leurs amants avant d'avoir atteint huit ans révolus.

» Des enfants passons aux hommes ; non-seulement on a pour eux des prisons après la faute, mais même avant la faute, la loi ne posant pas comme un principe universel que l'homme est innocent avant d'être reconnu coupable, mais arrêtant, au contraire, que l'homme est généralement coupable avant d'avoir été déclaré innocent. C'est d'après cette législation renversée, que la pénalité se règle en France, et que son application a lieu. En sorte que chez nous on n'est jamais libre que provisoirement. Ce principe établi comme droit, les prisons s'ouvrent avec le doute, et souvent on a à subir six mois de détention avant le jour du jugement qui vous renvoie de l'accusation.

» On a donné le nom de *Maisons de dépôt* aux prisons préparatoires où l'on attend un jugement définitif. La principale est le *grand dépôt de la Préfecture de police*. C'est surtout la nuit que Paris vide au grand dépôt les charretées d'hommes, de femmes et d'enfants, ramassés avec la pelle et le balai dans les viscères des rues. Au rez-de-chaussée sont les femmes, au second et au troisième étage sont les hommes. J'ai eu peur en posant le pied au seuil de ces salles éclairées par des lanternes, dont la lumière jaune pâlissait derrière des vapeurs fétides. On dirait un marais plein de grenouilles au moment où le soleil se couche. Il y a de la brume, des cris, des mouvements dans ces salles empestées. J'ai cru y distinguer des choses nues, pleines de cris et d'agitation : mon oncle m'a assuré que ces choses étaient des femmes; je ne sais s'il se trompe, mais j'entendais tout à la fois, et confusément, et à me rendre sourd et fou, rire, pleurer, manger, dormir, ronfler, crier, soupirer, maudire et danser.

» Dans l'espace volaient avec les propos des écorces de fruits, des tronçons de bouteilles, des flocons de cheveux, arrachés par la dispute; l'air manquait; beaucoup de femmes dormaient en tas, l'une sur l'autre, superposées par couches, comme des cadavres. Je t'ai dit que la police ramassait tout ce qu'elle rencontrait sur le passage de son tombereau de nuit, sauf à faire le triage le lendemain. Elle aura sans doute renvoyé chez ses parents une jeune fille écrouée là pour avoir été trouvée endormie, passé minuit, à la porte d'un hôtel. Interrogée par mon oncle, elle a répondu qu'elle s'était égarée dans son chemin, en se rendant à la campagne par les barrières, et que la police, peu satisfaite de ses explications, l'avait conduite au dépôt. Elle aura été relâchée, mais en attendant, dans quelle société, dans quel lieu aura-t-elle passé la nuit?

» Quinze mille individus par an, m'a appris mon oncle, passent par cet horrible corridor, qui mène à la Force, à Poissy et à l'échafaud.

» De la maison de dépôt, les prisonniers sont écoulés dans les maisons d'arrêt, au moyen de voitures spéciales, car tout se fait avec décence à Paris. Ce sont de belles voitures semblables à celles des teinturiers, traînées par un vigoureux cheval. Elles sillonnent les plus riches quartiers, à toute heure du jour, sans que personne se doute de la nature des voyageurs qu'elles portent. L'état paye 110,000 francs pour les courses qu'elles font dans l'année.

» La maison d'arrêt de Paris se compose de la grande et de la petite Force, en tout neuf quartiers ou bâtiments, dont sept s'appliquent à un nombre égal de catégories de délits ou de crimes; figure-toi une ville. On y voit le bâtiment des *prévenus pour la première fois*, le bâtiment des *voleurs infirmes*, le bâtiment des *scélérats adolescents*, la maison des *vieillards*; le bâtiment des petits délits est divisé en appartements de *résistance*, en cabinet des *injures*, en cabinet des *cris séditieux, rixes, coups*, etc., et d'autres appartements sont encore affectés aux *escroqueries*, aux *faux*, aux *abus de confiance*; et d'autres enfin sont destinés au logement des *vols simples*, et aux *crimes* et *vols qualifiés*. A la galanterie près, on croirait lire la description du pays du Tendre; et il serait assez curieux, sans que la curiosité, en pareil cas, nuisît à la vraisemblance, de mettre en regard la

carte parlante du pays du vice et la carte symbolique du pays du Tendre. Ne serait-il pas moral de voir comment le *vallon du Petit Désir* correspond à l'appartement des *Petits Vols ?*

» Quoi qu'il en soit, tu vois que chaque poison a sa fiole. Malheureusement il arrive souvent qu'une fiole s'épanche dans l'autre, et que ce qui est entré à la Force simple acide en sort arsenic.

» La population de la Force est de neuf cents habitants ; elle est presque aussi élevée que celle de certaines capitales allemandes.

» Après les prisons préventives, dont je viens de te parler, se déroulent sur une longue échelle les prisons répressives ou pour peines. Les peines se résument dans la privation de la liberté ; elles sont subies dans des prisons qui sont de quatre sortes : MAISONS DE CORRECTION, MAISONS DE FORCE, FORTERESSES et BAGNES.

» Ces lignes te confirmeront, bien plus que ne l'eussent fait des protestations spéciales, qu'il y avait dans ma dernière lettre des lacunes à combler. Je rétablis chaque chose pour ton instruction personnelle et au profit de la mienne, un peu trop prompte d'abord à se passionner pour la surface, au lieu d'étudier le fond.

» Je pourrais me dispenser de te parler des prisons pour peines, après t'en avoir donné une idée par les prisons préventives. Cent cinquante prisonniers habitent Sainte-Pélagie ; quatre cents la maison de correction pour les hommes, située rue de la Clé ; trois cents la maison de correction pour les femmes, située dans le faubourg Saint-Denis ; cinq cents la maison de correction pour les filles publiques ; sept cents *la maison de répression de la mendicité et du vagabondage,* placée à Saint-Denis ; huit cents le dépôt de mendicité de Villers-Cotteret (1).

» N'est-ce pas une pensée terrible, celle de savoir que près de dix mille hommes et de dix mille femmes hurlent de colère nuit et jour dans leur cage pour la briser et se ruer à travers la so-

(1) Il faut lire l'excellent livre de M. Moreau-Christophe, intitulé ; *De l'état actuel des prisons en France.* Malgré de nombreuses occupations, nous nous engageons à rendre compte prochainement de cet ouvrage que l'opion publique a déjà placé entre celui de M. Parent-Duchâtelet et celui de M. de Tocqueville.

ciété ? Mon oncle Des Verriers a beau rire, je ne riais pas, moi, lorsqu'il me disait : « Ceux-ci veulent voler, ceux-là égorger, ceux-là incendier ; et ils voleront, ils égorgeront et ils incendieront quand ils seront dehors ! rien ne les arrêtera.

» — Mais, mon oncle, lui répondais-je, si on les rendait meilleurs ! — Te voilà comme ta mère ! tu crois qu'on les rend meilleurs en leur prêchant le carême ; ou, comme ton père, en les logeant dans des cellules.

» Système cellulaire ! Ce mot le rendait fou d'ironie et de gaieté ; et il me disait : « Parce qu'ils séparent pendant la nuit un voleur d'un autre voleur, ils croient, au lever du soleil, trouver deux honnêtes hommes ; mais c'est la mode. Le système cellulaire régnera quelques années comme a régné le système du bâton ; et puis il retournera en Amérique, d'où il vient. Cet homme a la criminelle audace de contrefaire la signature d'un autre ; on le punit, on le met dans une cellule : celui-ci a la soif de l'or ; il vole, on le cloître dans une cellule ; celui-là ne désire que la destruction ; il incendie un champ, vite pour lui une cellule ! Mais le petit voleur, dit-on, qui fréquente un grand voleur, apprend de lui ses secrets pendant la nuit, et devient à son tour un grand voleur ; et l'assassin qui les endoctrine l'un et l'autre en fait deux assassins. — Soit ; mais en les isolant, au lieu d'avoir trois assassins, il restera toujours, comme auparavant, deux voleurs et un assassin. — Sans doute ; mais, pris à part, on aura bon marché de la résistance de chacun, et l'éducation qu'on leur destine n'aura aucune funeste suggestion à craindre. » Et mon oncle de rire et d'ajouter : « La cellule n'est donc que le moyen d'un moyen. Le grand moyen, c'est l'éducation.

— Et que leur enseignerez-vous aux voleurs ?

— La religion. — Et qu'est-ce qu'elle dit, cette religion ? qu'il ne faut pas voler ; mais elle dit aussi que nous sommes tous égaux, cette religion ; et le voleur qui vole une pendule à celui qui en a deux, établit l'égalité, et rentre dans la religion par la porte de fer du droit ; celui qui possède dix millions doit un million à neuf autres ses semblables en tout, en visage, en force, en douleurs, en désirs.

— Mais, mon oncle, me suis-je écrié, il n'y a qu'à répondre aux voleurs que celui qui a dix millions les a gagnés.

— C'est possible. Alors il faudra examiner les titres de chaque

homme à la richesse qu'il possède; car il n'y a pas une justice pour punir celui qui vole un million à celui qui en a dix, et une justice pour laisser jouir avec impunité celui qui a volé les dix millions.

— Mon oncle, vous avez raison.

— J'ai raison: n'est-ce pas? Alors, mon ami, sais-tu ce qui va arriver? C'est que non-seulement tu appelleras à toi tous les voleurs des prisons pour examiner le compte des riches, mais le monde entier; car le monde entier est volé ici-bas par la plupart de ceux qui possèdent: la mêlée sera affreuse, et la société pourrait bien y périr. Ainsi donc, mon ami, les voleurs n'étant que les justiciers maladroits du peuple, il y aura toujours le même nombre de voleurs malgré les cellules, les prédications, les philanthropes et les bonnes âmes; et il y en aura toujours, tant qu'on ne verra pas aussi clair dans la fortune de ceux qui en ont que dans la misère de ceux qui n'en ont pas. Qu'on ne vienne pas me dire que les voleurs ne raisonnent pas lorsqu'ils volent. S'ils ne raisonnent pas avec leur tête, ils raisonnent avec leurs yeux, éblouis du trop plein des autres, de l'or qui rayonne à travers les murs et les coffres, quelque épais qu'ils soient; ils rayonnent avec leurs sens ouverts aux fumets de toutes les jouissances éparses autour d'eux. Voler, criait mon oncle, n'est donc que la vengeance aveugle de quelques-uns, exercée malheureusement sans profit pour la profonde justice des autres. Voilà ce qu'il ne faut pas dire, mon ami, a-t-il ajouté en terminant, car les voleurs seraient remplacés par des assassins, si une répartition avait lieu.

» Je n'ajouterai rien à cette lettre dont une bonne partie est au moins aussi souvent l'expression de lr pensée de mon oncle que de la mienne. Si elle est si grave, ne t'en prends qu'à toi et à lui; à toi surtout, si près de t'imaginer Paris, sur le hasard de quelques-unes de mes paroles, comme une ville des *Mille et une Nuits;* une ville d'un seul diamant, n'est-ce pas?

» Adieu, » WASHINGTON DE LEVERT »

XVII.

Profitant avec autant de promptitude que de joie de la retraite momentanée de sa femme dans un couvent où elle avait l'habi-

tude d'aller accomplir, une fois par an, ses grands devoirs religieux, le duc de Levert, libre de toute entrave domestique, s'abandonna à la réalisation d'un projet éclos depuis bien des semaines de doute et d'inquiétude dans le vaste champ de ses spéculations. Mais enfin l'heure du triomphe allait sonner! et quels maux ne fait pas oublier cet instant suprême de réparation? C'est l'instant où le général méconnu a obtenu le commandement d'une armée, c'est celui où le poëte dramatique, sorti de son obscurité, entend le régisseur crier : Tout est prêt; au rideau! au rideau!

Ce n'était pas trop de l'activité des vingt ou trente domestiques de l'hôtel; ce n'était pas trop de l'hôtel entier élevé à l'importance d'un temple, ce jour-là, pour fêter l'inauguration de la pensée du duc de Levert. Pour la recevoir dignement dans ce monde où elle était attendue, la serre du jardin avait fourni ses plus beaux arbustes, étagés par une main ingénieuse le long de l'escalier; la cuisine regorgeait de cuisiniers; les buffets ployaient sous le poids des fruits et des friandises.

La foule des convives avait répondu avec religion à l'heure indiquée dans les lettres d'invitation. Ils circulaient d'une salle dans l'autre, se demandant, sans échanger aucune réponse satisfaisante, le motif pour lequel le duc les avait réunis chez lui en si grand nombre. Nul d'eux ne doutait cependant de la nature de la communication qu'il allait leur faire. Elle toucherait à coup sûr par quelque point à la philanthropie; car, grâce à des intimités saintes, nouées à travers l'indifférence du monde, toutes les catégories d'invités se reconnaissaient, les uns pour appartenir à la *Société des Naufrages*, les autres à la *Société pour l'amélioration des domestiques.* Membres, présidents, secrétaires, correspondants étrangers, étaient heureux de respirer le même air, dans le même lieu et dans l'attente d'une révélation infailliblement chère aux affections de tous. Si la salle se fût abîmée sous eux, au même instant le monde philanthropique eût péri dans l'élite de ses représentants. Le sort eut pitié du monde.

On sonna le dîner.

Le duc présidait le banquet; à sa droite était son fils, à sa gauche un étranger que nous allons faire connaître; en face un autre étranger, digne également d'une mention particulière, et auprès duquel était assis Des Verriers. De ces sommités partaient pour

y revenir, les lignes d'un parallélogramme d'habits noirs et de serviettes blanches, galerie accidentée par les points lumineux des carafes, à travers lesquelles se montrait la limpidité des eaux. Il serait glorieux d'ajouter, pour le charme de la description et surtout pour l'édification des belles âmes, que chaque philanthrope portait sur son visage le reflet de ses vertus. Mais il n'en était pas ainsi. Là où la phrénologie eût assurément trouvé son compte, la beauté n'avait pas le sien. Il faut croire que la philanthropie, en faussant les cartilages, n'embellit pas le teint. Tel convive empaqueté dans sa serviette avait l'air d'un hibou malade; tel autre d'un canard, à la pose de sa tête et au mouvement de ses lèvres; tel autre d'un dogue pensif et accablé de chagrin; tel autre d'un renard, à la proéminence aiguë de la partie inférieure du visage. Il y avait aussi beaucoup de têtes de bœuf, aux narines ouvertes et au front spacieux; les hures de sanglier ne manquaient pas, les fouines pullulaient; mais ce qui dominait, c'était le perroquet. Combinée avec la bienfaisance, l'étude courbe le nez d'une désespérante façon. Respectons les bizarreries de la nature, mais accusons son acharnement à voûter ce cartilage essentiel du visage. Au total, l'entourage de la table ressemblait à la confusion d'une ménagerie d'animaux échappés de leurs cages. Pour finir une description comme elle a été commencée, disons que le duc de Levert, avec sa tête droite et haut portée, ombragée de cheveux blancs, avait l'air d'une belle cigogne, et que des Verriers, le vieux, le positif, le narquois des Verriers, rappelait par ses cheveux noirs, malgré son grand âge, par son nez de fer, le corbeau séculaire qui sortit de l'arche et qui n'y retourna plus.

Après le sacrifice du potage au jus d'écrevisse, il survint un incident notable au milieu du banquet. D'ordinaire on boit après le potage; mauvais ou bon, l'usage est consacré. Cependant chaque convive attend inutilement que les domestiques versent à la ronde le coup de madère. Pas de madère, pas même le verre à pied placé en vedette auprès du verre destiné au bordeaux. Comment expliquer ce double oubli? Ni vin, ni verre à pied. Sous la main de l'invité ne se placent que le verre banal et la carafe d'eau. Mais l'on passe aux entrées, et l'événement fait diversion.

Est-ce encore une erreur du sommelier? est-ce à la fin une plaisanterie de mauvais goût, que ne peut se permettre, son ca-

ractère étant bien connu, le maître de la maison. Qu'est-ce donc? Mais après les entrées comme après le potage, aucun vin ne se montre, soit dans les flacons, soit dans la main des domestiques. Douloureuse perplexité! inouïe dans les fastes des communions philanthropiques; point de vin! point de vin!

Une explication éclaterait bientôt, car il est des courages pour toutes les actions, lorsque le duc se lève, emplit d'eau son verre, et invite l'assemblée à lui faire raison du toast qu'il va porter.

On salue, mais boire est impossible. Froide à l'œil et aux lèvres, cette eau insinue son engourdissement au cœur. C'est à peine si les verres touchent aux dents. Du poison n'eût pas soulevé une plus universelle horreur.

Le duc se rassied et pose son verre, qu'il a vidé jusqu'à la dernière goutte d'eau. On écoute, car le duc va parler.

« MESSIEURS,

» Peut-être ai-je eu tort de ne pas vous prévenir, avant de nous mettre à table, du motif pour lequel j'avais pris la liberté de vous réunir chez moi. C'est pour vous soumettre une idée qui touche de très près à la sainte cause de l'humanité, cause si chère à nous tous, et défendue par nous tous avec une patience et un désintéressement si louables, depuis tant d'années. Vous excuserez, messieurs, le retard de ma communication en faveur de la préoccupation qu'elle a fait naître en moi ».

Un murmure approbateur accueille ce début. Beaucoup espèrent avec raison que l'absence du vin sera justifiée; l'exorde l'annonce.

Le duc reprend :

« Messieurs, jusqu'ici nous croyons avoir beaucoup travaillé, et certes, si nous nous en rapportions aux éloges du dehors, nous ne nous tromperions pas, mais à ne consulter que notre conscience, et au moment de lui offrir un nouveau sujet de ravissement, nous devons nous avouer que nous n'avons rien fait. »

— Comment, rien fait? interrompt un membre de la société pour l'émancipation des hommes de couleur : nous sommes la cause de trois cents incendies au moins dans les Antilles!

— Rien fait! répète le président de la société pour l'améliora-

tion des prisonniers ; et les cellules ? et les voitures couvertes ? et la flanelle ?

Et chaque molécule philanthropique, agrégée à quelque corps pour une amélioration quelconque, de répéter : — Nous n'avons rien fait !

« Rien fait, persiste le duc ; rien, tant que l'homme tuera son corps, abrutira son intelligence, avilira son âme par l'intempérance. La source de l'intempérance, c'est le vin, ce sont les liqueurs, c'est l'alcool, mot empoisonné, mot qu'il faut dire pourtant. Le crime naissant de l'erreur de l'esprit, l'erreur de l'esprit de l'excès des boissons, pour anéantir, d'un coup, le crime, anéantissons l'usage de toutes boissons. Fondons, il est temps, messieurs, fondons des sociétés de tempérance, comme en ont l'Angleterre et l'Amérique. Honneur à elles! »

Le duc était superbe.

« L'intempérance a eu ses hideuses annales, messieurs, depuis la plantation de la vigne et depuis la distillation inventée par un Arabe, qui cherchait le poison universel ; la tempérance aura ses pages blanches comme les beaux fleuves, et que M. Ramsay nous lira. M. Ramsay est le noble étranger que vous voyez à mon côté ; il revient d'Amérique exprès pour mettre en communication les sociétés de tempérance du nouveau-Monde avec celles de l'ancien. Vous allez l'entendre ; président lui-même de la société de tempérance du Haut-Canada, sa parole aura du retentissement.

» Ai-je besoin d'ajouter maintenant, messieurs, que l'absence du vin sur cette table n'est que l'engagement pris par nous de prêcher d'exemple aux yeux du monde que nous allons réformer.

» Je laisse la parole à M. Ramsay. »

M. Ramsay se leva, salua à droite, à gauche, devant lui, saisit les revers de son habit, afin d'avoir une contenance, et commença ainsi :

« Messieurs,

» Mon grand-père était un ivrogne, ma grand'mère mourut de combustion instantanée, mon père buvait une bouteille d'eau-de-vie à chaque repas, et pendant vingt ans, moi qui vous parle, messieurs, j'ai été le plus grand ivrogne du Haut-Canada. »

On remarqua qu'au moment où M. Ramsay entonnait son discours d'une manière si personnelle, l'étranger placé auprès de

Des Verriers sortit un petit livre de sa poche et le plaça à son côté. Cet étranger s'appelait M. Steward.

M. Ramsay seul sembla comprendre la portée de cet incident si indifférent pour les autres convives. Cependant il poursuivit.

« Savez-vous combien il y a d'ivrognes en Amérique, ma belle patrie, à l'heure qu'il est ? trois cent soixante et quinze mille sur douze millions d'habitants. Savez-vous combien il en meurt par an ? trente-huit mille ? Pas un ivrogne de moins. Savez-vous à combien s'élèvent les frais de justice criminelle, nécessités par les procès qui naissent à la suite des abus de l'intempérance ? à 47,154,000 francs. »

— Horreur ! interrompit le duc, horreur ! Un pays où la liberté de l'homme est si belle et si illimitée !

« Et savez-vous, messieurs, quelles sont les maladies produites par l'usage des liqueurs fortes ? Dix mille. Je n'en citerai que trois : l'épilepsie, la pneumonie et la folie. »

Le ton inspiré de M. Ramsay absorba l'attention des philanthropes de plus en plus effrayés au souvenir de tout le vin qu'ils avaient bu pendant leur vie.

Le service était interrompu depuis que M. Ramsay avait la parole, et les domestiques ne savaient si cette conversion à la tempérance n'envelopperait pas dans un même anathème les mets avec les vins.

Un d'eux osa demander cependant, mais tout bas à Des Verriers, s'il fallait ou non servir une gelée au rhum et des truffes au vin de Champagne.

— Gardez-vous de les oublier, maladroits ! Seulement appelez la gelée au rhum, gelée de santé, et les truffes au vin de Champagne, tubercules à l'eau tout simplement.

« Mais, messieurs, continua M. Ramsay, toujours un peu chagrin du livre posé à côté de M. Steward, le convive voisin de Des Verriers ; mais, messieurs, réjouissons-nous : depuis 1815, l'Amérique, la glorieuse Amérique, a fondé des sociétés de tempérance, arches de salut des peuples nouveaux. Il y en a treize dans le Maine, vingt-trois dans le New-Hampshire, sept dans le Vermont, trente-neuf dans le Massachusetts, trente-trois dans la Connecticut, soixante et dix-huit dans l'état de New-York, et dans une proportion aussi généreuse, on compte des sociétés de tempérance dans toute l'Amérique. »

— Mon oncle, dit tout bas Washington en faisant couler sa voix très-doucement le long de la table jusqu'à Des Verriers, mais où veut-il en venir? Si nous n'avons pas d'ivrognes en France, à quoi y serviraient tant de sociétés de tempérance? La Normandie boit du cidre, l'Alsace de la bière, et les provinces méridionales sont très-sobres.

Des Verriers répondit cauteleusement à son neveu : — Est-ce que tu me demandes de l'eau? Tiens, mon enfant.

Washington fut forcé de boire, au grand épanouissement de son père, glorieux de la condescendance de son fils aux paroles éloquentes de M. Ramsay.

« Il est vrai que ces sociétés ne reculent devant aucun effort, aucun sacrifice. Chaque société a son journal de tempérance; et en voici la preuve, » dit M. Ramsay en lançant sur la table le *Journal de l'Humanité*, THE TEMPERANCE RECORDER, *la Revue trimestrielle de Tempérance*, et une pluie de petits traités rouges, bleus, vers, distribués en Écosse, en Irlande, à Bombay, à Ceylan, à Calcutta, à Madras, etc., etc. Chacun de ces livres offrait, outre ses excellents conseils, une gravure représentant un intempérant dans l'acte criminel de l'ivrognerie ou dans la posture du repentir. Ici la vignette étalait l'abrutissement des Falstaff du Nouveau-Monde et de l'ancien; et là, on les voyait se délectant avec de l'eau au bord de quelque fleuve, source inépuisable, symbole, miroir de tempérance.

Rien n'eût troublé cet épisode du dîner, si ce n'est ce maudit petit livre que touchait de temps à autre, avec une componction maligne, M. Steward, placé vis-à-vis de M. Ramsay.

Tandis que celui-ci prenait haleine, le duc de Levert lui adressa quelques éloges, en le remerciant comme père, d'avoir gagné son fils à la belle cause de la tempérance.

— Jeune homme, reprit alors M. Ramsay, nous aurons d'autres droits à votre reconnaissance, quand vous saurez que les sociétés de tempérance américaines forcent même les esclaves à ne boire que de l'eau?

— Ah! il y a donc des esclaves en Amérique? interrompit naïvement Washington.

— Le mot est dur, reprit M. Ramsay, il y a des esclaves, mais dans un but utile; ce sont des esclaves libres.

— Il n'y a pas de but utile à l'esclavage, coupa net le pré-

sident de l'Association pour l'affranchissement des esclaves.

M. Ramsay pâlit.

Le duc fut déconcerté.

Pour étouffer un rire qui lui montait aux lèvres, Des Verriers dit tout bas à M. Ramsay : « Voulez-vous de cette gelée de santé ? »

La moitié de la gelée au rhum tomba dans l'assiette du président de la Société de tempérance du Haut-Canada.

— Oui ! je ferai entendre ma voix, reprit l'ennemi des possesseurs d'esclaves. Oui ! l'Amérique qui nous envoie la tempérance, devrait abolir l'esclavage. Oui ! au lieu de gorger d'eau les noirs, il vaudrait mieux les affranchir. Leur donner des coliques, est-ce les rendre libres ? Vous leur avez supprimé l'eau-de-vie parce que c'est encore là un moyen d'économiser sur eux. Les malheureux, dans les rêves de l'ivresse, voyaient du moins quelquefois la liberté. Que voulez-vous qu'ils rêvent en buvant de l'eau ?

— Bravo ! bravo ! crièrent tous les philanthropes, heureux d'applaudir en apparence un mouvement oratoire pour mieux cacher la colère de ce guet-apens de tempérance, qui les avait mis au régime nauséabond de l'eau.

— Vous défendez donc l'intempérance ? s'écria M. Ramsay, fier de devenir accusateur d'accusé qu'il était, et en s'adressant à l'ami des noirs.

— Non, mais vous, vous soutenez l'esclavage !

— Et vous ! vous permettez l'ivrognerie !

— Vous, le fouet !

— Vous, l'assassinat de l'intelligence.

— Vous ! le supplice du corps.

— Il est temps, messieurs, de vous mettre d'accord, intervint l'homme au petit livre, monsieur Steward.

« Je suis président de la Société biblique de la Nouvelle-Hollande, et ce livre est une Bible.

» Notre société biblique de la Nouvelle-Hollande, messieurs, a été la première à proclamer que l'homme était libre, mais qu'il devait obéir jusqu'au jour où Dieu permettrait sa délivrance ; elle a été aussi la première à conseiller la tempérance, puisqu'elle a enseigné les vertus chrétiennes qui comprennent, à coup sûr, la tempérance. »

Il semblait d'abord que le président de la société biblique allait

concilier tous les différends en les cotoyant, mais par malencontre, voici ce qui arriva.

Le membre pour l'abolition de l'esclavage reprit l'argument, et s'écria :

— Vos sociétés bibliques n'aboutissent à rien. Elles disent à l'esclavage de se résigner, comme si, depuis quinze siècles, il n'était pas résigné. Dérision! c'est en vertu de la morale de Jésus-Christ qui a aboli la servitude que vos missionnaires engagent à la supporter. Vos consolations sont des mensonges. Que vos sociétés ne se vantent pas tant d'avoir précédé les sociétés de tempérance dans la recommandation de l'eau, et dites-vous plutôt que ni elles ni vous n'avez rendu l'esclave à la liberté.

— La Bible un mensonge! repartit l'homme biblique. Blasphème!

— Je n'ai pas dit que la Bible soit un mensonge : j'ai avancé que les sociétés bibliques étaient des boutiques d'orviétan.

— Très-bien! appuya M. Ramsay pour se réconcilier avec l'abolitionniste, et pour mieux dauber sur le biblique.

— Vous dites : Très-bien! vous! M. Ramsay, dont j'ai respecté les bavardages sur la tempérance! riposta M. Steward à M. Ramsay.

— Je dis : Très-bien! car, messieurs, soutint M. Ramsay avec colère, savez-vous que les sociétés de tempérance ont eu beaucoup à souffrir de l'influence des sociétés bibliques? Sociétés de malheur! il faut le dire. Forcés de se créer des distractions en l'absence de l'ivrognerie dont nous les privons, les affiliés aux sociétés de tempérance se sont mis à lire la Bible, et sont devenus théologiens; une fois théologiens, les malheureux s'égorgent pour des points de conscience, comme ils s'égorgeaient auparavant quand ils avaient bu.

— C'est qu'ils boivent toujours, repartit M. Steward, le philanthrope biblique.

— C'est qu'ils discutent sur l'Apocalypse et sur vos fatras de Bibles! cria M. Ramsay.

— Ce sont des hypocrites, surajouta l'abolitionniste.

— M'avez-vous invité, M. le duc, demandèrent à la fois M. Ramsay, M. Steward et l'abolitionniste, pour me faire insulter?

— Messieurs, il y a du bon en tout, intervint Des Verriers;

et vous êtes d'accord plus que vous ne pensez. M. Steward est un ami de l'humanité, M. Ramsay un ami de l'humanité, M. le président de la Société pour l'abolition de l'esclavage un ami de l'humanité : rien ne vous sépare, si ce n'est le moyen de parvenir à la rendre heureuse, comme vous la voulez tous.

— C'est vrai ! — crièrent tous les philanthropes. Embrassez-vous. Les dissidents ne s'embrassèrent pas, car ils furent distraits tout à coup par la quantité de bouteilles de vin, de flacons de liqueurs que les domestiques, sur un geste du duc de Levert, posèrent sur la nappe.

Après tant d'éloquentes paroles sur et contre l'intempérance, que signifiait, grand Dieu ! ce luxe envahissant de boissons ?

— Messieurs, dit le duc en versant du vin de Frontignan dans le verre altéré de chaque convive, voyez si la tempérance n'aurait pas dû être un des commandements de Dieu ?

Chaque philanthrope portait son verre de Frontignan à sa bouche desséchée, quand le duc s'écria :

— Arrêtez ! ne buvez pas si précipitamment, messieurs.

— Serait-ce du poison ?

— Oui, car c'est du vin.

— N'est-ce pas pour que nous le buvions qu'il a été versé ?

— Sans doute ; mais avant de le boire, messieurs, dites-vous que ce frontignan si pur, si limpide à l'œil, contient, sur cent parties de liquide, douze parties d'alcool.

— Douze parties d'alcool ! répondirent les philanthropes en avalant la partie et les fractions ; c'est épouvantable !

De nouveau les verres se remplirent de vin de Zante, si chaud à la poitrine et si attrayant à la vue.

— Ce vin de Zante, messieurs, n'est ni plus ni moins qu'un brasier pour le sang : son ardeur active la circulation et porte au cerveau un grand trouble moral, d'où les crimes. Il contient, c'est effrayant à énoncer, dix-sept parties d'alcool sur cent de liquide ! C'est un incendie.

— Un véritable incendie ! affirmèrent les convives, qui s'incendièrent d'un trait.

Excepté M. Ramsay et le duc de Levert, tous les invités commençaient à sentir les effets du frontignan et du zante ; et alors ce furent des élans universels de protestation en faveur de la fondation d'une société de tempérance.

— Oui, fondons cette société, fondons-la. Qui s'y opposerait ?

— Et vous ne connaissez pas tout encore, messieurs, reprit le duc : essayez, si vous l'osez, de ce calcavella, qui, sur cent parties, en porte vingt alcooliques.

— Nous l'osons.

— Qu'éprouvez-vous dans tout le corps ?

— Un bien-être affreux, une insidieuse satisfaction.

— Oui, vive la société de tempérance ! Mort aux intempérants ! Embrassons M. Ramsay, le président de la société de tempérance du Haut-Canada !

En masse, les convives se levèrent et donnèrent l'accolade au phlegmatique M. Ramsay.

Le duc étincelait de bonheur.

— Que je me félicite de l'unanimité de vos opinions sur une si belle question, messieurs ! Et, puisque vous êtes convaincus des terribles effets de l'intempérance sur l'humanité, quand elle s'y livre...

Le duc fut interrompu par une voix qui dit :

— Faisons plus : fondons une société pour qu'on ne fume plus.

Et une autre voix : — Pour qu'on ne prise plus.

Et une autre : — Pour qu'on ne mange plus... ou à peine.

— Mon oncle, dit Washington à Des Verriers, il me semble qu'à en croire ces messieurs, vivre est le plus grand excès d'intempérance.

Des Verriers n'eût pas répondu à son neveu quand même sa voix n'eût pas dû être couverte par les acclamations qui accueillirent ces dernières paroles du duc :

— Voici la couronne de l'intempérance, messieurs ! la messagère de la mort, la mort elle-même, l'infernale eau-de-vie, et son frère le rhum ! ceci corrode, ceci anéantit, ceci tue ! L'eau-de-vie, exécration ! exécration ! exécration ! renferme cinquante-quatre parties d'alcool sur cent ! La science même, si téméraire et si scrutative, n'est pas assez hardie pour constater ce venin.

— Constatons le venin ! fut un cri général ; et une ronde de philanthropes, après s'être assurée de la présence de l'alcool dans l'eau-de-vie, entoura la table en chantant : Vive la tempérance !

vive la société de tempérance! vive le président de la société de tempérance!... Couronnons-le!

On jeta alors des serviettes sur la tête du duc, et quelques verres accompagnèrent les serviettes; des bouteilles roulèrent sous les pieds. Tout se passa, du reste, avec décence.

Aucun couvert ne fut volé; et le lendemain, la première société de tempérance fut fondée à Paris.

XVIII.

Interrompue pendant quelques jours à cause de la fête de la tempérance, la correspondance des deux jeunes gens allait se renouer. Mais que de modifications apportées aux idées du fils du duc de Levert! Aux huit jours si bien remplis par les leçons de Des Verriers, il faut ajouter d'autres semaines, que celui-ci avait également employées à l'instruction de son neveu. L'esprit de Washington oscillait maintenant entre la fierté de sa mère et les opinions de son oncle. Sa fougue s'allumait ici et s'éteignait là; il se trempait comme le fer en sortant du feu pour être plongé dans le vinaigre. Seules, les opinions de son père glissaient sur lui sans laisser de trace. Son cœur ne s'embrasait qu'au bien ou au mal; il était tout par le cœur, rien par la tête, partie invulnérable qu'aucun raisonnement n'atteignait. Ému du faste, palpitant sous le désir, attendri par l'admiration, l'action plaisait à son âme, et la réflexion le laissait froid. Il imaginait peu, il éprouvait sans cesse. Aucune harmonie continue ne chantait en lui; sa poésie était le moment présent, comme celle du soldat: aussi le regret, le souvenir étaient-ils chez lui profonds, mais sans étendue. Dans l'ordre poétique, il n'eût été peut-être que tendre et entraînant; il eût à coup sûr manqué de l'esprit de création et de diversité. Le cœur est un rayon solitaire: il traverse le monde, mais il l'éclaire à peine.

Du premier coup, Des Verriers avait deviné l'organisation de son neveu, si bizarrement faussée par le duc. Qui comprend mène et gouverne; et c'est dans une intention sans doute excellente qu'il avait miné en quelques heures le monument mal assis et mal joint construit par son beau-frère. Ingénieur attentif, il vit que le duc avait voulu maîtriser la place par la tête, tandis

que c'était le cœur qui la dominait. Son travail souterrain achevé, Des Verriers attendit l'explosion avec confiance.

Cependant, Des Verriers se serait trompé comme son beau-frère, s'il n'avait pas fait une large part d'influence à la toute-puissance de la mère de Washington : non-seulement il comprit, il mesura cet ascendant, mais il chercha souvent à l'introduire dans ses combinaisons, dans celles, du moins, où le despotisme de l'orgueil était susceptible de cacher la faiblesse naturelle du sujet ; car il y a des vertus de corps, des qualités factices, attachées à certaines institutions comme à certains hommes, qu'il faut se garder de détruire sous peine de toucher à des qualités réelles. L'écorce d'un arbre n'est qu'une écorce : arrachez-la, l'arbre meurt.

Des Verriers accepta tous les obstacles; il eut l'air d'abandonner avec indifférence son intérim d'un moment pour laisser à Mme la duchesse la gloire de continuer plus brillamment la tâche. Ces changements de règne d'une double puissance, exercée ici d'une manière ouverte, là d'une manière occulte, se font sentir dans les lettres précédemment écrites par Washington, et plus particulièrement dans celles qui vont suivre. Si ces dernières ne renferment pas certains enseignements promis par Washington à Socrate, sur les conditions sociales, il faut croire que l'historien a été retenu à cet égard par des considérations raisonnables, ou bien que des lettres d'une date antérieure ont été égarées.

« Mon cher Socrate,

» Que je suis heureux! hier j'ai vu la cour. T'imagines-tu ce que c'est que la cour! Belle question! je ne la connaissais pas, moi qui en entends parler tous les jours ; comment pourrais-tu en avoir la plus légère idée au fond de ton hospice? Laisse-moi t'apprendre d'abord où elle est située, pour procéder à la manière de nos professeurs de rhétorique. « Décrivez les lieux, comme ils disent, vous peindrez ensuite les événements. »

» La cour est aux Tuileries, et les Tuileries sont à l'extrémité du Louvre, où il y a des gardes qui veillent, si tu te souviens des vers de Malherbe; mais où l'on ne voit plus de barrières. Une aile du Louvre forme la galerie des Tuileries. Derrière cette aile s'étend le jardin, un fort beau jardin selon moi, quoique beaucoup de gens le trouvent ennuyeux, parce qu'il est trop régulier. Est-ce

qu'un jardin public doit-être une bruyère, par hasard, ou un taillis? Tiens, Socrate, je commence à ne plus accepter l'opinion des autres avec les yeux fermés. D'autant plus que, malgré tout le mal qu'on m'avait pareillement dit des statues de ce jardin, j'ai été dans l'enchantement lorsque je les ai vues pour la première fois. Il y en a, mon cher, qui sont belles, mais belles, comment te l'exprimerai-je? belles comme si elles étaient complétement nues; et elles le sont presque complétement. Elles ont la bouche entr'ouverte, les épaules arquées, les genoux ronds et toutes grandes et fortes. Est-ce que toutes les femmes sont faites ainsi? Je suis porté à le croire, si j'en juge par l'indifférence avec laquelle on passe auprès de ces statues. Personne ne lève la tête pour les regarder seulement. Mais alors pourquoi sont-elles là, et pour faire plaisir à qui?

» Mais où en étais-je? à mon bonheur d'avoir vu la cour, le roi, les princes du sang, les princesses, les maréchaux, n'est-ce pas? Figure-toi qu'hier matin, ma mère a sonné mon domestique et m'a fait prévenir par lui qu'à dix heures je l'accompagnerai au bal de la cour. Il n'y avait plus d'heures pour moi après cette nouvelle. En un instant je me suis habillé et déshabillé trois fois; tantôt je me trouvais beau, admirable même, aussi beau qu'une femme, avec mon petit claque sous le bras, mon habit à larges pans arrondis sur les hanches, et mes cheveux noirs ramenés sur l'oreille gauche; et tantôt mon teint me semblait pâle, mes yeux abattus; franchement j'étais laid. Ne t'approche jamais trop d'une glace, quelque bien prévenu que tu sois en ta faveur. Que le temps me paraissait long, ennuyeux, éternel! Aller au bal de la cour, comme le chevalier de Grammont autrefois, comme le duc de Lauzun! Et avoir à attendre encore huit ou dix heures! Le soleil ne se couchera donc pas! murmurais-je avec impatience, en allant de ma porte à ma croisée. On eût juré que, pour me faire enrager, il s'était endormi sur la neige; car la neige couvrait les toits des maisons et s'élevait de trois pouces sur le gazon du jardin. J'ai voulu lire, impossible. Je n'y voyais rien. J'ai essayé de tous les genres de livres, tantôt de la prose et tantôt des vers; la prose me faisait l'effet d'un morceau de pain dur, elle ne passait pas; les vers sonnaient creux à mes oreilles comme des grelots d'argent. Il y a sans doute pour le cœur trop plein un langage qui n'est pas celui-là, mon ami; mais quel est-il? Ces écrivains, pris aussitôt que quittés dans

ma bibliothèque, pensaient, ces poëtes pleuraient sans doute, mais ils pensaient pour eux et ne pleuraient pas comme moi. Chaque événement est pour mon cœur une révélation mêlée d'inquiétude et de joie. Celui d'aller à la cour m'a ému ; j'en sens encore la secousse, et suis sous la même impression en te parlant. Dans ce moment, comme dans tous ceux où je suis saisi par une idée, par un sentiment impérieux, je ne vois que moi. Tout monte de mon cœur à ma tête, et descend de ma tête à mon cœur. Le monde, c'est moi. La neige, le soleil, ces tristesses lointaines, les heures qui sonnent, la voix mélancolique du ramoneur qui m'arrive avec le vent de la cheminée, le soupir de l'orgue qui s'y mêle ; ce bruit et ces couleurs enfin sont à moi comme mon âge, mes richesses, mon titre, comme mon cheval que j'entends hennir dans l'écurie, et comme mes lévriers que j'ai laissés à la campagne depuis la fin de l'automne. Est-ce que tu vis comme moi ? Suis-je fou ? ou bien, à notre âge, tous les jeunes gens sont-ils ainsi ?

Je te disais que les heures me semblaient sans fin en attendant le moment de me rendre au bal de la cour. De dépit, j'ai allumé des bougies et je me suis habillé une quatrième fois pour calculer l'effet que je produirais aux lumières. Cette résolution n'a pas tourné à mon avantage ; il eût été plus sage de s'en tenir aux essais précédents. Te l'avouerai-je, mon ami ? je crois avoir un défaut dont la découverte m'a attristé ; cependant j'ai l'espoir de le voir disparaître dans le développement de la croissance.

» J'ai peur de rester petit ; ma main tremble en écrivant ce mot : être un petit homme ! Conçois-tu un petit soldat, un petit ministre, un petit roi, un petit homme auquel une grande dame donne le bras ? Une femme n'est jamais petite, quand elle est jolie ; mais un homme est rarement bien s'il n'est pas grand ; avoir même une tête à caractère, lorsqu'on est petit, c'est un défaut de plus ; c'est un vol, il me semble, fait à un homme de haute taille plus digne de la porter. Es-tu grand, toi ? si tu l'es, je t'envie. Je donnerais cent mille francs pour être grand ce soir. Et ce maudit costume de bal qui vous rapetisse encore. Un collet plat, des souliers plats ; on est écrasé. Ma mère a raison, les hommes ne savent plus s'habiller. Je l'approuve quand elle gronde et renvoie mes tailleurs pour le plus léger pli dans la coupe de mes habits. Elle dit avec un grand sens que puisque nous ne portons plus des costumes de soie, ornés de rubans, de perles et de dentelles, choses qui étaient toujours

somptueuses si elles n'étaient pas toujours élégantes, nous devons racheter notre misère par des habits exacts au corps, quoique au fond ce soit maintenant l'homme qui fasse valoir le costume, au contraire d'autrefois où le costume marchait devant l'homme et l'annonçait.

» Enfin, l'heure du dîner a sonné, et j'ai vu s'allumer les bougies. Ma mère était parée ; elle ne m'avait jamais paru si fière de moi; à ses yeux j'allais, pour ainsi dire prendre possession du sceptre et de la couronne; son regard sondait chacun de mes mouvements, et elle rappelait par des préceptes concis les leçons de tenue auxquelles elle m'a habitué. Sa vaste mémoire des petites choses, qui, à la longue, constituent les grandes, versait en moi, à la faveur de cette conversation intelligente, les trésors précieux du savoir-vivre, transmis jusqu'à elle de race en race. Aucun livre ne renferme les notions de cet art de distinction par l'intermédiaire duquel les esprits d'élite s'entendent et se reconnaissent. Les rois l'enseignent aux rois; la cour d'aujourd'hui le tient de la cour de François Ier, qui l'avait appris à la cour de Charles VII. De mère en mère, cet art, apanage des grands, descend aux fils; car la noblesse n'est pas seulement dans le sang, comme le croient certains esprits. Mes parents me l'ont souvent répété! — Parler, écouter, répondre, s'asseoir, se lever, ramasser un gant, toucher une épée, saluer, sourire, offrir un fauteuil, entrer, sortir, sont en apparence des actes indifférents, en réalité ce sont des choses que le charbonnier n'accomplit pas comme le bourgeois, le bourgeois comme le militaire, le militaire comme le prêtre. A ceux qui font leur vie de ces lois de l'étiquette, il appartient d'y obéir avec la supériorité du naturel. Ma mère me les a apprises avec religion. Elles sont chez moi des préceptes. Mon père peut en rire, mon oncle s'en moquer au fond de l'âme; mais ils les respectent tous les deux.

» Ne bornant pas ses instructions à ces seules leçons de forme, ma mère, toujours à l'occasion du bal, a ramené la conversation sur les qualités nobiliaires plus ou moins contestables de ceux qu'elle se promettait d'y rencontrer. Généreuse pour les uns, implacable pour les autres, sa mémoire m'a étonné par ses ressources et sa précision; et ma surprise n'a pas cessé quand elle a rappelé, d'abord avec un air d'indifférence, et ensuite, avec des intentions personnelles sur mon attention, les hauts faits et

gestes de notre famille, et de sa branche particulièrement.

» A quelque branche, m'a-t-elle dit, que je m'arrête en parcourant l'arbre généalogique de notre maison de Des Verriers, je rencontre un sujet d'édification et d'orgueil. Sous Louis XIV, de glorieuse mémoire, votre aïeul passa en Grèce, et mourut sous les murs de Candie, à côté du duc de Beaufort; sous Louis XIII, de pieuse mémoire, votre grand aïeul perdit un bras en Espagne, et fut embrassé, dans la cour du Louvre, par M. le cardinal de Richelieu. Si le nom de Des Verriers ne reçut aucune illustration militaire pendant le règne d'Henri IV de galante mémoire, il fut grand dans les fastes de l'Église, puisqu'un de nos descendants fut évêque et eut des chances pour être cardinal; sous Henri III, sous Charles IX, François II, Henri II, et François Ier, de chevaleresque mémoire, notre maison est toujours citée avec éloge dans l'histoire. Un Des Verriers suivit Philippe-Auguste en Palestine; et ce fut ce souverain qui, désirant imprimer à notre race une illustration visible, lui accorda les armes que nous portons aujourd'hui: *d'or plein au turban d'argent*. Enfin les racines de notre arbre ne sont pas moins profondes que celles de la monarchie.

» J'avais écouté ma mère avec admiration.

» Quand le chasseur est venu nous avertir, à onze heures, que la voiture était prête, j'ai sauté au cou de ma mère, dont j'ai un peu dérangé la toilette par cette embrassade irrésistible.

» Nous avons ensuite roulé vers le Pont-Royal, en répandant des clartés éblouissantes sur les piétons frileux rangés sur notre passage. J'en distinguais qui tremblaient le long des murs, et dont l'haleine violette sortait de leurs lèvres fendues; le croiras-tu? j'étais plus heureux après les avoir vus; ma joie était plus raisonnée et, malgré moi, mieux sentie. Ces rues de boue, l'air brumeux que nous fendions avec la tête de nos chevaux, ces boutiques mal éclairées, et au fond desquelles j'apercevais de pauvres commis courbés sur des cartons, me rendaient, par comparaison, un être supérieur, prédestiné aux voluptés du monde. Dans ce moment, j'ai compris qu'il n'était pas si déraisonnable qu'on le dit, d'être fier du hasard d'être né gentilhomme et riche. Est-ce autre chose que le hasard, la beauté? Et n'est-on pas fier d'être beau? Qu'est-ce donc que l'esprit? n'est-ce pas un présent du hasard? Pourquoi en est-on fier? L'éloquence, la force, l'a-

dresse, le goût, la prudence, la sensibilité, la bonté, le courage, ne sont-ils pas de purs dons du hasard? Si l'on considère tous ces hasards comme d'un grand prix, pourquoi celui de procéder d'un sang noble serait-il déprécié pour son origine? Il n'est rien qu'on ne fût en droit de rabaisser avec cet argument du hasard. Hasard, soit; mais j'aime mieux le hasard qui fait qu'on est roi, que le hasard qui fait qu'on est sujet.

» Enfin notre voiture s'est arrêtée dans la seconde cour du Carrousel, où affluaient des officiers de toutes les armes, empressés d'établir l'ordre parmi la foule des invités. Je donnais le bras à ma mère. Depuis le jour de ma première communion, je n'ai pas éprouvé de surprise aussi forte que celle que j'eus en montant les marches de marbre du palais des Tuileries. Ma mère remarqua mon étonnement, car elle me dit : « Soyez naturel, monsieur, songez que vous êtes chez vous. » Elle ne m'avait jamais dit monsieur. Croiras-tu que ce respect ne m'étonna pas? J'en ai acquis la preuve dans cet instant, les lieux sont pour la moitié, au moins, dans le caractère des gens, dans le son de leur voix et dans leurs mœurs mêmes. Tout le long de la soirée, je dis madame en parlant à ma mère.

» En mettant le pied sur le seuil de la salle de bal, mon haleine s'arrêta. Il y avait tant de lumière, que je n'y vis plus. Si tu es encore un peu enfant, tu comprendras ma naïveté; et si tu l'es beaucoup, dis-toi : Il y avait un lustre là, un autre après celui-là, un autre après celui-là, et parle ainsi pendant cinq minutes. La tapisserie était rouge lamée d'or; et tout autour de la salle à quelque distance du mur étaient assises les dames. Elles étaient immobiles avec des épis de diamant balancés sur leurs cheveux. Ma mère prit place, et je me tins debout derrière elle. Mon éblouissement se régularisa quand j'eus mes pieds arrêtés sur le tapis, et mon corps à peu près caché par ma mère. Était-ce une erreur de mon imagination, était-ce une réalité? mais je crus remarquer qu'on me regardait beaucoup en parlant tout bas. Cette attention prolongée me fit rougir. Mon visage devint brûlant. Je baissai la tête. Ma mère, qui me voyait dans la glace, leva son éventail, l'inclina en arrière, et m'en donna un petit coup sur le bras. Je compris son injonction. Ma tenue n'était pas digne selon elle. Je relevai la tête, décidée à être plus courageux en face du monde. Le premier coup de feu était essuyé. Alors seulement j'ai

joui du spectacle le plus fabuleux qu'on puisse rêver. Toutes les femmes étaient blanches et jeunes ; quelle était la plus jeune et la plus blanche ? Que d'autres le disent ; il m'eût été impossible d'arrêter un choix. Mon désir ne tenait plus à la terre ; comme si j'avais eu des ailes, je me sentais emporté d'un bout de la salle à l'autre, effleurant de mes doigts et de mes lèvres toutes ces femmes, dont pas une, il me semblait, n'aurait eu l'énergie de me repousser, tant elles étaient paisiblement belles. Si j'avais osé prendre une fleur de leurs têtes pour la mettre à leur ceinture, ou pour détacher de leur ceinture le petit album en satin, où étaient écrits les noms des heureux cavaliers avec lesquelles elles s'étaient engagées pour danser, je crois qu'elles ne m'auraient rien dit.

» J'étais si absorbé dans mon enchantement, que lorsque ma mère m'a dit dit : Louis, allez rappeler à Mme la marquise de Gontac que vous êtes inscrit pour figurer avec elle à la seconde contredanse, je me suis écrié : Mme la marquise de Gontac, n'est-ce pas cette dame qui a de si beaux bras roses pressés dans des bracelets en topaze; ou celle qui a des yeux noirs si vifs tournés en ce moment vers nous ; ou celle dont la taille est si bien prise dans cette robe en tulle brodée de perles ?

» Mme la marquise de Gontac, m'a répondu ma mère avec beaucoup de calme, est Mme la marquise de Gontac. Elle est à droite sous le huitième lustre après celui-ci. Allez ! et ne regardez pas trop votre dame en dansant, ni la pointe de vos pieds. Je vous ai dit que vous êtes chez vous, puisque vous êtes chez le roi, gentilhomme comme vous.

» Pour arriver jusqu'à la place de Mme la marquise de Gontac, il m'a fallu traverser un tiers au moins de la salle. Mais des groupes nombreux circulaient, et on pouvait passer sans être trop vu. Cependant mes genoux tremblaient. Tout à coup, pour m'achever, les groupes s'ouvrent, et qui vois-je ? le roi ! le roi lui-même tenant par la main les deux princesses et les faisant saluer par les invités. Mon cœur s'est fondu. Dans cette position désespérée, j'ai regardé ma mère pour qu'elle me conseillât. Elle m'avait prévenu. Sa figure me commandait de me ranger et de m'incliner un peu. Le roi portait un habit noir qui lui seyait à ravir.

» Mon isolement m'attira l'attention du roi qui me demanda

avec sa familiarité si bonne : Êtes-vous de ma maison ? — Sire, comme tout le monde. La réponse lui plut, car il ajouta : Votre nom ? — Louis de Levert, fils du duc de Levert. — C'est bien ; et il me sourit une seconde fois en continuant sa tournée. Croirais-tu que dix minutes après, on se répétait ma réponse comme un bon mot du prince de T..... ou du baron Allemand Berg.....? Cela est allé si loin que j'ai fini par être émerveillé moi-même de mon esprit, car on me prêtait douze phrases différentes de celle qui m'avait attiré cette célébrité de cour ; plus tard j'eus honte d'être si populaire pour des saillies dont un autre se savait consciencieusement l'auteur. Quoi qu'il en soit, ma réputation était faite. Au courant de mon succès, Mme la marquise de Gontac m'adressa, en dansant, un compliment auquel je répondis avec modestie, de peur d'avoir un succès aussi grand que le premier, victoire dont il faut bien se garder, selon mon oncle Des Verriers.

» A deux heures nous avons quitté le bal; ma mère ne tarissait pas d'éloges sur mon compte ; François 1er n'avait jamais été aussi galant que moi, et j'aurais enseigné à Louis XV l'art de faire la cour aux dames. Mon père, qui nous atttendait, me dit tout simplement en se retirant dans ses appartements : Je suis sûr que vous ignorez combien il entre de parties nutritives dans les navets.

» Ma nuit est passée, ami ; ma vie commence. J'ai besoin de me prendre la tête à deux mains pour qu'elle n'éclate pas. Que d'idées ! que de tableaux ! que de bruit ! depuis ce bal.

» La vie! la vie! la jeunesse! la force! la richesse, les honneurs ! les titres ! les joies de l'orgueil et des sens, je les ai, je les tiens là ; qui a de semblables trésors ? personne ; quelques-uns peut-être qui n'en sentent pas le prix. Mon bonheur n'est pas ingrat. Je remercie Dieu de m'avoir fait plus riche, plus noble, plus maître de moi que les autres hommes ; sans calomnier Dieu qui l'a voulu ainsi, je ne puis me croire l'égal de tout le monde.

» WASHINGTON, marquis DE LEVERT. »

« MON CHER WASHINGTON,

» Cent fois j'ai lu ta lettre ; je l'ai dévorée. Pendant deux jours je n'ai eu ni le désir de manger ni le besoin de dormir, tant j'étais dominé par cette lecture, que j'ai faite d'abord à vol d'oiseau

pour posséder tout de suite, et sur laquelle je suis revenu à petits pas pour savourer mes jouissances. Au premier coup d'œil, j'ai été ébloui : non, je ne l'aurais pas été davantage, m'eut-on tiré d'un caveau pour me suspendre, au bout d'un fil, au-dessus de Paris. Mon cœur battait en découvrant, comme les îles fleuries au milieu de la mer, les phrases lointaines de la lettre, où étincelaient les mots Tuileries, statues, princes, rois, maréchaux, bal, cour, princesses. Évidemment, il y a des mots qui sont plus hauts les uns que les autres, de même qu'il y a des monuments à coupoles portés dans les airs. J'ai commencé ma seconde lecture avec le projet de t'accompagner pas à pas, de marcher à la suite de ton enthousiasme, sans perdre un instant tes traces. Ton premier cri, Washington, a été le mien. Les Tuileries! quel nom! Ce nom est si souvent mêlé aux récits de ceux qui visitent mes camarades; ils le fondent si bien dans leur admiration pour Paris, quand ils racontent la grande ville sur les bancs du parloir, que je brûlais d'apprendre si ta surprise était à la hauteur de leur adoration. Excepté les jardins de Babylone, qui étaient suspendues (à la vérité, on ne nous a jamais dit à quoi ni sur quoi), il n'est aucun jardin dont on ait tant parlé sous le ciel, que de celui des Tuileries. Toi seul, mon ami, étais en position de confirmer à mes yeux sa réputation. Tu allais donc me dire combien on y voit d'allées de cèdres, de labyrinthes de mélèzes, de cascades tombant dans des conques de bronzes, de temples comme Poussin en a mis, dit-on, dans ses paysages, de collines de gazon et de lacs teints des feux du soleil couchant. Premier coup de massue à mes illusions! Au lieu de ces beautés, dont je ne croyais pas le concours très-difficile aux Tuileries, tu me parles de statues qui ont la bouche ouverte et les genoux ronds, et qui ressemblent à des femmes! ajoutes-tu. Washington, mon ami, est-ce qu'il existe un objet au monde qui ressemble à une femme? Tu es donc comme moi, tu n'en as jamais vu? Pour revenir au jardin des Tuileries, regarde-le mieux une autre fois, je t'en prie; regarde-le pour moi. Bien sûr, tu ne l'a pas vu. Il y a des cèdres aux Tuileries : il y en avait à Babylone.

» Comme j'ai compris ta vivacité folle, mon ami, après que ton domestique t'a eu annoncé de la part de ta mère que tu irais au bal de la cour! Mes gestes imitaient les tiens quand je suis arrivé au passage de ta lettre relatif à ta toilette; j'ai revêtu aussi en idée

mon habit noir, et je me suis toisé dans la glace, une glace en idée aussi. Tu ne t'es pas trouvé beau, n'est-ce pas? Moi, j'étais superbe. D'abord, je suis grand, très-grand pour mon âge; l'économe de la maison, ancien capitaine recruteur, assure que j'ai cinq pieds quatre pouces.

» Comment as-tu pu t'occuper de ta taille toi qui es si riche, comme tu le dis si souvent dans ta lettre? est-ce que tu manquerais jamais d'accueil dans le monde, lors même que l'envie découvrirait en toi le défaut, si c'en est un, d'être un peu petit? Que je partage encore ton affection pour ta mère, qui revient à chaque instant dans ta pensée, soit que tu l'écoutes te parler de tes aïeux, soit que tu restes toujours enfant auprès d'elle, même au milieu d'un bal où un roi daigne te remarquer! Il me semble que lorsqu'on a une mère, on l'aime, entre mille raisons, parce qu'auprès d'elle, on n'est plus ni puissant, ni riche, ni ambitieux, ni célèbre; on aime une mère parce qu'on est enfant auprès d'elle, parce qu'on le redevient, ou plutôt, parce qu'on ne cesse jamais de l'être. Mon expérience filiale, tu le sais mieux que personne, n'est puisée que dans les livres. Ce sont ces livres qui m'apprennent la base de ce sentiment dont je suis heureux de te voir jouir, quoique avec un peu d'égoïsme et de fierté, pardonne-moi de ne pas te le cacher.

» A ce propos, je te raconterai qu'un enfant-trouvé comme moi et qui, comme moi, habitait cette maison, en est sorti ces mois derniers sur une réclamation de ses parents. Dieu semblait avoir inspiré un acte de parfaite justice en le destinant, lui plutôt qu'un autre, au bonheur si rare parmi nous de rentrer dans sa famille. Jamais enfant n'avait montré à un degré aussi exalté l'amour filial, et lancé tant d'anathèmes contre Dieu qui l'avait fait bâtard. Dieu eut pitié de lui; un jour on l'appelle au parloir. Là, non-seulement il trouve une mère à appuyer sur son cœur, mais il est reconnu, embrassé par son père, par ses sœurs, par ses frères, par ses oncles, enfin par cinq ou six familles au lieu d'une. Témoin de ce spectacle, je t'avoue que j'aurais bien désiré lui voler un oncle ou au moins un petit-cousin. Enfin, je fis taire l'envie, et fortuné je suis que la providence ne m'ait pas exaucé, tu vas savoir pourquoi :

» Jaloux, — et qui ne l'aurait été à sa place?— de connaître les particularités honorables de sa nouvelle famille, ainsi que les ver-

tus privées de ses ancêtres, il s'est entouré des moyens propres à satisfaire sa curiosité. Il a d'abord appris que ses deux sœurs, portant par conséquent le même nom que lui, étaient tombées si bas dans l'opinion publique, qu'il n'y avait rien au-dessous d'elles si ce n'est la boue. Funeste découverte ! surtout pour lui, nature ombrageuse ! fanatique de la pureté patriarcale de la famille, et par le reflet des livres chastes, amante des mœurs antiques, si belles et si naïves. Ses regards se sont tournés alors vers ses frères, les amis donnés par la nature selon J.-J. Rousseau; et quoique l'affection entre frères et frères ne vaille pas l'affection entre frères et sœurs, de ce que la première manque à la loi des contrastes, contrairement à la seconde qui a toutes les oppositions attractives, opposition de visage, de voix, de caractère, mon camarade d'hospice comptait sur le dédommagement de ses frères pour adoucir sa déception.

» N'y aurait-il pas de bonheur absolu au monde, même après avoir retrouvé sa mère? Devines-tu son malheur? Ses deux frères et ses cinq ou six oncles étaient sous la surveillance de la police pour avoir fabriqué de la fausse monnaie, et avoir été compromis autrefois dans un vol de grand chemin dont toute la France fut révoltée. Pauvre ami ! réduit à maudire Dieu pour avoir trop de famille, lui qui blasphémait Dieu, il n'y a pas trois mois, de ce qu'il n'avait point de famille! Ses poignantes angoisses s'imaginent aisément. Deux sœurs, elles sont déshonorées; deux frères, ils sont infâmes! cinq ou six oncles, ils ont mérité les bagnes.

» Il me reste ma mère, pensa-t-il, et ce débris est encore assez fort pour se sauver du naufrage. Cachant le lien qui l'unissait à elle, il alla aux enquêtes auprès des personnes les mieux informées. Que n'a-t-il toujours vécu à cet égard dans une complète ignorance? Sa mère, lui confessa-t-on à voix basse, avait empoisonné son premier mari, et étranglé le second, celui dont mon camarade d'hospice est le fils. Voilà la mère qu'il avait tant souhaitée, tant appelée dans ses rêves et ses insomnies, qu'il s'était représentée chaste, feconde en vertus, filant pour son mari et lavant pour ses fils à l'abreuvoir. Oh ! il y a des bonheurs exécrables, est-il venu me dire ici, il y a des dons du ciel maudits; non, les hommes ne savent pas ce qu'ils veulent. J'étais fou de me dessécher le cœur, et de solliciter de tous mes vœux une fa-

mille, des frères, des sœurs! J'ai eu tout cela en un jour : des voleurs, des filles publiques, une empoisonneuse! Pardonne son exaspération, Washington; et n'oublie pas que c'est lui qui parle. Il a ajouté, en me prenant les mains : L'homme dont le sort doit faire envie, c'est toi; l'homme auquel aucun n'est comparable, c'est toi, toi qui n'as pas de mère connue, point de famille qui te soit une honte, un remords, une tache, une douleur. Ne tente pas le ciel en lui demandant de te retirer de ce que les niais appellent ta confusion, ton abîme, ton néant! Ton néant, c'est le paradis moral sur la terre? N'es-tu pas à ton gré le fils de tout le monde et le fils de personne? Ne choisis-tu pas ton père où il te plaît quand la fantaisie t'en prend? Parmi les plus grands hommes ou parmi les plus riches, ou parmi les plus honnêtes aussi? car, les hommes honnêtes ont aussi des bâtards. Oui, tu peux te croire fils d'un roi, fils de l'empereur Alexandre, du roi de Prusse, ou de l'empereur d'Autriche, tous trois à Paris aux environs de ta naissance : cela est dans ton droit, comme de repousser les paternités auxquelles il te répugne de te soumettre. Si tu n'aimes pas les avocats, les médecins, les juges, il t'est permis de te renier pour leur fils. Dis-toi le fils du plus grand génie et de la plus belle femme du monde, personne n'osera te dire non.

» Mais pourquoi donc se plaindre d'être bâtard, quand le monde est une loterie de familles où sur cent, quatre-vingt-dix-neuf ont un membre taré, lequel membre suffit pour infecter le reste. Cherche une famille, j'ai dit sur cent, je dis sur douze, où il n'y ait pas eu un ascendant assassin, voleur, traître, lâche, une femme prostituée, une fille vendue, un mari banqueroutier? Toi, a-t-il poursuivi, tu descends de Socrate, dont tu as le nom, si tel est ton bon plaisir, et de Lucrèce par les femmes.

» Encore une fois, Washington, ne m'attribue ni ces pensées ni ces paroles; je reste neutre d'opinion, en matières filiales, entre toi si noblement partagé en aïeux et mon camarade si mal doté en famille. J'achève. Au moment de me quitter, il s'est donné le coup de grâce, l'infortuné. C'est lui qui parle.

» Une lueur d'espoir me restait. Pourquoi mes aïeux n'auraient-ils pas racheté d'avance, par des existences irréprochables, me suis-je demandé, toutes les actions odieuses des héritiers de leur nom? Pourquoi un sang vicié dans son cours n'aurait-il pas été

sans souillure à son origine ? Et je remontai à la source. Qu'ai-je appris? Ah! c'est à cracher au ciel. J'ai appris que tous mes aïeux de père en fils, sans en excepter un seul, étaient devenus fous à quarante ans. Ainsi, je serai fou à quarante ans. J'en porte la menace, j'en ai la conviction. N'eussé-je que cette conviction, elle suffirait pour déterminer chez moi la terrible infirmité que le hasard m'eût peut-être épargnée, si j'en eusse ignoré la fatale condition d'existence faite à tous les miens. Déshonoré, avili maintenant, fou en perspective, tels sont les avantages que j'ai reçus en acquérant une mère, des sœurs, des frères, des oncles, une famille, une race enfin.

» Maintenant plains-toi sans blasphème d'être bâtard, m'a-t-il dit en tirant sur lui la grille de l'hospice.

» Ne m'en veux pas, Washington, si la pompe de mon esprit, entretenue par les erreurs de la solitude, écrase la réalité répandue dans ta lettre. J'habite le pays des rêves. Malgré les quelques notions du vrai que j'ai puisées dans mes études, il n'en coûte rien à ma raison de créer des soleils à volonté et d'attacher des ailes diaphanes à toutes les choses rampantes de la terre. Le délaissement où je suis n'est qu'un motif de plus pour prêter des couleurs violentes aux vulgarités de la vie. N'est-ce pas dans la terre la plus stérile que croissent les tulipes ? Faut-il encore, après cet aveu, continuer à comparer mes impressions aux tiennes? Je suis assez satisfait de la tapisserie rouge du bal et des lames d'or ; j'aurais préféré cependant qu'elle fût toute d'or. Je ne me figurais pas autrement les tentures royales. Tu prévois de loin mon désenchantement lorsque j'ai lu que le roi avait un habit noir. Un roi de France en habit noir ! Est-on roi sans le sceptre, la couronne, le manteau de pourpre ? N'y a-t-il donc plus de roi en véritable costume que le roi de pique et le roi de carreau ? Comme les cartes m'ont trompé! presque autant que les livres. Que lui reste-t-il de roi maintenant? Non, tu ne t'imagines pas la révolution que ta lettra a opérée en moi. Il n'est pas une de tes lignes où ne se trouve la mort d'une de mes plus douces croyances. Comment as-tu fait pour être enivré, toi, de ce qui me dément avec tant d'ironie? Tes femmes sont des femmes. Tu m'as estropié mes anges avec des bras, des jambes, et je ne sais quoi encore.

» Et c'est lorsque tu as mordu à la pomme la plus aigre que jamais tentateur ait offerte, c'est lorsque tu as coudoyé un roi en

habit noir ou un habit noir en roi que tu t'écries : La vie ! la vie ! la jeunesse! la force ! les richesses ! les honneurs ! les titres ! la joie de l'orgueil et des sens ! Ce n'est pas moi qui serai l'écho de ton inintelligible cri.

» Ma lettre est finie. Adieu! La lune éclaire la neige ; la neige blanchit les toits de la chapelle de l'hospice. Il est une heure de la nuit. Nous sommes quatre cents ici qui n'avons ni père, ni mère, ni patrie; sur ces quatre cents, il n'est pas un de nous qui ne foule sous les pieds nuageux de ses méditations des mondes mille fois plus sereins et plus beaux que le tien. Adieu ! La lune est au zénith! une heure sonne ! J'entends une voix de femme qui chante à cent pas de l'hospice. Et je ne la verrai jamais, mon Dieu ! chante-t-elle au ciel ou sur la terre ?

» Ton frère,

» SOCRATE LEBLANC.

» *P. S.* Une phrase de ta lettre est restée indéchiffrable pour moi : qu'a voulu dire ta mère, par ces mots : nous portons *d'or plein, au turban d'argent ?* Est-ce du grec ? »

« MON CHER SOCRATE,

» L'histoire de ton compagnon d'hospice, réduit à maudire le sort après avoir été rendu à ses parents, n'est, tu l'avoueras, qu'une triste bizarrerie, qu'un événement exceptionnel peu concluant contre le bonheur incontesté d'avoir une famille. Comme tu me l'as racontée sans arrière-pensée d'apologue, je m'y suis tout simplement intéressé ; mais le projet n'est pas venu un seul instant à mon esprit d'en combattre la moralité. La thèse est trop naïve. Parce quelques familles sont avilies, corrompues, déshonorées, établirons-nous en principe que la famille est un don de malheur, qu'un père est une calamité, une mère un affront, que des sœurs sont un lien d'infamie? Plaisante manière de raisonner ! autant vaudrait méconnaître le sentiment du juste parce qu'il existe des coupables, l'impression de la beauté parce que la laideur se présente souvent. Et le cas que tu cites est bien plus rare encore que l'accident de l'injustice ou de la laideur. Tiens, tu n'aurais pas été plus paradoxal en condamnant l'usage des dix doigts, des deux pieds, des cinq sens, de ce qu'on a vu des êtres venir au monde sans mains, avec trois pieds ou privés de deux

sens. Une monstruosité prévaut-elle contre l'ordre général ? Personne, depuis deux mille ans peut-être, n'a été dans la position de ton bâtard reconnu. Je ne dis pas dans les familles comme la mienne, mais dans les plus basses de la sphère sociale, survient-il jamais d'événements assez sérieux pour provoquer la malédiction d'un homme contre son nom, contre sa race ? Mon cher Socrate, ton histoire peut se comparer à ce qu'en médecine on appelle un cas rare. L'éléphantiasis, la lèpre, sont des cas rares. Ajoute à cette série la biographie de ton camarade, et laissons-la ensuite tomber dans l'oubli avec l'histoire des monstres.

» Non, la phrase de ma mère n'est pas du grec, mon ami; elle renferme un sens profond. Je suis heureux d'être le premier à te l'expliquer, afin que, plus tard, si tu entres dans le monde, tu ne calomnies pas, à la suite d'une nuée d'ignorants, la signification morale du blason, qui est à l'histoire ce que les chiffres sont au calcul. Si les temples, les statues, les pyramides, sont des monuments consacrés à la mémoire des faits, le blason est une galerie de monuments élevés à la mémoire des hommes, c'est même une langue dans laquelle les idées sont rendues par des signes et des couleurs. Rien n'est plus facile à démontrer. Juges-en toi-même. Alphonse-Henrique Ier, roi de Portugal, terrasse, en 1139, cinq rois maures sur le champ de bataille d'Ourique : n'était-il pas naturel qu'il fît peindre sur son écu cinq petits boucliers, témoignage parlant des cinq bannières enlevées, des cinq rois vaincus par lui, et de cinq blessures reçues ? Voilà tout le blason, mon ami, son origine et son but. C'est l'histoire d'un héros écrite avec des figures rouges ou bleues, des lignes simples ou compliquées. Quand on n'avait pas encore d'annales, et que les grades se distribuaient sur le champ de bataille, songe à l'utilité du blason et à la nécessité pour les chefs d'armée de le connaître. Qu'est-ce que les seize alérions des Montmorençy ? sinon le souvenir d'autant de bannières prises à l'armée d'Othon IV, à la journée de Bouvines, en 1214.

» Tu sais maintenant le sens du blason. Quant aux lois à observer dans l'art de composer et de lire une armoirie, je ne les sais que très-imparfaitement. Il y a du reste à Paris un savant appelé le juge d'armes, dont la charge est de vérifier les titres de ceux qui prétendent à de hautes alliances, ou à des emplois exclusivement confiés aux gentilshommes.

» Si j'en croyais l'abbé Ronsin, très-versé, selon ma mère, en science héraldique, le blason serait une chose tellement divine, qu'il descendrait du ciel. L'Ancien et le Nouveau Testament, la Fable même, porteraient en plusieurs endroits des traces de l'existence du blason. On prouverait sans peine, au dire de l'abbé Ronsin, que David *portait d'azur à une harpe d'or cordée d'argent.*

» Anubis portait *un chien passant.*

» Bara, fameux héraldiste, donne à Jason une toison d'or *mise en pal, accornée d'azur.*

» Le même donne à Priam *de gueules au lierre d'or.*

» Amphiarus avait un écu de *pur argent*, comme n'ayant encore rien fait de remarquable : *Parmaque inglorius alba.*

» Sans partager tout à fait l'opinion de l'abbé Ronsin, un peu hardi, il me semble, dans ses conjectures, que ma mère admet cependant comme des vérités, je suis pénétré de l'antique date, de la majesté et de l'excellence du blason. As-tu encore à m'adresser quelques questions là-dessus, ou sur autre chose ? »

« Mon cher Socrate,

» Une épée ! une épée ! une arme quelconque pour me venger ! Sais-tu que je suis le plus outragé des hommes ? j'en suis le plus malheureux. Un événement horrible m'est survenu; horrible ! horrible ! mais une épée avant tout ! Par où commencer ? où puiser assez de sang-froid dans ce moment, car je tremble encore de la tête aux pieds, et j'ai du feu dans les veines depuis cette insulte; où puiser du sang-froid pour te dire ce qui m'est arrivé il y a une heure ? Il n'y a qu'une heure que je sors des Tuileries, où j'ai reçu un soufflet sur la joue de tous les miens. Liras-tu ces lignes brisées et salies par des convulsions de ma main, effacées par mes pleurs ? oui, effacées par mes pleurs ! Je pleure, Socrate; je n'ai plus qu'à mourir; mais une épée, mon Dieu! et que je ne meure qu'après m'être couvert du sang si bon de la vengeance.

» Oui! on m'a dit en face, et toute la cour, tout Paris ce soir le saura ; on en rira au théâtre et dans les salons; on m'a dit, — j'ai peur de le répéter ; — sais-tu quoi ?

» Mais que tu es heureux, Socrate, toi qui n'es rien, qui n'as rien, qui ne veux rien; oui! Socrate, remercie Dieu de n'avoir

ni père, ni mère ni famille! Comme je changerais ma vie pour ta vie! Et comme tu perdrais au change, mon ami! Ton camarade avait raison; les hommes ne savent pas ce qu'ils veulent. J'étais fier, je te l'ai écrit, je t'ai presque rendu jaloux de mon orgueil; j'étais fier de m'appeler d'un grand nom, de compter des héros tout le long de ma race! Fat! impudent! ceci m'a été dit; et qu'ai-je de mieux à faire que d'y croire, si je ne sais pas me venger?

» Or, comme je te l'apprends, je suis allé aux Tuileries ce soir, à cinq heures, pour être reçu page du duc d'Angoulême. J'avais d'abord à faire mes preuves; cérémonie insignifiante, pensais-je, ferme et bien assis comme je le suis sur mes titres de noblesse. Depuis trois mois, le juge d'armes avait en possession la collection des pièces établissant ma filiation nobiliaire. Aucune difficulté ne s'était présentée à lui dans l'examen de mes titres, et j'avoue qu'il a employé ce soir toute sa vaste science pour me sauver le déshonneur dont je t'écris l'histoire. Suis-moi bien, je t'en prie. Nous étions assis autour d'une table, tous les jeunes gens destinés à être pages. Beaucoup de parents assistaient à la cérémonie; leur présence n'ajoutait pas-peu à ma timidité. Heureusement, aucun de nous n'avait à parler. Le juge d'armes seul avait une fonction délicate à remplir, au milieu de tant de susceptibilités intraitables.

» Enfin il commence; il parle, on écoute; il discute un peu, glisse avec prudence sur les titres équivoques, y supplée sans affectation par des passages historiques, des réponses royales, et il conclut toujours, comme de raison, à l'admission du candidat. Au bruit des félicitations des amis et des parents, mon nom est jeté; le juge d'armes compte les quartiers de ma maison, dresse, avec des éloges pareils à ceux qu'il avait prodigués aux aux autres, mon arbre généalogique, et il va prononcer le mot: admis, quand un des jeunes gens déjà reçus arrête la parole du juge d'armes, et lui dit...

» Socrate! j'aurai la de vie cet homme tout entier. Figure-toi un fat, blond comme une femme, à l'œil bleu, y voyant à peine, me regardant avec indifférence derrière le verre de son lorgnon, se balançant, frêle comme la petite canne d'ébène avec laquelle il jouait!

» Mais j'oublie de te rapporter sa remarque. — Monsieur, fait-

il observer au juge d'armes, ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que la preuve la plus convaincante de la fausseté des armes généalogiques est dans l'emploi impossible de la couleur sur couleur, ou du métal sur métal.

— Jamais cela ne fit aucun doute, répliqua le juge d'armes, auquel adhérent en souriant les autres pages et les assistants.

— Très-bien, répond mon fat: — et si quelqu'un, parmi nous, avait des armes ainsi blasonnées, elles seraient notoirement fausses; il serait indigne de figurer avec nous au rang de pages.

— Sans doute, répond encore le juge d'armes. Mais pourquoi ces questions?

— Oh! pour rien. Seulement je me permettrai de faire observer, sans rien en conclure de fâcheux, que les armes de M. de Levert sont un peu contre la vraisemblance.

« Toute l'assemblée me regarde. Il y a des moments, Socrate, où l'on voudrait être Caligula, et que le genre humain ne fût qu'une tête.

— M. de Levert, poursuit mon misérable, porte métal sur métal, puisqu'il a dans son écu un turban d'argent sur un fond d'or. Or et argent sont des métaux, si je ne me trompe.

« J'étais condamné à mort, mon ami. Le juge d'armes, embarrassé, parle de remettre à un autre jour la vérification de mes titres; dans la salle, on me regarde déjà avec pitié. Alors, moi, je me lève et je m'écrie: Le vicomte de Maison-Ronde est un lâche.

» Ce n'était pas répondre, je le sais; mais voilà ce que j'ai répondu, toujours. Et vois si je suis malheureux, ma mère, la seule personne qui était à même de me tirer de cet abîme en m'apprenant comment ce faux est dans nos armes, ma mère est aux eaux avec l'abbé Ronsin. Mon père, à qui je vais confier tout ceci, de peur que les bruits du dehors ne grossissent la chose, me fera peut-être partir sur-le-champ pour Baguères, où est ma mère, et mon oncle Des Verriers gardera, j'en suis sûr, sa neutralité désespérante.

» Quoi qu'il en soit, je ne serai plus page, je ne serai rien du tout; le premier échelon de ma fortune s'est écroulé. Que devenir? Si je me tuais! —

» Mais voilà mon père qui entre; il saura tout: dans une

heure, je t'écrirai ma conversation avec lui. Mais que tu es heureux, Socrate, d'être bâtard ! »

Minuit.

« Mon cher Socrate,

» Un père est, dit-on, le meilleur ami ; j'en doute. Personne ne comprend moins qu'un père les secrètes douleurs d'un fils et n'a moins l'air de les deviner. Quand la vieillesse ne le prive pas entièrement de la faculté de s'intéresser à des chagrins qui ne sont plus de son âge, elle l'entoure de tant de majesté, que son aspect retient la confidence filiale et la durcit au passage. Le mien n'est ni froid ni sévère, mais comme règle de conduite et aux dépens de son bon naturel, il s'est imposé tant de maximes générales, et par conséquent inutiles, qu'il est plutôt un livre qu'un homme. Son cœur est un traité de médecine morale divisé par chapitres, où chaque passion a sa recette. Je n'ai tiré de lui, ni conseil, ni lumières ; il m'a blâmé d'abord d'avoir préféré le titre de page à celui de philosophe, dont il espérait me doter ; et il m'a conseillé ensuite d'écrire au vicomte de Maison-Ronde, pour lui demander pardon de mon emportement, ajoutant qu'il valait mieux souffrir pendant longtemps d'une vengeance domptée, que d'avoir toute sa vie à endurer le remords d'un meurtre à la suite d'un duel. Mes doigts irrités, tandis qu'il parlait ainsi, arrachaient brin à brin les crins du fauteuil où j'étais assis. Vous avez tort ou vous avez raison, m'a-t-il dit ; si vous avez tort, à quoi bon aggraver votre faute d'un crime ? car le duel est un crime. Si vous avez raison, montrez une supériorité d'esprit et de cœur sur votre adversaire, en oubliant l'offense. Il n'a jamais consenti à placer la question sur d'autre terrain que sur celui du juste et de l'injuste. Voilà comment sont les pères !

— Mais, mon père, me suis-je écrié avec une indignation que ma mère eût partagée, la noble femme ! mais, mon père, plus tard, il sera temps d'examiner si c'est à lui ou à moi que revient le premier tort ; aujourd'hui, tout est là : un homme a été appelé lâche, un autre a employé cette expression. Comment voulez-vous que cela finisse ? — Par l'humanité. Voilà sa réponse. Mais, mon père, n'y a-t-il une humanité qu'à soixante et dix ans ? une humanité stérile et glacée ? n'y a-t-il pas une humanité de vingt ans,

comme la mienne, impatiente, incapable de vivre sous le coup d'un affront. qui a le droit de tout dire, mon père, pourvu qu'elle ait le courage de tout soutenir, une humanité sans laquelle tout ce qui s'accomplit de jeune dans le monde n'arriverait jamais, la guerre, la conquête, les découvertes hardies, les entreprises périlleuses, par exemple.

— Vos exemples sont mal choisis. La conquête et la guerre sont des fléaux; en quoi leur funeste réalité justifierait-elle la fermentation de feu de la jeunesse?

— Mais, mon père, si je ne me bats pas, on dira dans le monde...

— On dira que vous ne vous êtes pas battu.

— Mais on me jettera à la face tous les termes avilissants dont on se sert pour qualifier ceux qui reculent devant un duel, — un duel que j'ai provoqué.

— Réfugiez-vous dans votre conscience, sanctuaire du juste.

— Eh bien! ma conscience me torturera, mon père; elle criera encore plus fort que le monde que j'ai manqué de cœur; jour et nuit la réprobation des jeunes gens de mon âge me poursuivra. Je ne dormirai pas, je ne vivrai pas; je serai poursuivi comme Caïn, non pour avoir tué, mais pour n'avoir pas tué.

A ces mots mon père m'a attiré sur lui, et sans quitter son rôle de censeur des vices de l'humanité, mais mêlant beaucoup de larmes sincères à sa sensibilité universelle, il m'a dit: — Washington, mon ouvrage est donc brisé, ma peine est perdue; je croyais t'avoir formé, à force de soins et de sollicitudes, une âme saine, une âme au-dessus de la petitesse, de la dureté de tes semblables; je croyais à la perfection de l'espèce en parvenant à lui en donner le plus beau modèle; et ton premier acte est de verser le sang. Songe, Washington, que ce jeune homme que tu veux tuer a une mère comme la tienne, pauvre femme à qui l'on rapportera son fils peut-être avec une balle dans le front; un enfant comme toi, un enfant qui sera un jour, que la Providence le veuille et cela sera, un Montaigne, un Fénélon, un Vincent-de-Paule. En le chassant violemment du monde, considère, mon fils, que tu ne prives pas seulement la terre d'une créature, mais que tu la déshérites peut-être à tout jamais d'une découverte utile. Si l'on eût tué en duel Galilée, Jenner, Gioja d'Amalfi, Christophe Colomb, Parmentier, qui cultiva le premier la pomme

de terre, sans laquelle la moitié de l'Europe mourrait de faim, Jenner sans qui la petite vérole emporterait le cinquième de la population, songe de quelle noire infamie, aux yeux de Dieu, se serait couvert leur meurtrier. Ne tue personne, mon fils : ceci est la loi de Dieu, qui a été père, on le voit à ce commandement, et qui fut le premier des philanthropes.

— Votre frère Socrate m'eût épargné, mon fils, ces pénibles remontrances.

« Quelque chose de plus éloquent que les paroles de mon père, ses larmes, commençaient à m'attendrir, quand un domestique m'apporta ce billet, que je te transcris :

« Vous vous attendiez, monsieur, à mon invitation ; aussi, » n'est-ce guère que comme une question de temps et de lieu à » préciser que j'ai jugé nécessaire de vous l'adresser. Je serai de- » main, à midi, à la barrière de l'Étoile, route du bois de Bou- » logne. Vos armes seront les miennes.

» Vicomte de Maison-Ronde.

» Reçu page de S. A. »

« En repliant cette lettre, j'allai vers mon père et lui dis : — Mon père, si au lieu d'un Parmentier, d'un Jenner, d'un Christophe Colomb ou d'un Galilée, je tuais un Cartouche !

» Mon père n'a rien répondu, mais ses larmes n'ont pas cessé de couler. Socrate? que répondrai-je au vicomte de Maison-Ronde? »

Nous plaçons en son lieu le billet écrit par Socrate à Washington, en réponse aux deux lettres précédentes.

« Mon frère,

» Ta lettre m'a bouleversé. Mon avis est que tu dois tuer ou faire tuer ton vicomte. Le duel qu'il te propose est une duperie véritable : car si c'est lui qui est vainqueur, tu auras été insulté d'abord et blessé ou tué ensuite. Si j'étais libre, je t'offrirais d'aller prendre ton vicomte par le collet de son habit de page, et de le tremper pendant une demi-heure dans le bassin des Tuileries. Dans tous les cas, bats-le, fais-le battre, mais ne te bats pas. Voilà mon avis.

» A toi,

» Socrate. »

Il résultait donc jusqu'ici de la double éducation philanthropique appliquée à deux caractères différents, qu'un des deux jeunes élèves du duc concevait le duel comme un moyen de réparation à peine suffisant, et que l'autre élève ne l'admettait pas du tout, préférant de beaucoup, comme les Espagnols et les Italiens, peuples plus primitifs, l'assassinat au duel.

« Mon cher Socrate,

» Depuis un mois je ne t'ai écrit. Sans les nouvelles que nos professeurs ont dû te donner de ma santé, tu serais en droit de me croire mort à la suite de mon duel. Je vais te mettre au courant de ce premier incident grave de ma vie. Ma dernière lettre ne précédait que de quelques heures, si tu t'en souviens, ma rencontre avec le vicomte de Maison-Ronde. Je t'écrivais dans la nuit; il était à peine jour quand je me décidai, malgré une foule de répugnances, à demander un conseil à mon oncle Des Verriers, à défaut de tout autre confident plus digne d'apprécier l'embarras de ma position.

» Voici à peu près notre conversation :

— Je sais tout, me dit-il en me faisant asseoir près de lui; tu as un duel.

— Puisque vous le savez, mon oncle...

— Tu commences de bonne heure, mon enfant. J'en suis fâché.

— Il n'a pas dépendu de moi, mon oncle, que cette affaire n'eût pas lieu.

— Tu te trompes ou tu mens; un homme sensé n'a jamais de duel dans sa vie, s'il a la patience d'attendre une minute avant de répondre à une parole blessante. Mais peu ont cette prudence si courte. Cette minute est tout, en affaires, en intrigues, en résolutions : à cinquante ans, tu seras de mon avis.

— Je vous crois, mon oncle, mais je n'ai pas encore cinquante ans. Dans ma position, que faire?

— Te battre! mais ferme la porte; ton père ne s'est pas couché, et il a l'oreille fine. Te battre, et bravement si tu peux, si tu as du courage.

— En doutez-vous?

— Si j'en doute! — Personne n'a du courage, mon enfant. Cela t'étonne : écoute-moi. D'abord, il y a toute sorte de courages.

Le courage de marcher en ligne au milieu de trois cents hommes contre autant de Russes ou de Prussiens. C'est le courage du pompon et de l'uniforme ; tout le monde l'a. Et le courage d'attendre sans fléchir une balle tirée à vingt pas par un seul homme ; celui-ci est plus rare. Un courage n'est pas l'autre. Ces deux courages n'ont aucun rapport avec celui du médecin qui touche un pestiféré ; et celui du médecin n'est pas le courage du physicien montant, sans sourciller, au sommet d'une montagne pendant l'orage pour attirer la foudre au bout d'une baguette de fer. Le matelot, courageux à l'extrémité d'une vergue, se sent défaillir, s'il est obligé de descendre au fond d'une mine. Il y a ensuite le courage de raisonnement, le courage d'habitude, le courage factice, celui qu'on se crée avec six verres d'eau-de-vie, le courage de la colère, le moins réel de tous, peut-être et le plus remarqué pourtant, et vingt autres courages encore. Il n'y a donc point de courage absolu, tu le vois. Ne sois pas surpris si je te demande si tu as du courage.

— Je me battrai, mon oncle, n'importe le nom du courage avec lequel je tiendrai mon épée ou un pistolet.

— C'est bien. Alors tu as le courage de la colère, le moins réel de tous, je viens de te le dire, car c'est celui des dupes et des fous; vois-le toi-même. Si ton adversaire a le courage de l'adresse, et ne soit qu'un poltron du reste, il te tuera comme s'il s'appelait Bayard ou Turenne, grands héros qui n'avaient peut-être que le courage du groupe et du nombre. Sais-tu tirer l'épée ? réponds : t'es-tu exercé au pistolet ?

— Non, mon oncle, ai-je répondu.

— Voilà bien l'éducation du monde ! On t'a appris à être un beau parleur, un gracieux cavalier, un sauteur de fossés, au grand orgueil de ton père et de ta mère. Non, tu n'ignores rien, rien, excepté l'art de quelques heures, l'art le plus à la portée de tous, de diriger une balle sans écart vers un but, et de défendre ta poitrine au moyen de deux ou trois gestes si communs, qu'il n'est pas de caporal, au bout de six mois de garnison, qui ne sache les employer. A quoi sert toute ta science aujourd'hui ? à rien. Que notre premier soin soit de défendre la place, nous bâtirons la ville ensuite. C'est au rebours que procèdent ces fameux instituteurs de l'humanité, ton père, par exemple. Apprécie ce qu'il t'a fait ; raisonne. Dans l'état de nature, tu aurais tes

ongles et tes dents; parce que tu es un homme civilisé, il t'est défendu d'appeler la force brutale à ton aide. Le mouton a ses cornes, la mouche a son dard; homme, tu n'as rien. Si ton adversaire était aussi dépourvu de défense que toi, je me tairais; mais avec la première arme venue, et grâce à un exercice sottement négligé par ton père dans ton éducation, il te renversera avec plus de promptitude qu'un tigre, avec plus de sang-froid qu'un lion. Tu dis que tu as du courage contre lui? tu as de l'imbécillité.

« Je sautai au cou de mon oncle.

— J'ai trouvé enfin quelqu'un qui me comprend, m'écriai-je. Oui, mon oncle! il faut être fort, il faut être impitoyable, il faut être habile surtout dans ce monde de bêtes féroces! Quand j'en aurai tué un, les autres n'oseront plus me regarder en face. Les braves m'applaudiront, les lâches battront en retraite. Oui, mon oncle! je suis de votre avis, pour n'être pas tué, il faut tuer ici. Je l'éprouve; j'ai des exemples. En se couchant, pour n'avoir pas à se dire: Demain, un journal écrit par des faussaires, annoncera à tout Paris, à la France entière, que j'ai laissé mourir de faim un frère, si j'en ai un, ou même si je n'en ai pas; que ma femme, si j'ai une femme, est une coquette diffamée; ou que mon nom, ma race, ma famille, sont des choses de mensonge et d'erreur; pour n'avoir pas à craindre ces menaces dans son sommeil, il faut tuer un homme. La société est un composé d'honnêtes gens, incapables de prendre en main votre défense; d'indifférents heureux de varier la monotonie de leur existence par l'éclat d'un scandale ou par le piquant d'une révélation, qui est toujours un scandale; de curieux sans âmes, hommes ou femmes, semblables au chacal, qui n'aiment les réputations qu'à l'état de charogne; et enfin de mauvaises natures, nées pour alimenter la faim dépravée de tous ces caractères, dont pas un ne vaut: celles-là, ces mauvaises natures, il faut les tuer. Tuez, tuez un homme, le lendemain les honnêtes gens vous serreront la main, ceci par peur; les curieux vous applaudiront, ceci parce que vous les aurez amusés; et les diffamateurs iront chercher d'autres dupes. De dix-huit ans à trente-cinq, il faut tuer un homme, c'est le commandement du dieu de la civilisation; n'est-ce pas, mon oncle? Fasse le ciel que je tue le vicomte!

— Washington, tu m'as trop compris. Te conseiller de ne

pas te livrer aux chances d'un duel sans quelque adresse dans les armes, ce n'était pas te démontrer la nécessité de tuer. Il y a du vrai dans ton opinion à côté de beaucoup de faux. J'admets le duel comme une intimidation, et non comme une réparation. Ce qu'on t'a reproché, et ce pourquoi tu te bats, ne disparaîtra pas dans la fumée d'un coup de pistolet; mais il est probable que tu seras pour longtemps à l'abri de pareilles avanies. Ensuite, tu as complétement perdu de vue ma réflexion principale, celle qu'il n'y avait que les imbéciles qui apportaient dans une rencontre le courage d'un pieu ou d'un mur. Tu dis trop, mon enfant : Je tuerai, je tuerai le vicomte ! Il est probable, au contraire.....

— Mais, mon oncle, il est chétif comme une demoiselle ; il n'y voit qu'avec un lorgnon ; il vacille au moindre choc.

— Ce sont ceux-là, mon cher Washington, a répliqué mon oncle, qui touchent leur homme à coup sûr : méfie-toi des hommes ainsi faits, crois-moi. Il essuiera son lorgnon, il sourira un peu, il se balancera un peu, il soulèvera un peu ses cheveux blonds, et il t'enfoncera une balle dans les côtes. Au contraire, quand une occasion de querelle te mettra face à face avec un homme de six pieds, va à lui, droit comme une flèche, marche-lui sur les pieds, pile-le, épouvante-le de ta faiblesse hardie ; tu le verras ployer comme un éléphant... Ceci t'étonne encore. Mon Dieu! mais la société l'a réglé ainsi : plus on est géant, plus on est hors du centre d'une société où les faibles ont toujours le dessus. Ce n'est pas le fort qui a inventé l'insulte, l'épée, le pistolet ; c'est le faible : le fort n'en avait nul besoin. En un mot, mon cher enfant, la société se résume en un nain invulnérable.

— Mais voilà l'heure bientôt, mon oncle, de notre rencontre : m'accompagnerez-vous ?

— Tu ne te battras pas aujourd'hui, et cela pour toutes les excellentes raisons que je t'ai données. Attends, je vais répondre moi-même au cartel de ton adversaire.

« Mon oncle se mit à son bureau, et voici le billet qu'il fit immédiatement passer au vicomte de Maison-Ronde :

« Monsieur,

» Louis Washington, marquis de Levert, mon neveu, m'ayant » choisi pour son second, et je me flatte que vous me ferez l'hon-

» neur de m'accepter pour tel, je viens vous prier, monsieur, de
» remettre à un mois votre rencontre avec lui. C'est moi, monsieur, qui réclame de votre délicatesse et de votre justice ce
» délai, nécessaire, indispensable à un voyage en Auvergne que
» je ne puis retarder, et qui ne durera pas plus d'un mois. Ce
» délai écoulé, nous serons, vous avez ma parole, mon neveu et
» moi, à heure dite, à la barrière de l'Étoile, route du bois de
» Boulogne, avec des pistolets et deux épées. Vous êtes de trop
» bonnes maisons l'un et l'autre pour ne pas respecter, durant
» cet intervalle, une trêve convenue.

» Agréez, monsieur le vicomte, les civilités de votre très-
» humble et très-obéissant serviteur,

» PAUL DES VERRIERS. »

« Le vicomte accepta le délai proposé; et, le même jour, mon oncle me mena au tir : je m'inscrivis le lendemain au nombre des élèves d'un fameux maître d'armes de Paris.

» J'ai touché une épée, Socrate; j'ai senti un pistolet, là, dans la paume de la main! Mes progrès à l'épée, quoique rapides, n'étaient pas comparables à mon adresse au pistolet. J'attribue cette différence à la nature distincte de ces deux armes. A l'épée, l'attaque et la défense vont de pair; son maniement exige l'aplomb, le coup d'œil, la subtilité du geste, et plusieurs autres conditions très-difficiles à réunir au même instant. Le pistolet est une arme simple : au bout de quinze leçons on sait le tirer, ou l'on ne le tirera jamais bien. Mais, à l'épée comme au pistolet, l'étude ajoute peu de chose : on naît tireur d'épée ou de pistolet comme on naît joueur de billard.

» Moi qui n'ai jamais été assez agile pour franchir un fossé de cinq pieds, ni pour m'acquitter du moindre exercice de gymnastique, au grand désespoir de mon père, j'ai obtenu des résultats merveilleux à l'épée et au pistolet. Pendant mes études, mon oncle ne me quittait pas. Un jour que je m'écriais, à mes premières leçons, plein de l'orgueil d'un superbe coup : « Mon oncle, j'aurais tué un homme : je n'ai frappé qu'à trois pouces de la poupée! » Il me dit : « Rappelle-toi, mon neveu, que sur
» le terrain un homme est moins gros qu'une poupée dont,
» exactement parlant, il n'a que trois fois la surface. »

» Au vingtième jour d'exercice, je mettais dix mouches sur

douze coups ; et, la veille du jour convenu pour mon duel, je couvris de six balles, sur six coups, la place d'un pain à cacheter.

» Tu t'imagines bien, mon cher Socrate, que mon père n'avait aucune connaissance de mes occupations de chaque jour : mon oncle, discret comme le silence, lui laissait croire que mon différend avec le vicomte était apaisé.

» Enfin, nous nous trouvâmes à la barrière de l'Étoile à l'heure fixée, mon oncle et moi. Nous descendions de voiture quand nous aperçûmes le vicomte de Maison-Ronde qui arrivait vers nous du côté de Neuilly, suivi de ses deux seconds : nous nous saluâmes, et, au bout de quelques minutes de marche, nous nous arrêtâmes à un endroit désert du bois de Boulogne. Point de pourparlers inutiles. Je maintins le mot offensant que j'avais dit au vicomte ; mon oncle fut conciliant sans être faible.

» Nous nous plaçâmes à vingt-cinq pas l'un de l'autre.

» Superbe moment, Socrate ! Il était là, debout, plein de vie, pâle comme toujours : eh bien ! je fus sans pitié, sans émotion... Les livres mentent, les philosophes sont des fous, les philanthropes des enfants ! Rien ne crie dans la conscience au moment du duel, de faire feu ! Toute ma rage remonta dans mon cœur comme une vapeur brûlante. Rousseau dépense en pure perte de l'éloquence génevoise en faveur de son système : si Rousseau eût reçu un soufflet, quelle plus belle lettre il eût écrite à l'avantage du duel ! Moi je lui crie à la face : Un cerf, un lièvre, inspirent plus de compassion qu'un homme, qu'un calomniateur... Oui, un magnifique cerf, triste à voir tomber ! — Nous devions tirer ensemble.

» Le signal se fait entendre : je tire, et je vois un corps qui hésite un instant, et qui s'affaisse aussitôt comme un sac dont on ne tient plus les cordons.

» Le vicomte de Maison-Ronde avait reçu une balle dans la mouche, dans le cœur, veux-je dire : il respirait encore ; cinq minutes après, il n'existait plus.

» Voilà, Socrate, l'histoire de mon duel. Enfin, j'ai tué un homme : la main sur le cœur, et je suis sincère (ce que peu seraient à ma place), ce moment a été le plus complet de ma vie.

» J'ai reçu vingt lettres de félicitation ; on me visite, on m'écrit, on me complimente. Mon père seul est au désespoir de me

voir si loin des espérances qu'il avait conçues, et des prédictions phrénologiques du docteur Wolf.

» Ma mère arrive demain.

» Ton frère,

» WASHINGTON. »

DE WASHINGTON A SOCRATE.

« Un mot seulement, mon cher Socrate. Ma mère est arrivée avec l'abbé Ronsin. Elle avait appris en route, par un journal, le résultat de ma rencontre au bois de Boulogne avec le vicomte de Maison-Ronde. Sa douleur a été grande, mais elle n'a pas égalé son étonnement quand je lui ai appris la cause de ce duel : — Ignorants ! s'est-elle écriée avec une ironie triomphante, nobles d'hier ! qui ne savent pas que nos armes sont les plus belles, les plus authentiques, puisque ce sont des *armes à enquérir !* Godefroi de Bouillon portait-il autre chose qu'*une croix d'or potencée et cantonnée de quatre croisettes de même sur un fond d'argent?* Quand ceux qui voyaient ces armes s'informaient de la raison de cette irrégularité, on leur répondait : Ce sont les armes de Godefroi de Bouillon, qui a conquis Jérusalem.

» L'erreur était commise exprès pour qu'on en *enquît* la cause. Nos armes provoquent une question et ont une réponse prête, comme celle de Godefroy de Bouillon : — *Le turban d'argent sur un fond d'or* signifie qu'un de nos aïeux trancha la tête à un calife, pendant les croisades, dans les plaines d'Ascalon. Avant ce glorieux fait d'armes, nos armes étaient d'or plein ; Philippe-Auguste y ajouta le turban d'argent ; ce qui a produit la confusion de métal sur métal et nous a valu l'honneur de posséder des armes à *enquérir*. Qu'on s'en enquière : voilà comme nous répondons.

« J'aurai donc toujours raison, remarqua mon oncle Des Verriers. Si le vicomte de Maison-Ronde avait patienté quelques jours seulement, il aurait été convaincu de l'excellence de notre noblesse. J'ai bien attendu jusqu'ici, moi, sans le savoir.

» Comme ma mère n'était pas femme à se contenter d'avoir raison pour elle seule, elle a écrit au juge d'armes pour le couvrir de confusion d'avoir ignoré la nature des armes à enquérir. En quelques heures tout a été réparé. Ma réhabilitation a été

complète. Le juge d'armes est convenu de son erreur, en pleine cour, et sa réponse à ma mère était accompagnée de ma nomination de page de S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême. Ainsi je suis page.

» La famille de vicomte de Maison-Ronde étant très-irritée contre moi de ce que je n'ai pas été tué à la place de leur parent, ma mère exige que je parte sur-le-champ pour Londres, où je resterai quelques mois. Pendant mon absence les irritations se calmeront, et à mon retour j exercerai les fonctions de ma charge. Si je remarque dans mon voyage quelque particularité qui vaille la peine d'une lettre, je ne manquerai pas de t'écrire. Crois-moi toujours,

» Ton frère dévoué

WASHINGTON. »

LÉON GOZLAN.

LES

POËTES DALMATES ET LES FEMMES DALMATES,

AU XVIIIe SIÈCLE.

I.

> J'ai toujours de la reconnaissance pour celui qui, sans prévoyance intéressée, sans retour sur lui-même, me procure une sensation voluptueuse et délicate. J'en garde un souvenir profond et plein de gratitude. Aussi ai-je une affection sincère et vive pour ces charmants ouvrages, les plus désintéressés des bienfaiteurs, souvent obscurs, souvent méconnus, qui sont venus, au milieu des maladies et des douleurs, consoler mes peines, bercer ma pensée et dorer les nuages de mon imagination malade.
>
> E.-T. A. Hoffmann.

L'homme dont je veux parler n'était pas sans rapport avec ce pauvre Hoffmann, que j'aime pour son imagination satirique et puissante, mais que je déteste pour avoir versé sur la France la contagion fantastique que vous savez. Si l'on classait les talents par familles intellectuelles, si ces maître de la pensée se rangeaient par groupes distincts, on verrait surgir, avec étonnement, toute une nation particulière, vouée, en apparence, au caprice le plus absurde; sagace et pénétrante en réalité; asservissant la fougue de l'exécution à la force de la conception; suivie d'une troupe d'imitateurs qui se cache dans les pans de la

robe des maîtres ; railleuse , mais non frivole ; vagabonde , mais non sans but ; admirable en ce qu'elle sait plaire à la fois aux esprits communs par la popularité folle de ses conceptions , et ravir les intelligences d'élite par le sens profond qu'elles voilent.

C'est une fort petite armée que celle des écrivains et des artistes que je signale. Je n'y trouve guère d'autres noms que ceux d'Aristophane et de Callot , d'Hoffmann et de Gozzi ; hommes rares , qui naissent ordinairement au sein d'époques confuses. L'aventureuse étrangeté des formes qu'ils choisissent exerce une séduction puissante sur le vulgaire des esprits. Habiles à saisir le pittoresque au milieu du chaos , et à racheter , par la précision du trait , la hardiesse et la nouveauté de l'invention , vous les croyez bouffons, ces auteurs d'arabesques ; il n'y a pas au monde d'hommes plus sérieux et plus sévères. A peine la populace des lecteurs aperçoit-elle leur moquerie grave et triste qui se révèle par des bizarreries audacieuses. On les prend pour des fous , et comme tels on les accepte.

Il y a plusieurs années que , le premier , je pense , j'ai jeté dans la circulation française ce nom de Gozzi (1) , qui a produit en Allemagne le même effet contagieux que celui d'Hoffman en France. En Allemagne , c'est de Gozzi le Vénitien que date la folie du fantastique ; Gœthe l'admira , Tieck l'imita ; Lenz , cet infortuné qui mourut sur une grande route , amoureux d'une princesse, fou et déguenillé, avait Gozzi pour modèle et pour type quand il inventa ses deux drames aristophaniques. Gozzi méritait cet honneur , et ne doit pas répondre des sottises de ses courtisans ; plus on a de génie, plus on fait d'imitateurs ridicules. Après avoir étudié les singulières créations du Vénitien , ses drames de fantaisie , sur lesquels je reviendrai quelque jour , je voulus étudier sa vie , et je la trouvai aussi curieuse que ses œuvres.

Une partie de la jeunesse de Gozzi s'est écoulée dans la Dalmatie sauvage ; le reste de son existence eut pour asile Venise énervée et languissante. Déjà vieux , il consigna dans ses mémoires le double et curieux tableau des mœurs de Zara et de la Dalmatie au XVIIIe siècle (mœurs que personne n'a décrites) , et de celles de la capitale de l'Adriatique , trop perdue de voluptés pour se

(1) *Revue de Paris* , 2e *vol.* , 1re *année. Drames fantastiques de Gozzi,* deux articles.

peindre elle-même, trop dissolue pour se comprendre et s'analyser. Le *Memorie inutili di Carlo Gozzi, scritte da lui Medesimo, e pubblicate per Umilta* (1), m'ont procuré l'un de ces plaisirs rares dont parle Hoffmann ; je voudrais pouvoir leur rendre en popularité ce que je leur dois de jouissances. La chute de la puissance vénitienne écrasa et ensevelit ce charmant ouvrage, aujourd'hui inconnu. Écrit d'un style naïf, hardi et pittoresque, sentant son Vénitien d'une lieue, c'est la peinture la plus vive de la société de Venise et de la vie dalmate à cette époque. Ginguené se contente de citer ces trois volumes, en homme qui n'a pas daigné les lire. Veuillez pardonner à Gozzi les grimaces et les gambades vénitiennes de son langage; et faites un peu connaissance avec lui avant de l'accompagner chez les Dalmates.

« Je suis assez grand de taille, dit-il, et je m'en aperçois, hélas ! de deux manières : à l'argent que me demandent les tailleurs qui m'habillent, et au nombre de bosses que je me fais à la tête, quand les portes sont basses. Je ne suis, grâce à Dieu, ni borgne, ni boiteux, ni difforme; mais si Dieu m'avait fait de cette manière, et non d'une autre, je porterais ma bosse à Venise comme Scarron traînait sa laideur impotente à Paris. Suis-je beau ? suis-je laid ? il y a longtemps que j'ai laissé les femmes libres de m'appeler beau pour m'attraper, et laid pour me faire enrager : deux entreprises auxquelles elle réussissaient peu. Ma manière de me vêtir m'a toujours fort peu occupé; demandez plutôt à Joseph Fornace, ce bon tailleur qui me vole avec beaucoup de constance depuis quarante ans. Vous jugerez de la fermeté héroïque de mon âme, quand je vous apprendrai qu'à travers les douze cent mille révolutions de la coiffure vénitienne, j'ai conservé entière ma frisure personnelle. Ma chaussure n'est pas moins fidèle aux antécédents : lorsque mes boucles sont devenues ovales, de carrées qu'elles étaient, c'était tout bonnement parce que l'orfèvre, fort entendu dans son métier et commerçant accompli, a jugé à propos qu'il en fût ainsi. Je les porte ordinairement peu épaisses, parce qu'il est de son intérêt de me les donner minces, qu'elles se brisent plus aisément, et qu'il m'en fournit davantage.

» Si vous avez quelquefois rencontré sur un des plus petits trottoirs de Venise, un homme sombre, le sourcil froncé, la tête

(2) Venezia ; Palese, 1797.

basse, marchant lentement, voulant échapper à tous les yeux, ce devait être moi. Vous m'aurez pris pour un scélérat qui médite un crime, et je pensais tout simplement à composer mon drame, *Verdelet le bel oiseau*. Cet homme bourru, revêche et maussade en apparence, est au fond l'homme le plus gai de la terre. C'est pour moi un amusement sans fin de voir le monde tel qu'il est dans le siècle où je suis né, et de contempler le grand chaudron où toutes nos folies bouillonnent.

« Voici en effet les femmes devenues hommes et les hommes devenus femmes ; puis les uns et les autres qui deviennent singes : voici la Luxure agréablement vêtue, qui se donne pour sensibilité ; voici mon siècle qui, avec une solennité philosophique, s'amuse à brûler de l'encens sur l'autel du dieu des jardins. N'est-ce pas une farce immense, et n'ai-je pas eu raison d'en faire le jouet de mes menus-plaisirs, et de compter en riant toutes les cubultes de l'humanité (1) ? »

Ce pauvre Gozzi, qui a passé sa vie à rire des culbutes de l'humanité et à les reproduire sur la scène, partit à seize ans pour la Dalmatie, accompagné de sa guitare et d'une petite caisse de livres. C'était le septième fils d'une de ces riches et nobles familles vénitiennes que deux ou trois siècles d'indolence, d'éclat, de luxe et de volupté, avaient réduites à la besace ; la progéniture était nombreuse, la caisse vide, le père paralytique et mourant ; le frère aîné s'était épris d'une poétesse d'académie, dont le nom arcadien était Irminda Palamède, et qui, entrant dans la famille, n'y apporta que des chimères, un grand goût de dépense et une extrême ardeur de domination. « La phthisie pulmonaire des revenus paternels tendait à la consomption définitive, dont le dénouement se trouvait encore précipité par le ministère de certains médecins hébreux. » Il faut lire tout ce charmant tableau dans l'original, et nous y reviendrons quand il sera question de Venise. Le bon sens, qui fut une des qualités dominantes du très-spirituel Gozzi, lui apprit qu'il n'y avait rien à espérer sous le

(1) « Il contemplare donne divenute uomini, uomini divenute donne, donne ed uomini divenuti scimie... Credere la brutalita de sensi, leggiadramente vestita, sensibilita... et ardere incensi con filosofica solennita al culto del Dio degli Orti. » —.On n'a pas mieux peint le XVIIIe siècle.

toit paternel ; il s'adressa à son oncle Almoro César Tiepolo, sénateur considéré et influent, qui le recommanda à Son Excellence Girolamo Quirini, nommé provéditeur-général de la Dalmatie. Ce fut à cette occasion et dans un bien petit équipage que l'adolescent quitta Venise, en 1758, monté sur la galère qui devait le conduire à Zara.

A peine sur le *navire infernal*, qu'on nomme « galère », il exerce sa philosophie. Voilà tous ces jeunes officiers vénitiens, prosternés devant leur général, *coi nasi sui piedi*, en face du provéditeur ; et le provéditeur, le sourcil froncé, la figure triste, oubliant ses orgies de la veille et ses pertes au pharaon, pour ne se souvenir que de l'austère discipline commandée par l'ancienne république.

Trois années se passèrent en Dalmatie, et le petit officier, qui avait peu de chose à faire, s'occupa beaucoup d'observations sur les hommes, et un peu de ses amours. Nous ne craindrons pas de répéter les unes et les autres, avec la gravité philosophique qu'il y met lui-même. La maladie l'accueillit d'abord à Zara, dès le premier moment de son arrivée. Après cette épreuve, il fallut, d'une part, accompagner ses jeunes amis, dont les mœurs n'étaient pas des plus louables, et d'une autre, se livrer à l'étude de l'arithmétique, de la géométrie et de l'algèbre. « Je m'appliquai profondément, dit-il, à ces sciences mathématiques qui ont fait tant de bien et tant de mal au monde. J'avoue l'un et l'autre de grand cœur ; comparez, cependant. Voici, grâce à ces admirables sciences, des milliers d'hommes ingénieusement tués sur terre et sur mer. Voici, d'autre part, un instrument tout petit que je tire de ma poche, une montre, fille des mathématiques, et qui m'apprend à quelle heure je peux aller diner ou me coucher ! La balance est-elle bien exacte ?

» Enfin je devins un assez bon ingénieur, c'est-à-dire que je parvins à comprendre fort bien, à force de calculs, en étudiant très-attentivement les bastions et les contrescarpes de Zara, toutes les espèces de machines que la mort a dessinées pour son service particulier et le plaisir des humains qui veulent massacrer leurs semblables. Je devins diaboliquement habile dans cet art de Satan ; je me souviens même qu'un brave lieutenant, qui s'appelait Jean Apergi (extrêmement dévot envers Dieu, toutes les fois qu'il souffrait d'une goutte, fruit de sa trop grande dévo-

tion envers le monde), me donnait des leçons de discipline militaire et d'exercice du fusil. Nous possédions un vaste échiquier chargé de soldats de bois que nous rangions en bataille, afin de découvrir la manière de tuer avec luxe et de se faire tuer avec économie, ce qui est une très-belle et très-noble gloire. Nous logions, comme des oiseaux de proie, sur la cime d'un magnifique rocher, d'où nous apercevions la mer orageuse et toute la cité de Zara.

» J'avais pour protecteur le secrétaire du généralat, Joachim Colombo, celui-là même qui eut le malheur honorable de mourir grand chancelier sérénissime; malheur adouci sans doute par la magnifique pompe funèbre faite en son honneur et gloire. Cet homme lettré avait apporté une petite bibliothèque, me prêtait souvent des livres et m'invitait à continuer les essais poétiques, les esquisses de caractère, et les ébauches de toute espèce que je ne manquais pas de griffonner, fidèle à l'épidémie littéraire dont ma famille entière a donné l'exemple.

» Les citoyens de Zara voulurent fêter dignement leur nouveau provéditeur, et lui prouver qu'ils étaient parfaitement civilisés, littéraires et académiques. Une belle rotonde, soutenue par des arbres couverts encore de leur écorce, et qui tenaient lieu de colonnes, s'éleva donc dans le Pré du Fort; on le couronna d'une superbe coupole de feuillage; le plus grand littérateur de la ville, un vieux noble, avocat fiscal, le seigneur docteur Giovanni Pellegrini, dont l'énorme perruque blonde retombait gracieusement sur le velours de son habit noir, se chargea de distribuer les billets et de choisir des sujets sur lesquels devait s'exercer la verve des prosateurs et des versificateurs. Il y en avait deux : l'un était (bien entendu) l'éloge du provéditeur; dans l'autre, il s'agissait de traiter la question :

« S'il est plus glorieux pour un prince de maintenir la paix dans ses états que d'agrandir ses domaines par la force des armes. » — Je ne reçus pas de billet d'invitation; ce qui mortifia beaucoup mes protecteurs et mes amis. Quoi! l'on me refusait la promotion académique! On me jugeait indigne d'écrire un sonnet et un mauvais discours en prose! — J'écrivis l'un et l'autre, sans autre intention que de me prouver ma capacité.

» L'avocat Pellegrini menait tout cela avec une gravité illyrico-italienne, qui ne lui permettait pas d'admettre au sein des

élus un petit bambin tel que moi. Cependant j'avais bâclé le sonnet et le discours. Me voilà donc, mes deux inutiles ouvrages dans la poche, qui me rends à l'illustre académie, dont le centre est occupé par ses nobles membres. Un grand trône de velours rouge, enrichi de crépines d'or, s'élève pour le provéditeur-général, et une quantité de gradins sont disposés circulairement pour MM. les adeptes. La foule vulgaire est séparée de ces dignitaires par un rang de colonnes ou plutôt de bûches dont l'écorce avait été respectée. C'était grandiose, comme vous voyez. Mais j'avais une soif dévorante, et je m'adressai à plusieurs servants que je voyais courir çà et là pour distribuer des limonades. — « Nous avons ordre, répondirent-ils, de ne donner de rafraîchissements qu'aux membres; c'est un privilége qui leur est réservé. » Ce refus, qui s'adressait d'ailleurs à tous les officiers, me contrariait horriblement, et ma soif devenait de plus en plus brûlante. Je trouvais ridicule que cet acte de miséricorde eût pour unique objet messieurs de l'académie. — « Allons, me dis-je, gagnons une limonade avec un sonnet, donnons-nous bravement pour académicien et tentons la fortune. » — Cela me réussit. Depuis cette époque, je suis resté convaincu de l'utilité de la poésie, que tant de personnes regardent comme une science vaine et stérile. Quand je pris place au milieu de mes confrères, tout le monde s'étonna; mais j'avais pris ma limonade, et je m'assis fier comme un paon. Trois heures entières, l'air retentit de dissertations ampoulées et de prodigieuses folies en prose et en vers, dont la mélodie était aussi contestable que le sens. Trois ou quatre pièces me semblèrent supportables, entre autres le sonnet d'un certain petit abbé, qui est devenu évêque; la poésie lui aura facilité la mitre, comme elle m'avait facilité la limonade.

» Mon tour arrive. Tous les yeux se portent sur moi. Sans broncher, je me lève et récite mes vers, presque textuellement empruntés à une épître de Boileau, mais (il faut le dire) assez agréablement traduits. De Louis XIV j'avais simplement fait le provéditeur. Personne ne s'aperçut de la transformation, et le provéditeur, qui avait souri aux efforts de mes rivaux, daigna manifester toute sa satisfaction et approuver mon panégyrique. Deux jours après, nous montons à cheval le matin, comme c'était l'usage, pour accompagner monseigneur dans sa promenade. A

peine avons-nous galopé une demi-heure, son excellence s'adressant à moi : « Gozzi, me dit-il, répétez-moi donc votre sonnet! » Nous étions encore au galop. Je rapproche mon cheval toujours galopant, et je commence. Le provéditeur n'avait pas ralenti son coursier d'un seul pas ; et moi, toujours bondissant, beuglant mon sonnet, mêlant à ma déclamation tous les trilles, toutes les modulations, toutes les cadences, tous les demi-tons fort peu académiques que le galop d'un cheval peut jeter à travers un sonnet, je vais courageusement jusqu'à mon quatorzième vers, et je remercie Dieu de ce dénouement. Le provéditeur riait de toute son âme, et j'étais tenté de croire qu'il s'était moqué de moi et que tout l'état-major allait en faire autant. Folle pensée! Chacun m'enviait mon bonheur. N'étais-je pas le favori, le bien-aimé, l'homme choisi et chéri? Tous, ils auraient voulu se trouver à ma place et jouer la scène d'arlequinade à cheval dont j'avais été le héros. L'envie dont je fus l'objet à propos de ce misérable sonnet, et toute cette grande gloire née d'une limonade, devaient exposer bientôt ma vie.

» Le pacha de Bosnie avait envoyé au provéditeur un superbe cheval entier, cheval à la robe truitée, d'une belle encolure, plein de ressources et de feu, mais si méchant, que personne n'osait se confier à son échine périlleuse. Un beau jour, il se trouva que les valets d'écurie, sans doute mus par quelque raison supérieure que je n'ai pu découvrir, ou plutôt payés par les officiers mes rivaux, placèrent ma selle et mon harnais sur le dos de cette terrible bête. Refuser aurait été honteux ; accepter, c'était, on va le voir, m'exposer à me rompre le cou; j'avais déjà monté des chevaux vicieux, et les regards de tant de camarades m'auraient seuls empêché de me soustraire au dangereux honneur qu'on m'imposait. Je m'élance donc sur l'animal, comme un vrai paladin, et ne me donne pas la peine de regarder si son mors, sa bride et tout l'attirail équestre se trouvent à leur place. Le Bucéphale se dresse sur les deux jambes de derrière, fait en l'air un demi-tour à droite, et se met à courir, de toutes ses forces, du côté de l'écurie ; j'ai beau tirer les rênes à moi ; j'ai beau lui scier les barres, il n'écoute rien, il va toujours, comme un fou, comme un torrent. Je baisse la tête ; je regarde sa bouche, je vois qu'on ne lui a pas mis de frein ni de gourmette. Les portes basses, les rues étroites par lesquelles ce diable volant

allait me faire passer, me firent réfléchir que je pourrais bien arriver jusqu'à l'écurie, mais avec une tête de moins. Je me rappelai la leçon que m'avait donnée jadis un brave écuyer qui s'intéressait à mon salut. Me levant sur mes étriers et tendant les bras vers la tête de ce farouche coursier, je lui bouchai les deux yeux hermétiquement avec mes deux mains. Lancé au grand galop, étonné de cet aveuglement subit, l'animal alla donner du front contre une muraille et s'abattit des quatre jambes à la fois. Je restai là, brave cavalier, et fis relever aussitôt le cheval qui tremblait comme la feuille; après quoi, tremblant non moins que lui, je rajustai son mors, et revins me joindre à l'escorte, qui m'applaudit avec l'enthousiasme que ces extravagances excitent toujours. L'index de ma main gauche resta glorieusement écorché; je porte encore la marque de ce grand exploit, qui m'a coûté un petit lambeau de chair, bel *ex voto*, digne d'être consacré dans le temple de ma folle valeur. »

Voilà quelques-unes des belles choses que Gozzi, l'Aristophane vénitien, faisait en Dalmatie; point de guerre, mais vie de garnison. Il se serait bien, dit-il, « dévoué à mourir martyr de la patrie, de la gloire et de 38 livres d'appointements. » Mais l'occasion ne s'en est pas présentée; tout ce qu'il a pu faire de mieux, ç'a été de s'exposer au froid et au chaud, à la pluie et au vent, de cavalcader bravement sur les plus durs trotteurs de l'Europe, et de passer cinq ou six heures du jour à faire subir aux lettres de son excellence la cérémonie de la fumigation, « au grand détriment de ses chemises et de ses manchettes. » Le chapitre de ses amours tient bonne place dans cette histoire, et l'esquisse de mœurs dalmates que je lui emprunte, serait incomplète, si je passais sous silence le Tromblon de Tonina.

« La ville de Zara, où je demeurais, dit-il, ne se compose guère que d'une grande rue, qui traverse toute la ville, et qui va de la porte Marine à la place Saint-Siméon. Beaucoup de petites ruelles viennent y déboucher et conduisent aux remparts dont la ville est entourée. Certain soir que plusieurs de nos camarades voulurent traverser une de ces ruelles, ils furent arrêtés au passage par un homme enseveli dans son manteau, muet, la figure voilée, et qui n'avait pour éloquence qu'un énorme tromblon qu'il leur présentait tout armé, et dont il les menaçait, s'ils ne voulaient rebrousser chemin. On céda; mais quelle honte

pour des militaires ! Le lendemain et le surlendemain, il ne fut question au quartier que du tromblon dalmate, et de la nécessité de se venger de cette insolence.

» Or, voici quelle cause mettait en embuscade cette bouche à feu si menaçante : dans la ruelle dont j'ai parlé, demeurait une jeune fille aussi belle que l'on puisse l'imaginer ou la rêver, et qui s'appelait la *Tonina*. Elle avait beaucoup d'amants ; à force de ruses, de coquetterie, de manœuvres, faisant valoir ce qui déjà n'avait plus qu'une valeur très-modique, elle tirait foule de sequins et de ducats du triste commerce qu'elle savait faire avec une admirable habileté. Un Dalmate, éperdu d'amour pour elle, et voulant être le seul auquel il fût permis de contempler et d'adorer ce beau trésor, s'avisa de lui donner un témoignage vraiment dalmate de son affection sans bornes. Il se planta en védette au bout de la rue qu'elle habitait, et resta là, armé de son tromblon. Les officiers cherchèrent en vain à connaître son nom ; puis, humiliés dans la personne de leurs camarades, ils résolurent d'aller faire l'assaut de la ruelle, et de chasser de son poste le tromblon provocateur. Nous fûmes douze qui prêtâmes serment de fidélité à cette belle entreprise.

» Pour signe de ralliement, on choisit un œillet blanc, que chacun de nous devait porter à son chapeau, et l'on convint de se trouver en armes dans la salle de billard, lieu ordinaire de nos rendez-vous, dans ces glorieuses expéditions. Nous voilà rassemblés et tout prêts à marcher à la conquête. Cependant un noble Illyrien, caractère résolu et bizarre, un de ces hommes qui ne reculent jamais, beau de sa personne et vigoureux, qui s'appelait Siméon Czernowich, dormait étendu sur un banc, dans l'antichambre de l'état-major, et ne paraissait pas faire la moindre attention à ce qui se passait. Déjà plus d'une fois il m'avait assuré de son amitié. La ligue jurée, nous passâmes de l'antichambre dans la grande salle, et Siméon, paraissant se réveiller, nous y suivit. Il vint à moi, me parla de choses indifférentes, m'attira dans l'embrasure d'une fenêtre, et quand il vit que nous étions placés de manière à ce que personne ne l'entendît :

« Il est temps, me dit-il d'un air très-ouvert, que je vous donne une preuve de l'amitié cordiale que j'ai pour vous. Je regrette que vous vous soyez imprudemment engagé dans l'entreprise de ces imbéciles. Je vous crois loyal, incapable de bassesse

et d'une indiscrétion qui serait honteuse. Vous allez voir quelle confiance j'ai en vous, l'estime que je vous porte, et l'amitié que vous m'avez inspirée. C'est moi qui suis l'homme masqué; ce soir la rue sera défendue par quatre tromblons. Je perdrai la vie; mais avant de passer dans cette ruelle, beaucoup des vôtres la perdront aussi. Vous me faites de la peine. Dispensez-vous, de quelque manière que ce puisse être, d'accompagner vos camarades, et laissez venir les autres, qui trouveront à qui parler. »

« Cette singulière éloquence, prononcée d'un ton résolu et d'une voix de tromblon, ne laissa pas que de me surprendre; cependant je lui répondis avec assez de tranquillité :

» — Je suis étonné que vous ayez commencé par me protester de votre amitié, et par me prêcher la prudence. Je vois, à mon grand regret, que vous ne connaissez pas l'une, et que vous ne savez guère ce que signifie la seconde. Je vous remercie seulement de m'avoir cru incapable de révéler votre secret et de vous trahir; en cela, vous avez bien jugé. Je vous assure que l'on me tuerait plutôt que de m'arracher votre secret. Mais vous vous trompez en croyant que ma vie menacée me fera manquer à ma parole! je deviendrais ridicule et odieux aux yeux de tous mes camarades; cela ferait de moi un objet de mépris public. Est-ce donc là votre amitié? Quant à votre prudence, en donnez-vous une preuve bien remarquable, lorsque, à la prière d'une péronnelle qu'il faudrait châtier, vous vous exposez à vous faire tuer et à tuer vos amis? Si vous abandonnez cette folle idée, et que vous laissiez la voie libre à ce bataillon d'étourdis, aussi fous que vous, il n'en arrivera aucun mal. On ne pourra vous reprocher aucune pusillanimité, tandis que moi, si je recule, je resterai entaché de bassesses et de parjure; je serai le jouet de mes camarades et le but de leurs risées. Vous prétendez que vous me garderez le secret; mais ce secret même attaque mon honneur. Et qui vous dit que quelqu'un de vos adhérents n'ira pas révéler votre projet aux autorités supérieures; et ne pourrez-vous pas croire avec assez de vraisemblance que c'est moi qui vous ai trahi? Votre devoir le plus strict est de céder aux conseils d'une véritable amitié et d'une véritable prudence. Laissez le chemin libre; quittez ce tromblon qui fait peu d'honneur à Tonina. Vous avez assez d'autres moyens de lui plaire. Elle est jolie, et, sous ce

rapport, votre faiblesse est justifiée. Avouez que, sous tous les autres, il y a bien des objections à vous faire. »

« Mais le Dalmate, vainement convaincu et entêté comme tous les gens de sa nation, ne me répondait qu'en jurant qu'il n'abandonnerait jamais le champ de bataille; qu'il y resterait cadavre, mais qu'il « ferait un massacre. » Comment vaincre ce singulier héros, et désarmer sa furie? Je pensai qu'il était nécessaire de frapper les grands coups, et, m'arrêtant, croisant les bras, le regardant fixement :

» Eh bien! lui dis-je après une ou deux minutes de profond silence, vous pouvez compter que ce soir je serai le premier à me montrer dans la rue que vous prétendez nous interdire. Je ne veux pas vous offenser : mais ma poitrine sera la première que vos balles rencontreront; je n'ai pas de meilleur moyen de vous prouver combien peu je vous crois mon ami.

» Je me retirai lentement, après lui avoir tourné le dos; et ce brave gentilhomme sauvage qui, malgré son éducation et ses passions farouches, était plein de cœur et de noblesse, m'arrêta par le bras sans mot dire; il ne fallut plus que quelques paroles pour le persuader. La rue demeura libre, et, pendant six nuits consécutives, nous la traversâmes dans tous les sens, chantant comme beaux diables, et sans que le bon Dalmate manquât à sa parole.

» Vous avez assisté à une scène de littérature dalmatico-vénitienne; maintenant je vous entretiendrai du théâtre. Notre troupe se composait de jeunes officiers qui s'étaient partagé les rôles mâles et femelles, et qui amusaient ainsi le provéditeur et sa cour. Chacun avait son emploi spécial, et, sur un canevas, convenu d'avance, on brodait cette comédie improvisée que les Italiens aiment avec tant de passion. L'un était le père, l'autre Arlequin, le troisième Colombine. Je m'avisai de créer un rôle, celui d'une femme de chambre illyrienne; et là, employant le patois dalmate, raillant les travers féminins, rappelant de mon mieux les anecdotes récentes, mêlant la satire à la bouffonnerie, j'obtenais un immense succès. Le rôle de Lucile, la servante dalmate, était le sujet de toutes les conversations; plus d'une dame du pays voulut connaître ce petit démon incarné qui l'avait tant fait rire sur la scène. Combien ces belles furent étonnées de me trouver grave, réservé, simple et même taciturne! il y en eut

qui se fâchèrent sérieusement contre moi, et je m'en affligeai. Pauvre enfant! je ne connaissais pas alors la souple étendue et l'élasticité merveilleuse du génie féminin; je ne savais pas que toute cette colère n'était qu'un signe de faveur. Ce succès, dont je ne profitai guère, s'accrut par mon adresse dans tous les exercices du corps, qui faisaient grand bruit à Zara. Je m'étonnais beaucoup de ce que mon amour de l'étude, mes goûts chastes, quelques talents littéraires, quelques vues sérieuses et au-dessus de mon âge, ne produisissent pas autant d'effet sur ce sexe que ma robe de femme de chambre dalmate et mon adresse à jouer au ballon. Je n'étais pas encore descendu dans la profondeur de l'esprit féminin; je ne connaissais pas les lois par lesquelles sont régies les attractions magnétiques de ces bizarres cerveaux. Je vois avec plaisir aujourd'hui, que les romans modernes établissent, en faveur de ces dames, une sociabilité qui doit les satisfaire, et qui les lance dans un véritable océan d'électricité magnétique tout à fait d'accord avec leurs inclinations personnelles. »

Le chapitre de ces électricités magnétiques, dont le XVIIIe siècle a répandu les vapeurs passionnées à travers l'Europe, et qui, grâce à l'influence de Venise, pénétrait alors jusqu'aux régions sauvages de la Dalmatie et de l'Illyrie, n'est pas la partie la moins piquante des Mémoires de Gozzi, et nous y reviendrons bientôt.

PHILARÈTE CHASLES.

Voyages.

LA SIBÉRIE ET LES MONTS OURALS.

En 1828, le célèbre professeur Hansteen, de Christiania, secondé dans ses projets par le gouvernement norwégien, obtint de la cour de Russie la permission de faire en Sibérie une suite d'observations sur le magnétisme terrestre. Le docteur Erman fut chargé d'accompagner l'expédition norwégienne jusqu'au terme de son voyage, et de continuer seul sa route, en traversant la Sibérie orientale, jusqu'aux rives de la mer Pacifique, où il devait s'embarquer pour les possessions russes de l'Amérique septentrionale. De là, il voulait se rendre en Californie, puis à Otahiti, à Rio-Janeiro, et revenir par l'Angleterre à Berlin. Cette grande entreprise a été heureusement accomplie, et le savant docteur, de retour en Europe, vient de publier le récit de la première partie de son voyage : de Berlin jusqu'à Tobolsk, et de là à l'embouchure de l'Obi. Nous consignerons ici les particularités les plus curieuses de cette relation.

Nous ne nous arrêterons pas sur le trajet de Berlin à Saint-Pétersbourg, ni sur le séjour de l'auteur dans cette capitale; les détails roulent sur des sujets trop connus pour présenter un intérêt bien vif. C'est sur la route de Saint-Pétersbourg à Moscou que nous trouvons le premier objet digne de fixer notre attention : le canal de Wuishnyi-Wolochok. Ce canal unit le Volga avec le Msta, et établit une communication directe entre la mer Caspienne et la mer Baltique. Malheureusement, les rapides du Msta rendent impossible la navigation, en retour de la mer Baltique à

la mer Caspienne; néanmoins, tous les ans, quatre à six mille barques richement chargées, venant du Volga, passent dans le canal pour se rendre à Saint-Pétersbourg. Leurs cargaisons se composent principalement de farine pour les provinces septentrionales; ce canal sert aussi à transporter vers le nord la plupart des produits de l'Oural. Les habitants de Wuishnyi-Wolochok retirent de grands profits de cette navigation intérieure; ils fournissent les chevaux nécessaires pour traîner les bateaux sur le canal, et construisent aussi les bateaux plats, qui, en ce lieu, remplacent les navires plus grands et d'une construction plus parfaite qui naviguent sur le Volga. Ces bateaux, ou pour mieux dire, ces radeaux sont démolis en arrivant à Saint-Petersbourg, où les matériaux dont ils étaient composés se vendent. C'est ainsi que des approvisionnements de bois arrivent à la mer Baltique des forêts de Kasan, et que les chantiers de la marine obtiennent facilement et à peu de frais les matériaux dont ils ont besoin.

Au-delà de la vallée sablonneuse du Volga, le pays est très-accidenté, pittoresque et fertile, jusqu'à Moscou. L'aspect bizarre et varié qu'offre cette ville provient, en grande partie, des inégalités du terrain sur lequel elle est bâtie, et, en partie, des vicissitudes qu'elle a éprouvées. Depuis le treizième jusqu'au dix-neuvième siècle, la ville de Moscou a été sept fois réduite en cendres. Au nombre des objets les plus curieux que renferme cette capitale, figurent les cloches. Il paraît que, depuis les siècles les plus reculés, entraînés par un penchant tout particulier, les Russes ont poussé fort loin l'art de fondre de vastes masses de métal, plutôt pour l'ornement que pour l'utilité. Non loin des cinq pièces d'artillerie colossales qui ne se tirent qu'une fois par an, à Pâques, on voit dans un enfoncement, au pied de la tour de Saint-Ivan, une cloche plus colossale encore, et qui, sans contredit, est le plus énorme ouvrage de ce genre qui ait jamais été exécuté. Elle rappelle le fait cité par Hérodote, qui, 460 ans avant notre ère, vit chez les Scythes méridionaux, entre le Dnieper et le Kuban, une marmite de métal d'une grandeur non moins extraordinaire pour cette époque. Elle avait six fois la capacité du plus grand vase qui existât en Grèce, et, en supposant qu'elle fût de bronze, elle devait, d'après les dimensions qu'il indique, peser au moins 20,000 kilogrammes. Qui sait si les anciens Scythes et les Russes qui en descendent n'ont pas appris l'art de

fondre les métaux des Chinois ? En 1403, sous le règne de l'empereur Yum-Lo, ceux-ci fondirent une cloche qui pesait 120,000 livres. Quoi qu'il en soit, voici un tableau comparé, assez curieux, du poids des principales cloches de l'Europe :

	LIV. D'ANGLETERRE.
La grande cloche de Saint-Paul pèse.	8,400
— de Lincoln.	9,894
Le grand Thomas de l'église du Christ, à Oxford. . . .	17,000
La cloche du Palazzo Vecchio, à Florence.	17,000
La grande cloche de Saint-Pierre de Rome.	18,607
— d'Erfurt.	28,224
— de Rouen.	43,000
— de Saint-Ivan, à Moscou.	160.000
La cloche tombée au pied de la même tour.	443,772

Ce prodige du Kremlin a éprouvé de graves dommages dans sa chute ; la hauteur de cette cloche est d'un peu plus de 21 pieds, et son diamètre aux bords, de 22 pieds.

En poursuivant son voyage vers l'ouest, le professeur Erman arrive à Nijni-Novgorod. Là, toutes les variétés du caractère russe se confondent au milieu des physionomies étrangères qui y abondent. En entrant dans cette ville, notre voyageur fut frappé de la tranquillité et de la solitude qui régnaient dans ses rues ; elles ne semblaient habitées que par une poignée de soldats. Il ne tarda pourtant pas à reconnaître que cet abandon apparent se bornait à la ville haute, que presque tous ses habitants avaient désertée pour se joindre à la multitude immense rassemblée à la foire qui se tient une fois l'an dans la ville basse. Le grand marché russe pour les nations de l'Asie se tenait autrefois à Makariew, sur le Volga, mais à vingt lieues plus bas ; cette ville étant devenue la proie des flammes en 1816, on profita de cette circonstance pour transférer, l'année suivante, la foire à Nijni-Novgorod, située au confluent de l'Oka et du Volga. On choisit la vaste plaine qui s'étend entre ces deux rivières pour servir d'emplacement à la foire ; mais, quand il fallut l'adapter à l'usage auquel on la destinait, on trouva, dans la nature marécageuse du terrain, des obstacles que l'on ne put vaincre qu'en dépensant 40 millions de roubles (plus de 40 millions de fr.). De profonds égouts voûtés

furent construits dans le marais et mis en communication avec les deux rivières par des canaux. Les bâtiments qui devaient servir de bazar furent élevés sur pilotis, et toute la surface marécageuse de la plaine fut recouverte, à la profondeur de plusieurs pieds, de gravier et de sable sec; de sorte que, malgré les inondations, on ne se douterait presque pas de la nature primitive du sol. Au milieu de la plaine, se trouve le grand bazar, qui est divisé par des allées ou passages, se croisant à angles droits, en 64 groupes carrés qui contiennent, indépendamment de quelques bureaux publics situés au centre, 2522 grands caveaux propres à renfermer des marchandises, ayant chacun une petite chambre pour le marchand. Voici l'ordre que conservent pendant la foire les marchands des divers pays. Autour des bureaux du centre sont rangées d'abord les marchandises européennes : les modes de France et les draps d'Angleterre; puis, viennent les Arméniens, classe nombreuse et distinguée dans toutes les réunions commerciales de l'Orient. A côté d'eux se placent d'ordinaire les Bokhariens, qui se distinguent facilement des autres Asiatiques par leur tournure ramassée, leur corpulence et leur teint basané. Un côté presque tout entier du bazar est occupé par le marché chinois, où les étalages des boutiques se font à la manière de ce peuple, quoique, selon toute apparence, il y ait fort peu de sujets de l'empire céleste qui fréquentent cette foire. Le thé est le principal objet du commerce des Chinois. Au-delà des constructions en pierres du bazar, s'étendent plusieurs rangs de baraques en bois, où les tribus bigarrées de la Sibérie et de la Tatarie viennent étaler leurs fourrures et leurs pelleteries.

La foire de Nijni-Novgorod, réunissant un nombre considérable de marchands des diverses nations de l'Europe occidentale, de l'Océan glacial, des frontières de la Chine et de l'Inde, présente la scène la plus animée et la plus intéressante. On estime qu'au moment de la foire, il y a plus de 600,000 personnes qui apportent pour 80 millions de francs de marchandises. Dans cette somme, le thé seul est estimé à huit millions. On y vend en outre 4 millions de pouds (72,000 tonneaux) de fer de l'Oural, dont une grande partie s'exporte dans le Bokhara et le Turkestan. Le commerce de la foire emploie 2000 barques sur le Volga et ses bras navigables.

Les Mordwi, propriétaires aborigènes du pays qui environne

Nijni-Novgorod, semblent, par leur langage, être d'origine finoise, quoique leur constitution robuste et vigoureuse démente cette origine. Leur industrie se borne à l'éducation des abeilles, et ils n'apportent guère d'autre produit au marché que du miel. Les Mordwi se distinguent, dès le premier abord, des paysans russes, non-seulement par leur physionomie particulière, mais encore par la singularité de leur costume, qui se compose d'un pantalon et d'une chemise en blouse, le tout en toile blanche. Ils ressemblent, en cela, aux Scythes de l'antiquité, qui portaient habituellement des vêtements blancs. Les Chérémisses, qui occupent un district de 30 lieues de long sur la route de Kasan, et les Chewash, tribu de la même souche, qui habitent un peu plus loin, sont aussi vêtus de blanc, bien qu'ils n'aient, avec les Mordwi, aucune affinité de race et de langage. Comme eux, ils ornent les bords supérieurs de leurs blouses, de broderies éclatantes en laine de couleur, et il paraît que chaque tribu a un dessin qui lui est spécialement affecté. Les Mordwi conservent, en outre, quelques-unes des impressions religieuses qui, à une époque reculée, leur ont été transmises par les peuples de l'Orient : ainsi, ils ont une répugnance extrême à répandre le sang des animaux.

Dans la contrée habitée par ces tribus indigènes, dont les membres sont d'assez mauvais agriculteurs, commencent les vastes forêts de chênes, que l'on traverse pour aller à Kasan, ville dont l'aspect est tout oriental, malgré les constructions récentes qui y ont été entreprises par les Russes. Quoique située aux dernières limites de la civilisation européenne, Kasan renferme des édifices qui ne dépareraient pas les plus belles villes de l'intérieur de la Russie. L'université, construite en pierres de taille, est ornée d'une façade et d'un portail d'ordre corinthien. L'école pour l'étude des langues orientales retire de nombreux avantages du grand concours d'Asiatiques qui visitent cette ville. La bibliothèque possède une collection précieuse de manuscrits orientaux, et le musée contient une suite curieuse et intéressante de monnaies russes et tatares, ainsi qu'un cabinet considérable d'objets d'histoire naturelle, recueillis dans les steppes de la Tatarie par le professeur Evermann. Enfin, l'observatoire de Kasan est fourni d'un grand cercle mural et de plusieurs autres bons instruments.

A moitié chemin de Kasan à Perm, et dans le gouvernement de

Wiatka, on trouve les grandes forges; le minerai extrait à Kushwa, dans les monts Ourals, descend la rivière de Kama pendant l'espace de 120 lieues, jusqu'à Wotka et Ije, où, au milieu d'épaisses forêts et avec les eaux courantes nécessaires pour faire marcher les machines, se trouvent réunies toutes les conditions qu'exige l'établissement de vastes usines. Déjà en 1812, plus de 6000 ouvriers étaient employés aux forges de Wotka; mais ce qui distingue surtout ces usines, c'est leur acier fondu qui, sous tous les rapports, vaut l'acier d'Angleterre, quoique fabriqué par un procédé différent. Les manufactures d'Ije, situées à dix lieues au sud-ouest de Wotka, sont consacrées presque exclusivement à la fabrique d'armes à feu pour l'armée russe. La population d'Ije était, en 1812, de 18,000 âmes, et les principaux bâtiments, les fonderies, les demeures des officiers, construits aux frais de l'empereur, dans les premières années de ce siècle, sont sur une si vaste échelle et offrent une symétrie si bien entendue, qu'on les prendrait en les voyant, pour une grande et belle ville. Il est bon de remarquer que les ingénieurs et les chimistes de l'Oural, auteurs de toutes les découvertes et inventions mécaniques qui ont placé le commerce du fer de la Russie dans la situation florissante où il se trouve aujourd'hui, se sont formés eux-mêmes. Après avoir commencé par être simple ouvriers, ils ont fini par diriger eux-mêmes ces usines. Nous allons offrir un exemple de leur aptitude en consignant ici l'histoire de l'un d'eux, nommé Sobakin.

Cet homme industrieux naquit en 1742, serf dans un village appartenant à un couvent de Stariza, ville du gouvernement de Twer. Les moines lui apprirent à lire les psaumes dans l'ancienne langue esclavonne, et l'employèrent à peindre des images pour leur chapelle. Un jour, il eut occasion de voir une horloge de bois, appartenant au couvent, et cette vue lui révéla son talent inné pour la mécanique. Les biens du couvent ayant été vendus, il se vit forcé de gagner sa vie en travaillant à la terre. Il trouva moyen toutefois d'exécuter une horloge de bois qu'il vendit à un paysan pour quinze roubles et une vieille montre en argent détraquée. Il se procura de cette façon une seconde pièce de mécanisme, qu'il put étudier; il répara la chaîne de la montre, qui était cassée, il la revendit avec bénéfice et trouva ainsi moyen de continuer ses travaux. Il réussit enfin à construire des horlo-

ges qui représentaient les mouvements des corps célestes à l'aide desquels les religieux russes ont coutume de régler leurs calendriers. Une de ces horloges fut présentée à l'impératrice Catherine qui voulut connaître, l'ouvrier. Sobakin répondit aux questions de l'impératrice avec une si grande clarté, que la protection de la souveraine lui fut acquise sur-le-champ. Elle l'envoya en Angleterre pour y examiner et étudier les différentes machines alors en usage ; à son retour, il fut nommé surintendant des forges d'Ije. Dès lors il cessa d'être serf et prit place parmi les fonctionnaires publics d'un rang élevé. Les machines qu'il fit construire furent presque toutes de son invention, et les Russes lui en surent d'autant plus de gré, qu'ils avaient été jusqu'alors offusquées par le talent supérieur des ingénieurs étrangers qu'ils étaient forcés d'employer. Sobakin porta la manufacture d'armes d'Ije à un très-haut degré de perfection. Aujourd'hui, on y prend le plus grand soin de faire chaque partie séparée sur un modèle donné, d'où il résulte que les pièces de chaque arme vont également bien à toutes, et que, si cent fusils russes sont démontés, rien n'est plus facile que de les rajuster sur-le-champ.

A côté de cette grande aptitude pour la mécanique, qui a donné tant d'importance aux villes de Wolka et d'Ije, on remarque aussi, dans les districts manufacturiers d'Ekaterinembourg le goût naturel des Russes pour les arts, et notamment pour celui du dessin, dans lequel ils surpassent évidemment les ouvriers anglais. L'art de vernir au laque a été porté à une grande perfection à Tagilsk dans les monts Ourals, peut-être, sans doute, à cause des fréquentes communications de cette ville avec la Chine. Ces objets sont ordinairement ornés de peintures, et l'on attache tant d'importance à cette partie, que l'on envoie souvent les objets fabriqués, de Tagilsk à Slatoust pour y être peints par deux artistes célèbres, Boyachikof et Busteryef ; on les renvoie ensuite à Tagilsk pour être vernis. Les sujets de ces tableaux sont presque toujours tirés de l'histoire de Russie.

Perm, capitale de la province et du gouvernement dans lequel les mines de l'Oural sont situées, occupe un site romantique, sur les rives du Kama. Ses maisons de bois, bien bâties, proprement peintes en dehors et séparées de la rue par un fort enclos en bois, disent assez que les habitants vivent dans l'aisance et même dans l'opulence. On ne peut s'empêcher, en voyant cette ville ainsi que

celles qui ont été nouvellement fondées dans la Russie orientale, de les comparer aux établissements contemporains formés au Canada et aux États-Unis. Ceux-ci possèdent une population plus homogène, plus libre, plus civilisée; aussi leur développement est-il très-rapide; mais quant aux ressources naturelles, les villes de l'Oural paraissent jouir d'une grande supériorité, et bien que léur accroissement n'offre pas la merveilleuse rapidité des villes des États-Unis, leur situation n'en est pas moins fort prospère. La découverte des mines de cuivre et par suite la construction d'un haut fourneau sur les bords du Kama, en 1780, donna lieu à la fondation de Perm, qui toutefois aujourd'hui doit son importance plutôt aux bureaux du gouvernement dont elle est le siège, qu'à ses mines de cuivre.

Le voyageur qui se rend de Perm à Ekaterinembourg cherche avec une inquiète curiosité la chaîne de montagnes qui sépare le continent de l'Asie de celui de l'Europe, et ce n'est pas sans un chagrin secret qu'il la voit se réduire à une suite de collines dont les plus hautes ne s'élèvent pas à plus de 300 pieds au-dessus des plaines. Une montée peu considérable, d'environ une lieue, au delà du village de Bélimbagevek, conduit au sommet de la chaîne, c'est-à-dire au point culminant du défilé par lequel on va d'un continent à l'autre; sa hauteur est de 1600 pieds au-dessus de la mer. Les points les plus élevés que l'on aperçoit dés deux côtés, sont couverts de pins et ne peuvent guère dépasser 2000 pieds. La neige ne s'y maintient jamais en été. Ekaterinembourg, qui est à dix lieues au delà du défilé, se trouve à 800 pieds au-dessus de la mer. Cette ville est riche, industrieuse, et parmi ses maisons il en est qui se feraient remarquer dans les plus belles villes d'Europe. Cependant, la grande majorité de ses habitans sont serfs, et les tributs annuels qu'ils payent à leurs maîtres procurent à ceux-ci des revenus de prince. Au nombre des branches d'industrie qui fleurissent à Ekaterinembourg figure au premier rang l'art de tailler et de graver les pierres précieuses. Les améthystes, les topazes, les tourmalines, ainsi que des morceaux de quartz hyalin, d'une grosseur souvent extraordinaire, y sont taillés et polis avec un soin extrême, puis montés avec richesse, mais sans élégance. Une grande partie de ces pierres, sont le produit des districts environnants; d'autres sont apportées de la Sibérie; aussi le commerce des lapidaires y prend-il une grande extension.

Les fortunes rapides acquises par les premiers propriétaires des mines de l'Oural, et l'élévation soudaine d'un grand nombre de ces établissements sur une vaste échelle, date de l'époque où Pierre-le-Grand accorda à ses sujets la liberté illimitée pour tout ce qui regardait l'exploitation des mines. Des terres, des bois, des serfs furent irrévocablement cédés par le gouvernement à quiconque les demandait dans le but déclaré de se livrer à cette exploitation; la couronne se réservant toutefois le droit de retirer ces concessions quand elles paraîtraient ne devoir plus produire l'effet qu'elle s'en était promis. Il était défendu aux cessionnaires d'employer leurs serfs exclusivement à l'agriculture ou de consacrer les revenus de leurs terres à des spéculations étrangères à l'exploitation des mines; mais en revanche il leur était permis de les hypothéquer et même de les aliéner tant qu'elles continueraient à être productives.

Ce système, aussi avantageux pour les particuliers que pour l'État, ne subit de modifications que longtemps après. lorsque l'impératrice Catherine s'efforça d'introduire le contrôle du gouvernement et une espèce de centralisation dans toutes les branches d'industrie. Les autorités provinciales furent chargées de la surveillance, non-seulement des mines du gouvernement, mais encore de celles qui appartenaient à des particuliers. Ces autorités, qui le plus souvent n'entendaient rien à ces travaux, prirent fréquemment parti dans des discussions personnelles, et leur intervention vexatoire ôtant aux propriétaires la libre disposition de leurs biens, il en résulta une diminution considérable dans le produit des mines. L'empereur Paul Ier, animé d'une vive admiration pour tout ce qui émanait de son illustre prédécesseur, rétablit son ordonnance, et les propriétaires des monts Ourals sont restés depuis lors dans une position qui donne en quelque sorte à leurs terres l'apparence de petits États indépendants.

Les propriétaires de ces vastes possessions les visitent rarement aujourd'hui. Notre auteur trouva le château des Yakoleff à Nevyank, richement meublé à la vieille mode hollandaise du règne de Pierre-le-Grand. Il y fut bien logé et parfaitement traité; là, l'intendant reçoit une somme assez considérable pour couvrir les frais des réception de tous les voyageurs respectables. Les inspecteurs et les directeurs des mines nommés par les diverses branches de la famille, étaient, ainsi que la masse de la population,

au nombre de 10 000 âmes, tous serfs. Une grande partie de cette population se composede desdendants d'exilés. Les premiers travaux des mines de Nevyank furent l'ouvrage d'un corps de malheureux Suédois, faits prisonniers à la bataille de Pultawa.

Les mines de Tagilsk, ainsi que sept autres situées dans un rayon de douze lieues, appartiennent toutes à la famille Demidoff; elles sont comme celles de Nevyank, dirigées exclusivement par des serfs, sans aucune intervention directe ou personnelle du propriétaire. Ce district produit non-seulement du fer, mais encore du cuivre, de l'or et du platine. L'importance des forges de Tagilsk est proportionnée à la richesse des mines; les hauts-fourneaux sont assez grands pour contenir à la fois 14,000 tonneaux de minerai. La valeur des mines de la famille de Demidoff est considérablement augmentée par l'immense étendue de forêts que renferment ses propriétés. Sur le territoire de ces mines il y a 800 lieues carrées de forêts de sapins, et les arbres y sont si rapprochés, que le bûcheron trouve à peine l'espace nécessaire pour faire mouvoir sa hache. Au fond de ces sombres retraites, l'*élan* vit tranquille et y acquiert une taille bien plus considérable que dans les contrées septentrionales, où il est sans cesse poursuivi par les tribus chasseresses.

Après avoir traversé les montagnes de Blagodat, qui autrefois fournissaient à l'Europe occidentale des aimants naturels, nos voyageurs arrivèrent à Bogoslawsk, située à cent lieues environ au nord d'Ekaterinenbourg. En gravissant les monts Ourals on retrouve, quand on a dépassé 800 pieds d'élévation, les mêmes arbres qui revêtent les Alpes depuis 4000 jusqu'à 7000 mille pieds au-dessus de la mer. Mais à mesure que l'on avance vers le nord, on est étonné de la vigueur et de la fraîcheur de la végétation sibérienne, surtout lorsqu'on la compare à celle des régions de l'Europe dont la température moyenne est la même. Ainsi, à Bogoslawsk, sous le 60° parallèle de latitude et à 900 pieds au-dessus de la mer, il n'est plus possible de cultiver ni le navet, ni le chou, les deux légumes favoris des Russes; cependant les forêts de pins et les fleurs sauvages qui croissent sous leur abri, font oublier la rigueur du climat. C'est là que nos voyageurs rencontrèrent la tribu nomade des Woguls, qui n'a cessé de se retirer vers le nord, à mesure que les Russes ont occupé les monts Ourals.

Les Woguls changent de résidence, mais beaucoup moins souvent que les tribus de la Sibérie orientale. Leur but, en agissant ainsi, paraît être d'épargner le gibier. C'est par la même raison que leurs stations ne se composent jamais de plus de cinq cabanes, et de peur que les animaux sauvages ne soient mis en fuite par la fumée, il n'est pas permis d'établir ces stations à moins de quatre lieues les unes des autres. Les rennes font leur principale richesse, et en été ils les attèlent à leurs traîneaux pour traverser les plaines ; mais c'est surtout l'hiver qui est pour eux la saison des travaux, des voyages et de la récolte. C'est alors qu'ils s'occupent le plus activement de la chasse aux animaux à fourrures et de la vente de ces fourrures aux Samoïèdes, aux Ostiaks et aux Russes. Ces voyages annuels, ou pour mieux dire ces excursions de commerce vers l'Orient, à travers le pays qui s'étend au nord de Bogoslawsk sont très-remarquables ; car les Samoïèdes européens voyagent en hiver par-delà l'Oural ; et tandis que leurs voisins orientaux et les Woguls, qui habitent au midi de leur route, se meuvent tous dans la même direction, ceux-là font souvent jusqu'à 160 lieues pour aller jusqu'à Obdorsk, échanger au mois de février le produit de leur chasse contre du pain russe. Pendant les mois d'été, les Woguls se livrent au repos et à la paresse, et comme la fumée les défend contre les mouches, il leur arrive rarement de sortir de leurs tentes ; on dirait que pendant l'été, ils tombent dans un engourdissement qui ne leur laisse que tout juste assez de vie pour digérer leurs festins de l'hiver.

C'est incontestablement le fer qui forme le produit le plus important des mines de l'Oural. On y fabrique annuellement 7,400,000 pouds (132,000 tonneaux) de fer, dont la plus grande partie se consomme dans l'intérieur de la Russie. Pour un Anglais, cette quantité n'a rien de surprenant. Le fer exporté de la Grande-Bretague en 1830 a seul dépassé la production totale des mines de Russie, puisqu'il s'est élevé à 140,000 tonneaux indépendamment de 16,000 tonneaux de coutellerie et de quincaillerie. Dans cette même année, le produit total a été de 655,000 tonneaux, c'est-à-dire cinq fois autant que celui des monts Ourals. La proportion est à peu près la même pour le cuivre : les mines de l'Oural produisent par an 3500 tonneaux et celles de Cornouailles plus de 11,000 tonneaux. La valeur brute de l'or et du platine de l'Oural

est à peu près égale à celle du fer, et le produit total de cette région célèbre peut être évalué à environ 38 millions de francs par an.

De toutes les tribus aborigènes de la Sibérie, il n'y en a point chez qui l'on puisse mieux observer l'intéressant phénomène de la transition annuelle d'une vie sédentaire à une vie nomade, que celles des Baskirs, des frontières de Perse et d'Orenbourg. Chaque tribu de cette nation se fixe durant l'hiver dans un cantonnement de maisons de bois qu'elle construit toujours sur les bords de la même forêt; mais dès que le printemps paraît, elle part avec ses chevaux et ses troupeaux de moutons pour les pâturages des plaines. Chaque famille a sa tente de feutre qui se roule facilement et se suspend à la selle. En été, les tribus se réunissent et marchent en corps considérables, ayant soin de camper tout près les unes des autres. On peut dire que les Baskirs vivent à cheval : habiles et infatigables lorsqu'il s'agit de conduire ce fougueux animal, ils sont lents et paresseux dans toutes les autres circonstances de la vie. Les Russes, qui ont vécu au milieu des Baskirs, vantent leur lait de jument aigri, et assurent qu'il est très favorable à la santé. Ceux qui demeurent dans les environs des Baskirs, prennent si fort le goût de ce breuvage qu'ils ne peuvent plus s'en passer; on voit même souvent des personnes valétudinaires, rester un été chez les Baskirs et revenir parfaitement guéries. Les Kirgises attribuent la bonne santé dont ils jouissent à l'usage habituel de la viande de mouton gras; les Baskirs partagent à cet égard leurs goûts, et on voit dans leurs tentes d'été, la marmite remplie de mouton constamment devant le feu. Ils ne manquent jamais d'en offrir aux étrangers qui se présentent, et donnent aux enfants les queues de mouton à sucer. Cette nourriture abondante, jointe à une vie active, exempte de soucis, maintient ces peuplades dans un état de santé parfaite; mais lorsqu'ils quittent les plaines pour aller occuper leurs quartiers d'hiver, ils éprouvent toujours une atteinte de mélancolie morbide. En arrivant à quelque distance de leur village, les hommes s'arrêtent sans descendre de cheval, et les femmes entrent seules dans les maisons, armées de bâtons, avec lesquels elles frappent de toutes leurs forces les murs de leurs sombres demeures, pour en chasser les malins esprits. Les hommes n'y entrent à leur tour que quand ils croient que le bruit en a ex-

pulsé tous lés démons. Les Baskirs sont au nombre des plus adroits fauconniers des plaines de la Tatarie ; ils dressent leurs petits faucons à fondre sur des lièvres, tandis qu'une espèce plus grande ne craint pas d'attaquer les renards et même les loups. Ils vendent un grand nombre de ces oiseaux dressés aux Kirgises et aux autres tribus nomades des steppes.

Mais il est temps de suivre nos voyageurs à Tobolsk, dont on aperçoit de très-loin les blanches maisons et les clochers des églises, rangés le long de la crête d'une montagne escarpée qui s'élève à une grande hauteur au-dessus des plaines arides qui l'entourent. Au pied de la montagne, coule le large Irtuish qui, en faisant le coude pour changer sa direction de l'ouest au nord, reçoit en face de la ville les eaux du Tobol. Les nombreux exilés qui partent tous les ans pour la Sibérie et que l'on évalue à 5000, regardent le passage de l'Irtuish comme le point où s'achève leur anéantissement politique. Mais il y a d'autres personnes qui traversent ce Styx sibérien avec des sensations bien différentes. Tout fonctionnaire russe, civil ou militaire, qui s'offre volontairement pour servir en Sibérie, est assuré d'un grade supérieur après avoir passé trois ans au-delà de l'Irtuish. Beaucoup d'employés cherchent de l'avancement en se condamnant à cet exil volontaire, mais il s'en trouve peu qui prolongent leur exil au dela du temps strictement nécessaire.

Les exilés, pour délits politiques, qui appartiennent aux classes élevées de la société, sont ordinairement envoyés dans la partie septentrionale ou orientale de la Sibérie. Là, ne pouvant s'accoutumer à la simplicité des mœurs du pays, si différentes de celles de leur patrie, ils traînent une existence misérable. Ils se plaignent surtout de la difficulté de tenir des chevaux et de les monter. Les exilés pour délits civils résident à Tobolsk ; on les appelle en Sibérie les *infortunés :* ce sont, pour la plupart, des personnes condamnées pour abus de confiance ou escroquerie ; elles sont en général libres de toute surveillance ; mais il y en a quelques-unes qui sont obligées d'accomplir certains actes de pénitence religieuse, dans les églises, tandis que d'autres se soumettent volontairement à ces mêmes observances. Les plus grands criminels sont souvent condamnés pour un certain nombre d'années aux travaux forcés dans les mines de Nevchinsk, et quand ils ont fait leur temps, ils obtiennent la permission de venir de-

meurer à Tobolsk ; mais en général les exilés de la Sibérie sont dans la position de colons libres, maîtres de tirer le meilleur parti possible de leur industrie. Leur exil met fin à leur vasselage quand ils sont serfs, ce qui arrive presque toujours, et les rend indépendants. C'est à ce grand changement dans leur position sociale, et au sentiment moral qu'il fait naître, qu'il faut principalement attribuer la révolution qui s'opère chez eux. Dans leur nouvelle patrie, les *infortunés* mènent pour la plupart une conduite exemplaire, et manquent rarement de se procurer par leur travail une douce indépendance.

Quoique le nom de Tobolsk sonne bien tristement à des oreilles européennes, on aurait tort de croire que la vie y soit dépourvue de toute espèce d'agréments. Nulle part, on ne trouve une aussi grande abondance de gibier : les faisans, les perdrix, les coqs de bruyère, les gélinottes, et une foule d'autres espèces inconnues en Europe, sont à la portée des fortunes les plus modestes, tandis que d'une part, les pêcheries de l'Obi, et de l'autre, les troupeaux des tribus pastorales, fournissent à peu de frais à tous les besoins des habitants. Quant au cygne, dont la chair est un mets fort estimé dans le pays, on ne peut guère s'en procurer, à Tobolsk, que salé; aussi, n'y est-il pas très-recherché. Les marchandises européennes ne manquent pas dans la capitale de la Sibérie occidentale ; notre auteur y a même trouvé du *porter* de Londres. Les objets manufacturés, tels que : draps, cotons, soieries, etc., sont fournis par la Chine. Cette préférence provient, en partie, de leur prix peu élevé, et en partie, de l'habileté avec laquelle les marchands chinois savent adapter leurs assortiments aux besoins du pays. Tobolsk fait directement le commerce avec Tashkend et par son entremise avec les autres principautés ou khanats du Turkestan. Autrefois des caravanes de plusieurs milliers de chameaux arrivaient tous les ans à Omsk, à Petropaulowsk, à Orenbourg, et dans d'autres villes frontières de la Sibérie occidentale ; mais aujourd'hui les fruits secs de Bokhara, les châles précieux, le coton en laine, et les autres productions des contrées méridionales, sont portés, comme nous l'avons dit plus haut, en droiture à Nijni-Novgorod, au centre même de l'empire russe. Toutefois il arrive encore que, de loin en loin, de petites caravanes descendent des frontières de la Sibérie avec des peaux de loutre et de chiens marins, des toiles

et du fer en barre. Les marchands, qui sont pour la plupart des Tatares, s'assemblent à Semyarsk, près des sources de l'Irtuish, à environ 240 lieues sud-est de Tobolsk. Leur départ a lieu au mois de mai, quand les mares et les ruisseaux du désert ne sont pas encore tout à fait desséchés.

De Semiyarsk à Tashkend, ils comptent deux mois de voyage. Pendant les 80 premières lieues, la route traverse un pays sauvage et montagneux qui se prolonge jusqu'à ce que l'on ait passé les dernières croupes des monts Karkaralin, qui sont couverts de pins, de saules et de peupliers noirs. Les épais taillis de ces montagnes servent de repaire aux ours et aux sangliers; mais lorsqu'on les a franchies, les forêts disparaissent et l'on n'aperçoit plus d'arbres qu'aux approches de Tashkend. C'est alors que l'on trouve pour la première fois une espèce de tamarisc dont la vue fait toujours une impression agréable sur l'esprit des voyageurs, car elle leur annonce le commencement d'une nouvelle région végétale et le voisinage d'une contrée plus gaie et plus verdoyante. Cependant avant d'arriver aux tamariscs, il faut traverser la rivière de Chui, la seule qui arrose ces steppes, mais que l'on ne peut pas toujours passer, à cause de l'inconstance et de l'impétuosité de ces eaux. Les touffes épaisses de roseaux qui garnissent ses bords, servent de retraite à des tigres, des onces et à d'autres animaux de la famille des *felis*. Leur chasse est le principal divertissement des Kirgises, qui, du reste, sont eux-mêmes plus à craindre pour les voyageurs que les bêtes féroces qu'ils poursuivent.

Quand la caravane est arrivée aux tamariscs, elle commence à gravir la montagne du Karatau, du sommet de laquelle on distingue les monts Alatau et la campagne de Tashkend. Quoique accoutumés à supporter alternativement tous les extrêmes de la température, les Sibériens se plaignent vivement de l'excès de chaleur qu'ils souffrent à Tashkend. En effet, après un printemps brillant et court, les ardeurs de l'été ne tardent pas à venir tout dessécher. L'industrie de l'homme empêche seule que le pays soit un désert affreux. Tous les végétaux qui croissent à Tashkend : le mûrier, qui sert à nourrir les vers à soie ; les arbres fruitiers et jusqu'à ceux que l'on abat pour le chauffage, sont tous plantés dans des jardins, et arrosés par des canaux qu'alimente la petite rivière de Cherduik, dont il faut aller chercher les eaux à

cinq lieues de la ville. On assure que les habitants les plus riches se livrent aux travaux des champs. Le coton, qui est d'une qualité supérieure, forme le seul objet de commerce de Tashkend avec le nord. Plus de la moitié de la population est occupée dans les manufactures, mais leur mode de fabrication est si arriéré et si grossier, que les Russes s'efforcent de leur faire acheter des étoffes fabriquées avec leur propre coton.

S'il faut en croire les renseignements que le professeur Erman a recueillis en Sibérie, la ville de Tashkend contiendrait 80,000 habitants; mais ce nombre paraît fort exagéré, de même que celui de 60,000 auquel il estime les esclaves russes dans le Turkestan. Quelques-uns de ces esclaves sont des condamnés, échappés des mines de Nerschinsk; mais la plupart sont des serfs fugitifs qui, se livrant à leur goût pour le vagabondage, tombent dans les mains des Kirgises et sont vendus par eux à leurs voisins du midi. Indépendamment de ces Russes, le Turkestan renferme plusieurs milliers d'esclaves volés dans les pays voisins, et surtout aux frontières de la Perse. Les tribus nomades, plutôt que de rester oisives, s'engagent volontiers dans le commerce des esclaves et s'enlèvent réciproquement leurs enfants. Quand une compagnie de Kirgises va visiter une orde hamie, les femmes se mettent à courir en poussant des cris comme des poules qui gloussent pour rassembler leurs poussins; elles renferment leurs enfants dans une tente, et se placent toutes ensemble devant l'entrée pour y monter la garde jusqu'au départ de leurs compatriotes et amis. Un Kirgise, qui était au service de notre auteur, avait été dans son enfance entraîné loin de sa demeure et vendu par son propre père. Il se maria à Tobolsk, et se dédommagea en vendant à son tour ses enfants pour quelques centaines de roubles.

La bonne société de Tobolsk aime beaucoup la danse, et les dames accompagnent, en chantant, les figures des contredanses et des galops. Grands amateurs de fêtes et de cérémonies, les Tobolskois saisissent toutes les occasions : ainsi, le mariage donne lieu à quatre cérémonies différentes. Il y a d'abord *la première entrevue*, la *convention*, puis *le serrement de mains*, et enfin *le festin de la vierge* qui termine les rites nuptiaux. Lorsque, vers la fin d'octobre, la neige tombe avec abondance, une joie universelle se répand à Tobolsk : c'est comme un beau jour de printemps dans nos contrées occidentales. Plus tard,

quand les rivières sont complétement gelées, et qu'une épaisse couche de neige recouvre toutes les inégalité du terrain, alors les communications s'ouvrent; alors commence une vie de tumulte et de plaisir. Le soleil ne semble poindre à l'horizon que pour marquer le nombre de jours qui s'écoulent. Le 22 novembre, l'hiver ayant décidément établi son empire, le docteur Erman, enveloppé de fourrures et de peaux de daim, monta dans son traîneau et partit pour le cercle polaire en suivant la surface gelée des rivières d'Irtuish et d'Obi. Les nombreuses fentes que présente la glace au commencement de l'hiver causent toujours une vive inquiétude aux chevaux. Ils ralentissent le pas en approchant de ces fentes; puis ils reniflent et grattent du pied, pour tâter la solidité de la glace, et quand ils se sont assurés qu'ils n'ont rien à craindre, ils reprennent leur course avec un élan qui semble indiquer qu'ils comprennent le danger auquel ils viennent d'échapper.

A Subolsk, non loin de Denjikowo et presque sous le 60e parallèle de latitude, les habitants dirent à l'auteur que le froment et l'orge rendaient quarante pour un sur le sol fertile inondé par la rivière. Il y a sans doute de l'exagération dans ce calcul, dût-on même ne point tenir compte de l'incertitude des récoltes; néanmoins, il est positif que l'énergie des Russes crée des résultats merveilleux. Notre auteur les a trouvés partout confortablement logés et vivant dans une abondance qu'ils prennent toujours plaisir à partager avec les étrangers. Un pêcheur de Samarovo, près du confluent de l'Irtuish et de l'Obi, habitait une maison à deux étages, dont les fenêtres étaient garnies de carreaux de verre. «La nuit était avancée quand nous y arrivâmes, dit le docteur Erman, mais on ne voulut pourtant pas nous laisser coucher sans souper; et, pendant que les femmes préparaient le repas, notre hôte, qui nous parut fort satisfait de son sort, entra avec nous dans quelques détails sur sa fortune. Il nous dit qu'il avait eu le courage de dépenser 3000 roubles pour sa belle maison; car il avait une confiance entière dans la rivière, à laquelle il devait tout ce qu'il possédait. La *proximité* de la ville de Tobolsk rendait certain le débit de sa pêche; la distance n'est, en effet, que de 460 verstes (120 lieues) en hiver, et de 560 verstes (146 lieues) en été.

Samarovo est la limite méridionale des émigrations d'hiver de l'élan et du renne. Un petit nombre de familles ostiaques étaient descendues à une quarantaine de lieues plus bas que leurs sauvages

voisins. Tout, dans leur extérieur, annonçait un peuple ichthyophage ; leurs vêtements étaient faits de peaux de poisson, et, afin de les rendre souples et imperméables, ils les avaient enduits d'une si grande quantité d'huile que l'odeur en était tout à fait insupportable. Il était assez singulier de rencontrer chez ces septentrionaux si dégoûtants la craintive pudeur des nations du midi. Le docteur Erman ne put s'empêcher de rire, quand il remarqua le soin que les femmes ostiaques mettaient à se couvrir le visage en présence d'étrangers. Il osa prendre la liberté de soulever le voile dont se couvrait une de ces amphitrites sibériennes, mais celle-ci se fâcha sérieusement. Toutes les tentatives des Russes pour convertir ces peuples au christianisme ont été jusqu'ici sans résultat ; ils se bornent à ajouter les rites de leur nouvelle religion à ceux de l'ancienne.

Quand on avance davantage vers le nord, les tribus aborigènes offrent une apparence moins misérable. A une trentaine de lieues de Samarovo, dans une île formée par les deux grands bras de l'Obi, le docteur Erman trouva une famille d'Ostiaks, qui vivaient dans une sorte d'aisance et qui conservaient leurs coutumes et leur industrie nationales, sans y mêler aucune imitation de celles des Russes. Leurs occupations étaient la chasse et la pêche ; au printemps, ils poursuivaient le renne ; le renard en toute saison. Ils montrèrent à notre auteur une peau de martre qu'ils avaient prise depuis peu, et qu'ils conservaient dans une boîte comme un trésor précieux : c'était la moitié de leur *yasak* ou tribut annuel. Sa teinte un peu jaune, qui en diminuait la valeur, provenait, d'après eux, de ce qu'il y avait eu trop de lumière dans le bois fréquenté par cet animal : en effet, leurs forêts avaient été, depuis peu, éclaircies par un de ces incendies qui ravagent si souvent les bois de la Sibérie. Les Russes les attribuent au frottement des branches des arbres les unes contre les autres, ou bien à la foudre. Ils peuvent aussi être causés par les herbes des steppes que l'on brûle, ou par la négligence des chasseurs qui laissent après eux des cendres mal éteintes. On voit souvent une forêt en flammes sur une étendue de 16 à 20 lieues ; et quand ces flammes sont éteintes, les bois ne reprennent pas toujours leur ancien caractère ; les jeunes arbres qui poussent ne sont plus des pins majestueux, mais des bouleaux et des trembles.

Ce fut chez ces Ostiaks que notre auteur vit pour la première

fois des chiens élevés exclusivement pour être attelés aux traîneaux. Ils étaient de la taille d'un grand épagneul blanc, avec une ou deux taches noires sur le corps ; leurs oreilles, dont la pointe est noire, étaient bien dressées et leurs queues, touffues se déroulaient avec grâce. Tous leurs mouvements étaient pleins de vivacité. Ces pauvres animaux sont traités avec beaucoup de dureté, en récompense de leurs indispensables services. Pendant qu'ils sont jeunes, ils sont choyés et caressés, mais plus tard on les met à la porte ; obligés de chercher eux-mêmes un abri, ils sont punis sévèrement toutes les fois qu'ils essayent de rentrer dans le confortable logement qu'ils occupaient jadis. Ils apprennent bientôt à se creuser, non loin de la cabane, un lit dans la neige, que la chaleur de leur corps fait fondre ; c'est là leur seule demeure pendant les grands froids de l'hiver ; ils n'ont pour toute nourriture que du poisson, et encore ne leur donne-t-on à manger qu'une fois par jour.

Les Ostiaks n'attèlent que deux chiens à leurs traîneaux, mais chez les Sibériens orientaux on voit souvent des attelages de dix ou douze têtes. Quand on les appelle, ils obéissent, mais évidemment à contre-cœur. L'homme leur soulève les pattes de derrière et leur passe autour du corps un nœud coulant qui, en s'attachant à leur poitrail, les lie au traîneau. Quand le signal est donné, ils partent en hurlant et en se débattant ; bientôt cependant le traîneau glisse rapidement et le bruit cesse, ou pour mieux dire les chiens se taisent et l'on n'entend plus que la voix du conducteur.

A 61° 45' de latitude, à 40 lieues environ de Samarovo, se trouvent les *sosnowie yurtui* ou maisons des pins ; et notre auteur, en contemplant les beaux arbres d'où ce lieu tire son nom, ne put s'empêcher de réfléchir à la fausse idée que l'on se fait en Europe du climat de la Sibérie. Le tronc d'un arbre couché par terre avait 80 pieds de long. Les maisons ou cabanes situées sous ce majestueux bosquet ressemblaient à des boîtes carrées ; elles étaient construites avec de grosses poutres bien recouvertes d'argile, et leurs toits étaient plats. A côté de chacune de ces maisons, il y avait un magasin pour les provisions, élevé sur quatre grandes perches, à une hauteur considérable ; une autre perche avec des entailles servait d'échelle pour y monter. Le grand nombre de chiens toujours

affamés dont ces hameaux sont remplis, oblige ces pauvres gens à prendre de telles précautions. Parmi les colons russes établis sur les bords de l'Irtuish, il n'y a que les plus riches qui garnissent de verre les carreaux de leurs fenêtres : les autres se servent de talc ; les Ostiaks remplacent l'un et l'autre par des peaux de poisson bien huilées ; mais ici, sous ces grands pins, les fenêtres des cabanes étaient closes avec de la glace.

Beresow, à 168 lieues nord de Tobolsk en droite ligne, et 240 lieues par les routes, est un établissement de grande importance pour le commerce des fourrures. Il est habité par un petit nombre de marchands distingués et par des personnes exilées pour des délits politiques. Quand le docteur Erman arriva à Beresow, il était minuit, et tout à l'entour régnait l'ombre diaphane d'une nuit septentrionale. Il lui sembla qu'il était parvenu à la dernière extrémité de la terre habitable. La campagne était triste et déserte; les maisons à moitié ensevelies sous la neige étaient entourées d'un silence profond ; et nulle part on n'apercevait la trace d'êtres vivants ; mais cette impression pénible s'efface dès qu'on pénètre dans l'intérieur des maisons! Une hospitalité sincère et désintéressée est la première vertu des habitants. L'étranger est placé sur le siége d'honneur, immédiatement au-dessous des images sacrées. L'appartement dans lequel il est reçu est, à la vérité, assez mal meublé ; mais on s'empresse de lui apporter du vin et des confitures ; puis on étale devant lui divers objets curieux, que ces hommes barbus montrent, en témoignage de la vérité des récits qu'ils font. A Beresow, les magasins ne renferment que des peaux de rennes et des objets d'un volume considérable ; mais toutes les marchandises de prix se gardent à la maison. Dans la pièce consacrée à cet usage, on voit pêle-mêle, dans la plus étrange confusion, des fourrures de toute espèce, des fusils, des couteaux, des caisses de thé, des os de mammouth, des vêtements russes, de l'eau-de-vie, du vin de Madère, des sachets de castoréum, des aiguilles, des fruits secs de Bokhara, du tabac, etc.

C'est à Beresow que les trois favoris de Pierre-le-Grand : Osterman, Dolgorouky et Menzikoff terminèrent leurs jours. Ce dernier se livra à la plus haute dévotion et bâtit de ses propres mains une église dans laquelle, par esprit de pénitence, il rem-

plit les fonctions de sonneur de cloches. Il fut enterré en 1729 devant la porte de cette petite église, et ses restes y demeurèrent presque oubliés jusqu'en 1821, quand le gouverneur de Tobolsk, à la prière de Dimitri Kamensky, auteur d'une histoire biographique des contemporains de Pierre Ier, fit ouvrir la tombe. On y trouva le corps, qui avait été déposé profondément au milieu de la terre gelée, dans un état de parfaite conservation, et il fournit des reliques à tous les nombreux descendants et admirateurs de ce Mensikoff qui, après avoir commencé par être garçon boulanger, vendant des petits pains chauds dans les rues de Moscou, était devenu premier ministre de Pierre-le-Grand, et avait failli être beau-père du czar Pierre II.

Après avoir respiré pendant plusieurs jours le parfum du poisson sec, du castoréum et des peaux de rennes fraîchement dépouillées, après avoir éternué en se chauffant devant des feux de bois de laryx, dont la fumée pénétrante irrite à la fois les yeux et le nez, notre voyageur fut agréablement surpris, lorsqu'en arrivant à Obdorsk, le 8 décembre au point du jour, son odorat fut frappé par la vapeur du pain qui, dans l'air calme et froid, se faisait sentir à une distance considérable. Quand il entra dans la maison de la personne à laquelle il avait été recommandé, il trouva tous les habitants occupés à cuire du pain pour la prochaine foire. Obdorsk, située presque sous le cercle polaire, et à vingt lieues de l'embouchure de l'Obi, est un point d'une très-haute importance pour les marchands de fourrures russes; car il est le centre du commerce avec les tribus qui parcourent le pays, depuis Archangel jusqu'au Yeniseï. Ces chasseurs nomades commencent à se rassembler autour de la ville au mois de décembre, mais le commerce n'est dans toute son activité qu'en février, époque où les Ostiaks du district de Beresow viennent aussi y apporter leur *yasak* ou tribut de peaux.

Non loin d'Obdorsk, notre auteur trouva le pilote Ivanhoff, qui était occupé depuis sept ans à faire le relevé des côtes de la mer Glaciale, entre les rivières de Petchora et d'Obi; mais comme il n'avait d'autre instrument qu'une boussole, et d'autre moyen de mesurer les distances qu'en calculant approximativement le chemin qu'il avait fait dans un traîneau, on conçoit que son travail ne pouvait offrir une bien grande exactitude. Cependant l'importance de la pêche dans les rivières de la Sibérie

devrait bien engager le gouvernement russe à faire faire de bons relevés hydrographiques de leurs embouchures. Sans parler des poissons qui vivent toute l'année dans les eaux douces, il y a beaucoup d'espèces qui commencent à remonter l'Obi dans la première semaine de juin, immédiatement après la débacle. Les plus importantes sont l'esturgeon et le saumon. Ceux-ci remontent les fleuves depuis la mer jusqu'à leurs sources, pendant cinq à six cents lieues. Il parait que les diverses espèces de poissons qui quittent ainsi la mer, sont poussées par le même instinct, et que si les unes remontent plus haut que les autres, cela tient à leur plus grande vigueur, qui leur permet de nager plus longtemps. Les poissons les plus forts qui forment l'avant-garde peuvent arriver aux sources dans l'espace de quelques mois; ceux qui restent en arrière et qui demeurent au milieu de la rivière jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait prise par les glaces, meurent de la crampe, au dire des pêcheurs; mais il est probable que le manque d'air atmosphérique est la véritable cause de la mortalité qui commence à régner parmi eux au mois de janvier. Ils se pressent alors en si grand nombre sur les bords vaseux du fleuve que les pêcheurs adroits les prennent avec facilité. Les Ostiaks font descendre un grand panier par un trou percé dans la glace et le remontent au bout de quelques minutes plein de poissons. Ils prennent souvent ainsi des esturgeons de six pieds de long. Les Russes font entrer le poisson dans leurs filets au moyen de boules d'argile chauffées au feu, qu'ils déposent sur le bord de la rivière.

Les Russes de Tobolsk qui possèdent d'abondantes pêcheries sur la partie basse de l'Obi, évaluent de la manière suivante la proportion des différentes espèces de poissons qu'ils prennent. Pour un esturgeon ils ont six saumons *nelms*, 80 saumons *muksums*, et 104 petits poissons. Le poids de ces diverses espèces est dans la proportion suivante : 5, 7, 42 et 112. Le poids moyen d'un esturgeon est de 50 livres. Quant au produit total de ces pêcheries, on ne peut le calculer que très-approximativement; mais, en supposant que les 60,000 habitants aborigènes du gouvernement de Tobolsk consomment par jour une livre de poisson chacun, et les 480,000 Russes un tiers de livre, on trouvera une consommation annuelle de 115 millions de livres ou de 26 millions de poissons; mais ce calcul ne fait connaître qu'une

très-petite partie des poissons qui remontent annuellement l'Obi.

Indépendamment des pelleteries de divers genres, les Russes achètent des naturels, à la foire d'Obdorsk, des quantités considérables d'ivoire fossile ou défenses de mammouth (on en trouve parfois du poids de 250 livres chaque); du duvet, et environ 50,000 peaux d'oie avec les plumes. D'Obdorsk, le docteur Erman fit une excursion vers les montagnes du nord-ouest; mais il ne put y pénétrer fort avant. Le froid d'ailleurs était excessif; le thermomètre descendait à 56° centig. au-dessous de zéro. En parlant des Ostiaks, il nous apprend qu'il les a trouvés partout obligeants, intelligents et honnêtes; leur probité est même passée en proverbe chez les Russes. Ils ne violent jamais le serment qu'ils ont prêté, la main posée sur la tête d'un ours, animal pour lequel ces tribus ont toutes une espèce de vénération religieuse, ce qui ne les empêche pas de le tuer. Un Ostiak, armé d'un couteau attaché à une longue perche, ne craint pas d'attaquer un ours de huit pieds de long.

(Monthly Review.)

LE PRIX DE LA VIE.

I.

.... Et Joseph, ouvrant la porte du salon, vint nous dire que la chaise de poste était prête. Ma mère et ma sœur se jetèrent dans mes bras.

— Il est temps encore, me disaient-elles, renonce à ce voyage, reste avec nous.

— Ma mère, je suis gentilhomme, j'ai vingt ans, il faut qu'on parle de moi dans le pays! que je fasse mon chemin, soit à l'armée, soit à la cour.

— Et quand tu seras parti, dis-moi, Bernard, que deviendrai-je?

— Vous serez heureuse et fière en apprenant le succès de votre fils.

— Et si tu es tué dans quelque bataille?

— Qu'importe! qu'est-ce que la vie? est-ce qu'on y songe? On ne songe qu'à la gloire quand on a vingt ans et qu'on est gentilhomme. Et me voyez-vous, ma mère, revenir près de vous, dans quelques années, colonel ou maréchal-de-camp, ou bien avec une belle charge à Versailles?

— Eh bien! qu'en arrivera-t-il?

— Il arrivera que je serai ici respecté et considéré.

— Et après?

— Que chacun m'ôtera son chapeau.

— Et après?

— Que j'épouserai ma cousine Henriette, que je marierai mes

jeunes sœurs et que nous vivrons tous avec vous, tranquilles et heureux dans mes terres de Bretagne.

— Et qui t'empêche de commencer dès aujourd'hui ? Ton père ne nous a-t-il pas laissé la plus belle fortune du pays ? Y a-t-il à vingt lieues à la ronde un plus riche domaine et un plus beau château que celui de la Roche-Bernard ? n'y es-tu pas considéré de tes vassaux? En manque-t-il, quand tu traverses le village pour te saluer et ôter leur chapeau? Ne nous quitte pas, mon fils ; reste près de tes amis, près de tes sœurs, près de ta vieille mère, qu'au retour peut-être tu ne retrouveras plus ; ne vas pas dépenser en vaine gloire ou abréger, par des soins et des tourments de toute espèce, des jours qui déjà s'écoulent si vite : la vie est douce chose, mon fils, et le soleil de Bretagne est si beau !

En disant cela, elle me montrait par les fenêtres du salon les belles allées de mon parc, les vieux maronniers en fleurs, les lilas, les chèvre-feuilles, dont le parfum embaumait les airs et dont la verdure étincelait au soleil. Dans l'antichambre se tenaient le jardinier et toute sa famille, qui, tristes et silencieux, semblaient aussi me dire : Ne partez pas, notre jeune maître, ne partez pas ?

Hortense ma sœur aînée, me serrait dans ses bras, et Amélie, ma petite sœur, qui était dans un coin du salon, occupée à regarder les gravures d'un volume de La Fontaine, s'était approchée de moi en me présentant le livre :

— Lisez, lisez, mon frère, me disait-elle en pleurant.... C'était la fable des *Deux Pigeons !*... Je me levai brusquement, je les repoussai tous.

— J'ai vingt ans, je suis gentilhomme; il me faut de l'honneur, de la gloire.. laissez-moi partir.

Et je m'élançai dans la cour. J'allais monter dans la chaise de poste lorsqu'une femme parut sur le perron de l'escalier. C'était Henriette ! elle ne pleurait pas.., elle ne prononçait pas une parole... mais, pâle et tremblante, elle se soutenait à peine. De son mouchoir blanc, qu'elle tenait à la main, elle me fit un dernier signe d'adieu, et elle tomba sans connaissance. Je courus à elle, je la relevai, je la serrai dans mes bras, je lui jurai amour pour la vie ; et au moment où elle revenait à elle, la laissant aux soins de sa mère et de ma sœur, je courus à ma voiture sans m'arrêter,

sans retourner la tête. Si j'avais regardé Henriette, je ne serais pas parti.

Quelques minutes après, la chaise de poste roulait sur la grande route.

Pendant longtemps je ne pensai qu'à mes sœurs, à Henriette, à ma mère et à tout le bonheur que je laissais derrière moi ; mais ces idées s'effaçaient à mesure que les tourelles de la Roche-Bernard se dérobaient à ma vue, et bientôt des rêves d'ambition et de gloire s'emparèrent seuls de mon esprit.

Que de projets! que de châteaux en Espagne ! que de belles actions je me créais dans ma chaise de poste ! Richesses, honneurs, dignités, succès en tout genre; je ne me refusai rien ; je méritais et je m'accordais tout : enfin, m'élevant en grade à mesure que j'avancais en route, j'étais duc et pair, gouverneur de province et maréchal de France quand j'arrivai le soir à mon auberge. La voix de mon domestique, qui m'appelait modestement *monsieur le chevalier*, me força seule de revenir à moi et d'abdiquer. Le lendemain et les jours suivants, mêmes rêves, même ivresse, car mon voyage était long. Je me rendais aux environs de Sedan, chez le duc de C..., ancien ami de mon père et protecteur de ma famille. Il devait m'emmener avec lui à Paris où il était attendu à la fin du mois ; il devait me présenter à Versailles et me faire obtenir une compagnie de dragons, par le crédit d'une sœur à lui, la marquise de F..., jeune femme charmante, désignée par l'opinion générale à la survivance de madame de Pompadour, place dont elle réclamait le titre avec d'autant plus de justice que depuis longtemps déjà elle en remplissait les fonctions honorables.

J'arrivai le soir à Sedan, et ne pouvant pas, à l'heure qu'il était, me rendre au château de mon protecteur, je remis ma visite au lendemain, et j'allai loger aux Armes-de-France, le plus bel hôtel de la ville, rendez-vous ordinaire de tous les officiers, car Sedan est une ville de garnison, une place forte, les rues ont un aspect guerrier et les bourgeois mêmes une tournure martiale qui semble dire aux étrangers : Nous sommes compatriotes du grand Turenne.

Je soupai à table d'hôte, et je demandai le chemin qu'il fallait suivre pour me rendre le lendemain au château du duc de C..., situé à trois lieues de la ville. Tout le monde vous l'indiquera, me

dit-on ; il est assez connu dans le pays. C'est dans ce château qu'est mort un grand guerrier, un homme célèbre, le maréchal Fabert. Et la conversation tomba sur le maréchal Fabert. Entre jeunes militaires c'était tout naturel.

On parla de ses batailles, de ses exploits, de sa modestie qui lui fit refuser les lettres de noblesse et le collier de ses ordres que lui offrait Louis XIV ; on parla surtout de l'inconcevable bonheur qui, de simple soldat, l'avait fait parvenir au rang de maréchal de France, lui homme de rien, et fils d'un imprimeur : c'était le seul exemple qu'on pouvait citer d'une pareille fortune qui, du vivant même de Fabert, avait paru si extraordinaire que le vulgaire n'avait pas craint d'alléguer à son élévation des causes surnaturelles.

On disait qu'il s'était occupé dès son enfance de magie, de sorcellerie : qu'il avait fait un pacte avec le diable. Et notre aubergiste qui, à la bêtise d'un Champenois, joignait la crédulité de nos bons paysans bretons, nous attesta avec un grand sang-froid, qu'au château du duc de C..., où Fabert était mort, on avait vu un homme noir, que personne ne connaissait, pénétrer dans sa chambre et disparaître, emportant avec lui l'âme du maréchal qu'il avait autrefois achetée et qui lui appartenait; et que même maintenant encore, dans le mois de mai, époque de la mort de Fabert, on voyait apparaître le soir une petite lumière portée par l'homme noir. Ce récit égaya le dessert et nous bûmes une bouteille de Champagne au démon familier de Fabert, en le priant de vouloir bien aussi nous prendre sous sa protection, et nous faire gagner quelques batailles comme celles de la Calicure et de la Marfée.

Le lendemain je me levai de bonne heure et je me rendis au château du duc de C..., immense et gothique manoir, qu'en tout autre moment je n'aurais peut-être pas remarqué, mais que je regardai, j'en conviens, avec une curiosité mêlée d'émotion en me rappelant le récit que nous avait fait la veille l'aubergiste des Armes-de-France.

Le valet à qui je m'adressai me répondit qu'il ignorait si son maître était visible et surtout s'il pouvait recevoir. Je lui donnai mon nom, et il sortit en me laissant seul dans une espèce de salle d'armes, décorée d'attributs de chasse et de portraits de famille.

J'attendis quelque temps, et l'on ne venait pas; cette car-

rière de gloire et d'honneur que j'avais rêvée commence donc par l'antichambre, me disais-je; et, solliciteur mécontent, l'impatience me gagnait : j'avais déjà compté deux ou trois fois tous les portraits de famille et toutes les poutres du plafond, lorsque j'entendis un léger bruit dans la boiserie. C'était une porte mal fermée que le vent venait d'entr'ouvrir. Je regardai et j'aperçus un très joli boudoir, éclairé par deux grandes croisées et une porte vitrée qui donnaient sur un parc magnifique : je fis quelques pas dans cet appartement et je m'arrêtai à la vue d'un spectacle qui d'abord n'avait pas frappé mes yeux. Un homme, le dos tourné à la porte par laquelle je venais d'entrer, était couché sur un canapé; il se leva, et, sans m'apercevoir, courut brusquement à la croisée. Des larmes sillonnaient ses joues, un profond désespoir paraissait empreint dans tous ses traits; il resta quelque temps immobile et la tête cachée dans ses mains; puis il commença à se promener à grands pas dans l'appartement.

J'étais alors près de lui; il m'aperçut et tressaillit; moi-même, désolé et tout étourdi de mon indiscrétion, je voulais me retirer en balbutiant quelques mots d'excuse.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? me dit-il d'une voix forte en me retenant par le bras.

— Je suis le chevalier Bernard de la Roche-Bernard, et j'arrive de Bretagne...

— Je sais, je sais, me dit-il, et il se jeta dans mes bras, me fit asseoir à côté de lui, me parla vivement de mon père et de toute la famille, qu'il connaissait si bien que je ne doutai pas que ce ne fût le maître du château.

— Vous êtes M. ***, lui dis-je.

Il se leva et me regarda avec exaltation; il me répondit : Je l'étais, je ne le suis plus, je ne suis plus rien; et voyant mon étonnement, il s'écria : Pas un mot de plus, jeune homme, ne m'interrompez pas.

— Si, monsieur, j'ai été témoin, sans le vouloir, de votre chagrin et de votre douleur, et si mon dévouement et mon amitié peuvent y porter quelque adoucissement...

— Oui, oui, vous avez raison; non que vous puissiez rien changer à mon sort, mais vous recevrez du moins mes dernières volontés et mes derniers vœux...; c'est le seul service que j'attende de vous.

Il alla fermer la porte et revint s'asseoir près de moi qui, ému et tremblant, attendais ses paroles ; elles avaient quelque chose de grave et de solennel. Sa physionomie surtout avait une expression que je n'avais encore vue à personne.

Ce front que j'examinais attentivement semblait marqué par la fatalité. Sa figure était pâle ; ses yeux noirs lançaient des éclairs, et, de temps en temps, ses traits, quoique altérés par la souffrance, se contractaient par un sourire ironique et infernal.

— Ce que je vais vous apprendre, me dit-il, va confondre votre raison. Vous douterez..... Vous ne croirez pas... Moi-même, bien souvent, je doute encore... Je voudrais du moins; mais les preuves sont là, et il y a dans tout ce qui nous entoure, dans mon organisation même, bien d'autres mystères que nous sommes obligés de subir sans pouvoir les comprendre

Il s'arrêta un instant comme pour recueillir ses idées, passa la main sur son front, et continua :

— « Je suis né dans ce château. J'avais deux frères, mes aînés, à qui devaient revenir les biens et les honneurs de notre maison ; je n'avais rien à attendre que le manteau d'abbé et le petit collet, et cependant des pensées d'ambition et de gloire fermentaient dans ma tête et faisaient battre mon cœur.

» Malheureux de mon obscurité, avide de renommée, je ne rêvais qu'aux moyens d'en acquérir, et cette idée me rendait insensible à tous les plaisirs et à toutes les douceurs de la vie. Le présent ne m'était rien. je n'existais que dans l'avenir, et cet avenir se présentait à moi sous l'aspect le plus sombre. J'avais près de trente ans et je n'étais rien encore. Alors, et de tous côtés, s'élevaient dans la capitale des réputations littéraires dont l'éclat retentissait jusqu'en nos provinces.

» Ah ! me disais-je souvent, si je pouvais du moins me faire un nom dans la carrière des lettres ! Ce serait toujours de la renommée, et c'est là seulement qu'est le bonheur.

» J'avais pour confident de mes chagrins un ancien domestique, un vieux nègre, qui était dans ce château bien avant ma naissance ; c'était à coup sûr le plus âgé de la maison, car personne ne se rappelait l'y avoir vu entrer ; les gens du pays prétendaient même qu'il avait connu le maréchal Fabert et assisté à sa mort... »

En ce moment mon interlocuteur me vit faire un geste de surprise; il s'arrêta et me demanda ce que j'avais. Rien, lui dis-je; mais malgré moi je pensai à l'homme noir dont nous avait parlé la veille notre aubergiste. M. de C*** continua :

« Un jour devant Iago (c'était le nom du nègre) je me laissai aller à mon désespoir sur mon obscurité et sur l'inutilité de mes jours, et je m'écriai : Je donnerais dix années de ma vie pour être placé au premier rang de nos auteurs.

— Dix ans, me dit-il froidement, c'est beaucoup; c'est payer cher bien peu de chose; n'importe, j'accepte vos dix ans. Je les prends; rappelez-vous vos promesses, je tiendrai les miennes.

» Je ne vous peindrai pas ma surprise en l'entendant parler ainsi. Je crus que les années avaient affaibli sa raison; je haussai les épaules en souriant, et je quittai quelques jours après le château pour faire un voyage à Paris.

» Là, je me trouvai lancé dans la société des gens de lettres. Leur exemple m'encouragea, et je publiai plusieurs ouvrages dont je ne vous raconterai pas le succès... Tout Paris s'empressa de les voir; les journaux retentirent de mes louanges; le nouveau nom que j'avais pris devint célèbre, et hier encore, jeune homme, vous même l'admiriez... »

Ici un nouveau geste de surprise interrompit ce récit...

— Vous n'êtes donc pas M. le duc de C*** ? m'écriai-je.

— Non, répondit-il froidement. Et je me dis en moi-même : Un homme de lettres célèbre... Est-ce Marmontel? Est-ce d'Alembert? Est-ce Voltaire?...

Mon inconnu soupira; un sourire de regret et de mépris vint effleurer ses lèvres, et il reprit son récit.

« Cette réputation littéraire que j'avais enviée, fut bientôt insuffisante pour une âme aussi ardente que la mienne. J'aspirais à de plus nobles succès, et je dis à Iago, qui m'avait suivi à Paris et qui ne me quittait plus : Il n'y a de gloire réelle, il n'y a de véritable renommée que celle que l'on acquiert dans la carrière des armes. Qu'est-ce qu'un homme de lettres, un poëte? Rien. Parlez-moi d'un grand capitaine, d'un général d'armée, voilà le destin que j'envie, et, pour une grande réputation militaire, je donnerais dix des années qui me restent. — Je les accepte, me répondit Iago; je les prends, elles m'appartiennent; ne l'oubliez pas. »

Pendant qu'il marchait à grands pas et qu'il parlait ainsi avec chaleur, avec enthousiasme, la surprise avait glacé tous mes sens; je me disais : Qui donc est là près de moi ?... Est-ce Coigny?... est-ce Richelieu?... est-ce le maréchal de Saxe?...

De cet état d'exaltation, mon inconnu était retombé dans l'abattement, et, s'approchant de moi, il me dit d'un air sombre : « Iago avait dit vrai; et quand, plus tard, dégoûté de cette vaine fumée de gloire militaire, j'aspirai à ce qu'il y a seulement de réel et de positif dans ce monde, quand, au prix de cinq ou six années d'existence, je désirai l'or et les richesses, il me les accorda encore... oui, jeune homme, oui, j'ai vu la fortune seconder, surpasser tous mes vœux. Des terres, des forêts, des châteaux; ce matin encore, tout cela était en mon pouvoir; et si vous doutez de moi, si vous doutez de Iago... attendez... attendez..., il va venir... et vous allez voir par vous-même par vos yeux; car ce qui confond votre raison et la mienne n'est malheureusement que trop réel. »

L'inconnu s'approcha alors de la cheminée, regarda la pendule, fit un geste d'effroi et me dit à voix basse :

« Ce matin, au point du jour, je me sentais si abattu et si faible, que je pouvais à peine me soulever. Je sonnai mon valet de chambre. Ce fut Iago qui parut. — Qu'est-ce donc que j'éprouve? lui dis-je. — Maître, rien que de très-naturel. L'heure approche, le moment arrive. — Et lequel? lui dis-je. — Ne devinez-vous pas? le ciel vous avait destiné soixante ans à vivre. Vous en aviez trente quand j'ai commencé à vous obéir. — Iago, lui dis-je avec effroi, parles-tu sérieusement? —Oui, maître, en cinq ans vous avez dépensé en gloire vingt-cinq années d'existence; vous me les avez données, elles m'appartiennent; et les jours dont vous avez été privé seront maintenant ajoutés aux miens. — Quoi! c'était là le prix de tes services? — D'autres m'ont payé plus cher, témoin Fabert, que je protégeais aussi. — Tais-toi, tais-toi, lui dis-je; ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai. — A la bonne heure, mais préparez-vous, car il ne vous reste plus qu'une demi-heure à vivre. — Tu te joues de moi, tu me trompes. — En aucune façon : calculez vous-même. Trente-cinq ans où vous avez vécu réellement, et vingt-cinq que vous avez perdus : total, soixante, c'est votre compte, chacun le sien. — Et

il voulait sortir... Je sentais mes forces diminuer, je sentais la voix m'échapper.

— « Iago ! Iago ! m'écriai-je, donne-moi quelques heures, quelques heures encore. — Non, non, répondait-il, ce serait maintenant les retrancher de mon compte, et je connais mieux que vous le prix de la vie. Il n'y a pas de trésor qui puisse payer deux heures d'existence. — Eh bien ! lui dis-je en faisant un effort, reprends les biens pour lesquels j'ai tant sacrifié ; quatre heures encore et je renonce à mon or, à mes richesses, à cette opulence que j'ai tant désirée. — Soit : tu as été bon maître, et je veux bien faire quelque chose pour toi, j'y consens.

» Je sentis mes forces se ranimer, et je m'écriai : Quatre heures, c'est si peu de chose !... Iago !... Iago !... quatre autres encore, et je renonce à ma gloire littéraire, à tous mes ouvrages, à ce qui m'avait placé si haut dans l'estime du monde. — Quatre heures pour cela ! s'écria le nègre avec dédain. C'est beaucoup : n'importe, je ne t'aurai pas refusé ta dernière grâce. — Non pas la dernière, lui dis-je, en joignant les mains... Iago ! Iago ! je t'en supplie, donne-moi jusqu'à ce soir les douze heures, la journée entière, et que mes exploits, mes victoires, que ma renommée militaire, que tout soit effacé à jamais de la mémoire des hommes ! qu'il n'en reste plus rien sur la terre... le jour !... Iago, le jour tout entier ! et je serai trop content.

— Tu abuses de ma bonté, me dit-il, et je fais un marché de dupe : n'importe encore, je te donne jusqu'au coucher du soleil ; après cela ne me demande plus rien. A ce soir donc, je viendrai te prendre. — Et il partit, poursuivit l'inconnu avec désespoir, et ce jour où je vous parle est le dernier qui me reste ! Puis s'approchant de la porte vitrée qui était ouverte et qui donnait sur le parc, il s'écria : Je ne verrai plus ce beau ciel, ces verts gazons, ces eaux jaillissantes ; je ne respirerai plus l'air embaumé du printemps. Insensé que j'étais ! ces biens que Dieu donne à tous, ces biens auxquels j'étais insensible et dont maintenant je comprends la douceur, pendant vingt-cinq ans encore je pouvais en jouir, et j'ai usé mes jours, je me suis sacrifié pour une vaine chimère, pour une gloire stérile qui ne m'a pas rendu heureux et qui est morte avant moi !...

» Tenez.... dit-il, en me montrant des paysans qui traversaient le parc et se rendaient à l'ouvrage en chantant, que ne donnerais-

je pas maintemant pour partager leurs travaux et leur misère.... mais je n'ai rien à donner ni rien à espérer ici-bas, rien !..... pas même le malheur ! »

En ce moment, un rayon de soleil, un soleil du mois de mai, vint éclairer ses traits pâles et égarés ; il me saisit le bras avec une espèce de délire, il me dit :

— Voyez, voyez donc, que c'est beau le soleil ! et il me faut quitter tout cela... Ah ! que demain j'en jouisse encore ! que je savoure en entier ce jour si pur et si beau, qui pour moi n'aura pas de lendemain...

Il s'élança en courant dans le parc, et, au détour d'une allée, il disparut avant que j'eusse pu le retenir. A vrai dire, je n'en avais pas la force : j'étais retombé sur le canapé, étourdi, anéanti de tout ce que je venais de voir et d'entendre. Je me soulevai, je marchai pour me bien convaincre que j'étais éveillé, que je n'étais pas sous l'influence d'un songe. En ce moment la porte s'ouvrit, et un domestique me dit :

— Voici mon maître, M. le duc de C....

Un homme d'une soixantaine d'années et d'une physionomie distinguée s'avança, et, me tendant la main, me demanda pardon de m'avoir fait attendre aussi longtemps.

— Je n'étais pas au château, me dit-il ; je reviens de la ville, et j'ai été consulter pour la santé du comte de C..., mon frère

— Ses jours seraient-ils en danger ? m'écriai-je.

— Non, monsieur, grâce au ciel ! me répondit le duc. Mais, dans sa jeunesse, des idées d'ambition et de gloire avaient exalté son imagination, et une maladie fort grave qu'il a faite dernièrement, où il a pensé périr, lui a laissé au cerveau une espèce de délire et d'aliénation qui lui persuade toujours qu'il n'a plus qu'un jour à vivre : c'est là sa folie.

Tout me fut expliqué.

— Maintenant, poursuivit le duc, venons à vous, jeune homme, et voyons ce que nous pouvons faire pour votre avancement. Nous partirons à la fin de ce mois pour Versailles : je vous présenterai.

— Je connais vos bontés pour moi, M. le duc, et je viens vous en remercier.

— Quoi ! auriez-vous renoncé à la cour et aux avantages que vous pouvez y attendre ?

— Oui, monsieur.

— Mais voyez donc que, grâce à moi, vous ferez un chemin rapide; et qu'avec un peu d'assiduité et de patience, vous pouvez, d'ici à une dizaine d'années...

— Dix années de perdues! m'écriai-je.

— Eh bien! reprit-il avec étonnement, est-ce payer trop cher la gloire, la fortune, les honneurs?... Allons, jeune homme, nous partirons pour Versailles.

— Non, M. le duc: je repars pour la Bretagne, et vous prie de nouveau de recevoir tous mes remercîments et ceux de ma famille.

— C'est de la folie! s'écria le duc.

Et moi, pensant à tout ce que je venais de voir et d'entendre, je me dis: C'est de la raison.

Le lendemain j'étais en route; et avec quels délices je revis mon beau château de la Roche-Bernard, les vieux arbres de mon parc, le beau soleil de la Bretagne! J'avais retrouvé mes vassaux, mes sœurs, mes amis et le bonheur, qui depuis ne m'a plus quitté, car huit jours après j'épousai Henriette.

Eugène Scribe.

(*Revue du grand monde.*)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMP^ie,

Rue des Sables, nº 22.

NOUVEAU SYSTÈME DE PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE

ET DE BOTANIQUE,

Fondé sur les méthodes d'observation qui ont eté développées dans le nouveau système de chimie organique, accompagné d'un atlas de 60 planches d'analyses dessinées d'après nature et lithographiées ; par *F.-V. Raspail.* — 1837, 1 vol. grand in-8º à deux colonnes.

L'observation, trop souvent négligée par les faiseurs de systèmes et de nomenclatures, l'observation est la base sur laquelle reposent tous les travaux de M. Raspail. C'est avec le microscope qu'il interroge la nature et cherche à sonder ses mystères, en découvrant son action dans les plus petites parcelles de matière organisée. Cette sage direction donne une grande importance à ses paroles et ne permet pas qu'on rejette sans examen les idées neuves qu'il émet, quoiqu'elles puissent paraître bien hardies, et soient sans doute entremêlées de plus d'une erreur. Dans une série de théorèmes qui s'enchaînent les uns aux autres, il suit pas à pas tous les phénomènes de la végétation en essayant d'expliquer leurs causes et leurs effets. Il trace ainsi l'histoire de tous les organes et les ramène tous à une même origine, à un type primitif et commun qui est une vésicule organique à parois ligneuses, imperforées visiblement et incolores, que tapisse une vésicule colorée, glutineuse, et qui engendre, dans son sein, un système de

deux spires de nom contraire, ou de plusieurs spires en nombre pair, mais s'accouplant par paires.

« Cette vésicule, au contact de l'air, s'aimante pour ainsi dire, acquiert deux pôles opposés, deux directions opposées; l'une vers le zénith, et l'autre vers le nadir; l'une vers la lumière, et l'autre vers l'obscurité; l'une vers l'atmosphère, et l'autre vers les entrailles de la terre. C'est une cellule allongée dans le sens vertical; le bout supérieur devant fournir la plumule, le bout inférieur la radicule.

» La vésicule aspire l'air et l'élabore en liquide, puis le liquide en organes; mais cette dernière élaboration est déterminée par le concours, par la rencontre, par l'accouplement de deux agents de noms contraires, de deux spires de direction contraire.

» De cet accouplement naissent ou des organes internes, c'est-à-dire des organes qui se développent dans l'intérieur de la vésicule génératrice, ou des organes externes, c'est-à-dire des organes qui se développent hors de la paroi de la vésicule génératrice.

» Les vésicules internes, en continuant ce double développement, donnent lieu à la formation du tissu cellulaire, par leurs générations internes, et à celle du système vasculaire, par leurs générations externes. De cette série toujours croissante de développements résulte l'accroissement en longueur et en diamètre de la cellule génératrice, qui passe ainsi peu à peu à la dénomination de tige et de tronc.

» Les organes externes, engendrés par l'accouplement des spires, sur la paroi de la vésicule génératrice, prennent la direction du milieu dans lequel ils se trouvent prolongés. Sur la portion souterraine de la vésicule génératrice, ils deviennent racines; sur la portion aérienne, ils deviennent rameaux.

» La racine et le rameau s'organisent également dans le sein d'une gemmation qui, en restant close, eût été dans les airs un ovaire, et sous la terre une bulbe. Le développement ultérieur de l'embryon que recèle la gemmation aérienne, ainsi que la gemmation souterraine, est le produit de tout autant de fécondations que l'on y voit succéder d'organes; le développement de chacun de ces organes équivaut à la germination. Ce qui distingue la germination de l'épanouissement de la gemmation, c'est que

l'une a lieu sur le bourgeon détaché de la plante, et l'autre sur le bourgeon qui est resté adhérant à la tige.

» Tout organe clos fait l'office d'ovaire, il subit la fécondation ; une fois ouvert, s'il ne s'atrophie pas, il fait l'office d'étamine ; il féconde l'organe qu'il recèle, et qui va, par le même mécanisme, former le deuxième chaînon des générations futures.

» Dans le principe de leur apparition, il n'est pas un seul organe qui ne soit réduit à la simplicité du globule ; d'un autre côté, il n'est pas un globule qui ne soit apte à devenir toute espèce d'organes. Pour apparaître sur une paroi, il faut qu'il ait été conçu ; pour se développer, il faut qu'il ait été fécondé.

» Avant la fécondation, il était organisé ; après la fécondation, il devient un organe, et dès lors son accroissement peut être indéfini, sans qu'il soit apporté la moindre modification à son type.

» Un individu n'est qu'un organe isolé de l'organe maternel ; il est tout entier dans chacune de ses parties ; car chacune d'elles est apte à devenir individu à son tour.

» La disposition des organes, soit rudimentaires, soit développés, soit souterrains, soit aériens, soit externes, soit internes, résulte du nombre et de la vitesse des spires de nom contraire, qui les engendrent en s'accouplant. Avec deux spires d'inégale vitesse, on obtient la disposition en spirale, par trois, quatre, cinq, etc., rangs, selon que, tandis que l'une des spires décrit un tour, l'autre en décrit trois, quatre, cinq, etc. Avec deux paires de spires, on obtient la disposition opposée croisée ; avec un plus grand nombre on obtient des verticilles alternes d'autant de pièces qu'on admet de paires de spires. »

Tel est le résumé du nouveau système que l'auteur présente sous le titre de *Théorie spiro-vésiculaire*, et qu'il pense applicable aussi bien aux animaux qu'aux plantes.

Il appuie ses raisonnements sur une masse imposante de faits et d'expériences qui ne demandent qu'à être vérifiés. Quelle que soit l'opinion qu'on professe sur les principales questions soulevées par l'auteur, on ne peut qu'admirer un travail aussi consciencieux ; c'est de la vraie science profonde, utile, sans préjugés d'aucune espèce, qui cherche la vérité avec ardeur, et ne

recule devant aucune peine pour en approcher, ne fût-ce que d'un seul pas.

Cette histoire des organes des plantes est rendue plus intéressante encore et plus intelligible par les nombreuses planches de l'atlas, qui renferment des analyses faites dans le plus grand détail et avec une perfection de dessin, qui ne laisse rien à désirer. Une seule plante fournit quelquefois jusqu'à 16 sujets de figures. L'analyse est poussée aussi loin que possible, et, persuadé que la grandeur et la puissance de la nature se manifestent surtout dans les objets les plus petits et les plus simples, c'est là que l'auteur veut la prendre sur le fait et prétend soulever un coin du voile mystérieux derrière lequel s'accomplit son œuvre. Avec une rare patience et une persévérance admirable, il est ainsi parvenu à rectifier mainte idée fausse et à enrichir la science d'une foule de découvertes précieuses.

Après la description des organes et des phénomènes qui s'y accomplissent, M. Raspail passe à l'*Organophysie ou physique de l'organisation végétale*. Cette partie est divisée en deux sections : l'une traite des influences sur la végétation, l'autre des influences antédiluviennes. Dans la première, l'auteur cite les nombreuses expériences sur l'influence de la lumière et des ténèbres, de l'eau, de l'air, du terrain, des engrais, sur les influences météorologiques et perturbatrices, et l'effet qu'elles exercent, soit sur la végétation en général, soit sur chaque organe en particulier. Il discute les erreurs qu'ont pu commettre les Senebier, de Saussure, Spallanzani et autres expérimentateurs dont il apprécie les utiles travaux, mais qui se laissèrent trop souvent dominer par l'état de la science à leur époque, et ne surent pas secouer ses chaînes en présence des faits nouveaux que la nature leur révélait.

La seconde section nous offre un tableau largement tracé, de l'origine des êtres organisés, des créations spontanées, filles de l'air et de l'eau, des phénomènes géologiques dont la terre conserve tant de traces pour l'observateur attentif.

Ici M. Raspail se montre également hardi novateur. Sans s'inquiéter des théories reçues et adoptées par d'autres, il examine les faits et raisonne d'après eux seulement. Il arrive ainsi à des conclusions tout à fait différentes, et renverse entièrement le sys-

tème géologique de Cuvier. Pour lui, il n'y a pas eu divers bouleversements, suivis chacun d'une nouvelle création instantanée. Un seul déluge a aussi bien pu amener les résultats que nous voyons. La nature, procédant toujours de la manière la plus simple, lui paraît avoir dû établir des lois d'une action plus lente et plus régulière, dont il trouve d'ailleurs la preuve dans tous les phénomènes qui se passent aujourd'hui sous nos yeux. Enfin si dans le bassin de Paris, et sur quelques autres points qui ont été fouillés, bien superficiellement encore, il est vrai, on n'a pas rencontré d'hommes fossiles, il ne saurait y voir une raison de prononcer que l'homme n'existe que depuis ce bouleversement, car la terre est vaste et nous ne sommes pas au bout des découvertes que recèle son sein.

La nouvelle classification que propose notre auteur, divise les végétaux en deux grandes classes : *les plantes nocturnes*, qui ne croissent que la nuit, et n'élaborent pas la matière verte ; et *les plantes diurnes*, qui ne croissent que le jour, et se distinguent, à tous les âges, par leurs tissus herbacés.

Cette première division, un peu hasardée peut-être, lui paraît préférable à celle de la méthode dite naturelle, fondée sur la présence et le nombre de cotylédons difficiles à reconnaître et à constater. Mais nous laisserons à de plus habiles la tâche de discuter le mérite de cette nouvelle classification, dont nous avouons ne pas avoir bien compris toute l'utilité et qui devra être l'objet d'une critique sérieuse et profonde.

M. Raspail termine son travail par la *technologie*, ou application pratique des principes physiologiques à la culture des végétaux, à l'industrie, à l'économie animale, etc. On y trouvera plusieurs procédés nouveaux, signalés à l'attention des industriels et maintes données précieuses pour la pratique, qui pourra en retirer des résultats avantageux et utiles.

De pareils ouvrages sont utiles à la science, en provoquant la discussion, et quand on lit dans la préface de l'auteur tous les obstacles qu'il a eu à vaincre, tous les déboires qu'il a dû subir de la part des établissements qui semblent surtout destinés à encourager et aider les jeunes savants, on est presque tenté d'excuser les jugements un peu acerbes qu'il porte sur les académies et les académiciens. Mais il ne faut pas oublier qu'en tout temps, avec ou sans académies, tout homme qui apporta quelque idée

nouvelle à ses semblables, fut en butte à l'envie, au soupçon et à la haine.

Il ne faut pas oublier surtout que les meilleures institutions seront toujours accompagnées d'abus, et qu'il est inutile, et souvent même dangereux, de se livrer à l'amertume de reproches violents, d'accusations passionnées qui nuisent aux savants, sans faire nul bien à la science.

TABLE DES MATIÈRES.

